

Les LGBTI-phobies dans le monde sportif

Une analyse de l'hétéronormativité
dans les sections sport de combat
de deux associations franciliennes

LOUISE DÉJEANS

■ Chercheuse associée au CERLIS, université Paris-Cité

Les LGBTI-phobies dans le monde sportif

Une analyse de l'hétéronormativité dans les sections sport de combat de deux associations franciliennes

Louise Déjeans, chercheuse associée au CERLIS, université Paris-Cité

Pour citer ce document

Déjeans L., 2022, *Les LGBTI-phobies dans le monde sportif. Une analyse de l'hétéronormativité dans les sections sport de combat de deux associations franciliennes*, INJEP Notes & rapports/Rapport d'étude.

Ce rapport vise à favoriser la diffusion et la discussion de résultats de travaux d'études et de recherches. Les hypothèses et points de vue développés n'engagent pas l'INJEP et sont de la responsabilité de leurs auteurs ou autrices.

SOMMAIRE

SYNTHÈSE.....	5
Introduction	15
Contexte préliminaire	15
De la question homosexuelle à la question homophobe.....	15
L'affirmation récente de la question du sexisme : un enjeu de débat social, politique et éducatif.....	16
Problématique et objectif de l'enquête	17
L'héritage homophobe et sexiste du monde sportif : des frontières de genre indépassables ?	17
Les structures associatives sportives au prisme du genre : une analyse des processus de sexualisation en jeu, articulée aux effets d'âge, de race, de classe et d'appartenance religieuse	19
Travail sur le genre et genre du travail sportif	21
Se plier ou déroger aux règles du genre ?	22
Chapitre I. Introduire la question LGBTI+ en contexte associatif sportif : un tabou à lire entre les lignes	25
Les LGBTI-phobies à l'épreuve des méthodes qualitatives : une difficile évaluation	25
Précisions sur le choix, la négociation et les caractéristiques des terrains étudiés.....	26
Tableau synoptique des enquêtés.....	30
Entretiens complémentaires.....	32
Un dispositif qualitatif croisant des observations et des entretiens.....	33
« Tu parles bien des homosexuels hein ! » : Implications méthodologiques et éthiques du contexte de promotion de l'égalité des minorités sexuelles et de genre.....	34
L'homophobe, c'est l'autre : entre tolérance et volonté de respectabilité	39
Saisir les LGBTI-phobies en contexte sportif : des manifestations implicites, articulées au genre..	44
Le genre des LGBTI-phobies : des transgressions des normes de genre inégalement sanctionnées.....	44
Des formes de sanction symbolique des déviations de genre : banalisation de l'usage des blagues et des insultes à caractère LGBTI-phobe.....	49
Une influence mesurée de l'appartenance religieuse sur l'approche de l'homosexualité en contexte sportif	55
Entre communautarisation et individualisation du croire des enquêtés de confession musulmane	55
Des modalités distinctes mais privatisées de la variable catholique dans le contexte de l'exculturation.....	60
Chapitre II. Pratiquer un sport de combat en milieu associatif : permanence d'un système traditionnel de genre	73
Un questionnement de l'ordre de genre à sens unique au sein de l'espace pugilistique des classes populaires urbaines.....	73
Une organisation sportive pyramidale, familiale et autoritaire au sein de l'espace des styles de vie « conformes » des classes populaires.....	73
Une volonté pédagogique <i>Gender blind</i> : « fille ou garçon, ce sont des sportifs, on les voit pas autrement »...80	
« Si on avait été sexistes, on les aurait virées » : des femmes mises à l'épreuve au sein d'un club « formateur de mental ».....	83

Pratiquer la boxe dans les fractions des classes moyennes supérieures : ségrégation et hiérarchie entre les sexes	91
« On n'est pas dans un combat de rue » : un rapport à la pratique pugilistique socialement situé.....	91
Un modèle marchand d'organisation de l'espace sportif local qui favorise le laisser-faire pédagogique et contraint le type d'engagement.....	95
Le respect des conventions de la virilité et de la féminité favorisé par l'établissement d'une mixité « ensemble-séparée ».....	98
Une occultation des enjeux sexués qui soutient les apprentissages masculins	102
Le « petit monde » de l'escrime : un entre-soi mixte différencié selon le genre.....	105
Une pratique distinctive investie par les classes moyennes et supérieures.....	105
« Je suis coach de vie » : incarner et promouvoir un modèle cultivé de masculinité.....	110
Une approche ambivalente de la situation de mixité : des maîtres d'armes entrepreneurs de sexualité attentifs à l'égalité entre les sexes	114
Un climat hétéronormatif favorable à la loi du silence : la dimension sexuelle de la domination masculine au sein du milieu de l'escrime	120
Conclusion	127
Bibliographie	133

SYNTHÈSE

Ce rapport sur les LGBTI-phobies dans le monde sportif a pour vocation de prolonger les travaux menés en 2013 par l'INJEP sur les jeunes face aux discriminations liées à l'orientation sexuelle et au genre. Dans le contexte récent des débats autour de la révision de la loi de bioéthique ayant entraîné l'ouverture de la procréation médicalement assistée (PMA) aux couples de femmes, on a pu constater une recrudescence inquiétante des LGBTI-phobies, notamment à l'encontre de personnes trans¹. Aussi, le nombre de témoignages reçus par SOS homophobie et décrivant des situations LGBTI-phobes sur le territoire français est en constante augmentation de 2015 à 2019. Si l'année 2020 est marquée par une baisse du nombre de témoignages, les auteur·ices du rapport annuel 2021 de l'association observent toutefois que « les conséquences hors du commun de la situation sanitaire sur le fonctionnement de la société, et donc de l'association ont forcément eu un impact sur les prises de contact² ». Un constat similaire est partagé par les services de police et de gendarmerie nationales qui notent, « dans le contexte exceptionnel de la crise sanitaire liée à l'épidémie de Covid-19, marqué par deux périodes de confinement national de la population », une diminution de 15 % entre 2019 et 2020 « du nombre de victimes de crimes ou de délits "anti-LGBT", après une hausse de 36 % entre 2018 et 2019³ ». Selon l'enquête nationale de victimation Cadre de vie et sécurité, ces statistiques sont du reste parcellaires dans la mesure où « la très grande majorité des victimes d'actes à caractère « anti-LGBT » ne portent pas plainte⁴ ». La vocation de l'enquête que nous avons menée était donc double : mieux connaître et comprendre les préjugés et stéréotypes relatifs à l'identité de genre et l'orientation sexuelle en France, mais aussi engager une réflexion afin de proposer des leviers d'action pour les prévenir et les combattre au sein du monde associatif sportif. Cette enquête s'inscrit donc dans un objectif de mise en œuvre d'une « éducation non homophobe » : « Sur quels ressorts s'appuyer pour la construire ? Quels objectifs viser et quels publics prioriser ? » (Trindade-Chadeau, 2013.) Si certaines des réponses à ces questions peuvent être trouvées, sans doute permettront-elles de « mieux accompagner ainsi les jeunes dans leur construction identitaire, quelle qu'elle soit ».

L'homophobie et le sexisme du monde sportif : un héritage indépasseable ?

La réflexion engagée est née à l'intersection de deux constats. Le premier est celui posé par de nombreux·ses chercheur·ses en sciences sociales qui montrent l'héritage sexiste et homophobe de l'univers sportif. Parmi ces travaux (Duret et Bodin, 2003 ; Férez, 2007 ; Liotard, 2003 et 2008), les ouvrages pionniers de Frédéric Bailleterie et Philippe Liotard (1999), puis de Simon Louis Lajeunesse (2007) centrent leurs réflexions autour du rôle social joué par l'homophobie dans la préservation d'un système de domination masculine. En cause, « l'héritage historique » du sport moderne (Lazri, 2019). Né dans la

¹ Selon le Rapport sur les LGBTIphobies 2020 publié par l'association SOS homophobie, le nombre des agressions physiques rapportées par les personnes trans a subi une augmentation de 130 % entre 2018 et 2019. Le rapport 2022 relève la poursuite de cette hausse sur l'année 2021. Pour la première fois, les faits de transphobie y sont en effet « plus nombreux que les années précédentes et sont ainsi le deuxième type de LGBTIphobie relevé » par les services d'écoute [\[en ligne\]](#).

² SOS homophobie, *Rapport sur les LGBTIphobies 2021* [\[en ligne\]](#).

³ « Baisse du nombre de victimes de crimes ou de délits "anti-LGBT" enregistrées par les forces de sécurité en 2020 », *Inter//stats. Info rapide*, n°17, mai 2021 [\[en ligne\]](#).

⁴ Selon cette enquête, « le taux de dépôt de plainte est d'environ 5 % pour les injures à caractère "anti-LGBT" et de l'ordre de 20 % pour les menaces ou violences à caractère "anti-LGBT" (moyennes sur la période 2012-2018) » [\[en ligne\]](#).

seconde moitié du XIX^e siècle, celui-ci apparaît en effet avec le dessein de former virilement la jeunesse masculine de l'élite britannique sur la base d'un esprit de compétition, excluant de sa pratique les femmes, mais aussi les homosexuels (Liotard, 2003 ; McKay et Laberge, 2006). À la promotion d'une « masculinité hégémonique » (Connell, 2014) au fondement de l'histoire du sport, le sociologue Séguir Lazri ajoute l'idée que « le sport s'est aussi inscrit dans une politique hygiéniste à la fin du XIX^e siècle, où l'homosexualité était apparentée à une pathologie » (Lazri, 2019), justifiant ainsi l'exclusion des sexualités minoritaires.

Le second concerne la démocratisation récente de la lutte pour l'égalité des sexes, des minorités sexuelles et de genre, s'affirmant notamment chez les jeunes, dans le prolongement du mouvement #MeToo, débuté fin 2017 contre les violences et le harcèlement sexuel qui touchent les femmes. À cet égard, un engagement renouvelé pour le mouvement féministe semble marquer les plus jeunes générations, davantage sensibilisées à cette problématique que leurs aînées. Selon un sondage BVA sur « Les Français et le féminisme » réalisé en 2019, 1 répondant.e sur 2 seulement se revendiquait féministe ou déclarait une appréhension positive à l'égard du mot « féminisme »⁵. En réponse à ces mêmes questions, les moins de 35 ans marquent cependant un écart de respectivement 6 et 9 points avec les 35-54 ans. Pour cette dernière génération, l'appellation même de féminisme a longtemps fait office de repoussoir quand, au contraire, de plus en plus de jeunes tiennent aujourd'hui à affirmer une identité féministe. Cette fracture générationnelle est également observée par le dernier rapport du Haut conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes⁶, qui mentionne que « les jeunes gens ont une conscience plus importante des inégalités et des discriminations liées au genre que les générations qui les précèdent » (2022, p. 13). Certaines chercheur·ses évoquent même l'idée d'une quatrième vague féministe, notamment marquée par une dimension internationale (Koechlin, 2019).

Aux prémices de l'enquête, il s'agit donc **d'interroger une éventuelle confrontation entre le renouvellement d'une préoccupation pour l'égalité des sujets minorisés et la promotion d'une culture masculine au sein de l'espace du monde sportif.**

Une entrée méthodologique par le prisme du genre auprès des sections sport de combat de deux associations franciliennes

Le présent rapport fait appel aux notions d'hétérosexisme et d'hétéronormativité pour interroger l'héritage homophobe et sexiste du monde sportif. Ces concepts, qui prennent distinctement en considération la dimension du genre, sont en effet à même de cerner les processus complexes de stigmatisation des personnes LGBTI+. L'hétéronormativité désigne la normalisation et la valorisation de l'hétérosexualité, par opposition aux autres formes de sexualité perçues comme déviantes. Le concept d'hétérosexisme caractérise le processus menant à la hiérarchisation des sexualités, l'hétérosexualité y apparaissant « comme l'étalon à partir duquel toutes les autres sexualités doivent se mesurer » (Borrillo, 2019, p. 16). Ces concepts sont très liés à celui de genre, puisque la binarité du système qu'ils qualifient impose une pression sociale à l'hétérosexualité en même temps qu'elle sanctionne les attitudes qui vont à l'encontre des représentations sexuées conformes. En d'autres termes, les personnes LGBTI+ sont souvent victimes de marginalisation dans la mesure où leurs comportements et leur apparence physique dérogent aux caractéristiques traditionnellement associées à leur genre. L'enquête considère donc les LGBTI-phobies comme un prolongement du

⁵ <https://www.bva-group.com/sondages/les-francais-et-le-feminisme-sondage-bva-pour-wondher-et-rtl-girls/>

⁶ « Égalité, stéréotypes, discriminations entre les femmes et les hommes : perceptions et vécus chez les jeunes générations en 2022 » [\[en ligne\]](#).

sexisme et de l'importance de conserver un ordre hétéronormatif. En effet, les préjugés et les stéréotypes relatifs à l'identité de genre et à l'orientation sexuelle sont au fondement des discriminations LGBTI-phobes et participent d'un même système de promotion d'une masculinité hégémonique.

L'enquête ambitionne du reste d'articuler l'analyse de l'hétéronormativité avec d'autres variables : celles de classe prioritairement, mais également de « race »⁷, d'appartenance religieuse ou encore d'âge qui lui sont coextensives. Elle est fondée sur une approche qualitative, par observations et entretiens, auprès de deux associations franciliennes respectivement situées dans des territoires économiquement aisés et fragilisés. Après avoir négocié l'ouverture de ces terrains associatifs, il s'est agi de mener des entretiens et des observations dans le cadre d'activités sportives particulières. Les choix méthodologiques ont alors été contraints, à partir de l'éventail des sports proposés et des obstacles liés à la situation sanitaire (certains sports ayant été délaissés par les adhérent·es habituel·les), par la nécessité de comparer ce qui est comparable. Enquêter sur des situations sportives identiques a finalement été rendu possible auprès des sections de sport de combat (boxe et escrime) de ces deux associations. Traditionnellement très masculins, ces univers de pratique constituent des terrains d'observation féconds pour analyser les effets de classe sur l'hétéronormativité, dans le contexte d'une quatrième vague féministe (Koechlin, 2019).

L'objectif est ainsi d'observer les mécanismes de l'hétéronormativité dans les pratiques sportives et éducatives associatives. Après avoir observé les pratiques de travail des éducateur·ices sportif·ves, les interactions qu'ils et elles nouent autour des activités sportives avec leur public, et les relations entre les joueur·ses, des entretiens compréhensifs (Kaufmann, 2016) ont été réalisés⁸. Dans chaque association, 17 et 18 entretiens ont donc été menés avec des boxeur·ses et des escrimeur·ses, ainsi qu'avec leurs éducateur·ices sportif·ves, au sujet de leurs représentations, de leurs connaissances et éventuellement de leurs vécus personnels de la question LGBTI+, dans le cadre de leurs activités associatives, mais aussi en dehors. À la suite de ce travail, quelques entretiens supplémentaires ont aussi été consacrés à des membres du personnel dirigeant (directeur·ice ou président·e de l'association, président·e ou trésorier·e des sections) des associations. Cette méthodologie permet ainsi de **documenter la construction sociale des LGBTI-phobies dans le sport, en investiguant notamment les effets, insuffisamment renseignés, de l'appartenance sociale sur la question LGBTI+.**

Introduire la question LGBTI+ en contexte sportif : un tabou à lire entre les lignes

La première partie du rapport articule un niveau de réflexion méthodologique avec une étude des discours individuels recueillis en situation d'entretien sur la question LGBTI+, que la deuxième partie

⁷ La notion de « race » est ici employée dans son sens sociologique (Brun et Cosquer, 2022) pour caractériser le processus de production sociale de la race, au fondement de l'oppression raciste. En effet, la race n'existe évidemment pas au sens biologique (Fassin, 2012), mais l'imaginaire racial exerce des effets concrets sur les expériences et les trajectoires sociales des individus, ainsi assignés à une origine supposée à partir de caractéristiques visibles telles que la couleur de peau. Pour décrire ce phénomène, les travaux français hésitent entre les termes de racialisation et de racisation. Le premier semble qualifier, assez largement, la capacité de catégorisation raciale quand le second, qui émerge sous la plume de Colette Guillaumin en 1972, est plus strictement rapporté à l'idée de racisme.

⁸ L'entretien compréhensif est une technique de récolte de données qualitative qui consiste à recueillir la parole des interviewés dans le cadre d'une conversation enregistrée. Ce protocole d'investigation est dit « compréhensif » parce que le sociologue cherche à comprendre le point de vue de l'enquêté, ses représentations et ses perceptions.

s'attache à mettre en perspective avec une analyse des rapports sociaux de sexe issue de l'observation des espaces sportifs locaux.

Les LGBTI-phobies à l'épreuve des méthodes qualitatives : une difficile évaluation

Le premier chapitre commence par la présentation des terrains étudiés de septembre 2021 à avril 2022, avant de penser les difficultés méthodologiques et éthiques dans le traitement des questions liées à la diversité sexuelle et de genre en situation sportive associative, ces difficultés justifiant le choix d'une entrée par le prisme du genre. Un premier problème rencontré par le ou la chercheur·se qui s'intéresse à ces sujets est d'abord contextuel. Alors que les politiques publiques soutiennent la lutte pour l'égalité entre les sexes, les identités de genre et les sexualités minoritaires, et que progressent dans la société les droits et la visibilité des personnes LGBTI+, il s'agit de considérer les effets du biais de désirabilité sociale dans la production et l'analyse des données⁹. **Majoritairement, les entretiens réalisés donnent à voir des postures d'ouverture à l'égard des personnes homosexuelles, inscrites dans une quête de respectabilité.** Nous verrons que s'il est complexe d'évaluer très précisément l'intensité des LGBTI-phobies et les formes qu'elles peuvent prendre à partir d'une approche de sociologie qualitative, le recueil des discours complexes que cette méthode favorise permet cependant de comprendre en profondeur le phénomène. La démarche de recherche qualitative éclaire en effet, avec une finesse que ne permettrait pas l'analyse statistique, les pratiques et les représentations des acteur·ices.

Saisir les LGBTI-phobies en contexte sportif : des manifestations implicites, articulées au genre

Il importe alors de percevoir, par-delà les discours majoritaires de tolérance à l'égard des personnes LGBTI+, l'existence d'un tabou persistant, dont le rapport observe qu'il dépend des appartenances sociales et les dépasse tout à la fois. Derrière les discours de tolérance affichés, un second niveau de lecture de l'enquête décèle, à partir du constat de la visibilité des femmes lesbiennes, la persistance d'un malaise entourant la place de l'homosexualité masculine dans le milieu associatif sportif et lié à l'injonction virile dans le monde sportif. Centré autour de la question de l'homosexualité masculine et des personnes transidentitaires *mtf*¹⁰, ce tabou se révèle dans les implicites, à travers la normalisation de l'usage des blagues et des insultes LGBTI-phobes. Si le malaise apparaît plus visiblement exprimé par les hommes des classes populaires urbaines, il se manifeste également en négatif, à partir de **l'observation d'une invisibilisation des hommes gays, qui s'affirme indépendamment des territoires où sont implantées les sections sportives enquêtées.** Cette observation tranche avec l'expérience des lesbiennes en situation sportive, lesquelles font plus souvent la preuve d'une affirmation identitaire. C'est surtout l'injonction virile qui explique le déséquilibre constaté dans l'expression identitaire des sexualités minoritaires selon le genre. En effet, si les femmes qui s'éloignent des codes sociaux féminins en performant parfois une virilité dominante peuvent faire l'objet de moqueries, celles-ci restent compensées par le respect qui leur est dû, en

⁹ Qu'ils soient conscients ou inconscients, les biais de respectabilité ou de désirabilité sociale se traduisent par une volonté de la part des enquêtés·es de se présenter sous leur meilleur jour et de défendre leur légitimité. Si ces biais sont inhérents à toutes les recherches qualitatives, les contraintes spécifiques de ce terrain, abordant la question LGBTI+ dans un contexte de promotion de l'égalité des minorités sexuelles et de genre, sont particulièrement propices à leur production.

¹⁰ Le terme *mtf* (*male to female* dit aussi « hvf » pour homme vers femme) désigne les personnes assignées hommes à la naissance, effectuant ou ayant effectué un parcours de transition pour correspondre à une identité de genre féminine.

raison de leur intériorisation des dispositions agonistiques¹¹. **Dans un espace sportif qui place le masculin au sommet de la hiérarchie des valeurs et valorise une économie de la performance, les femmes qui transgressent les normes de leur sexe semblent trouver plus aisément leur place, pendant que les hommes restent perdants au jeu de l'inversion des normes de genre.**

Une influence mesurée de la variable religieuse sur l'approche des personnes LGBTI+ en contexte sportif

Suite à ces observations, **le rapport s'attelle à documenter les liens éventuellement noués entre l'appartenance religieuse des enquêté-es et leur approche de l'homosexualité en et hors des situations sportives. Ce travail tempère le rôle de la variable religieuse dans le rapport que les sportif-ves entretiennent avec la question LGBTI+.** Il ressort en effet de l'analyse des entretiens que l'appartenance à une communauté croyante n'a qu'une influence mesurée sur la gêne, parfois exprimée par les enquêté-es catholiques ou musulman-es, à l'encontre des personnes LGBTI+ en contexte sportif. **Les entretiens illustrent plutôt la privatisation des identités religieuses dans les sociétés occidentales sécularisées, ce qui amène les catholiques et musulman-es enquêté-es à reléguer les positions d'ordre moral dans la sphère de l'intime.** Les musulman-es enquêté-es n'expriment ainsi aucune incompatibilité entre leurs convictions morales, qui s'expriment sur le plan privé, et l'inclusion des personnes LGBTI+ au sein de l'espace sportif. Quant aux sportif-ves catholiques enquêté-es, s'ils et elles se caractérisent par des niveaux variables d'intensité religieuse, tous s'illustrent cependant par des identités croyantes privatisées dans le contexte de l'exculturation (Danièle Hervieu-Léger, 2003)¹². Leur cas reflète plus largement l'intériorisation d'une culture de l'égalité des sexualités minoritaires. Même quand ils ou elles s'illustrent par des positionnements moraux conservateurs, les enquêté-es adoptent une posture d'autocensure, préférant taire des idées qu'ils ou elles identifient comme minoritaires.

Pratiquer un sport de combat en milieu associatif : permanence d'un système traditionnel de genre

Ce constat général fait, le rapport invite, dans une seconde partie, à s'affranchir d'une vision homogène des LGBTI-phobies en pensant les formes diverses qu'elles peuvent recouvrir en fonction des contextes et des places occupées par les sportif-ves dans la structure sociale. **L'analyse révèle alors comment les mécanismes de l'hétéronormativité se déploient au sein des différents espaces sportifs locaux.**

Un questionnement de l'ordre de genre à sens unique au sein de l'espace pugilistique des classes populaires urbaines

La pratique pugilistique pieds-poings se retrouve au sein du « pôle viril » de l'espace des styles de vie « conformes » des jeunes classes populaires urbaines, valorisant un capital corporel (Mauger, 2004, p. 235). L'organisation sportive pyramidale, familiale et autoritaire proposée dans la section enquêtée en Seine-Saint-Denis favorise l'incorporation de dispositions agonistiques et d'un goût de l'affrontement. Charismatiques et sérieux, les entraîneurs incarnent en effet des modèles de masculinité

¹¹ Il s'agit de l'adoption de comportements s'inscrivant dans des rapports de domination, de compétition et de lutte.

¹² Danièle Hervieu-Léger (2003) avance le concept d'« exculturation » pour qualifier le processus progressif menant à la dissociation entre la culture catholique et la civilisation française, voire occidentale, dont elle a pourtant directement participé à définir les normes, les pratiques, les références et les représentations.

hégémonique qui leur permettent d'asseoir sans difficulté leur pouvoir symbolique au sein de la salle de boxe. L'encadrement serré et les liens souvent tissés de longue date entre les membres du club, boxeur-ses comme entraîneur-ses, engagent par ailleurs une transformation durable de l'hexis corporelle⁴³ des sportif-ves en les aidant à se distinguer d'une jeunesse déviante. L'engagement dans la « famille de la boxe » permet en effet à certain-es sportif-ves issu-es des fractions les moins dotées des classes populaires de pallier la dérégulation de l'ordre scolaire et familial. En raison de l'intériorisation d'une injonction à la mixité des entraîneur-ses, les femmes sont de plus en plus nombreuses à intégrer cet espace de socialisation virile, notamment parmi les classes d'âge les plus jeunes. Cela étant, elles n'ont d'autre choix que de se conformer aux normes en vigueur dans l'espace mixte, ou bien de rester à distance dans le cadre d'un entre-soi sexué. **Le questionnement de l'ordre de genre y est à sens unique, dans la mesure où il est finalement attendu des femmes qu'elles deviennent des boxeurs comme les autres, en adoptant les normes associées au masculin, quand les comportements des hommes qui dérogent aux normes viriles dominantes sont stigmatisés.** Les entraîneurs manifestent leur intériorisation d'une culture de l'égalité entre les garçons et les filles, s'inscrivant dans la volonté de construire une masculinité plus « conforme » aux normes légitimes des classes moyennes. Ce faisant, ils revendiquent l'adoption d'une posture d'aveuglement au genre, qui emporte la neutralisation de la question sexuelle. On retrouve ici, dans une certaine mesure, le rôle de l'appartenance religieuse, puisque la volonté d'une absence de prise en compte du sexe des pugilistes dans les apprentissages sportifs est sans doute aussi liée à la confession musulmane majoritaire au sein de la salle, qui favorise un climat pudique et non sexualisé. Reste que l'impensé de la situation de mixité n'exclut pas des pratiques pédagogiques genrées, qu'elles soient ou non conscientes. L'enquête de terrain met en évidence la dévaluation des valeurs féminines, associées à la faiblesse, et une forte mise à l'épreuve des femmes, dont les égos ne sont jamais ménagés au contraire de ceux des hommes. Celles qui ne parviennent pas à se soumettre à l'endurcissement physique et mental requis s'excluent ou sont exclues de la pratique. Par-delà les discours de valorisation de la situation de mixité et d'indifférence au genre, on peut donc lire ces stratégies pédagogiques comme des formes indirectes de résistance à l'intégration des femmes, traduisant une approche par ailleurs réductrice du sexisme.

Pratiquer la boxe dans les fractions des classes moyennes supérieures : ségrégation et hiérarchie entre les sexes

La pratique de la boxe anglaise dans le centre ouest de Paris reflète une logique économique portée par la direction du club. Investie par les classes moyennes et supérieures, elle illustre le marquage social des activités sportives. Doté-es en ressources économiques et sociales et très majoritairement blanc-hes, les boxeurs et boxeuses enquêté-es priorisent leurs occupations professionnelles ou scolaires, et cantonnent leur activité sportive au domaine des loisirs. La pratique pugilistique de compétition y est généralement associée à des représentations négatives des masculinités des quartiers relégués. Si l'engagement sportif peut être considéré avec sérieux, il reste surtout motivé par un objectif croisé de santé et d'embellissement qui repose sur un travail plus général de l'apparence. L'intégration sociale au sein de la salle, caractérisée par des liens faibles de sociabilité, reflète également une modalité utilitariste d'appropriation de la pratique sportive. Le modèle marchand d'organisation de l'espace sportif favorise par ailleurs une attention flottante de l'entraîneur et n'encourage pas au dépassement de soi sur un mode

⁴³ L'hexis est une notion bourdieusienne liée à la théorie plus générale de l'habitus et désignant les manières durables « de se tenir, de parler, de marcher, et, par là, de sentir et de penser » (Bourdieu, 1980, p. 117). Incorporées au cours de la socialisation, ces aptitudes et attitudes corporelles deviennent alors des dispositions permanentes et fonctionnent comme marqueurs de différenciation et de classement social.

agonistique. Les exigences de l'entraîneur se trouvent limitées à l'apprentissage des savoirs et techniques corporels fondamentaux. En l'absence d'un encadrement favorisant une socialisation à la culture pugilistique, le climat relevé au cours des situations sportives est peu autoritaire. Surtout, l'espace pugilistique, caractérisé par une mixité « ensemble-séparée », est dominé numériquement et symboliquement par les hommes. En effet, **le laisser-faire pédagogique entraîne une répartition genrée de l'espace sportif, qui renforce une hiérarchisation entre les sexes et la traduction en actes de préjugés sexistes de la part de l'entraîneur et du groupe des boxeurs.** Les modalités pédagogiques occultent les enjeux sexués, ce qui a pour conséquence de soutenir les apprentissages masculins. En effet, l'amélioration de la pratique des hommes est facilitée par la plus forte continuité qui existe entre les socialisations sportives et celles liées à leur genre. À l'inverse, pour progresser, les femmes doivent acquérir des dispositions mentales et comportementales éloignées des conventions féminines traditionnelles, ce que la division genrée de l'espace sportif ne permet pas. En reléguant la situation de mixité dans l'impensé, l'entraîneur pose en référence le masculin neutre. Ce faisant, il participe à naturaliser les différences biologiques et sociales entre les sexes, et à structurer un espace de pratique centré autour de la domination des hommes sur les femmes. Celles qui parviennent à intégrer cet univers masculin sont souvent dotées de « dispositions sexuées inversées » (Mennesson, 2004) et inscrivent leur investissement sportif dans un engagement féministe. L'enquête révèle cependant une tendance au renforcement des assignations sexuées et sexuelles au cours des entraînements. Les femmes qui parviennent à boxer au sein de la salle le font majoritairement dans un entre-soi sexué, ou dans le cadre du couple hétérosexuel, reproduisant des normes traditionnelles de genre. Finalement, seul le contexte d'une relation d'amitié, évoqué par une enquêtée, semble offrir les conditions nécessaires pour pratiquer la boxe anglaise tout en échappant aux conventions traditionnelles de la féminité et de la masculinité.

Le « petit monde » de l'escrime : un entre-soi mixte différencié selon le genre

Enfin, **quels que soient les lieux d'implantation des associations enquêtées, la pratique de l'escrime est investie, dans une logique de distinction, par des jeunes des classes moyennes et supérieures en réussite scolaire ou professionnelle.** L'image de ce sport est en effet traditionnellement associée à une pratique bourgeoise, voire aristocratique. Sa représentation également savante est valorisée par les familles des classes favorisées, mais aussi par les classes moyennes qui témoignent d'une « bonne volonté culturelle » (Bourdieu, 1979, p. 365-431). L'enquête, qui permet de penser la question des stratégies scolaires selon les appartenances sociales, met ainsi en évidence le rôle des proches parents dans le choix d'une activité sportive perçue comme distinctive pour leurs enfants, en accord avec la culture de l'école. L'escrime est d'ailleurs caractérisée par un faible nombre de licencié-es, ce qui a pour conséquence un haut niveau d'interconnaissance entre les sportif-ves et leurs maîtres d'armes. Au sein de cette structure relationnelle qui présente une forte homogénéité sociale, les caractéristiques des maîtres d'armes les situent du côté des normes des classes moyennes et favorisées, marquées par l'affaiblissement des signes extérieurs de la virilité. Par le biais des modalités de socialisation proposées au cours des entraînements, ils promeuvent et incarnent un modèle cultivé de masculinité, bienveillant, protecteur et attentif à l'égalité entre les sexes. Les espaces sportifs enquêtés sont d'ailleurs relativement peu ségrégués et les maîtres d'armes permettent l'amélioration de l'ensemble des compétiteur-ices, en leur donnant régulièrement accès à des leçons individuelles. Si le climat instauré reste majoritairement sérieux, l'encadrement proposé n'entraîne pas, ou peu, la stigmatisation des vulnérabilités des escrimeur-ses. Le discrédit porté sur les attitudes sexistes conduit les maîtres d'armes

à prendre en considération le poids du genre dans leurs modalités pédagogiques. **L'enquête révèle néanmoins une sexuation de l'organisation sportive fondée sur une conception essentialiste de l'ordre de genre.** Plus largement, le petit monde de l'escrime est en effet construit sur une séparation entre deux sphères de pratiques, masculine et féminine, rejoignant des stéréotypes sociaux de sexe. En opérant ce marquage genré des styles de jeu, **les maîtres d'armes jouent donc le rôle d'« entrepreneurs de sexuation »** (Hérasse, Voléry, 2014) **et réaffirment indirectement la dominance des valeurs masculines sur les valeurs féminines.** L'escrime masculine est en effet considérée, selon des mécanismes compensatoires, plus puissante que la féminine, perçue comme davantage technique et tactique. Il s'agit aussi de noter comment les hommes qui ne se conforment pas aux normes de leur genre sont là encore davantage sanctionnés que les femmes. **En dépit de leur adhésion à une culture de l'égalité entre les filles et les garçons, les maîtres d'armes, dominants dans la hiérarchie des masculinités au sein de l'espace de l'escrime, participent à l'instauration d'un climat hétéronormatif dont on peut penser qu'il est en mesure de favoriser,** d'après les données relevées dans les entretiens menés avec certaines sportives, la loi du silence des minorités sexuelles et des victimes de violences sexuelles. Outre que ce réseau « d'interconnaissance et d'inter-reconnaissance » (Bourdieu, 1980) n'apparaît pas être un contexte propice au déploiement des subjectivités gays, ce qui se traduit par l'absence d'une affirmation identitaire homosexuelle, il ressort également de l'enquête l'importance de considérer la dimension sexuelle de la domination masculine au sein de l'espace de l'escrime.

Conclusion

Les organisations proposées par les clubs respectent finalement un ordre de genre traditionnel qui se décline au croisement des choix sportifs et en fonction de la composition sociale des sections sportives enquêtées. Les modalités pédagogiques des pratiques sportives considérées font ainsi la preuve, non pas tant d'un effacement de la domination masculine, mais plutôt d'une transformation de ses modalités d'expression, notamment gouvernée par des effets de classe sociale. **Au sein des classes populaires urbaines pratiquant la boxe pieds-poings, on a vu comment la valorisation d'un strict respect des codes de la virilité est capable de contraindre les identités masculines.** Le cas de ces pugilistes reflète une volonté de se conformer aux normes inclusives des classes moyennes. Pourtant, leur valorisation d'une masculinité plus attentive à l'égalité entre les sexes s'accompagne d'une perception de la supériorité des valeurs masculines sur les féminines. **Au sein des milieux plus favorisés, l'enquête a plutôt mis en évidence une tendance à la neutralisation des marqueurs codés au masculin, rappelant l'idée d'une « féminisation des habitus »** (Singly, 1993). Du côté de l'organisation sportive, il ressort par ailleurs une préoccupation, évoquée par les maîtres d'armes au sein du monde de l'escrime, pour l'égalité entre les sexes, se traduisant par la prise en compte du genre dans leurs pratiques pédagogiques. **Ces observations n'excluent cependant pas l'existence d'une ségrégation et d'une hiérarchisation entre les sexes en situation sportive. Au sein des fractions moyennes et avantagées des classes sociales, on constate finalement la reproduction d'une complémentarité asymétrique des rôles de sexe.** Pour ces hommes de milieux favorisés, les transgressions des normes de genre ne sont pas moins sanctionnées que dans l'espace sportif des classes populaires. **Si c'est bien surtout l'existence d'une injonction virile qui préside au maintien du tabou, celle-ci ne s'exprime pas identiquement au sein des classes populaires et moyennes supérieures qui valorisent une masculinité « cultivée »** (Guérandel, 2016) **et dévaluent les expressions trop ostentatoires de la virilité.** Il faut ainsi sortir des discours, d'ailleurs recueillis en entretien, qui pointent l'homophobie chez les classes culturellement moins éclairées, rappelant ce constat établi dès 1993 par François de Singly : « Tout se passe comme si la renégociation des rapports entre les sexes s'était

opérée sur le dos des milieux populaires. » **Il s'agit plus d'une recomposition des formes de la domination masculine que de LGBTI-phobies socialement situées dans les classes populaires.** Les injonctions sociales continuent de peser sur les hommes, et à plus forte raison sur les sportifs, indépendamment des appartenances de classe. **L'espace sportif associatif des sports de combat enquêté, qui n'est toujours pas un contexte facilitant l'inclusion des femmes et des personnes LGBTI+, reste ainsi une « école de l'hétéronormativité » (Perrin, 2015).** À ce titre, l'enquête pourrait être prolongée par l'investigation des espaces sportifs LGBTI+ afin d'observer les conditions de possibilité de la pratique des sports de combat en dehors des normes traditionnelles de genre.

Pour comprendre les raisons qui mènent ces associations à ne pas évoluer vers un renversement de l'ordre hétéronormatif en place, en dépit d'un contexte social favorable, et ce quel que soit le territoire où elles sont implantées, quelques pistes d'analyse seraient à explorer davantage. D'abord, **l'existence d'une division sexuée du travail sportif au sein de ces structures, dirigées par et pour des hommes, participe à la construction et au renforcement de l'ordre hétéronormatif en place.** Cette domination numérique des hommes aux postes stratégiques et de pouvoir construit un cadre socialisateur fondé sur des normes masculines, dont on peut faire l'hypothèse qu'il restreint les logiques de distinction vis-à-vis du groupe de pairs ou constitue une barrière à l'entrée des identités non conformes. En ce sens, l'usage normalisé des blagues et des insultes est loin d'être anodin, en ce qu'il incite au conformisme hétéronormé. **L'invisibilisation des gays en comparaison des lesbiennes conduit notamment à interroger, soit leur départ ou leur évitement de l'espace du sport, soit d'éventuelles stratégies de dissimulation du stigmate.** Si la production de cet ordre traditionnel de genre peut se voir à l'occasion remise en question dans les discours des responsables de ces associations, leurs trajectoires sociales et familiales ainsi que leurs représentations du monde les conduisent à adopter une attitude globalement démissionnaire s'agissant de la lutte contre les inégalités des sujets minorisés, notamment au sein de l'association située dans Paris. En ne leur proposant pas de modèles, la supériorité numérique des hommes à toutes les échelles du monde sportif a déjà pour conséquence de limiter les vocations sportives féminines ainsi que leur prétention à exercer des postes d'encadrement. Si cette pénurie des femmes aux postes de direction des structures associatives est en effet constatée, elle est par exemple mise, par le président et le directeur de l'association située dans le centre ouest de Paris, sur le compte d'un manque « d'impulsion vers le pouvoir ». Ne dépendant pas de subventions pour fonctionner, son bureau directeur est peu incité à développer une politique de féminisation du sport promue par le gouvernement. Au contraire, l'association située en Seine-Saint-Denis témoigne en ce sens de quelques initiatives, qui se révèlent toutefois peu efficaces en raison notamment d'un manque de moyens et de temps disponibles, son activité reposant majoritairement sur le bénévolat. **L'absence d'une attitude volontariste de lutte contre les inégalités est encore renforcée s'agissant des LGBTI-phobies.** La thématique LGBTI+ souffre notamment d'être considérée comme un « non-sujet » en raison de l'adhésion à une conception universaliste du sport qui consiste à neutraliser les spécificités individuelles dont, notamment, la question privée de l'orientation sexuelle et de l'identité de genre. **La valorisation d'une identité abstraite du corps sportif conduit ainsi à ne pas penser les discriminations relatives aux minorités sexuelles et de genre, qui concernent la sphère intime.** Alors que la question du handicap visible fait, par exemple, davantage l'objet d'une prise en charge de la part des structures associatives enquêtées, celle des discriminations LGBTI+ est ainsi reléguée dans l'impensé. **La variable sociale est là encore efficace pour appréhender les logiques argumentatives qui président à l'absence de considération pour cette question.** Le directeur de l'association située dans le centre ouest de Paris met en effet en lien l'absence visible de discriminations LGBTI+ avec les situations aisées des adhérent·es de sa structure, considérant « qu'il ne faut pas créer

des problèmes là où il n'y en a pas ». Quand le président de l'association située dans le département du 93 met en avant les problèmes de délinquance et de marginalisation économique et sociale rencontrés par le groupe des usagers pour justifier la priorisation des sujets à investir, estimant qu'il y a d'abord de « vrais problèmes » à traiter. Par conséquent, **les dirigeants ne se forment et ne forment pas leurs sections sportives aux questions de genre et LGBTI+, ce que reflètent les modalités pédagogiques proposées par les entraîneurs.**

Introduction

Contexte préliminaire

De la question homosexuelle à la question homophobe

C'est bien la question homophobe qui est aujourd'hui posée aux sociétés démocratiques. Avec l'amélioration du statut juridique de l'homosexualité, le début des années 1980 se caractérise par l'inversion de la question homosexuelle dans la société française (Borrillo, 2019 ; Fassin, 2003, 2005) : depuis 1981, l'homophobie est classée par le code pénal dans la catégorie des délits. La loi Badinter de 1982 met ensuite un terme à la discrimination légale contre les homosexuel·les avec la dépénalisation des relations entre personnes de même sexe. La fin des années 1990 signe un nouveau tournant en engageant, avec le pacte civil de solidarité (PACS), une première reconnaissance contractuelle des unions de personnes homosexuelles prolongée par l'ouverture, en 2013, du mariage et de l'adoption aux couples de même sexe. L'ensemble de ces lois participent de l'extension du principe de délibération démocratique aux questions de genre et de sexualité, qui concernent l'intime et le vivant. Elles ouvrent un processus de progressive politisation et dénaturalisation des questions sexuelles (Fassin, 2006). À partir du milieu des années 1960, la France est, en ce sens, marquée par l'établissement d'une série de lois qui, en bouleversant les fondements de la famille traditionnelle, ont progressivement fait évoluer les rapports entre les sexes et les sexualités vers plus d'égalité¹⁴. Autrement dit, le renversement de la problématique homosexuelle vers la question homophobe s'inscrit dans les transformations de la famille contemporaine et de la vie privée initiées dans la seconde moitié du ^{XXI}^e siècle. Ce mouvement d'autodétermination des normes de sexe et de sexualité relève ainsi de la transformation de l'intimité dans la société occidentale en œuvrant à sa démocratisation. Aujourd'hui, l'égalité des sexualités apparaît faire majoritairement consensus dans le débat public. L'extension, en 2013, du mariage et de l'adoption aux couples de même sexe et, plus récemment, l'ouverture de la procréation médicalement assistée (PMA) aux couples de femmes ont par ailleurs largement participé au processus de légitimation des couples et des familles homoparentales. Trois ans après la légalisation du mariage pour tous, un sondage réalisé par l'IFOP évalue par exemple l'approbation de la loi par les Français·es à hauteur de 65 %¹⁵. Les répondant·es sont également 62 % à ne pas s'estimer favorables à la proposition d'abroger la loi, cette valeur s'affirmant en hausse de 5 points par rapport à l'année 2013.

¹⁴ Parmi ces évolutions politiques, la loi Neuwirth de 1967 autorisant l'usage de la contraception et la loi Veil encadrant la dépénalisation de l'avortement en 1975 ont permis à la sexualité de s'affranchir des contraintes de la reproduction. Le remplacement de la notion de « puissance paternelle » par celle d'« autorité parentale » en 1970 s'inscrit dans une série de lois qui ont progressivement fait évoluer les rapports entre les sexes en émancipant juridiquement la femme d'une posture de soumission à l'égard de l'autorité du mari. L'année 1972 voit également s'instaurer le principe d'égalité entre enfants naturels et enfants légitimes. Trois ans plus tard, le processus de libéralisation du divorce est entamé avec l'introduction du divorce par consentement mutuel puis en 2004 avec la possibilité d'un divorce sur demande unilatérale. Dès 1994 sont également adoptées les premières lois de bioéthique ouvrant l'accès aux techniques d'assistance médicale à la procréation (AMP) aux couples hétérosexuels vivants, en âge de procréer, mariés ou en mesure de justifier d'au moins deux ans de vie commune. La promulgation successive de ces différentes lois est donc venue transformer un ordre procréatif séculaire fondé sur la tradition judéo-chrétienne et institué par le biais du mariage, en œuvrant notamment à la dissociation des dispositifs de l'alliance et de la filiation et à l'émergence consécutive de modalités d'expression inédites des liens de parenté.

¹⁵ « Les Français, l'homoparentalité et la question des droits des homosexuels dans la campagne présidentielle », IFOP pour l'Association des familles homoparentales (ADFH), 2016.

L'affirmation récente de la question du sexisme : un enjeu de débat social, politique et éducatif

Dans le prolongement du mouvement #MeToo, débuté fin 2017, contre les violences et le harcèlement sexuel qui touchent les femmes, un engagement renouvelé pour le mouvement féministe semble marquer les plus jeunes générations, davantage sensibilisées à cette problématique que leurs aînées. Selon un sondage BVA sur « Les Français et le féminisme » réalisé en 2019, 1 répondant-e sur 2 seulement se revendiquait féministe ou déclarait une appréhension positive à l'égard du mot « féminisme »¹⁶. En réponse à ces mêmes questions, les moins de 35 ans marquent cependant un écart en hausse de respectivement 6 et 9 points avec les 35-54 ans. Pour cette dernière génération, l'appellation même de féminisme a longtemps fait office de repoussoir quand, au contraire, de plus en plus de jeunes tiennent aujourd'hui à affirmer une identité féministe. Cette fracture générationnelle est également observée par le dernier rapport du Haut conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes¹⁷, qui mentionne que « les jeunes gens ont une conscience plus importante des inégalités et des discriminations liées au genre que les générations qui les précèdent » (2022, p. 13). Certain-es chercheur-ses évoquent même l'idée d'une quatrième vague féministe, notamment marquée par une dimension internationale (Koechlin, 2019). Le récent débat sur la tenue vestimentaire des jeunes filles au sein des établissements scolaires témoigne par exemple d'un intérêt accru pour cette problématique, voire d'une appropriation, par les plus jeunes, du combat militant en faveur de l'égalité des sexes. En 2020, de nombreuses collégiennes et lycéennes, auxquelles se sont parfois associées les voix de leurs camarades masculins, ont en effet dénoncé une sexualisation du corps des adolescentes et ont revendiqué leur droit de s'habiller comme elles le souhaitent.

Si la résolution des débats autour de l'égalité des sexes et des sexualités est encore loin de faire consensus (en témoignent par exemple, plus ou moins récemment, les controverses engagées autour de l'accès des couples de femmes à la PMA, de l'écriture inclusive, de l'ABCD de l'égalité ou encore du mariage pour tous), « cette préoccupation sociétale s'est étendue à tous les âges et stades du développement de l'individu, comme à tous ses milieux de vie » (Rouyer, Mieyaa et Le Blanc, 2014) et l'éducation à la jeunesse illustre également cet intérêt. « En France, les instructions officielles de l'Éducation nationale préconisent explicitement aux enseignant-es de promouvoir l'égalité des filles et des garçons, d'interroger les stéréotypes de sexe et de lutter contre l'homophobie », rappelle Gaël Pasquier (2016). Bien qu'insuffisamment appliquées et rencontrant parfois des résistances (Angeloff et Mosconi, 2014 ; Collet et Dayer, 2014 ; Petrovic, 2013 ; Salle, 2014), des associations interviennent ainsi régulièrement pour mettre en œuvre ces préconisations dans les établissements scolaires et sensibiliser les étudiant-es aux préjugés sexistes et homophobes. Depuis une vingtaine d'années, de nombreux dispositifs de lutte contre les stéréotypes de sexe et les discriminations qu'ils induisent ont été mis en place au sein de différentes instances socio-éducatives « à travers une pédagogie favorisant une "culture de l'égalité des filles et des garçons" » (Rouyer, Mieyaa et Le Blanc, 2014). C'est en effet l'un des objectifs de la convention interministérielle pour l'égalité entre les filles et les garçons, les hommes et les femmes dans le système éducatif (2013-2018) signée en France le 7 février 2013, qui a par exemple conduit au développement du programme de formation du personnel de l'éducation nationale « ABCD de l'égalité des filles et des garçons à l'école primaire » (Rouyer, Mieyaa et Le Blanc, 2014). Dans le cadre spécifique

¹⁶ <https://www.bva-group.com/sondages/les-francais-et-le-feminisme-sondage-bva-pour-wondher-et-rtl-girls/>

¹⁷ « Égalité, stéréotypes, discriminations entre les femmes et les hommes : perceptions et vécus chez les jeunes générations en 2022 », [en ligne](#)

du sport, on constate la mise à l'agenda, par le gouvernement, des questions relatives au sexisme et aux LGBTI-phobies, à travers un objectif « d'égalité réelle entre les femmes et les hommes dans le sport »¹⁸ ainsi qu'un Plan national d'actions pour l'égalité, contre la haine et les discriminations anti-LGBT+ (2020-2023)¹⁹.

Problématique et objectif de l'enquête

L'héritage homophobe et sexiste du monde sportif : des frontières de genre indépassables ?

En regard de ce contexte social et politique de plus en plus favorable à l'égalité des sujets minorisés, l'association Paris Foot Gay (PFG) de lutte contre l'homophobie dans le football et le sport en général annonçait néanmoins dans un communiqué en date de 2015 : « Face à l'indifférence notable, la peur des institutionnels à s'engager réellement, la honte pour certains à traiter ce sujet, nous devons nous rendre à l'évidence : nous ne parvenons plus à faire avancer notre combat contre l'homophobie. » L'association annonçait ainsi sa dissolution, après 12 ans d'existence et la création d'une charte contre l'homophobie dans le football. Deux ans plus tôt, elle avait aussi été à l'origine de la publication d'une enquête sur le sujet. Réalisée auprès de 13 clubs (121 professionnels et 123 joueurs en centres de formation), et coordonnée par le psychologue du sport Anthony Mette sur l'homophobie dans le football²⁰, celle-ci révélait l'existence d'une forte culture homophobe dans le monde professionnel, plus prononcée encore au sein des centres de formation : alors que 41 % des professionnels exprimaient leur hostilité envers l'homophobie, ce sentiment atteignait 50 % chez les joueurs en centres de formation. Au-delà de la pratique spécifique du football, ce contexte discriminatoire à l'égard des personnes homosexuelles dans le milieu des sports pousse ainsi nombre d'entre elles à quitter l'espace traditionnel du monde sportif, certaines poursuivant alors leurs activités sportives dans un cadre militant. Si le PFG s'est éteint, d'autres associations sportives de lutte contre l'homophobie continuent en effet d'exister sur l'ensemble du territoire français²¹.

En France, l'homophobie dans le sport a fait l'objet de plusieurs analyses de la part de chercheur-ses en sciences sociales. Parmi ces travaux (Duret et Bodin, 2003 ; Férez, 2007 ; Liotard, 2003, 2008), les ouvrages pionniers de Frédéric Baillelte et Philippe Liotard (1999), puis de Simon Louis Lajeunesse (2007) centrent leurs réflexions autour du rôle social joué par l'homophobie dans la préservation d'un système de domination masculine. En cause, « l'héritage historique » du sport moderne (Lazri, 2019). Né dans la seconde moitié du XIX^e siècle, celui-ci apparaît en effet à dessein de former virilement la jeunesse masculine de l'élite britannique sur la base d'un esprit de compétition, excluant de sa pratique les femmes, mais aussi les homosexuels (Liotard, 2003 ; McKay et Laberge, 2006). À la promotion d'une « masculinité hégémonique » (Connell, 2014) au fondement de l'histoire du sport, le sociologue Ségur Lazri ajoute l'idée que « le sport s'est aussi inscrit dans une politique hygiéniste à la fin du XIX^e siècle, où

¹⁸ www.sports.gouv.fr/pratiques-sportives/sports-pour-tous/sport-au-feminin/

¹⁹ www.gouvernement.fr/sites/default/files/contenu/piece-jointe/2020/10/dilcrah_plan-lgbt_2020-2023_vf.pdf

²⁰ « Analyse de l'homophobie dans le football professionnel. Mise en perspective avec les théories de la diversité et les politiques de lutte contre les discriminations », enquête coordonnée par Anthony Mette pour le Paris Foot Gay et l'Institut Randstad, en collaboration avec l'université Bordeaux-Segalen, le CERUP et laboratoire de psychologie EA 4139 [\[en ligne\]](#).

²¹ Pas moins d'une cinquantaine d'entre elles sont aujourd'hui réunies au sein de la Fédération sportive gaie et lesbienne (FSGL), anciennement Comité gay Paris Île-de-France (CGPIF), créé en 1986 au sortir de la deuxième édition des Gay Games.

l'homosexualité était apparentée à une pathologie » (Lazri, 2019), justifiant ainsi l'exclusion des sexualités minoritaires.

S'il laisse plus de place aux femmes en introduisant la mixité des pratiques sportives, le développement du modèle des sports de loisir, à côté des sports de compétition, reste majoritairement dominé par une culture masculine (Augustin, 2014). Les frontières, encore poreuses, entre ces deux lieux d'activités sportives favorisent notamment la production d'imaginaires masculins partagés (Mennesson, 2006, 2010). Des travaux montrent en effet comment les pratiques ludo-sportives sont organisées autour d'une éducation différenciée des filles et des garçons (Davisse et Louveau, 1998 ; Gillet et Raibaud, 2006 ; Mennesson et Neyrand, 2010 ; Mennesson, 2011 ; Ayral et Raibaud, 2009, 2014 ; Bacou, 2014). Les corporéités sportives s'affirment en faveur des garçons, auxquels sont notamment accordés un accès et une prise en charge facilités aux espaces et pratiques sportives de loisirs, notamment lors de la période du collège. Les garçons dominent en effet les activités sportives dans la sphère des loisirs, tant du point de vue de l'effectif – ils composent en effet 70 % des 8-20 ans – que du montant des financements publics qui leur sont alloués (Bacou, 2014). Comparativement moins sollicitées, les filles voient leurs pratiques et leurs mobilités réduites (Ayral et Raibaud, 2009). On sait, en raison des effets de la socialisation primaire, les prédispositions inégales des garçons et des filles à la pratique des activités physiques et sportives (Combaz et Hoibian, 2011). Depuis longtemps mis en évidence par Marcel Mauss (1966) ou encore Pierre Bourdieu (1977), les usages genrés du corps assignent à chacun des sexes des propriétés corporelles particulières qui, au travers des techniques sportives choisies, « heurtent souvent les usages traditionnels du corps des femmes » (Vigneron, 2006). Les inégalités sexuées concernant l'engagement dans la pratique s'articulent enfin aux rapports sociaux de classe car elles s'observent aussi entre les femmes elles-mêmes : « les femmes des milieux populaires ne s'y inscrivent pas » (Davisse et Louveau, 1998).

Outre les différences sexuées en matière de participation aux pratiques sportives (Bertrand, Mennesson et Court, 2014 ; Mennesson, 2011), l'existence d'un avantage donné aux garçons dans le cadre scolaire de l'activité sportive a été largement documentée (Davisse, 1986, 1999, 2010 ; Davisse et Volondati, 1987 ; Davisse et Louveau, 1998 ; Combaz, 1992 ; Combaz et Hoibian, 2008, 2011 ; Fontayne, 1999 ; David, 2000 ; Cogérino, 2005 ; Faure et Garcia, 2005 ; Vigneron, 2006 ; Garcia et Vigneron, 2006 ; Garcia, 2007 ; Couchot-Schiex, 2007, 2013 ; Cogérino et Trotin, 2009 ; Guérandel et Beyria, 2010 ; Guérandel, 2013, 2014). Les questionnements soulevés par ces différentes études s'ancrent dans ce paradoxe : si les filles réussissent quasi systématiquement mieux dans les autres disciplines, elles peinent davantage que leurs camarades masculins en ce qui concerne la pratique de l'éducation physique et sportive (EPS). Finalement, ce sont les différences genrées de traitement des enseignant·es ainsi que le choix et les modalités des activités sportives proposées qui permettraient notamment d'expliquer cette inégalité scolaire selon le sexe. Pour comprendre la persistance des stéréotypes de sexe dans les modalités pédagogiques proposées, il faut aussi observer comment le sport et la filière de formation qui y est associée – les sciences et techniques des activités physiques et sportives (STAPS) représentent aujourd'hui une véritable « fabrique des garçons » (Mercier-Lefèvre, 2014). Pour l'autrice en effet, les « Facultés des Sciences du Sport apparaissant sous cet aspect comme des espaces de fabrication des "vrais" garçons, appelés à devenir enseignants. Ces idéal-types de virilité risquent fort de déteindre sur les pratiques professionnelles » (Raibaud, 2014). En amont, la transmission sexuée des goûts sportifs et des modalités de la pratique se fait aussi directement au sein des familles. Il s'agit, en effet, de ne pas négliger le rôle de l'environnement familial dans la différenciation des goûts et des pratiques sportives

des filles et des garçons (Mennesson, 2011) qui, bien qu'il soit concurrencé par d'autres sphères de socialisation, participe évidemment à l'intériorisation d'un certain ordre du genre.

Les structures associatives sportives au prisme du genre : une analyse des processus de sexualisation en jeu, articulée aux effets d'âge, de race, de classe et d'appartenance religieuse

LGBTI-PHOBIES

Le terme de LGBTI-phobies privilégié pour l'enquête qualifie les diverses formes d'intolérance à l'égard des personnes LGBTI+ (lesbiennes, gays, bisexuelles, transgenres, intersexes...). Selon la même volonté inclusive, le + accolé au sigle LGBTI est choisi pour sa capacité à rendre compte d'une réalité plurielle. Il permet en effet de prendre en considération d'autres identités de genre et orientations sexuelles non conformes (queer, asexuelle, etc.)

Cette enquête, qui s'inscrit à la suite de travaux menés en 2013 par l'INJEP sur les jeunes face aux discriminations liées à l'orientation sexuelle et au genre, prend pour objet les LGBTI-phobies dans le monde sportif, à partir de l'exemple de la pratique des sports de combat, au sein de milieux associatifs omnisports franciliens.

Avant de faire l'exposé des deux principaux enjeux sociologiques de ce rapport, il convient de préciser le périmètre de définition choisi pour saisir l'objet de l'enquête. Le présent rapport préfère en premier lieu le terme de LGBTI-phobies à celui d'homophobie, qui présente le défaut d'apparaître plus restrictif en occultant la dimension genrée des manifestations de rejet, de mépris, d'exclusion ou de haine qui visent les personnes LGBTI+. L'utilisation de ce terme découle directement du choix de mener l'analyse des LGBTI-phobies dans le monde sportif associatif à travers le prisme du genre. Au cours du premier chapitre du rapport, les raisons méthodologiques et éthiques qui ont conduit à estimer le bien-fondé d'une telle approche seront détaillées. Elles sont notamment relatives aux effets du contexte de la disqualification des manifestations d'intolérance à l'égard des minorités de genre et de sexualité, rendant les manifestations des LGBTI-phobies difficilement observables et de plus en plus insidieuses. Leur analyse nécessite ainsi une adaptation du dispositif méthodologique qualitatif, consistant notamment à adopter une approche moins frontale. Cela étant, le choix d'une entrée par le genre apparaît d'abord pertinent d'un point de vue théorique. En effet, les LGBTI-phobies dans le milieu associatif sportif seront étudiées à partir « de l'agression caractérisée jusqu'à la culture homophobe » (Férez, Héas, 2009), engageant ainsi les notions, moins restrictives, d'hétéronormativité et d'hétérosexisme. Ces concepts, qui prennent plus distinctement en considération la dimension du genre, sont en

L'HÉTÉRONORMATIVITÉ

L'hétéronormativité désigne la normalisation et la valorisation de l'hétérosexualité, par opposition aux autres formes de sexualité, perçues comme déviantes. Le concept d'hétérosexisme caractérise le processus menant à la hiérarchisation des sexualités, l'hétérosexualité y apparaissant « comme l'étalon à partir duquel toutes les autres sexualités doivent se mesurer » (Borrillo, 2019, p. 16). Ces concepts sont très liés à celui de genre, dans la mesure où la binarité du système qu'ils qualifient impose une pression sociale à l'hétérosexualité en même temps qu'elle sanctionne les attitudes qui vont à l'encontre des représentations sexuées conformes. Ainsi d'après Judith Butler, l'hétéronormativité « désigne le système, asymétrique et binaire, de genre, qui tolère deux et seulement deux sexes, où le genre concorde parfaitement avec le sexe (au genre masculin le sexe mâle, au genre féminin le sexe femelle) et l'hétérosexualité (reproductive) est obligatoire, en tout cas désirable et convenable. » (Butler, 2005, p. 24)

effet plus à même de cerner les processus complexes de stigmatisation des personnes LGBTI+. Pour Cécile Chartrain, Yaëlle Amsellem-Mainguy et Alice Olivier : « Les dynamiques d'exclusion des gays et des lesbiennes du sport en général et du football en particulier reposent donc sur une même conception binaire et restrictive des attributs du féminin et du masculin. » (2013, p. 85). En d'autres termes, les personnes LGBTI+ sont souvent victimes de marginalisation dans la mesure où leurs comportements et leur apparence physique dérogent aux caractéristiques traditionnellement associées à leur genre. En ce sens, on considérera dans l'enquête les LGBTI-phobies comme un prolongement du sexisme et de

L'USAGE DE LA NOTION DE « RACE »

La notion de « race » est ici employée dans son sens sociologique (Brun et Cosquer, 2022) pour caractériser le processus de production sociale de la race, au fondement de l'oppression raciste. En effet, la race n'existe évidemment pas au sens biologique (Fassin, 2012), mais l'imaginaire racial exerce des effets concrets sur les expériences et les trajectoires sociales des individus, ainsi assignés à une origine supposée à partir de caractéristiques visibles telles que la couleur de peau. Pour décrire ce phénomène, les travaux français hésitent entre les termes de racialisation et de racisation. Le premier semble qualifier, assez largement, la capacité de catégorisation raciale quand le second, qui émerge sous la plume de Colette Guillaumin en 1972, est plus strictement rapporté à l'idée de racisme.

l'importance de conserver un ordre hétéronormatif. En effet, les préjugés et les stéréotypes relatifs à l'identité de genre et l'orientation sexuelle sont au fondement des discriminations LGBTI-phobes et participent d'un même système de promotion d'une masculinité hégémonique. Ce sont donc aussi ces représentations que cette recherche entreprendra d'observer, autour de la pratique du sport dans le milieu associatif. Un récent appel à candidatures de la Commission nationale consultative des droits de l'homme (CNCDH) pour une enquête en population générale en France sur les préjugés fondés sur l'orientation sexuelle ou l'identité de genre le rappelle : si la question des LGBTI-phobies est principalement étudiée du point de vue du vécu des personnes LGBTI et des actes discriminatoires, « les préjugés dont ils découlent demeurent méconnus ». Ils sont, en outre, insuffisamment étudiés par une approche de sociologie qualitative.

Le premier enjeu de cette recherche est de réactualiser les données déjà recueillies sur les LGBTI-phobies dans le monde sportif à la lumière du contexte récent. On l'a vu, l'homophobie dans le sport français a fait l'objet de plusieurs analyses de la part de chercheur·ses en sciences sociales qu'il convient de mettre en perspective avec le constat du renouvellement de la « passion pour l'égalité » (Duru-Bellat, 2002) des sexes, des identités de genre et des sexualités minorisées, s'affirmant notamment chez les jeunes. La démocratisation de la lutte contre les stéréotypes de sexe et les LGBTI-phobies interagit-elle, voire entre-t-elle en confrontation avec l'héritage d'une culture sportive homophobe et sexiste ? Tout comme l'école, les associations sportives ne constituent pas un univers clos et étanche aux « questions intimes, ou relevant de la vie privée des élèves et de leurs familles » (Pasquier, 2016). Qu'en est-il alors de cette préoccupation pour l'égalité au sein du milieu associatif sportif qui est sans doute, lui aussi, traversé par la vivacité de ces débats ? Est-elle, ou non, investie ? Si oui, par qui – le public et/ou les éducateur·ices – et comment ? Si non, pourquoi ? Ce rapport entreprend ainsi de voir si et comment cet intérêt social et politique s'immisce dans la vie des structures associatives observées. Il s'agit, dans ce cadre, d'observer jusqu'à quel point le poids du genre est visible dans ces pratiques sportives et éducatives associatives ?

Il apparaît ainsi essentiel de pouvoir rendre compte des liens existants entre les préjugés qui concernent les personnes LGBTI+ et les questions relatives au genre, mais aussi aux appartenances ethnoraciales et

de classes qui lui sont coextensives. À l'instar des travaux récents menés par Séverine Depoilly (2014), Martine Court (2010) et Aurélia Mardon (2010), cette enquête a en effet vocation à donner lieu à une discussion féconde permettant d'explorer le croisement de ces différents enjeux. C'est ici un second axe fort de l'enquête, ayant guidé l'élaboration méthodologique de la recherche. L'étude des LGBTI-phobies est indissociable des contextes au sein desquels elle se déploie. Par conséquent, il ne s'agit pas tant d'étudier l'homophobie en tant que catégorie homogène que ses manifestations différenciées selon les milieux sociaux. À l'influence de la classe sociale et de la « race » sur les processus de sexualisation, on peut enfin ajouter les marqueurs de l'appartenance religieuse, mais aussi de l'âge auquel cette enquête prête également attention. En effet, l'imbrication des effets de genre et de génération apparaît d'autant plus intéressante à étudier qu'elle reste encore, à ce jour, assez peu investiguée (Hérasse et Voléry, 2014 ; Diasio, 2012).

Pour mener à bien l'analyse de l'hétéronormativité dans le milieu associatif sportif, cette enquête s'intéresse prioritairement : d'une part au public d'associations sportives – les adhérents et adhérentes –, d'autre part aux personnels de ces associations – principalement les éducateur·ices sportif·ves. En prenant notamment appui, pour construire la méthodologie, sur les travaux conduits sur les activités sportives dans le cadre scolaire ou périscolaire, j'ai ensuite entrepris l'observation des interactions qui se nouent entre ces deux groupes d'acteur·ices, en me centrant sur les aspects genrés.

Travail sur le genre et genre du travail sportif

On peut s'interroger sur l'impact que les débats et les préoccupations qui concernent l'égalité des sexes, des identités de genre et des sexualités dans les sphères sociale et politique ont sur le système de genre en place au sein de ces structures. Emmènent-ils des réajustements et des évolutions de la pratique enseignante et sportive ? Plus précisément, comment les éducateur·ices des associations sportives investissent, ou pas, ces préoccupations sociales et politiques pour l'égalité dans le cadre de leurs pratiques sportives et éducatives, mais aussi dans les interactions qu'ils et elles nouent avec leur public et qui dépassent, éventuellement, les objectifs pédagogiques ? Ces questions sont-elles ou ont-elles fait l'objet de discussions au sein du corps enseignant et de l'association sportive en général ? Font-elles l'objet d'une réflexion voire d'un projet pédagogique ?

Ainsi, quelles sont les normes et les représentations de genre que l'association et/ou les éducateur·ices entendent promouvoir et véhiculent dans les faits ? Ces normes sont-elles pensées et à partir de quels critères ? Existe-t-il, autrement dit, des règles formelles définies par l'association quant à la question du genre ? Sont-elles connues et respectées par les éducateur·ices ? En effet, existe-t-il une cohérence des directives aux pratiques pédagogiques des différents enseignants ? À l'inverse, ces questions entraînent-elles des désaccords ? De la part de qui et envers qui ? Entrent-elles, par exemple, en confrontation avec celles des jeunes et de leurs familles ? Font-elles l'objet de négociations en pratique ? Varient-elles en fonction, notamment, des caractéristiques sexuées et sexuelles, mais aussi générationnelles, sociales et ethnoraciales du public et/ou des éducateur·ices ?

Poursuivant le questionnement de Gilles Combaz et d'Olivier Hoibian (2011) dans le cadre du sport scolaire, on peut ainsi chercher à caractériser le rôle éventuellement joué par les associations sportives dans la production, la reproduction ou au contraire la lutte contre les inégalités sexuées. En effet, « si les textes officiels garantissent une égalité de droits entre les sexes, ils n'impliquent pas automatiquement une égalité dans les faits. Et, de ce point de vue, il convient de distinguer égalité de droits, égalité de traitement et

égalité de résultats (Duru-Bellat, 2002) » (Combaz et Hoibian, 2011). En analysant la dimension sexuée des corporéités sportives et des modalités pédagogiques dans le contexte récent d'un intérêt social et politique pour l'égalité des sexes et des sexualités, il importe finalement de constater si les associations observées prennent en charge ou bien occultent les enjeux sexués à travers leurs pratiques éducatives. On s'attachera à vérifier si les éducateur·ices sont plutôt des « entrepreneurs de sexualité²² » (Hérasse, Voléry, 2014) ou, au contraire, si elles et ils œuvrent à promouvoir la lutte contre les stéréotypes et les inégalités de sexes et de sexualités ? Aussi, quelle est leur sensibilité personnelle par rapport à ces problématiques et par quelles socialisations est-elle influencée (formation²³, origine sociale et familiale) ? Reprenant l'interrogation d'Angelica Trindade-Chadeau dans le n° 40 des Cahiers de l'action : « Les enseignants, les éducateurs, les travailleurs sociaux, seraient-ils plus ouverts et tolérants que l'ensemble de la population ou, au contraire, seraient-ils le reflet de notre société hétéronormée ? » (Trindade-Chadeau, 2013.) Évoquent-ils ou elles, dans leurs discours, une attention en faveur de l'égalité des sexes et l'inclusion des sexualités minoritaires ? Si tel est le cas, cette attention se vérifie-t-elle dans les discours et/ou dans les actes ? Et comment se manifeste-t-elle exactement, dans l'exercice pratique de leur fonction ? Si des discours sont émis, conduisent-ils automatiquement à des comportements allant vers la déconstruction des stéréotypes de genre et des représentations naturalisantes des sexes qui vont avec ? En effet : « Lorsqu'il y a discrimination, soit celle-ci passe inaperçue, soit elle laisse l'interlocuteur ou l'éducateur perplexe, peu armé pour jouer l'intermédiaire et proposer une réponse qui explique, apaise, dédramatise. Les LGBTI-phobies seraient-elles le fait d'un groupe de personnes, d'une catégorie ou susceptibles de toucher chacun d'entre nous, à différents moments de nos vies ? »

Quelles sont, en définitive, les « modalités pédagogiques mobilisées » (Guérandel, 2014) en lien avec la gestion des rapports sociaux de sexe ? Dans ce cadre, une réflexion plus générale a été menée autour de l'évolution des normes de genre en place au sein de ces structures. En amont, j'ai enfin essayé de prêter attention à une éventuelle répartition genrée des différents statuts et fonctions observés au sein de l'association. Observe-t-on une division sexuelle du travail ? Fait-on le constat de l'existence de hiérarchies, distinctions, séparations entre les acteur·ices qui dépassent éventuellement la hiérarchie officielle ?

Se plier ou déroger aux règles du genre ?

Face aux entraîneur·ses sportif·ves observé·es, l'enquête s'est prioritairement centrée sur la jeunesse, laquelle représente « un enjeu central de la lutte contre les lesbiennes, gays, bi, trans/LGBT-phobies [...] On peut ainsi miser sur leur capacité à s'adapter et s'appuyer sur leurs ressources pour espérer un changement de mentalité sur le long terme » (Trindade-Chadeau, 2013, p. 5). Pour des raisons méthodologiques et en raison de la « baisse d'intensité du fait juvénile » (Galland, 2002, p. 120)²⁴,

²² Les animateur·ices socioculturel·les observé·es par Caroline Hérasse et Ingrid Voléry (2014) véhiculent en effet des représentations saines et pathologiques de la masculinité en mobilisant des « figures d'écart » – les « jeunes des quartiers » – desquelles il leur appartiendrait de se détacher.

²³ Betty Mercier-Lefèvre (2014) a par exemple mis en évidence l'androcentrisme propre aux sciences et techniques des activités physiques et sportives (STAPS) qu'elle assimile à des maisons des hommes (Godelier, 1982, 2007). Elle montre notamment comment ces formations transmettent une « culture virile » qui a ensuite vocation à être transmise et à reproduire les stéréotypes et les inégalités de genre.

²⁴ « La jeunesse se définit aujourd'hui de plus en plus comme une phase d'expérimentation prolongée au-delà de la prise en charge par les deux grandes instances de socialisation que sont la famille et l'école. Paradoxalement, cette prolongation contribue à affaiblir le pouvoir de catégorisation des classes d'âge : les frontières d'âge sont plus floues aussi bien du point de vue de l'apparence que du point de vue des situations. La jeunesse est dorénavant un mode de vie dont l'ambiguïté tient au fait qu'elle associe en proportions variables selon les individus des éléments constitutifs d'un plein statut adulte et des éléments qui appartiennent encore au contraire au monde de l'adolescence. » (Galland, 2002, p. 120.)

l'amplitude d'âge retenue pour qualifier la jeunesse dans cette enquête est relativement large : de 16 à 30 ans. L'âge de 16 ans a notamment été retenu pour faciliter la tenue des entretiens pouvant aborder des questions de sexualité.

Quelles sont, ainsi, les normes et les représentations de genre que les jeunes véhiculent et/ou sollicitent ? Celles-ci entrent-elles en confrontation avec l'espace associatif ? Partant du constat que les sports ont un genre : le type de sport a-t-il été choisi selon les normes dominantes de son genre ? Et par qui, pour celles et ceux dont la pratique est plus ancienne ? Les parents ou le ou la sportif·ve ? Pour les escrimeur·ses ou les boxeur·ses dont la pratique remonte en effet à l'enfance, le choix du cours a-t-il été imposé ou a-t-il fait l'objet de négociations dans l'enceinte familiale ? À partir de quels arbitrages ce choix a-t-il finalement été établi ? À partir du regard porté rétrospectivement sur leur entrée dans la pratique et sur leur parcours en tant que sportif·ves, il convient en effet d'observer les modalités d'articulation de l'acquisition des dispositions liées au genre entre les sphères de socialisation familiales et associatives – qui sont deux lieux où s'acquièrent des attentes de rôles de sexe spécifiques – et leur influence sur l'activité sportive. En ce sens, l'enquête s'attache aussi à observer les effets que les éventuelles « modalités pédagogiques mobilisées » (Guérandel, 2014) par les entraîneur·ses, en lien avec la gestion des rapports sociaux de sexe, entraînent sur le public. Afin de voir « dans quelle mesure les formes d'organisation proposées » par les structures associatives « peuvent-elles, ou non, encourager l'investissement aussi bien des filles que des garçons » (Combaz, Hoibian, 2011), l'attention est également portée sur la fréquentation des cours proposés selon le sexe des adhérent·es.

Chez certain·es, observe-t-on des conduites de transgression ou des traversées des frontières de genre (Thorne, 1992, 1993) dans le contexte d'une aspiration renouvelée à l'égalité des hommes et des femmes ? Celles-ci sont-elles stigmatisées par les pairs, la sphère familiale ou éducative ? Ou bien sont-elles rendues possibles, voire facilitées ? Si les enquêtes qui ont été menées sur l'adolescence montrent que cette période se caractérise notamment par un respect accru des normes et des stéréotypes de genre à l'œuvre (Pasquier, 2005, 2010), qu'en est-il, en effet, de la problématique du genre dans le contexte de séances rassemblant des sportif·ves plus âgé·es ? Les conventions sexuées y sont-elles plus relâchées que pour les plus jeunes ou ne se manifestent-elles qu'autrement ? Varient-elles, finalement, selon l'âge des joueur·ses et recourent-elles les appartenances sociales ou ethnoraciales ? Outre l'influence de la génération et des sphères de socialisation, l'injonction au respect des normes de son genre est aussi gouvernée par des effets de classe sociale, auxquels peuvent éventuellement être associés des rapports sociaux de race. Il appartient, en ce sens, d'étudier la production sociale, mais également ethnoraciale du genre dans le cadre de l'activité sportive. Des enquêtes menées auprès de jeunes des catégories populaires identifient un renforcement du marquage de la différence entre les sexes et une adhésion aux modèles traditionnels de la virilité et de la féminité (Lepoutre, 1997 ; Beaud, 2002 ; Clair, 2008 ; Lapeyronnie, 2008 ; Ayral, 2011). Les jeunes garçons des catégories populaires s'affirment dans la construction d'une homosocialité en adéquation aux normes hétérosexuelles. Sont ainsi valorisées les valeurs de compétition et la démonstration de la force physique, éradiquant ainsi tout soupçon d'homosexualité. Des travaux sociologiques, tels que ceux de Luc Boltanski (1971) ou de Gérard Mauger (2006), ont par exemple montré comment les classes populaires valorisent un modèle de virilité, au point qu'il représente « un élément structurant de la socialisation des garçons d'origine populaire » (Devaux, 2015, p. 348). Dans un article comparant la « consommation médicale » des différentes classes sociales, Luc Boltanski révèle notamment l'existence d'une culture somatique située socialement (1971). Valorisant la résistance et se caractérisant par un rapport instrumental et ascétique au corps (Bourdieu,

1980 ; Messner, 1992), la culture somatique des classes populaires entre alors en adéquation avec « la virilité froide et pragmatique »²⁵ (Férez, 2018) promue dans le sport.

Il s'agit néanmoins de rappeler, en prenant appui sur les travaux de Christelle Hamel (2003) puis d'Isabelle Clair (2012), comment la figure du « jeune de banlieue », « bien souvent associée aux milieux populaires et aux enfants issus de migrations postcoloniales habitant les quartiers de la relégation urbaine » (Hérasse et Voléry, 2014) a pu être mobilisée comme une « figure d'écart » depuis la fin des années 1990 (Hérasse, Voléry, 2014), en mesure d'être disqualifiée politiquement pour ses conduites de délinquance ou de prédation sexuelle. Cette construction d'une représentation pathologique de la masculinité s'érige alors contre une autre représentation, identifiée comme saine et légitime. Propre aux « classes moyennes » et aux « milieux aisés urbains, « dépourvus de passé migratoire », elle se caractérise par « une force morale valorisée », reposant sur la capacité à se dominer soi-même (Hérasse, Voléry, 2014). Si les jugements sur la masculinité et sur la féminité sont avant tout des jugements de classe, il semble en ce sens important, suivant le conseil d'Isabelle Clair et Virginie Descoutures, de « ne pas s'en tenir aux classes populaires » dans l'analyse des rapports sociaux entre filles et garçons à l'adolescence (Clair et Descoutures, 2009, p. 70). Les chercheuses rappellent en effet comment « il apparaît dans le sens commun [...] que la hiérarchisation des sexes » – et son pendant, des sexualités – « serait d'abord à combattre là ; elle ne serait que résiduelle ailleurs ». Les recherches récentes menées sur les dispositifs d'éducation à l'égalité des sexes et des sexualités montrent par ailleurs que « l'action des pouvoirs publics et de leurs partenaires associatifs en faveur de l'évolution des mentalités et de la dénaturalisation des différences entre les sexes contribue, dans un même mouvement, à exhiber le sexisme des catégories populaires et à occulter celui des classes moyennes et supérieures » (Massei, 2015 ; Pasquier, 2016) ».

Les rappels à l'ordre du genre sont situés socialement. Les familles des milieux favorisés « prônent en effet une position plus égalitaire au sujet de l'éducation des filles et des garçons que les milieux populaires (Ferrand, Imbert et Marry, 1999 ; Schwartz, 1990 » (Mennesson, 2011). François de Singly remarque notamment comment les familles des classes supérieures et disposant d'un fort capital culturel sont notamment engagées dans un « processus de féminisation des habitus » (1993). On pourrait donc faire l'hypothèse, pour les adhérent·es ou les familles des adhérent·es appartenant à ces milieux sociaux, d'une plus forte attention portée à la déconstruction des stéréotypes sexués dans le choix des pratiques sportives. L'auteur nuance néanmoins l'idée générale d'une « féminisation des mœurs » (Fischler, 1993) « en évoquant plutôt un déplacement des modalités de la domination masculine » (Nneme Abouna et Lacombe, 2008). En effet, si le strict respect des stéréotypes de genre semble précisément valorisé au sein des classes populaires, il ne s'y restreint sans doute pas seulement. Il importe donc aussi d'interroger l'existence d'une complémentarité asymétrique des rôles de sexe au sein des fractions plus avantagées des classes sociales. En prêtant d'une part attention aux pratiques, représentations et significations majoritairement associées au masculin et au féminin et en questionnant d'autre part « la reconfiguration des rapports de pouvoir, notamment dans une perspective intersectionnelle ou consubstantielle » (Kergoat, 2009 ; Pasquier, 2016).

²⁵ <https://www.umontpellier.fr/articles/un-match-de-pedes-homophobie-ordinaire-et-heterosexualite-imposees>

Chapitre I. Introduire la question LGBTI+ en contexte associatif sportif : un tabou à lire entre les lignes

Ce premier chapitre commence par la présentation des terrains étudiés, avant de penser les difficultés méthodologiques et éthiques dans le traitement des questions liées à la diversité sexuelle et de genre en situation sportive associative, ces difficultés justifiant le choix d'une entrée par le prisme du genre. Un premier problème rencontré par le ou la chercheur-se qui s'intéresse à ces sujets est d'abord contextuel. Alors que les politiques publiques soutiennent la lutte pour l'égalité entre les sexes, les identités de genre et les sexualités minoritaires, et que progressent dans la société les droits et la visibilité des personnes LGBTI+, il s'agit de considérer les effets du biais de désirabilité sociale dans la production et l'analyse des données. **Majoritairement, les entretiens réalisés donnent à voir des postures d'ouverture à l'égard des personnes homosexuelles, inscrites dans une quête de respectabilité.** Nous verrons que s'il est complexe d'évaluer très précisément l'intensité des LGBTI-phobies et les formes qu'elles peuvent prendre à partir d'une approche de sociologie qualitative, le recueil des discours complexes que cette méthode favorise permet cependant de comprendre en profondeur un phénomène. La démarche de recherche qualitative éclaire en effet, avec une finesse que ne permettrait pas l'analyse statistique, les pratiques et les représentations des acteur·ices. **À partir de l'analyse des entretiens menés, il s'agira ainsi de lire, entre les lignes des discours de tolérance, l'existence d'un tabou persistant autour de la question LGBTI+.** Majoritairement implicites, les expressions de ce malaise sont centrées autour de l'homosexualité masculine et des personnes transidentitaires *mtf*²⁶. En réalité, elles tiennent surtout à l'injonction ressentie par les sportifs, notamment des classes populaires urbaines, d'affirmer leur virilité. L'appartenance religieuse peut également avoir une influence sur la gêne parfois exprimée par les enquêté·es à l'encontre des personnes LGBTI+ dans le monde sportif, mais son rôle semble toutefois mesuré. **Cette partie du rapport articule donc un niveau de réflexion méthodologique avec une étude des discours individuels recueillis en situation d'entretien sur la question LGBTI+ que la deuxième partie s'attachera à mettre en perspective avec une analyse des rapports sociaux de sexe issue de l'observation des espaces sportifs locaux.**

Les LGBTI-phobies à l'épreuve des méthodes qualitatives : une difficile évaluation

L'introduction a permis de faire le point sur les enjeux sociologiques de l'enquête, dans la mesure où ils président aux choix méthodologiques réalisés. **Il convient désormais de faire l'exposé précis des terrains, étudiés sur une période totale de huit mois,** le choix des lieux d'implantation des associations ayant une influence sur la caractérisation sociale des populations enquêtées. **La question de la constitution des grilles d'observation et d'entretien, puis de leur analyse, sera ensuite abordée.**

²⁶ Le terme *mtf* (*male to female* dit aussi *hvf* pour homme vers femme) désigne les personnes assignées hommes à la naissance, effectuant ou ayant effectué un parcours de transition pour correspondre à une identité de genre féminine.

Précisions sur le choix, la négociation et les caractéristiques des terrains étudiés

Afin de faire varier les milieux sociaux des adhérent·es, deux associations omnisports, respectivement situées dans des territoires économiquement distincts (aisé pour l'un, fragilisé pour l'autre) de la région Île-de-France, ont été retenues. Alors que la première association est implantée dans un quartier du centre ouest de Paris, la seconde se trouve dans les quartiers du nord et du centre du département de la Seine-Saint-Denis (93).

CRITÈRES DE SÉLECTION DES ASSOCIATIONS RETENUES

Plusieurs critères ont été observés pour choisir le territoire d'implantation des associations étudiées, dont notamment : la répartition par CSP de la population active, le niveau de vie médian ainsi que le prix de l'immobilier au mètre carré.

Selon des données de l'Insee de 2017, la structure de la population active en Seine-Saint-Denis se compose majoritairement d'employés (33,1 %), de professions intermédiaires (22,6 %) et d'ouvriers (21,7 %), et son niveau de vie médian, de 17 310 €, est le plus faible de France métropolitaine. Tandis que Paris, où le niveau de vie médian s'élève à 25 700 € par an, rassemble pour l'essentiel des cadres et professions intellectuelles supérieures (45,1 %), suivi par des professions intermédiaires (22,6 %). Le prix moyen au mètre carré est de 3 997 € dans le département de la Seine-Saint-Denis alors qu'il monte à 11 361 € au sein de la capitale²⁷. Les « territoires aisés » du centre ouest de Paris abritent une proportion élevée de propriétaires. Par ailleurs « ils comportent beaucoup de personnes âgées, de cadres et de chefs d'entreprise. En revanche, les familles monoparentales sont peu présentes. Le niveau de vie médian s'établit à 41 500 € et le taux de pauvreté à 9 %. Les allocataires de minima sociaux et les personnes à bas revenus sont peu représentés parmi la population de ces quartiers²⁸ ».

Toutes deux assez anciennes, ces associations ne fonctionnent pas sur des ressources équivalentes. L'association située en Seine-Saint-Denis fait largement reposer son activité sur le bénévolat et fait appel aux subventions.

« On a une bonne gestion. On a les cotisations, on a les subventions municipales, les subventions d'État par section, on fait des demandes de subvention. Après il y a des fois des dons, des partenaires. Chaque section est un peu autonome sur ce plan-là. On peut faire mieux parce qu'on fait quand même attention au budget, on n'est pas excessifs dans les dépenses. » (Entretien avec le président de l'association située en Seine-Saint-Denis.)

Ses cotisations sont volontairement peu élevées de manière à rester accessibles à toutes les catégories sociales et ses infrastructures dépendent de la ville. À l'inverse, l'association localisée dans le centre de Paris salarie la majorité de ses travailleur·ses dont son directeur. Propriétaire de ses locaux, elle revendique, selon ce dernier, l'image assez élitiste d'« une grande maison », justifiant des cotisations élevées qui « font vivre le club ».

²⁷ « Structure de la population active (15 à 64 ans) au sens du recensement par catégorie socioprofessionnelle en 2017. Comparaisons régionales et départementales » [en ligne](#) ; Chevrant J., Khelladi I., Omont L. *et al.*, « La Seine-Saint-Denis : entre dynamisme économique et difficultés sociales persistantes », *INSEE Analyses*, n° 114, 2020 ; <https://www.seloger.com/prix-de-l-immo/vente/ile-de-france.htm> ; Caenen Y., Decondé C., Jabot D. *et al.*, « Une mosaïque sociale propre à Paris », *INSEE Analyses*, n° 53, 2017.

²⁸ Caenen Y., Decondé C., Jabot D. *et al.*, « Une mosaïque sociale propre à Paris », *INSEE Analyses*, n° 53, 2017.

« C'est historique au club. Les cotisations surélevées ou un peu plus élevées que les autres, c'est lié au club, à l'ancienneté du club. Et puis on est propriétaires, on est riches, mais on est propriétaires ; on est pauvres, parce qu'il faut payer toutes les installations. [...] La problématique de cette richesse, c'est que ça coûte très cher à entretenir. » (Entretien avec le directeur de l'association située dans le centre ouest de Paris, 60 ans.)

L'association n'entre d'ailleurs que peu dans des démarches pour obtenir des subventions, les estimant compliquées à obtenir.

« Ça dépend des subventions que je demande. Je les ai pas toutes en tête, mais quand on regarde le panel déjà, quand on voit tout ce qu'il y a. C'est très compliqué les subventions, ils demandent plein de choses, plein de justificatifs, nous on a des rentrées annuelles donc, quand vous avez un certain nombre de personnes dans l'association, après il faut cocher le nombre. Si c'est pour faire bénéficier les femmes, bah, on les a. Donc bah, créer un système pour les femmes et avoir une subvention pour la femme et le sport, bah, nous on a déjà pratiquement 40 % de femmes, donc on rentre pas dans le critère du développement. Donc il y a beaucoup de subventions qui sont données pour développer telle et telle action. »

– Vous voulez dire que vous n'avez pas assez de femmes ?

– « Si, si, on les a. On les a justement. On les a déjà donc on bénéficie pas d'une subvention de développement, parce que nous on est déjà précurseurs. La mairie, elle vous donne... (souffle) 25 objectifs pour une subvention... qui ressemble à rien en fin de compte. Nous, on est le mauvais exemple parce qu'on fait déjà tout en amont. C'est-à-dire qu'on a un omnisports, on a 14 sections sportives dans le même lieu, donc on développe tous de la femme, on ouvre tous aux handicapés. On ouvre tous à la diversité. »

(Entretien avec le directeur de l'association située dans le centre ouest de Paris, 60 ans.)

Outre ces différences de positionnement et en dépit de l'extrait d'entretien précédent valorisant la présence féminine au sein de l'association, les deux structures font la preuve d'une domination numérique des hommes aux postes stratégiques et de pouvoir.

DES GOUVERNANCES ASSOCIATIVES MARQUÉES PAR LA SUPÉRIORITÉ NUMÉRIQUE DES HOMMES

Créée il y a plus de 50 ans, l'association localisée dans le territoire de la Seine-Saint-Denis est agréée par la préfecture de police. Elle se compose en 2021 de 2 631 adhérent·es (1 263 femmes et 1 368 hommes), 257 bénévoles, 1 emploi aidé, 19 salariés, 7 salariés équivalent temps plein (ETPT) et 9 volontaires. Sa gouvernance est assurée par un bureau directeur constitué d'un président bénévole, 1 responsable administratif salarié, 1 vice-président, 1 trésorier, 1 secrétaire, 7 membres (3 femmes et 4 hommes) en charge de pôles spécifiques (JO 2024 ; événements sportifs ; sports pour tous ; sport santé, bien-être, handicaps ; communication ; pôle excellence), et enfin des président·es des 20 sections sportives (dont 5 femmes). Au total, le bureau directeur se compose donc de 6 femmes sur 25 membres.

Créée il y a presque un siècle, l'association localisée à Paris est agréée par le ministère de l'éducation nationale. Elle se compose en 2022 de 433 adhérent·es (121 femmes et 312 hommes), 5 bénévoles, 1 emploi aidé, 7 salariés et 2 salariés ETPT. Sa gouvernance est assurée par un bureau exécutif et un comité directeur. Le bureau exécutif est composé d'un président, 1 vice-présidente et 2 vice-présidents, 2 secrétaires généraux, 1 trésorier, 3 président·es de section (1 femme et 2 hommes). Enfin, les membres du comité directeur sont constitués des membres du comité exécutif auxquels s'ajoutent 15 personnes, dont 3 femmes. Malgré l'annonce d'une « équipe féminisée » et « renouvelée en profondeur » sur le communiqué relatif à la nouvelle présidence, on retrouve 10 hommes de l'ancien comité. Au total, 5 femmes sont par ailleurs élues sur 24 dirigeant·es.

L'entrée sur les deux terrains associatifs a été préparée en amont, et relativement facilement, avec les dirigeants des associations. Le directeur de l'association située dans Paris réclamant la signature d'une convention de stage, il a fallu lui présenter une lettre de mission du ministère de l'éducation nationale, de la jeunesse et des sports, impliquant dès lors une différence de posture entre les deux associations

enquêtées. Ma présence étant en effet jugée contrainte, il a été plus difficile de nouer des relations échappant au cadre strictement professionnel. À l'inverse, j'ai bénéficié de l'aide du responsable informatique et logistique de l'association située en Seine-Saint-Denis pour pouvoir m'introduire au sein des différentes sections sportives. Témoinant son intérêt pour le champ de la recherche en sociologie, partiellement abordée au cours de ses études, j'ai, vers la fin de l'enquête, compris que Sofiane, âgé de 30 ans, me considérait comme « un contact professionnel » à entretenir, car potentiellement utile pour l'avancée de sa carrière. Le soutien de cet informateur privilégié s'est avéré d'autant plus précieux que le fonctionnement des sections sportives étudiées ainsi que leur nombre ont multiplié les coûts d'entrée sur le terrain. Les quatre différents clubs enquêtés sont en effet marqués par leur indépendance à l'égard de la direction générale des associations, entraînant la nécessité de tisser chaque fois de nouvelles relations et de travailler à gagner la confiance des entraîneur·ses et des sportif·ves.

Une fois l'ouverture des deux terrains associatifs négociée, il s'agissait encore de pouvoir mener des entretiens et des observations dans le cadre d'activités sportives particulières. Les choix méthodologiques ont alors été orientés, à partir de l'éventail des sports proposés et des obstacles liés à la situation sanitaire (certains sports ayant été délaissés par les adhérent·es habituel·les), par la nécessité de comparer ce qui est comparable. Enquêter des situations sportives identiques a finalement été rendu possible auprès des sections sport de combat (boxe et escrime) de ces deux associations. Investiguer ces univers de pratiques connotées au masculin est apparu particulièrement heuristique pour faire l'observation des effets de classe sur l'hétéronormativité en jeu, dans le contexte d'une quatrième vague féministe (Koechlin, 2019).

Dans la mesure où certain·es escrimeur·ses du club situé en Seine-Saint-Denis résident dans des communes plus lointaines, l'observation de l'appartenance sociale des sportif·ves au sein des sections sportives locales ne dépend finalement pas strictement des ancrages territoriaux des associations, pourtant localisées dans des territoires où se « concentrent les fragilités socio-économiques²⁹ », et d'autre part, les richesses. Il ressort également de l'enquête l'importance de considérer le marquage social des types de sports considérés, dont les usages sont inégalement répartis selon les milieux sociaux. L'association localisée en Seine-Saint-Denis est composée de 150 licencié·es (50 femmes et 100 hommes) de la Fédération française de savate, boxe française et disciplines associées (FFSBF et DA) et de 58 licencié·es (21 femmes et 37 hommes) de la Fédération française d'escrime. L'association localisée dans Paris rassemble 71 licencié·es (boxeur·ses) de la Fédération gymnique du travail (32 femmes et 38 hommes), ainsi que 250 licencié·es de la Fédération française d'escrime (70 femmes et 180 hommes). L'offre sportive de boxe (pieds-poings) proposée par l'association située dans le département du 93 regroupe majoritairement des jeunes résidant aux alentours. Issu·es des classes populaires et moyennes, ils et elles sont souvent des musulman·es, issu·es des migrations postcoloniales. La section escrime de la même association est davantage fréquentée par des jeunes appartenant à différentes fractions des classes moyennes et avantagées, souvent issu·es de familles marquées par des expériences d'ascension sociale. Les caractérisations ethnoraciales et religieuses de la population enquêtée y sont plus diversifiées. Nous le verrons, le choix de l'escrime y relève d'une pratique distinctive, souvent impulsée par les parents. Quant à l'association parisienne, elle rassemble indistinctement selon les sections (boxe anglaise et escrime), une

²⁹ « Structure de la population active (15 à 64 ans) au sens du recensement par catégorie socioprofessionnelle en 2017. Comparaisons régionales et départementales », [en ligne](#) ; Joseph Chevrant, Issam Khelladi, Laure Omont *et al.*, « La Seine-Saint-Denis : entre dynamisme économique et difficultés sociales persistantes », *INSEE Analyses*, n° 114, 2020.

population très majoritairement blanche, appartenant aux classes moyennes supérieures et habitant à proximité du lieu de l'association.

Suite à la première phase d'observation, j'ai réalisé des entretiens compréhensifs. Dans chaque association, 17 et 18 entretiens d'une durée variable d'une demi-heure à trois heures ont été menés avec des boxeur-ses et des escrimeur-ses ainsi qu'avec leurs entraîneur-ses sportif-ves. Puis, quelques entretiens complémentaires ont été consacrés à certain-es membres du personnel dirigeant (directeur-ice ou président-e de l'association, président-e ou trésorier-e des sections) des associations (voir tableaux pages suivantes).

TABLEAU SYNOPTIQUE DES ENQUÊTÉS

Type de pratique sportive	Lieu de la pratique sportive	Nom	Sexe	Âge	Profession mère	Profession père	Niveau scolaire	Activité professionnelle
Boxe pieds-poings	Seine-Saint-Denis	Rayan	H	18	Sans profession	Restaurateur	Brevet	Lycéen
		Zakaria	H	19	Agent d'entretien	/	Bac pro	Alternant (BTS)
		Ahmed	H	22	ATSEM	/	BTS	Technicien de maintenance et électricien
		Céline	F	30	Sans profession	Sans profession	BPJEPS	Entraîneuse de boxe
		Laurie	F	18	Employée dans l'administration publique	Électricien	Bac	Étudiante en STAPS
		Rania	F	20	Agent d'entretien	/	DEAS	Aide à domicile
		Sherine	F	18	Secrétaire médicale	Mécanicien	Bac	Étudiante en école d'architecture
		Youssef	H	50+	Sans profession	Grutier	Brevet d'État	Directeur des sports dans la fonction publique et entraîneur de boxe
		Mohammed	H	40+	Non renseigné	Non renseigné	Bac et BMF 2	Entraîneur de boxe (salarié)
		Thomas	H	24	Profession intermédiaire	Cadre B	Licence STAPS et CAPES	Professeur d'EPS et entraîneur de boxe
Boxe anglaise	Paris	Samra	F	32	AVS	Chauffeur de taxi	CQP « animateur de savate »	Sans profession et entraîneuse de boxe (activité défrayée)
		Nathan	H	29	Sans profession	Ingénieur informatique	Diplôme d'ingénieur	Ingénieur
		Clément	H	27	Médecin	Médecin	Diplôme d'expertise comptable	Auditeur financier
		Émile	H	24	Directrice artistique	Chef d'entreprise	Diplôme d'école de commerce	Expert immobilier
		Romane	F	20	Directrice générale	Directeur général (CEO)	Bac	Étudiante en école de commerce
		Sarah	F	26	Directrice marketing	Coach, conférencier, écrivain	Master de cinéma	Directrice de production
		Clémentine	F	18	Directrice des ressources humaines	Chef d'entreprise	Bac	Étudiante en gestion des entreprises
		Salomé	F	16	Avocate	Musicien	Brevet	Lycéenne (horaires aménagés musique)
		Issa	H	40	Sans profession	Éboueur	BEP mécanique	Entraîneur et responsable dans une entreprise de livraison
		Sylvère	H	18	/	Chef d'entreprise	Bac	Étudiant en STAPS

Escrime	Seine-Saint-Denis	Robin	H	20	Cheffe de projet (inspection académique)	Directeur dans la fonction publique		Étudiant en STAPS
		Tom	H	21	Médecin	/	Licence STAPS, étudiant en master STAPS	Enseignant en activités physiques adaptées
		Charline	F	20	Enseignante spécialisée	Agent de piste	Bac	Étudiante en droit
		Julie	F	20	Cheffe de département (établissement public à caractère industriel et commercial)	Sans profession	Bac	Étudiante en kinésithérapie
		Lillia	F	23	Commerciale	Formateur en informatique puis employé dans l'administration publique	Bac	Étudiante en école de design
		Wilfried	H	26	Chimiste	Directeur commercial	Master STAPS (INSEP) et Diplôme d'État supérieur (DES)	Maitre d'armes
	Paris	Axel	H	27	Agent viticole	Imprimeur sur tissu	Bac pro sécurité prévention	Pompier
		Yassine	H	27	Sans profession	Professeur du secondaire	École d'ingénieur	Ingénieur informatique
		Matthieu	H	16	Poste de direction (assurance et finance)	Chief financial officer (CFO)	Brevet	Lycéen (lycée privé)
		Lucie	F	25	Enseignante en maternelle	Programmeur informatique	Diplôme des métiers d'art	Cheffe de projet dans un atelier
		Sonia	F	21	Secrétaire de direction	Père conseiller municipal	Bac S	Étudiante à l'INSEP
		Alice	F	21	Enseignante-chercheuse en sciences de l'éducation	Cadre au sein d'une grande entreprise internationale	Bac S sport-études	Étudiante en mathématiques (Sport-études)
		Inès	F	19	Cadre technicienne dans un laboratoire d'analyse médicale	Médecin hématologue	Bac	Étudiante en école de communication
		Louis	H	40	Enseignante dans le secondaire	Enseignant dans le secondaire	Diplôme d'État (DE)	Maitre d'armes
		Dimitri	H	24	Employée (cabinet d'architecte de son époux)	Architecte	Licence STAPS et diplôme d'éducateur (DE)	Préparateur physique à l'Insep, en formation pour le diplôme de maitre d'armes

ENTRETIENS COMPLÉMENTAIRES

Lieu d'implantation de l'association	Responsabilité au sein de l'association	Nom	Sexe	Âge	Profession mère	Profession père	Niveau scolaire	Activité professionnelle
Seine-Saint-Denis	Président bénévole	Khalid	H	40+	/	/	Brevet d'État	« Dans l'événementiel » au sein des services de la ville
Seine-Saint-Denis	Responsable administratif et logistique salarié	Sofiane	H	30	Ouvrière	Chef de département d'une chambre de commerce au Maroc	Master en management du sport	
Seine-Saint-Denis	Trésorière bénévole de la section escrime	Huguette	F	74	Sans emploi	Plombier	/	Cadre administratif en secteur hospitalier
Seine-Saint-Denis	Président bénévole de la section escrime	Patrice	H	58	Ouvrière	Ouvrier	CAP comptable	Chef du service des technologies numériques au sein des services de la ville
Paris	Directeur salarié	Philippe	H	60	/	/	/	

Un dispositif qualitatif croisant des observations et des entretiens

Les grilles d'observation et d'entretien ont été réalisées à partir des questionnements précédemment engagés dans l'introduction (pour rappel, voir p. 22-26 : « Travail sur le genre et genre du travail sportif » ; « Se plier ou déroger aux règles du genre »).

Majoritairement directes, mais parfois également participantes, les observations ont essentiellement eu lieu en soirée, pendant les cours de sport (au total, 30 séances de plus ou moins 2 heures ont été observées), parfois également le week-end, lors d'événements particuliers organisés par les associations (forum des associations ou compétitions). Cette première phase de la recherche consistait à porter l'attention sur les pratiques de travail des entraîneur·ses sportif·ves, les interactions qu'ils et elles nouent autour des activités sportives avec leur public et les relations entre les joueur·ses. De manière transversale, les observations avaient pour objet, d'une part, les attitudes et opinions à l'égard des minorités de genre et de sexualité : il s'est notamment agi de porter l'attention sur l'existence ou sur l'absence de discours sur la question – insultes, moqueries, agressions verbales... – ou d'actes LGBTI-phobes en présence, ou non, de personnes LGBTI+. D'autre part, et surtout, la posture d'observatrice a permis d'envisager l'état de l'hétéronormativité au moment des pratiques sportives : relève-t-on une hiérarchisation des sexualités, une visibilisation de couples, des jeux de séduction hétérosexuels et/ou homosexuels au sein de la salle ? Quelles sont les normes de genre en place au sein de la salle ? Peut-on constater des rappels à l'ordre du genre ? De la part de qui sont-ils émis ? En direction de qui et comment ? Quelle est leur signification ? Fait-on l'observation de divisions de genre ou, à l'inverse, de mixité de genre ? Etc. Ces observations ont été consignées, à la fin de chaque séance, dans un journal d'une cinquantaine de pages constitué de notes descriptives, analytiques, mais aussi subjectives concernant le rapport au terrain. Les périodes d'observation ont également permis de réaliser des entretiens informels, dont ont été retranscrites les données importantes.

Quant aux entretiens compréhensifs auprès des joueur·ses et de leurs éducateur·ices, ils ont majoritairement été tenus en dehors de l'espace de l'association, à la suite de la première phase d'observation. J'ai abordé avec l'ensemble des enquêté·es (jeunes sportif·ves et entraîneur·ses) leurs représentations, leurs connaissances et éventuellement leurs vécus personnels de la question LGBTI+, dans le cadre de leurs activités associatives, mais aussi en dehors. Nous l'observerons en détail dans la suite du rapport, si cette partie du guide d'entretien est souvent apparue délicate à engager, le constat de ces difficultés a néanmoins constitué un riche matériau pour l'analyse sociologique. En contrepoint, il a souvent été question de leur situation amoureuse et du rapport entre leur vie affective et sportive.

Ces échanges, dont le contenu dépend des contextes sportifs locaux, ont ensuite eu pour intérêt d'étudier leurs positionnements à l'égard des normes sexuées en place dans le cadre de leurs activités sportives. Outre l'attention portée à leurs parcours de sportif·ves sur le plan formel (entrée dans la pratique sportive et dans la structure associative, intensité de l'engagement sportif, rôle de l'entourage), l'entretien a aussi été l'occasion d'explorer l'approche subjective de leur pratique, en tant qu'homme et en tant que femme (vécu et goût pour la pratique sportive, relations à l'entraîneur·se et aux autres sportif·ves au cours des entraînements, mais également en dehors). Concernant plus spécifiquement les entraîneur·ses, j'ai questionné leur entrée et leur position dans la structure associative ainsi que leur trajectoire en tant que sportif·ves et professionnel·les du sport. Ce faisant, j'ai interrogé, à partir des données recueillies lors des observations, leurs approches des différences de genre en situation sportive

(organisation et modalités pédagogiques genrées de l'enseignement sportif, représentations et attentes genrées de la pratique).

Pour le traitement des données recueillies, j'ai procédé par catégorisation thématique, à partir de la constitution des grilles d'observation et d'entretien que j'ai croisées avec les variables sociales et les sports considérés. L'analyse conjointe des entretiens et des observations a alors permis de mettre en perspective les discours et les comportements observés, d'identifier et d'expliquer d'éventuelles contradictions, et enfin de mettre en relation ces discours et ces pratiques avec les trajectoires et caractéristiques sociales (âge, sexe, orientation sexuelle, classe sociale, appartenance ethnique et religieuse notamment) de chacun-e, sous tous leurs aspects.

Étant donné la nature sensible de l'objet de l'enquête, et pour ne pas risquer de nuire aux associations et personnes rencontrées, des règles strictes de confidentialité (Béliard, Eideliman, 2008) ont enfin été observées. Les informations sur les associations étudiées sont ainsi réduites à leur portion congrue et l'identité de l'ensemble des enquêtés a été anonymisée à l'aide d'une application développée par Baptiste Coulmont³⁰. Partant du constat que le choix du prénom est un reflet indirect de l'origine sociale³¹, l'application permet initialement d'observer la répartition des résultats au baccalauréat en fonction des prénoms. Ce faisant, elle affiche des prénoms dont les performances sont proches sur le plan de la réussite scolaire et qui ont servi, à l'exemple de Baptiste Coulmont³², pour surnommer les enquêtés.

« Tu parles bien des homosexuels hein ! » : Implications méthodologiques et éthiques du contexte de promotion de l'égalité des minorités sexuelles et de genre

La démarche de recherche qualitative donne accès à la subjectivité des personnes enquêtées, en incitant à relever dans leurs discours d'éventuelles contradictions, « les processus d'enchaînement singuliers, l'entrelacement étroit de thèmes dissociés » (Beaud, 1996). C'est pour accéder à cette finesse d'analyse que cette méthode a été choisie pour mener à bien l'analyse de l'hétéronormativité au sein des sections sport de combat des deux associations présentées. La particularité d'un travail de recherche qualitative en sciences sociales est d'engager dans son processus de recherche la personne même du sociologue, qui devient un outil du recueil et de l'analyse des données. Sujet de l'objectivation et de l'historicisation (Bourdieu, 2001), le ou la sociologue est immergé-e dans son terrain et crée une relation d'enquête dont il ou elle se sert pour produire des données à analyser. Or, certains éléments de son identité ne peuvent être cachés. C'est notamment le cas des caractéristiques personnelles et « externes » qui lui « collent à la peau » (Fournier, 2006) : l'âge, le sexe, la corpulence, la couleur de peau/l'origine ethnique. En dehors des caractéristiques phénotypiques, il faut encore ajouter les vêtements, la démarche, la manière de se tenir qui donnent des informations sur l'appartenance sociale, même grossièrement. « Viennent ensuite son accent et son registre langagier dès qu'il se met à parler » (Fournier, 2006). L'enquêteur n'est pas en mesure de « neutraliser » ces déterminations de l'identité qui, en faisant l'objet d'un « calcul » de l'enquêteur par l'enquêté », vont nécessairement influencer la relation d'enquête. La manière dont celle-ci se développe va alors avoir des effets sur l'enquête et doit être

³⁰ « Le prénom, une catégorie sociale ? », [En ligne] <http://coulmont.com/bac/results.php> (consulté le 29 mai 2019).

³¹ La distribution des prénoms est en effet dépendante des caractéristiques sociales des parents. Pour s'en convaincre : (Coulmont, 2014 ; Besnard, Desplanques, 1986).

³² Baptiste Coulmont, L'anonymisation automatique des enquêtés, 2012, [En ligne].

analysée si l'enquêteur·trice ne veut pas se méprendre sur ce que l'entretien ou l'observation lui apprend et pour savoir, au bout du compte, quel crédit donner aux matériaux recueillis.

« La relation d'enquête est enfin une relation sociale extraordinaire, incongrue. Elle ne se conforme pas d'évidence à un standard interactionnel auquel l'enquêté se serait frotté depuis toujours, contrairement à l'enquête par questionnaire pour laquelle l'expérience républicaine du vote, la passation du recensement, ou l'administration de diverses "fiches signalétiques" servent de référent. En même temps, elle ne rompt pas immédiatement avec toute expérience sociale déjà vécue. Du coup, l'enquêté va chercher à la rapprocher d'autres relations sociales suivant les catégories de perception du monde et d'action dans le monde qui lui sont propres. Certaines, comme l'interrogation scolaire ou l'interrogatoire policier, font partie de ces références ordinaires évidentes, contre lesquelles les didacticiens des méthodes de recherche en sciences sociales mettent en garde l'enquêteur. » (Fournier, 2006.)

L'extrait de l'article précité de Pierre Fournier résonne particulièrement avec l'expérience de ce terrain en contexte associatif sportif où l'enquêtrice, qui représente un service à compétence nationale du ministère de l'éducation nationale et de la jeunesse, peut se voir investie malgré elle d'une position surplombante, en mesure de susciter « des effets désastreux de censure alors même que l'ethnographie est censée favoriser l'écoute profonde des vérités de chacun » (Fournier, 2006).

Savoir comment approcher le sujet des minorités de genre et de sexualité au sein de l'institution sportive représente, pour la sociologie qualitative, une question épineuse, en témoigne le verbatim retranscrit dans le titre : « Tu parles bien des homosexuels hein ! » Lancé en riant par le responsable administratif et logistique de l'association située en Seine-Saint-Denis à Tom, un escrimeur de 21 ans avec qui je m'apprêtais à commencer un entretien, il illustre l'intériorisation du discrédit porté sur les discours et attitudes LGBTI-phobes. Alors que les politiques publiques soutiennent la lutte pour l'égalité entre les sexes, les identités de genre et les sexualités minoritaires, et que progressent dans la société les droits et la visibilité des personnes LGBTI+, l'irruption de la sociologue sur le terrain peut en effet être assimilée par les personnels dirigeants des associations enquêtées à une volonté d'évaluation des politiques et des organisations du travail sportif mises en place. Ce risque est apparu accru concernant l'association située dans le département de la Seine-Saint-Denis, son fonctionnement dépendant fortement des subventions de l'État. Les entraîneur·ses de ces espaces sportifs peuvent eux et elles aussi se sentir en position d'être expertisé·es dans leur choix de valoriser des savoirs et des techniques pédagogiques particuliers. J'ai notamment fait ce constat lors de ma rencontre avec Issa, entraîneur de boxe au sein de l'association située à Paris. Prévenu de mon arrivée par son supérieur hiérarchique, auquel j'avais adressé une lettre de mission pour pouvoir entrer sur le terrain, Issa m'accorde au cours d'une pause un temps d'échange qui s'achève de mon fait, après qu'il m'a demandé mon autorisation pour pouvoir dispenser le cours suivant. Quant aux sportif·ves, ils ou elles peuvent estimer que la demande du chercheur met en jeu leur respectabilité morale en jugeant leur aptitude à la tolérance à l'égard des personnes LGBTI+. Sur ce point, j'ai souvent senti des résistances à aborder ce sujet, qui seront explicitées dans les pages suivantes. Reste enfin à considérer les risques d'autocensure de la part de l'enquêtrice qui, consciente de la nature asymétrique de sa demande, peut, elle aussi, craindre les jugements négatifs qui pourraient peser sur sa posture d'investigation. À cet égard, aborder la question LGBTI+ auprès des enquêté·es appartenant aux classes moyennes et supérieures a souvent été jugé plus facile, notamment lorsqu'ils ne déclaraient pas d'appartenance religieuse. La relation d'enquête échappant dans cette configuration à un rapport de pouvoir, mes craintes d'évoquer un sujet en mesure de les indisposer ont été fortement diminuées. À l'inverse, les contraintes méthodologiques de ce

rapport au terrain sont encore apparues renforcées par des considérations éthiques en ce qui concerne l'association située dans les quartiers relégués du département de la Seine-Saint-Denis : la confrontation entre une enquêtrice blanche et diplômée et des groupes ethnoraciaux plus faiblement dotés en ressources économiques, culturelles et sociales étant en effet en mesure de rejouer, même involontairement, des rapports structurels de domination. Aborder dans ce contexte d'éloignement social la question LGBTI+, c'est notamment prendre le risque de projeter aux enquêté-es des milieux populaires l'idée d'un « bas peuple embourbé dans le préjugé et la violence homophobe, et une élite éclairée qui lui fait face » (Fassin, 2011)³³, en mesure d'intensifier sur le terrain les biais de respectabilité et de désirabilité sociale. Pour toutes ces raisons, je me suis trouvée plus en difficulté pour évoquer frontalement le sujet des personnes LGBTI+, d'autant plus auprès des nombreux-ses enquêté-es de confession musulmane appartenant aux classes populaires.

LES BIAIS DE RESPECTABILITÉ

Qu'ils soient conscients ou inconscients, les biais de respectabilité ou de désirabilité sociale se traduisent par une volonté de la part des enquêté-es de se présenter sous leur meilleur jour et de défendre leur légitimité. Si ces biais sont inhérents à toutes les recherches qualitatives, les contraintes spécifiques de ce terrain, abordant la question LGBTI+ dans un contexte de promotion de l'égalité des minorités sexuelles et de genre, sont particulièrement propices à leur production.

Le point relatif à la dimension religieuse fait l'objet de la dernière partie de ce chapitre. Il est en effet apparu nécessaire d'aborder au cours des entretiens et autant qu'il l'était possible, la question de l'appartenance religieuse des enquêté-es. S'il existe bien des mouvements, au sein des trois grandes traditions monothéistes, qui revendiquent l'inclusion des personnes gaies et lesbiennes, par le biais d'une relecture critique des textes sacrés leur permettant une réinterprétation du cadre normatif familial et conjugal prescrit, le christianisme, l'islam et le judaïsme véhiculent néanmoins une idéologie homophobe. Ces trois religions partagent une communauté de vue à l'égard du sujet de l'homosexualité dont elles condamnent la pratique. L'existence d'une corrélation entre les croyances religieuses et des manifestations d'hostilité envers les gays et les lesbiennes a par ailleurs été démontrée (Gregory, Herek, 1988 ; Morrison et Morrison, 2002). Alors qu'une partie importante des enquêté-es rencontrées se sont déclarées croyantes de confession catholique ou musulmane, il s'agissait ainsi de comprendre, à partir de leur appartenance religieuse, leur approche personnelle de l'homosexualité. Aborder cette thématique intime dans le cadre d'un entretien portant sur le monde sportif est toutefois délicat et, là encore, en capacité de produire des manifestations d'autocensure, autant du côté de l'enquêtrice que de l'enquêté-e. Outre la difficulté en soi d'évoquer un aspect privé de leur identité, il faut prendre en considération le risque de susciter chez les enquêté-es le sentiment d'être disqualifié-es en raison de leur religion.

Chez de plus en plus de catholiques existe en effet le sentiment de ne pas être considéré-es, voire d'être collectivement dénigré-es. C'est le « devenir minoritaire du catholicisme » (Cuchet, 2017) contemporain³⁴ qui semble avoir créé les conditions de la montée préoccupante d'un sentiment de persécution (Rémond, 2000), récemment réactivé par la représentation négative dont de nombreux-ses catholiques disent avoir fait l'objet au moment des débats sur le vote de la loi ouvrant le mariage et l'adoption aux couples de même sexe (Raison du Cleuziou, 2014, p. 263-294)³⁵. On peut ici interroger l'idée d'une

³³ Cette idée est ancrée sur le constat d'une surreprésentation et visibilisation des populations gaies et lesbiennes au sein des classes supérieures, laquelle s'expliquerait finalement par l'hostilité qui leur serait réservée au sein de milieux plus populaires.

³⁴ Pour explorer ce sujet, voir également les analyses suivantes de Guillaume Cuchet : « L'entrée des catholiques dans l'ère communautaire », *Esprit*, août-septembre 2013, p. 199-202 ; *Faire de l'histoire religieuse dans une société sortie de la religion*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2013.

³⁵ Voir aussi : Le Bars, 2014.

population minorisée alors que la confession des catholiques est encore dominante « et surtout autochtone du fait de son antériorité » (Tricou, 2019). En réalité, le catholicisme se trouve aujourd'hui dans une situation d'entre-deux liée notamment à son déclin démographique³⁶ dans le contexte d'une tendance à l'« exculturation » (Hervieu-Léger, 2003).

LE CONCEPT D'EXCULTURATION

Le concept d'exculturation (Hervieu-Léger, 2003) rend compte de l'affaiblissement de la portée sociale de l'institution catholique en France, voire en Occident. Fondée sur le principe d'une révélation qui peine aujourd'hui à faire sens pour les individus (Tincq, 2007), l'institution catholique est confrontée à la perte de son régime d'autorité, cessant, dans la période contemporaine, de former un système capable d'unifier les modes de pensée et d'action des existences individuelles.

Alors que 64 % des Français-es se déclaraient encore catholiques en 2010, ce chiffre s'érode quasi continuellement depuis le début des années 1950, et les messalisant-es ne représentent plus que 4,5 % de la population française³⁷. Cette situation explique le sentiment plus général de leur minorisation et d'une perte de leur position hégémonique dans l'espace social. En comparaison, ces catholiques font le constat de l'intensité et de la vitalité de la religiosité des personnes musulmanes³⁸. En effet, si la société française reste structurée autour du clivage historique entre catholiques et militant-es laïques, elle se confronte parallèlement à l'affirmation visible

d'une diversité de la pratique religieuse – et non tant de l'appartenance religieuse – qui, dans le contexte de l'exculturation du catholicisme (Hervieu-Léger, 2003) et de la violence terroriste, accentue d'autant plus les fantasmes vis-à-vis de l'islam. Une enquête de l'IFOP réalisée en 2016³⁹ révèle la progression d'une inquiétude doublement sécuritaire et identitaire de l'ensemble des Français-es à l'égard du développement et du dynamisme dont l'islam fait aujourd'hui la preuve⁴⁰. En octobre 2012, ils sont 43 % des Français-es à considérer la communauté musulmane comme une menace pour l'identité du pays. En avril 2016, l'adhésion à cette opinion progresse de 4 points pour l'ensemble des Français-es. Quant à l'approbation à l'idée que l'influence et la visibilité de l'islam en France sont aujourd'hui trop importantes, elle progresse de 3 points auprès de l'ensemble des Français-es (de 60 % à 63 %). Comme l'explique Marwan Mohammed (2014) dans un article questionnant la sociologie de l'islamophobie comme champ de recherche : « L'idée que l'islam pose problème est aujourd'hui une sorte d'évidence sociale, largement répandue et massivement relayée dans les champs médiatique, politique, les réseaux sociaux et plus largement dans l'opinion telle qu'elle est sondée aujourd'hui. » L'auteur revient en chiffres sur les préjugés, les opinions négatives et les agressions qui touchent les personnes musulmanes, revenant sur le processus ayant mené à l'émergence de la « croyance en l'existence d'un "problème musulman", selon lequel l'islam serait une entité "incompatible" avec la République, qui représenterait une menace

³⁶ Depuis environ le tournant des années 1960, l'institution catholique se confronte en effet à l'évidement de ses églises suite à l'effondrement de la pratique religieuse (Béraud, 2017).

³⁷ En 1952, les catholiques représentaient alors 81% des Français et les messalisants 27%.

³⁸ Selon l'enquête « TeO » de l'Institut national d'études démographiques (INED), les musulmans sont 76 % à accorder assez ou beaucoup d'importance à leur religion (Beauchemin & Hamel, 2015). En matière de pratique, un sondage réalisé par l'Institut Montaigne évalue à environ 30 % la proportion des musulmans – soit environ 2 % de la population totale en comparaison des 4,5 % de catholiques réguliers – qui fréquentent la mosquée au moins une fois par semaine : « Un islam français est possible », *Institutmontaigne.org*, septembre 2016, [En ligne] <http://www.institutmontaigne.org/ressources/pdfs/publications/rapport-un-islam-francais-est-possible.pdf> (consulté le 30 mai 2019).

³⁹ Enquête de l'IFOP sur « Le rapport des catholiques à l'islam en France », publiée en août 2016.

⁴⁰ Yann Raison du Cleuziou (2019, p. 78) situe par ailleurs la naissance d'une « inquiétude sur la montée en puissance de l'islam en France » au début des années 1990, à partir des premières polémiques autour du port du voile.

pour la sécurité, l'identité ou la cohésion nationales⁴¹ ». Interroger, dans un tel contexte, le rapport des enquêtés catholiques et musulman·es à l'homosexualité est donc en mesure de compliquer le recueil des données en entraînant des réactions de gêne voire de défiance.

À l'exemple des propos suivants de Samra, entraîneuse de boxe pieds-poings, reste enfin la difficulté, déjà évoquée en introduction, d'aborder des thématiques liées à la sexualité, mais aussi à la religion dans le cadre de l'espace sportif.

« J'ai pas demandé, mais je suis sûre que c'est possible qu'il y ait des homosexuels, mais, franchement, ça n'a rien changé. En même temps, c'est intime, tu vas pas dire aux gens : "En fait t'es gay ? T'es homosexuel ?" C'est un peu intime. Pour moi, c'est comme de l'ordre de la religion, tu vas pas venir vers quelqu'un et lui dire : "T'es catholique ? ou t'es musulman ?" Ou même, si t'en parles, c'est dans la discussion. »

(Entretien avec Samra, 32 ans, entraîneuse de boxe pieds-poings [93], mère AVS, père chauffeur de taxi.)

La thématique de l'orientation sexuelle des sportif·ves a notamment pu sembler inopportune à des enquêtés qui, quel que soit le lieu d'implantation de leur pratique, adhèrent souvent à une idéologie sportive universaliste consistant à « neutraliser les différences et à mettre en avant une figure abstraite et objective du corps sportif⁴² ».

« Je pense que, justement, l'orientation sexuelle dans le sport, il y a pas de sujet. Je trouve que dans le sport il y a aucun sujet à avoir là-dessus. On s'en fout. Et je trouve que, justement, le sport c'est un bon moyen de rassembler à la fois les cultures, les religions et l'orientation sexuelle. Là, quand tu boxes, tu t'en fous que le mec soit chômeur, étudiant, cadre, retraité, on s'en fout. »

(Entretien avec Clément, 27 ans, boxe anglaise [75], auditeur financier, parents médecins.)

Il faut du reste prendre en considération le rapport de sexe dans l'enquête, autrement dit, ici, l'influence du sexe féminin de l'enquêtrice. S'il a plus souvent facilité l'établissement d'une relation de confiance avec les enquêtées de même sexe, en mobilisant spontanément les mécanismes d'empathie et de compréhension mutuelle, il a semblé parfois entraver le recueil de la parole avec les enquêtés de sexe opposé, notamment au moment d'évoquer leur rapport personnel à la question de l'homosexualité ou de la place des femmes dans le sport.

Alors qu'il s'agit d'interroger des valeurs d'ordre moral et politique, le risque de ne recueillir que des discours conformes aux attentes perçues de l'enquêté sur l'enquêtrice est élevé. Dans ce contexte, la seule garantie de l'anonymat a semblé insuffisante pour désamorcer les éventuels effets de censure, préalablement exposés, des deux côtés de la relation d'enquête. Le choix, questionnable d'un point de vue éthique, a ainsi été fait de n'aborder frontalement la question LGBTI+ que vers la fin de la période de terrain, après avoir présenté l'enquête comme une recherche sur la question des sports de combat en milieu associatif sportif, avec un prisme de genre. L'objectif était ainsi de ne pas compromettre l'accès au terrain dès le début de la recherche, en permettant par ailleurs d'ouvrir utilement les perspectives d'analyse aux questions de genre qui sont parties prenantes du concept étudié d'hétéronormativité. Cette modalité d'entrée sur le terrain a allongé le temps de l'enquête, mais elle a permis d'aborder la question LGBTI+ après que des relations de confiance ont été nouées avec les enquêtés, notamment de milieux populaires. Si cette stratégie méthodologique a permis de limiter *a priori* les effets de censure, de part et d'autre de la relation d'enquête, elle est évidemment loin de les avoir supprimés tout à fait. Au total, l'exposé des biais méthodologiques et éthiques liés au contexte de disqualification des manifestations d'intolérance à l'égard des minorités de genre et de sexualité invite à mesurer la difficulté

⁴¹ Voir aussi Hajjat et Mohammed, 2013 ; Said, 1978.

⁴² <https://irmc.hypotheses.org/600>

à évaluer les LGBTI-phobies à partir d'une méthodologie qualitative supposant une interaction directe avec les enquêtés. Les prendre en compte permet cependant une analyse plus fine des mécanismes de production de l'hétéronormativité, ceux-ci semblant s'actualiser d'une manière de moins en moins brutale. Il s'agit en ce sens de comprendre les réalités cachées au-delà des discours, qui pointent toujours les LGBTI-phobies chez un autre que soi.

L'homophobe, c'est l'autre : entre tolérance et volonté de respectabilité

D'après Daniel Borrillo, revenant sur l'hostilité portée durant des siècles aux relations entre personnes de même sexe, « l'homosexuel [...] est toujours l'autre, le différent, celui avec qui toute identification est impensable » (Borrillo, 2019, p. 4). Dans le contexte de la démocratisation de la lutte contre les stéréotypes de sexe et les LGBTI-phobies, le terme « homosexuel » pourrait être remplacé par celui d'« homophobe » sans que cette phrase ne perde de son sens.

L'ensemble des personnes du corpus, qu'elles déclarent ou non être croyantes, affichent très majoritairement leur tolérance à l'égard des personnes LGBTI+, quelle que soit l'association à laquelle elles appartiennent et le type de sport de combat qu'elles y pratiquent. L'ensemble des entraîneur·ses ainsi que les membres des personnels dirigeants des associations enquêtées valorisent ainsi leur ouverture d'esprit au sujet de l'inclusion des personnes LGBTI+ dans le monde sportif. Pour appuyer leurs propos, certain·es mettent en avant des connaissances proches homosexuelles dans le cadre privé ou professionnel. Président de la section escrime de Seine-Saint-Denis, Patrice affiche même une posture de surveillance des mœurs égalitaires, estimant que l'orientation sexuelle n'est pas une donnée pertinente à considérer dans le cadre sportif.

« On n'a pas à avoir de considération là-dessus. Et moi, je m'arrangerais au niveau du sport, s'il y avait des choses qui sortaient, je trancherais tout de suite hein. De toute façon, je trancherais même. Je vais te dire, si ça te dérange, tu vas voir ailleurs. Lui, il restera, mais toi, tu t'en iras parce qu'il y a pas de raison. C'est des humains comme nous, ils ont pas les mêmes attirances, c'est tout. »

(Entretien avec Patrice, 58 ans, président du club d'escrime [93], chef de service dans l'administration publique, parents ouvriers.)

Tous les entraîneurs et les entraîneuses enquêtés valorisent finalement leur impartialité en tant que professionnel·les du sport. Quelles que soient l'orientation sexuelle ou l'identité de genre des boxeur·ses ou des escrimeur·ses qu'ils ou elles entraînent, le travail sportif engagé a vocation à être identique : « Pour moi, clairement, ça changerait rien. L'approche resterait identique à une personne lambda, qu'il soit gay ou pas, pour moi, c'est pareil. » (Wilfried, 26 ans, maître d'armes.)

Les discours spontanément relevés sur la question LGBTI+ sont majoritairement similaires du côté des sportif·ves, dans l'ensemble des sections considérées. Indépendamment de leur sexe et de leur milieu social, ils et elles valorisent leur tolérance et affirment, mobilisant les mêmes arguments, ne pas modifier leur comportement à l'égard d'une personne LGBTI+ qu'ils et elles pourraient être amenés à rencontrer dans le cadre sportif.

« Honnêtement, moi, quand je fais le sport, je fais un sport de haut niveau, je travaille. L'homosexualité ou autre chose, c'est la liberté de chaque personne. S'il est homosexuel ou pas, s'il est bisexuel, s'il est, voilà. Pour moi, il y a pas de problème. Moi, je suis là pour faire le sport, pour m'améliorer, pour concrétiser mes objectifs sportifs que j'ai eus depuis mon jeune âge ; du coup, homosexuel ou pas, pour moi, ça change rien. Même, j'ai des amis proches qui sont homosexuels et bisexuels donc, moi, ça me crée aucun problème. »
(Entretien avec Yassine, 27 ans, escrimeur [75], ingénieur informatique, mère sans profession, père professeur du secondaire.)

Pour Zakaria, un boxeur de 19 ans, la salle de boxe est ouverte à tous, sans distinction : « C'est du sport, tu veux faire du sport, tu viens, tu fais du sport. » Certaines enquêté-es appartenant à des milieux sociaux plus favorisés adoptent même une posture engagée à l'égard des personnes LGBTI+. C'est par exemple le cas de Sarah, une boxeuse de 26 ans qui affirme explicitement rejeter l'homophobie, ou de Robin, 20 ans, qui explique avoir « toujours grandi avec des personnes de la communauté LGBT », notamment auprès d'un couple de lesbiennes, très amies avec sa mère : « Ça a jamais posé problème, ça me viendrait jamais à l'esprit d'être contre ou de pas tolérer parce que j'ai grandi avec, donc voilà. »

Aborder le sujet des identités LGBTI+ en contexte sportif, c'est ainsi recueillir majoritairement des discours de tolérance. Lorsque les LGBTI-phobies sont évoquées, c'est le plus souvent pour les dénoncer sur un plan général, sans indiquer en percevoir de manifestations dans leur environnement sportif proche. Quasiment aucun-e des sportif-ves enquêté-es n'a déclaré avoir observé d'attitudes ou de paroles dépréciatives dans le cadre de leur activité sportive. Ahmed, un boxeur pieds-poings de 22 ans, déclare par exemple n'avoir « jamais vu de problème de ça, genre homophobie », comme Rania, 20 ans, qui boxe dans le même club.

« J'ai jamais vu ça. En tout cas, dans notre domaine de boxe, après peut-être dans d'autres sections, mais dans notre domaine de boxe, j'ai jamais entendu un truc, ou même... J'ai jaaaaaais vu une remarque ou une action [elle insiste]. Et pourtant je suis là tous les jours donc j'en aurais vu. Jamais vu ça, et je pense que ça serait vraiment pas passé. On aurait entendu ça, obligé, Youssef il aurait parlé ou que ça aurait parlé. On a tous le même moteur, tout le monde se respecte, pas de phrase déplacée ou de réflexion déplacée. »
(Entretien avec Rania, 20 ans, boxeuse pieds-poings [93], aide à domicile, mère agent d'entretien.)

Lorsque les enquêté-es désignent d'éventuelles manifestations d'intolérance à l'encontre de personnes LGBTI+, c'est le plus souvent dans d'autres contextes ou chez d'autres que soi : dans d'autres clubs, d'autres types de sports, d'autres générations, d'autres époques, ou encore d'autres classes sociales.

Si Rania n'identifie pas d'expressions de malaise au sein de sa section sportive, elle « pense que dans certains clubs, la mentalité elle est fermée et que ça pourrait poser problème. Après tout dépend de la mentalité du club et des gens ». Aux yeux de plusieurs enquêté-es, les sports collectifs sont notamment identifiés comme plus susceptibles de générer un climat d'hostilité envers les individus LGBTI+, en comparaison des sports individuels. Pour Tom, par exemple, un escrimeur de 21 ans, un joueur de football « serait vu différemment et traité différemment si ça s'apprenait que il était homosexuel », quand un escrimeur ne rencontrerait pas le même risque de mise à l'écart.

« Le fait que ce soit un sport individuel, il y a moins... On partage pas... Il y a du par équipe, mais ça reste, à 80 % ça reste sur le fond individuel. Donc il y a pas ce côté, je m'associe à lui. Il est homo, mais il est de mon club. C'est juste, il est là parce qu'il est là. Il est de mon club ou alors c'est un adversaire. On peut mettre une distance. Et on représente pas la même chose. C'est pour ça que je pense, ici ça posera moins de problème parce que c'est pas la même population et parce qu'il y a un côté individuel. Dans tous les sports d'équipe que ce soit le rugby, le foot ou le hand, je pense que ce sera pas la même chose. »
(Entretien avec Tom, 21 ans, escrimeur [93], enseignant en activités physiques adaptées, mère médecin.)

L'imaginaire du vestiaire collectif est convoqué, d'une part pour désigner les liens de proximité voire d'intimité qui se nouent entre les joueurs de sports collectifs. D'autre part pour illustrer l'effet de

corrélation entre l'identité du groupe et les identités individuelles des joueurs : l'image d'un joueur qui s'affirme publiquement homosexuel rejaillit par association sur celle de son équipe.

Tom : « Dans les sports collectifs, ça pose encore plus problème parce qu'il y a une question d'inti... Pas d'intimité, mais on est dans le même vestiaire, on est assis à côté, c'est des... Ils sont associés à une famille forcément parce qu'on... »

Enquêtrice : « Il n'y a pas de vestiaires communs à l'escrime ? »

Tom : « Euh... Si, mais c'est pas pareil en fait. Quand je dis vestiaire, c'est l'image du vestiaire, c'est l'image de groupe où on cohabite dans le même truc pendant l'heure et demie de match, on va se retrouver dans le vestiaire, on est dans le même, certains même vont se doucher dans le même vestiaire. »

(Entretien avec Tom, 21 ans, escrimeur [93], enseignant en activités physiques adaptées, mère médecin.)

Pour le directeur de l'association située dans le centre ouest de Paris, ce sont aussi les effets de la proximité inhérente à l'activité sportive de groupe et le risque d'une sexualisation des relations engagées entre joueurs qui entraînent presque mécaniquement le rejet de l'homosexualité.

« Dans un sport co., je pense que c'est plus compliqué que dans les sports individuels. Nous, on a pratiquement que des sports individuels ici. Parce qu'individuel, vous dépendez pas des autres. En sport co., vous êtes ensemble. Vous êtes ensemble dans le vestiaire, vous formez un groupe, et ça commence dans les vestiaires, quand ils sont petits parce que t'es grand, parce que t'es gros, parce que t'as les yeux verts, parce que machin, et ça continue. Alors est-ce que c'est un peu moins bien accepté maintenant, et puis si vous êtes homosexuel dans une équipe de garçons, tout de suite la connotation sexuelle fait le... Va au-dessus de l'être humain. C'est-à-dire qu'on te regarde pas comme un garçon ou comme un mec, ça passe tout de suite sur... ça bascule tout de suite sur le côté sexuel je pense, c'est tout. Parce que moi, j'ai jamais été embêté par un homosexuel. Les homosexuels vont pas vous embêter comme un gars... Et là, bizarrement, je pense que cet attrait d'équipe fait qu'il y a cette idée. »

(Entretien avec le directeur de l'association située dans le centre ouest de Paris, 60 ans.)

Ces propos rejoignent le constat de plusieurs recherches menées sur les sports d'équipe masculins (Pronger, 1990, p. 141-152 ; Curry, 1991 ; Anderson, 2002, 2005 ; Bodin et Debardieux, 2005), « analysés comme des lieux où se crée et se reproduit la masculinité dominante – une définition qui traditionnellement se différencie des valeurs homosexuelles » (Mette *et al.*, 2012). Plus récemment, les résultats de l'enquête collective précitée vont cependant à rebours de cette observation. En évaluant par le biais d'une méthodologie quantitative les effets du type de sport sur les attitudes des sportifs français envers les homosexuels, ils soulignent l'absence de différence significative entre les sportifs évoluant en sports individuels et collectifs (Mette *et al.*, 2012). Quant à Eric Anderson (2002, 2005), il relève également la baisse de l'existence conjointe d'actes et de sentiments homophobes par rapport aux années 1990. Si ces dernières enquêtes n'apparaissent pas suffisantes pour confirmer un véritable déclin de l'homophobie dans le milieu des sports collectifs, l'idée selon laquelle les phénomènes de discrimination y seraient plus présents reste en tout cas ancrée dans les discours. Alors que j'interroge Céline, une boxeuse et lesbienne de 30 ans, sa compagne handballeuse intervient dans la conversation pour préciser que les besoins en « communication LGBT, ce sera dans le monde pro des sports collectifs ».

« Même s'il y a des grosses têtes comme Eugénie Le Sommer en foot qui commencent à en parler, elles sont obligées de partir dans d'autres pays pour pouvoir en parler et dire que, voilà, regardez, dans d'autres pays, c'est normal, donc chez nous aussi. Et des sportifs aussi de haut niveau homo qui sont obligés de partir un peu à l'étranger pour dire en fait, c'est normal. Pour pas perdre leurs sponsors, pour avoir plus de crédibilité et tout ça. »

(Entretien avec Céline, 30 ans, boxeuse pieds-poings [93], entraîneuse, parents sans profession.)

En accord avec Céline, elle y dénonce un « tabou » encore fortement présent, expliquant pourquoi il y aurait selon elle :

« [...] beaucoup, beaucoup de handballeuses qui se cachent ou qui le disent pas trop ou qui partent dans d'autres pays jouer, parce que sinon, ici, elles peuvent plus jouer. Alors qu'elles sont professionnelles et qu'elles ont un très bon niveau, et qu'elles peuvent faire équipe de France, mais elles disent rien à cause des sponsors et des tabous. Alors qu'en amateur, on s'en fout complètement en fait. »

(Entretien avec Céline, 30 ans, boxeuse pieds-poings [93], entraîneuse, parents sans profession.)

Elle estime autrement que les problèmes d'homophobie seraient à régler prioritairement en dehors du monde sportif, selon notamment des effets de génération : « Et après LGBT, ce sera les mentalités hors sport. Donc toutes les personnes un peu fermées, mais là, ça sort du cadre du questionnaire. C'est un peu les anciennes générations. » Jennifer estime que la jeune génération accepte majoritairement l'homosexualité, au contraire des générations plus anciennes, qui ont davantage tendance à manifester des preuves de leur hostilité. Cette idée est poursuivie par d'autres jeunes enquêtées, par exemple Matthieu, 16 ans, qui « trouve que c'est aussi peut-être lié à l'âge puisqu'on est à un âge où en général on est plus accueillants je trouve, où c'est devenu un truc qui est plus normal qu'il y a une ou deux générations ». Une étude datant du début des années 1990 indique d'ailleurs une corrélation entre l'âge et l'attitude envers l'homosexualité, la jeunesse étant associée chez les sujets à des attitudes plus positives (Herek, 1994). Plus récemment, une enquête de l'IFOP identifie encore un effet d'âge sur l'attitude face à l'homosexualité⁴³.

D'autres enquêtés pointent quant à eux un effet cumulé d'âge et de période sur le traitement réservé aux personnes LGBTI+ dans la société, et par conséquent dans leur association sportive. C'est par exemple le cas du directeur de l'association localisée dans le centre-ouest de Paris, qui estime que le climat social est aujourd'hui très majoritairement favorable aux personnes homosexuelles, en comparaison d'époques plus lointaines.

« Je pense que c'est assez rentré maintenant... Je pense qu'on a passé le cap, si c'était il y a 10 ou 15 ans peut-être. [...] Nous, on a un couple d'homosexuels qui nage ici, il y a pas plus de problèmes que ça. Mais bon, après, ça n'empêche pas individuellement, peut-être que d'autres pensent différemment, mais, aujourd'hui, il y a pas de... C'est ancré dans la... Mais même dans les gens, quand on parle, ils ont moins peur de dire qu'ils sont. Dans la restauration, j'avais quand même pas mal d'homosexuels quand même, ils avaient du mal à dire qu'ils étaient homosexuels. Ils disaient oui, j'ai ma copine... C'est toujours très compliqué aujourd'hui, naturellement, j'ai une copine. Alors, pour une fille, j'ai une copine ou j'ai un copain. Je trouve que ça a bien évolué, alors après, est-ce que tout le monde a évolué de la même façon sur un terrain de sport... »

(Entretien avec le directeur de l'association située dans le centre ouest de Paris, 60 ans.)

C'est aussi le cas de Florent, qui pense que « les gens ils sont beaucoup plus ouverts qu'avant », ou de Robin, qui estime que le tabou se lève dans la période récente, à mesure que sont visibilisées les personnes LGBTI+ de façon croissante.

« Avant, surtout en 1980, je pense dans les années 50, 60, faire partie de la communauté LGBT, c'était extrêmement tabou, les gens se cachaient, les gens ne le montraient pas, se dissimulaient au maximum, donc, en fait, les autres ne le voyaient pas et là, maintenant, cette communauté tend à se faire de plus en plus accepter donc, vu qu'on en voit plus, c'est plus accepté, tout simplement. C'est comme, si on voit un jour plein de gens s'habiller en rose fluo, au début on va dire, c'est bizarre ça, parce qu'on en voit un, deux et puis en fait, si on voit que 50 % de la population qui s'habille en rose. Ça s'appelle le... comment dire... influencé par les masses entre guillemets. Ça va être plus toléré quand on voit une grosse communauté. »

(Entretien avec Robin, 20 ans, escrimeur [93], étudiant en STAPS, mère cheffe de projet [inspection académique], père directeur dans la fonction publique.)

⁴³ Selon cette enquête, les plus de 65 ans sont 52 % à trouver « choquant qu'un couple homosexuel s'embrasse dans un lieu public ». En comparaison, les moins de 25 ans et jusqu'à 64 ans oscillent entre 27 % et 31 %. Voir : https://www.ifop.com/wp-content/uploads/2019/06/116079_Ifop_FJR_2019.06.24.pdf

Outre les effets d'âge et de périodes historiques, l'influence de la classe sociale et de l'appartenance religieuse sont les dernières variables invoquées par les enquêtés pour constater et expliquer des manifestations de l'homophobie chez d'autres que soi. Le directeur de l'association située dans le centre ouest de Paris estime, par exemple, être préservé d'un climat d'intolérance du fait de la localisation de son association. En contrepoint, des enquêtés sportifs ou dirigeants de l'association située dans le département de la Seine-Saint-Denis soulignent l'existence d'un climat défavorable envers les homosexuels au sein de leur quartier marqué par la relégation spatiale (Pumain, 2006). C'est notamment le cas de Robin, qui considère que « l'homosexualité, c'est en majorité mal vu dans le 93. Pour plein de gens ».

« J'ai plein d'amis qui partagent pas du tout mes positions. Pour te dire, ma mère elle était dans le mariage de ses amies qui sont gays, donc elle est revenue avec des petits drapeaux LGBT et donc, dans la maison, dans le pot de fleurs, il y a deux petits drapeaux LGBT. Et moi, il y a déjà des gens qui sont venus chez moi et qui ont dit : "Mais qu'est-ce que c'est que ça ? Non non, nous on aime pas ça, ça c'est bon à brûler", des trucs comme ça. C'est pas des amis, mais des gens qui passent à la maison. Et même des amis très proches, je sais qu'ils ne partagent pas, ils vont pas aller dire "à mort les pédés" ou des trucs comme ça, mais pour eux c'est quelque chose de pas normal et ils tolèrent pas. [...] J'ai déjà eu des conversations où je disais rien parce que je trouvais ça extrêmement gênant et j'étais en mode, mais putain c'est pas possible de penser comme ça. Où j'entendais des propos, "ah ouais vas-y, les pédés", des trucs comme ça. Et dans le 93 c'est quelque chose qui est extrêmement présent, c'est vrai. Autant, sur les autres communautés, ça dérange pas trop, mais sur les LGBT... [...] En STAPS, spécifiquement à [...], je pense que là aussi c'est spécifique au 93. Par exemple, pour le coup, en intra-muros, c'est beaucoup plus accepté, toléré, je pense. Après, c'est peut-être un *a priori* hein, j'ai pas eu l'occasion d'aller au STAPS de Paris. Mais je pense. »

(Entretien avec Robin, 20 ans, escrimeur [93], étudiant en STAPS, mère cheffe de projet [inspection académique], père directeur dans la fonction publique.)

L'entretien suivant, réalisé avec un escrimeur de 21 ans, en présence du responsable administratif et logistique de l'association située en Seine-Saint-Denis, confirme la prégnance d'une représentation de l'homophobie dans les quartiers urbains marginalisés. Tous deux s'accordent sur les formes violentes que peuvent recouvrir les expressions d'hostilité envers les personnes LGBTI+ dans « l'environnement banlieue ».

Sofiane : « Environnement banlieue en plus. Tu vois, déjà dans le sport c'est compliqué. »

Enquêtrice : « Ça veut dire quoi "environnement banlieue" ? »

Tom : « Si t'es dans une cité et, entre guillemets, si ça se sait que t'es homosexuel, dans le meilleur des cas, tu seras mis de côté, et ça, c'est dans le meilleur des cas, hein. Mais après... »

Sofiane : « Très mal vu. Et tu peux même subir des choses, je pense. J'ai pas de preuves hein, mais... »

Tom : « Ouais, ouais. Non, mais ça existe, tu te fais taper, et puis même, on va te dire : "Ça va être la honte sur ta famille". Les gens ils vont dire : "Oh regardez, ils ont fait un fils..." En fait, comme si c'était une maladie. »

Sofiane : « Comme si t'étais un bâtard si tu veux. Comme si t'avais fait un enfant bâtard. Je fais le lien un peu entre guillemets. »

Tom : « Ouais, parce que c'est associé à une maladie. »

Sofiane : « Sur Paris, c'est plus ouvert d'esprit. C'est plus accepté, ça passe. »

(Entretien avec Tom, 21 ans, escrimeur [93], enseignant en activités physiques adaptées, mère médecin.)

Ces enquêtes avancent l'idée selon laquelle l'homophobie serait sensiblement moins forte « en intra-muros », c'est-à-dire dans les quartiers plus dotés en ressources économiques et sociales du centre de Paris, ou « dans le Périgord », une région qui serait moins marquée par la présence des populations musulmanes. Leurs constats, ils l'admettent, ne s'appuient toutefois sur aucune preuve.

Tom : « Le problème, c'est qu'ici, surtout ici sur le 93, c'est un territoire où, je pense, c'est encore plus tabou, où... C'est une population où je pense que l'homosexualité, elle est encore moins acceptée que si on était dans le Périgord où... Enfin quoi, que ça dépend, mais... »

Enquêtrice : « Mais, toi, tu sens un tabou. »

Tom : « Ouais. Parce qu'il y a le côté... social où on n'est pas encore prêt à l'accepter. Et... enfin, je dis "on", voilà, en général hein. Et il y a le côté aussi très religieux. Où... Et ça rentre aussi en compte. »

(Entretien avec Tom, 21 ans, escrimeur [93], enseignant en activités physiques adaptées, mère médecin.)

En prenant par ailleurs soin de se détacher, à la fin de cet extrait d'entretien, de ce « on » homophobe et trop vite prononcé, Tom précise que les propos expliquant les raisons d'une intolérance envers les personnes LGBTI+ sont tenus « en général », signalant son éloignement avec ces autres que lui. Ce même mécanisme d'extériorisation est utilisé alors qu'il commente son utilisation de l'insulte « pédé » sans l'attribuer toutefois à un comportement homophobe.

« Parce que même moi je le dis alors que j'ai rien d'homophobe. C'est ça le problème. C'est pas que c'est devenu banal, c'est qu'on l'a associé à la normalité de... "je t'insulte". Même que ce soit gentiment ou méchamment parce qu'on peut le dire méchamment comme gentiment. Au lieu de dire "connard" on peut dire "espèce de pédé". En fait, on l'associe à une insulte. »

(Entretien avec Tom, 21 ans, escrimeur [93], enseignant en activités physiques adaptées, mère médecin.)

Les paroles de Tom et de Robin manifestent une prise de distance à l'égard des opinions, voire des caractéristiques sociales de certains habitants de leur quartier, qu'ils déclarent hostiles aux personnes LGBTI+. Tous les deux escrimeurs, ils appartiennent à la classe moyenne supérieure et se distinguent par la réussite de leurs trajectoires scolaires. Or pour Tom : « C'est une méconnaissance, et souvent c'est dans les milieux où l'éducation elle est moins développée, où la parole elle est encore plus enfermée qu'il y a de plus en plus d'actes homophobes, que ce soit des violences ou des discriminations. » Ces propos montrent comment la disqualification de la présomption d'homophobie s'appuie aussi sur une attribution de la haine anti-LGBTI+ à des populations culturellement moins éclairées.

Saisir les LGBTI-phobies en contexte sportif : des manifestations implicites, articulées au genre

Si certaines personnes enquêtées évoquent l'existence d'un tabou de l'homosexualité dans le sport, **l'homophobie est, finalement, presque toujours identifiée comme extérieure à soi, manifestant surtout une volonté de se montrer respectable au regard d'une enquêtrice supposément identifiée comme évaluatrice des valeurs morales.** Par-delà les discours de tolérance spontanément relevés au sein de la totalité du corpus enquêté, **les LGBTI-phobies en contexte sportif sont à lire dans les implicites** et les recoins cachés du social. Les repérer nécessite d'être attentif à ce qui se dérobe aux regards.

Le genre des LGBTI-phobies : des transgressions des normes de genre inégalement sanctionnées

Les entretiens individuellement menés mettent d'abord au jour une différence majeure de visibilité selon l'identité de genre des personnes homosexuelles. Très souvent, les sportif-ves et les entraîneur-ses interrogé-es au sein de l'association située dans le département du 93 sont en mesure d'identifier des personnes lesbiennes dans le monde du sport, dont certaines occupent des fonctions d'encadrement. Président de la section escrime, Patrice évoque par exemple le cas d'un couple de femmes, maitres d'armes et exerçant dans une association proche qui « ne se cachent pas du tout », « sont sur les réseaux sociaux », et se seraient « même mariées récemment ». Avec leurs deux enfants, elles forment une famille homoparentale, constituée par le biais d'une insémination artificielle avec sperme de donneur (IAD) : « Elles ont réservé des paillettes pour quatre enfants. C'est pour ça que les enfants se ressemblent quand même un peu même si elles ont pas la même mère. Elles ont voulu toutes les deux être mères.

Et puis bon, il y en a plusieurs, j'en connais d'autres des filles. » Au sein de la section boxe de la même association sportive, Youssef, un coach, mentionne Céline, une ancienne compétitrice de 30 ans, connue de longue date. Aujourd'hui entraîneuse dans une autre ville de France, elle avait intégré son club à l'adolescence. Son homosexualité, selon Youssef, n'a jamais fait l'objet d'un secret : « Elle s'en cache pas et puis on en a parlé comme ça quoi. Mais après, Céline, elle s'en est jamais cachée. C'était pas tabou. » Rania, une boxeuse et entraîneuse de 20 ans, confirme également la bonne entente entretenue entre Céline et les membres du club : « Nous, par exemple ; Céline, elle l'est et elle s'est très bien intégrée, elle fait partie du club, il y a pas eu de tabou, il y a rien eu de tout ça. »

L'observation d'une banalisation de la présence des femmes lesbiennes dans le cadre sportif se retrouve dans l'association située dans le centre ouest de Paris, au sein des deux sections enquêtées. Matthieu, un escrimeur de 20 ans, a été mis au fait de l'homosexualité d'une jeune fille, « en parlant avec la personne pendant un cours ou pendant une pause ».

« Elle a pas honte. J'ai pas l'impression qu'elle a honte. Elle le cache pas. Et puis il y a pas de négatif envers cette personne-là. C'est juste banal. Ça change rien quoi. Et il y a personne qui a essayé au contraire de faciliter son insertion en se disant, ah mince du coup elle va être rejetée, etc. Je pense pas. Enfin, il y a pas eu besoin. » (Entretien avec Matthieu, 16 ans, escrimeur [75], lycéen, mère directrice en assurance et finance, père Chief financial officer.)

Alice, une escrimeuse de 21 ans, confirme le constat fait par Matthieu : « Chez les filles, j'en connais. C'est vraiment normal, ça fait partie du paysage, ça a jamais fait d'histoire. Peut-être pour elles, personnellement, mais en tout cas, entre nous, en groupe ou avec les autres personnes, ça a jamais posé de problème particulier ou d'histoire. » Au sein de la section de boxe anglaise, Sarah déclare également une amitié avec une ancienne boxeuse lesbienne de son cours, quand la bisexualité de Salomé est également connue de deux autres boxeuses avec qui il lui est arrivé de prolonger la séance de sport par un moment de convivialité, dans un café aux alentours.

Les discours recueillis en situation d'entretien sur la question de l'homosexualité féminine se caractérisent par leur similarité, indépendamment des effets de genre, d'âge ou de classe. Quels que soient également le type de sport choisi et le lieu de la pratique, tous se rejoignent sur l'absence d'un climat discriminatoire à l'encontre de ces femmes, dont la présence et la préférence sexuelle semblent très majoritairement normalisées : « Chez les filles non, t'as des filles qui ont fait des championnats olympiques, c'est des lesbiennes, on sait que, chez les filles, c'est normal. » (Youssef, 50+, entraîneur de boxe pieds-poings.)

Une communauté de vue se dégage également du corpus au sujet de l'homosexualité masculine, mais selon une perception inversée. Aucune enquêtée, sportif·ve comme cadre dirigeant, n'indique connaître de personnes gays dans l'espace pugilistique, quelle que soit l'association choisie pour pratiquer leur sport : « Non, jamais hein. C'est dans les films ça » (Zakaria, 19 ans, boxeur pieds-poings) ; « Non, franchement j'en ai jamais vu à la salle et dans le monde de la boxe » (Thomas, 24 ans, entraîneur de boxe pieds-poings) ; « Chez les garçons, à la salle, j'en ai jamais vu. Ou alors c'est vraiment camouflé » (Youssef, 50+, entraîneur de boxe pieds-poings) ; « Ici, à la boxe, j'ai pas identifié de personnes. Bon après, je sais pas si j'ai l'œil forcément pour identifier, mais j'ai pas forcément vu de personnes qui étaient homosexuelles » (Nathan, 29 ans, boxe anglaise). Un constat similaire s'observe dans le monde de l'escrime : « J'en connais pas. » (Axel, 27 ans, escrimeur, Paris). Seul Louis, l'entraîneur exerçant au sein de l'association située dans le centre ouest de Paris indique : « On en a eu en équipe de France qui l'ont affirmé très tôt. » (Louis, 40 ans, maître d'armes, Paris.) Quant à Sonia, elle dit être au fait de la bisexualité

de quelques hommes dont un « qui l'a mis sur un réseau social, sur Twitter je crois, il l'assume ouvertement ». Elle relève néanmoins une tendance plus générale à la discrétion des sexualités masculines minoritaires : « Après, c'est sûr, ils le crient pas sur tous les toits. »

Ce premier constat nous amène à penser la dimension genrée de l'homophobie, laquelle vise plus spécialement l'homosexualité masculine (Fone, 2001, p. 7). Chaque année, le rapport sur les LGBTI-phobies publié par SOS homophobie montre par exemple une plus forte propension des « hommes cis » à contacter l'association pour des faits de violence⁴⁴. En raison de leur moins forte stigmatisation, les femmes lesbiennes sont souvent significativement représentées et font moins l'objet d'attention, ce dont rendent compte les propos suivants de Zakaria. Alors que la question lui est posée d'éventuelles connaissances homosexuelles dans le contexte pugilistique, il oublie spontanément d'évoquer l'homosexualité de Céline : « Céline... Ah oui Céline. C'est vrai, Céline. Mais c'est pas pareil, Céline c'est une fille. » (Zakaria, 19 ans, boxeur pieds-poings.) L'invisibilisation de l'homosexualité masculine suggère selon les enquêtés l'existence et la persistance d'un tabou qui ne concernerait pas au même titre les lesbiennes. Rania estime spontanément que la présence d'un homme gay au sein de la salle de boxe, « ça serait pas aussi bien passé que Céline », estimant que « les mentalités sont pas pareilles, ils acceptent pas de la même façon quand c'est des filles, ça choque moins, on dirait, que quand c'est des hommes. Ça, c'est grave tabou, je trouve » (Rania, 20 ans, boxeuse pieds-poings). Si Rania n'avance pas d'explication, d'autres escrimeur-ses imputent la crispation autour de l'homosexualité masculine à une question de virilité. Si les lesbiennes sont « plus dédiables » selon Robin, un escrimeur de 20 ans de Seine-Saint-Denis, c'est en raison du « côté macho, viril des garçons ». Inès pense également que « pour les filles, c'est moins tabou que pour les garçons parce que pour les garçons il y a la question de la virilité ; il faut qu'ils aient une barbe, il faut qu'ils soient forts, il faut qu'ils aient une voix grave et tout, faut qu'ils aient des muscles alors que les filles... » (Inès, 19 ans, escrimeuse, Paris).

Ce que ces enquêtés pressentent, en évoquant la question de la virilité, concerne le rôle social joué par l'homophobie en société : celui de sauvegarder l'identité masculine. Déjà en 2000, Daniel Borrillo écrivait que « les hommes manifestent plus facilement que les femmes leur antipathie vis-à-vis des gays » (Borrillo, 2019). Plus récemment, une enquête de l'IFOP publiée en 2019 identifie une moindre tolérance des hommes envers l'homosexualité d'une manière générale. Pour le sociologue (2019, p. 87), « Dans une société androcentrique comme la nôtre, ce sont spécialement les valeurs masculines qui sont cultivées, et leur "trahison" ne peut que déclencher les condamnations les plus sévères. » Les sanctions à l'encontre de ceux qui ne jouent pas « le jeu de la virilité conquérante » (Guérandel, 2016, p. 104) sont logiquement plus fortes au sein d'un espace sportif qui valorise les valeurs masculines. La socialisation à l'identité masculine, dont l'hétérosexualité est une preuve, se construit par opposition au féminin, mais aussi par opposition à la figure de l'homosexuel (Welzer-Lang, 1994 ; Clair, 2012 ; Borrillo, 2019). Pour Isabelle Clair, le pédé « désigne tout garçon ayant des rapports sexuels avec des garçons, mais aussi, par extension, une figure déviante susceptible de décrire tout garçon non conforme aux normes de virilité » (Clair, 2012). Si l'homosexuel masculin est ainsi rejeté, c'est parce qu'il ne respecte pas les conventions de la virilité et se rapproche donc de la féminité. Tom attribue par exemple l'hostilité à l'égard des homosexuels au mélange qui serait très souvent fait entre « homosexualité et transgenre » : « C'est qu'on associe quelqu'un d'homosexuel à quelqu'un qui va être efféminé ou qui va parler comme une fille ou qui va se travestir alors que c'est des choses différentes. » (Tom, escrimeur, 21 ans.) Or, selon Daniel Borrillo (2019, p. 99), « en refusant les gays, beaucoup d'hommes hétérosexuels dénigrent en

⁴⁴ En 2022, ils sont par exemple 69 %, en comparaison des femmes (18 %).

réalité quelque chose d'autre qui est indissociablement lié dans leur esprit à l'homosexualité masculine, à savoir la féminité ». Déjà dans la Grèce antique, l'efféminé est mis à l'écart et l'on accuse sa faiblesse qui « inspire en effet l'audace aux ennemis, tandis que les amis du garçon et ses amants eux-mêmes tremblent pour lui » (Platon, 1989, p. 106⁴⁵). Pierre Bourdieu évoque également le « tabou de la féminisation sacrilège du masculin, c'est-à-dire du principe dominant », lequel s'opère justement selon lui dans la représentation que l'on donne de la relation homosexuelle (Bourdieu, 1998, p. 162). En ce sens, l'acte de pénétration réceptive masculine est violemment rejeté par l'hétérosexuel car associé à l'idée de soumission et de passivité propre au genre féminin (Gentaz, 1994, p. 199-219). Depuis le XIX^e siècle, la figure de l'inverti est d'ailleurs couramment véhiculée dans le discours de la science et de la psychanalyse. Pour Michel Foucault, l'homosexualité « est apparue comme une des figures de la sexualité lorsqu'elle a été rabattue de la pratique de la sodomie sur une sorte d'androgynie intérieure, un hermaphrodisme de l'âme. Le sodomite était un relaps, l'homosexuel est maintenant une espèce » (1976, p. 59). Le maître d'armes de l'association située en Seine-Saint-Denis, adoptant une voix féminine et maniérée pour caricaturer un homme gay, « ouais, j'étais avec mon copain hier soir », illustre la prégnance de cette représentation sociale invertie de l'homme gay⁴⁶. L'image d'un homosexuel portant en lui des caractéristiques du sexe opposé indispose d'ailleurs plus particulièrement les pugilistes pratiquant en Seine-Saint-Denis : « Maintenant les garçons, on en voit plein qui le sont à la télé, mais quand tu regardes bien, ils sont vraiment trop efféminés. Tu sais, c'est des gays efféminés quoi. [...] La représentation du gay en France, c'est Bilal Hassani, c'est Steevy, c'est des gens comme ça. » (Youssef, 50+, entraîneur de boxe pieds-poings.) C'est donc surtout le spectre de l'efféminement de la figure de l'homosexuel masculin qui déplaît à ces boxeurs, qui promeuvent davantage que les autres sportif-ves des dispositions agonistiques.

« Après, je pense que, nous, on est assez ouverts. Après, on est ouverts dans la limite du raisonnable. Je pense que, nous, t'es gay, mais tu fais la fofolle partout, ça c'est des trucs qu'on peut pas... Ça va nous énerver entre guillemets. Nous, on a un rapport dur au corps. Bah ! comme les sociologues ils le mettent en avant. La boxe, c'est des gens qui ont un rapport dur au corps, le corps il est perçu comme un outil. Nous, on s'entraîne dur, on truque dur. Quelqu'un qui est un peu trop efféminé, mais une fille – pareil, hein, une fille qui fait un peu trop la chochette et tout, c'est pareil, ça nous vénère. Mais parce que, nous, c'est comme ça. Fille comme garçon. »

(Entretien avec Thomas, 24 ans, professeur d'EPS et entraîneur de boxe pieds-poings [93], mère profession intermédiaire, père cadre B.)

Les propos de Thomas, entraîneur de boxe pieds-poings de 24 ans, valorisent un rapport instrumental et ascétique au corps et valident l'hypothèse d'une culture somatique située socialement. Ils illustrent parallèlement son adhésion à des normes classiques de masculinité, en adéquation à un ordre hétérosexuel. La valence différentielle des sexes accordant au principe masculin une valeur plus importante (Héritier, 1996) implique l'assignation de l'homosexuel à une place inférieure. À l'évocation d'un homme gay intégrant la salle de boxe, Ahmed, un boxeur de Seine-Saint-Denis de 22 ans, répond par exemple vouloir lui prêter main-forte (« je vais l'aider »), sous-entendant une fragilité physique naturellement liée à sa préférence sexuelle. Youssef aussi, associe spontanément l'homosexualité avec l'idée d'une infériorité sportive : « C'est les problèmes d'égo, tu sais, c'est la testostérone, les mecs

⁴⁵ L'efféminé y est ainsi décrit : « On verra l'amant poursuivre un garçon mou et sans muscle, qui a été élevé non pas en plein soleil, mais dans une ombre épaisse, qui est resté étranger aux fatigues viriles et aux sueurs de l'effort, accoutumé qu'il est plutôt à une vie délicate et efféminée, un garçon qui, faute d'en avoir en propre, se pare de couleurs et d'avantages d'emprunt, et qui n'a pour toute autre occupation que ce qui se rattache à ce genre de vie : cela saute aux yeux et ne mérite pas d'être développé. » (Platon, 1989, p. 105.)

⁴⁶ Il faut néanmoins rappeler le rôle de l'efféminement et du travestissement dans la structuration des premières subcultures gaies, « et cela près d'un siècle avant que les médecins ne se lancent à la recherche de caractères morphologiques, physiologiques ou psychologiques du sexe opposé chez les homosexuels hommes et femmes » (Busscher, 2003, p. 239).

veulent pas le dire. Même si c'en est, ça veut pas dire qu'ils sont plus faibles hein, mais même si c'en est, ça ne le dit pas. Ça ne le dit pas. » (Youssef, 50+, entraîneur de boxe pieds-poings.) C'est d'ailleurs cette faiblesse qui engagerait selon lui les hommes gays à dissimuler, par honte, leur orientation sexuelle, et non l'existence d'un environnement social discriminant.

Le rapport de certains boxeurs de Seine-Saint-Denis à la question de la transidentité *mtf* (voir note de bas de page n°20) témoigne aussi de cette dévirilisation problématique de la figure de l'homosexuel. Pour Ahmed, qui valorise une culture de la masculinité, l'idée hypothétique de perdre un combat face à un homme transgenre est identifiée à une perte d'honneur et présente le risque d'être raillé par le groupe de pairs.

Ahmed : « Mais il y a un boxeur qui est comme ça en plus, là il va combattre. Je crois que c'est une meuf et c'est devenu un mec. Non, c'était une meuf et je crois c'est devenu un mec. Ouais, je sais plus c'est quoi son blaze. Et carrément là, il est en compétition, il est professionnel et tout, c'est trop marrant. Par contre il fait de la thaï. Trop marrant. Je crois que c'était une femme et ça devient un homme, il va vers les hommes. J'en connais pas personnellement hein, j'en ai entendu parler dans une compétition qui allait y avoir. »

Enquêtrice : « Et si tu devais boxer contre un homme transgenre ? »

Ahmed : « Non... je demanderais une augmentation sur la prime, comme ça au moins si je me fais taper [rit fort]. Comme ça au moins je pourrais... Non, non, non, mais... Ah, t'imagines, tu te fais défoncer par un... [rit]. Trop bizarre après. Enfin bref. »

Enquêtrice : « Parce que dans ta tête c'est une fille ? »

Ahmed : « Ouais, et je me fais défoncer [rit]. Je vais rentrer dans la cité, ils vont me défoncer. Ils vont me dire "wesh, t'es sérieux, t'as perdu" [rit]. Moi, si je perds contre lui, je vais l'attendre à la sortie [rit]. Je vais l'attendre à la sortie, je vais lui dire "Toi, t'es un malade toi [rit]. Tu me tapes devant tout le monde, tu crois que je vais te...", non je rigole, je rigole. »

Enquêtrice : « Mais ça t'es jamais arrivé d'en rencontrer en combat ? »

Ahmed : « Non. Et j'espère pas. »

(Entretien avec Ahmed, 22 ans, boxeur pieds-poings [93], technicien de maintenance et électricien, mère agent territorial spécialisé des écoles maternelles [ATSEM].)

Ahmed, qui perçoit dans une telle confrontation un enjeu symbolique fort et une menace pour sa respectabilité, souhaiterait à tout prix éviter de se confronter à une telle situation⁴⁷.

Tandis que, dans un espace sportif qui valorise un « patrimoine viril » (Liotard, 2003, p. 384), les hommes gays subissent un déclassement dans l'échelle des masculinités, les femmes lesbiennes semblent, à l'inverse, positivement investies des caractéristiques valorisées associées au sexe opposé. Selon Samra, une entraîneuse de boxe, la transgression des normes de leur sexe y est bien moins stigmatisée car elles se conforment finalement aux valeurs dominantes de masculinité.

« Je pense que c'est un peu ce côté-là où elles sont un peu, genre "je suis un homme aussi donc je fais du sport comme les hommes". [...] Une femme qui fait du sport et qui est lesbienne, c'est, genre, enfin... C'est limite accepté parce que... En gros, elle représente comme un homme. C'est comme un homme quoi, donc il faut qu'elle fasse comme un homme. Faire du sport, faire de la boxe. »

(Entretien avec Samra, 32 ans, entraîneuse de boxe pieds-poings [93], mère auxiliaire de vie scolaire [AVS], père chauffeur de taxi.)

Au sein de l'espace pugilistique de Seine-Saint-Denis, les propos de certains hommes relèvent par exemple les « dispositions sexuées inversées » (Mennesson, 2004) de Céline, une boxeuse et lesbienne de 30 ans. Celles-ci peuvent faire l'objet d'une certaine attention, voire de remarques dépréciatives, parfois collectivement partagées dans un registre humoristique, qui confine à la moquerie.

⁴⁷ Notons à l'inverse que la participation des femmes trans aux compétitions sportives sont critiquées par de nombreux et nombreuses enquêtés en raison du déséquilibre que leur participation instaurerait en matière de force physique avec des femmes cis.

Journal de terrain : Avec un air amusé, un coach de boxe me dit qu'il connaît une entraîneuse de judo exerçant au sein de l'association en précisant : « C'est comme si c'était un mec ! » en l'imitant avec une voix grave : « Ça va ou quoi ! »

En contrepoint, les discours sur Céline traduisent aussi leur respect en raison de son intériorisation des dispositions agonistiques. L'hexis corporelle et les paroles de cette ancienne compétitrice performant un ethos viril, indépendamment de son genre.

Journal de terrain : Céline fait un check à un homme. Elle relève un autre homme après un effort intensif, en lui disant de ne surtout pas s'asseoir. Au début, elle dit d'une fille en parlant à un autre homme : « Tu peux la victimiser, elle est KO ! » Elle présente une attitude très viriliste [et un style aussi très masculin, ses cheveux sont notamment rasés], elle tape violemment sur un sac pendant la pause. Hyperimpliquée dans le cours, très douée. Elle fait des pompes avec plus d'assiduité et de facilité que tous les autres boxeurs et boxeuses.

L'HEXIS CORPORELLE

L'hexis est une notion bourdieusienne liée à la théorie plus générale de l'habitus et désignant les manières durables « de se tenir, de parler de marcher, et, par là, de sentir et de penser » (Bourdieu, 1989, p. 117). Incorporées au cours de la socialisation, ces aptitudes et attitudes corporelles deviennent alors des dispositions permanentes et fonctionnent comme marqueurs de différenciation et de classement social.

Céline appartient à la catégorie des « boxeuses hard » identifiées par Christine Mennesson et Jean-Paul Clément (2009) et se caractérisant par des pratiquantes peu dotées scolairement, entrées jeunes dans la carrière pugilistique. Comme Céline, elles ne sont pas effrayées par la violence physique, ont le goût de l'affrontement, et s'engageant dans des compétitions « pieds-poings ». Youssef, qui la qualifie d'ailleurs de « bonhomme », dit en même temps être « en fusion totale avec Céline ». Elle est selon lui « la mascotte » de la salle, comme d'autres boxeuses, plus anciennes « des tueuses » dont il me montre fièrement les exploits sur des photos, affichées dans la salle. Ce constat rejoint l'analyse de Françoise Héritier sur les conséquences différenciées de l'adoption des caractéristiques de l'autre sexe. Si les hommes sont perdants au jeu de l'inversion des normes de genre, l'adoption des codes masculins reste, à l'inverse, une stratégie plutôt gagnante pour les femmes, d'autant plus au sein du monde sportif, valorisant une économie de la performance.

Des formes de sanction symbolique des déviances de genre : banalisation de l'usage des blagues et des insultes à caractère LGBTI-phobe

Derrière les discours de tolérance affichés, un second niveau de lecture de l'enquête décèle, à partir du constat de la visibilisation des femmes lesbiennes, la persistance d'un malaise entourant la place de l'homosexualité masculine dans le milieu associatif sportif et lié à l'injonction virile dans le monde sportif. Hormis quelques boxeurs des quartiers populaires urbains qui signifient leur désapprobation à l'égard d'une représentation féminisée de l'homosexualité masculine, ce malaise se traduit très rarement par des discours explicites en situation d'entretien. Au sein de l'ensemble du corpus des sportifs et entraîneurs enquêtés, cet inconfort se manifeste le plus souvent par des silences gênés et par la propension de certains hommes à écourter leurs réponses au moment d'évoquer le sujet de l'homosexualité. Florent, un escrimeur et pompier de 27 ans, apparaît visiblement mal à l'aise alors que je le conduis à interroger, à l'aune de son appartenance religieuse catholique, son rapport à l'homosexualité. Ses réponses stéréotypées me poussent finalement à mettre un terme à l'entretien, sentant « qu'insister serait déplacé » (Beaud, 1996). Pour expliquer ce raidissement soudain, il évoque l'interdiction d'aborder des sujets qui concernent la

religion au sein d'une caserne de pompiers, lieu qu'il avait choisi pour mener l'entretien. Aucun autre pompier n'était pourtant présent dans la pièce où nous nous trouvions, ni même alors, aux proches alentours. Il est difficile, à cet instant de la discussion, de ne pas interpréter cette explication comme une volonté, certes polie de l'enquêté, d'interrompre l'entretien. Suivant le conseil de Stéphane Beaud (1996), il faut ici « considérer qu'un entretien est aussi intéressant par ce qu'il dit que par ce qu'il cache ou dit à demi-mot ». Outre la résistance opposée à l'enquêteur, l'intérêt analytique de cet entretien réside aussi dans les contradictions de l'enquêté. Florent affirme « ne pas avoir de jugement là-dessus » et « ne pas avoir trop de problèmes avec ça », mais il livre dans le même temps une réponse ambiguë et hésitante sur le sujet de son positionnement à l'égard du mouvement d'opposition au mariage pour tous. Cette attitude de dénégation renseigne probablement sur la difficulté de Florent à assumer sa sympathie à l'égard du mouvement. De telles contradictions se retrouvent chez Zakaria, un boxeur pieds-poings de 19 ans qui oscille entre paroles d'acceptation et évocation balbutiante de gêne à l'égard de l'homosexualité : « Non, moi je m'en fiche. Je vais pas aller courir, aaah, je suis à l'aise et tout ! Non, mais, voilà, chacun il fait comme il veut après. » Ces moments de l'enquête traduisent, en filigrane, des expressions de malaise. Elles transparaissent également dans la difficulté que suscite la prononciation des termes qualifiant les personnes LGBTI+ : « Mais en vrai, non, j'ai jamais rencontré de... Non, j'ai jamais vu de... bah... d'homosexuels dans la boxe. » (Rayan, 18 ans, boxeur pieds-poings.) Leurs hésitations et leurs interrogations au moment de choisir les termes appropriés sont une illustration de leur éloignement avec cet objet, dont la signification leur apparaît probablement chargée négativement : « Homosexuel... Je crois qu'on dit comme ça ? » (Thomas, 24 ans, entraîneur de boxe pieds-poings) ; « Hum... Non. Franchement j'ai jamais vu de... – Je sais pas si ça se dit ? – de gays à la boxe » (Ahmed, 22 ans, boxeur pieds-poings). Me prenant à partie du regard, ils marquent aussi, sans doute, leurs craintes d'apparaître discriminants.

Pour mettre à distance l'inconfort ressenti à l'évocation de ce sujet, un certain nombre d'enquêtés mobilisent le registre de l'humour : « Franchement, je peux pas me mettre dans leur peau, mais je sais pas du tout. Non je sais pas du tout, après peut-être que c'est un peu trop dur pour eux, non je rigole [rit]. Je sais pas, faut demander à un gay, mais sinon, je peux pas te répondre sur ça. » (Rayan, 18 ans, boxeur pieds-poings.) Ces blagues sur l'homosexualité, qui confinent souvent à la raillerie, sont légion : « Moi je pense que ça peut être accepté par les gens qui sont autour. Ils vont vanner parce que c'est comme ça, ça vanne, ça va taquiner. » (Youssef, 50+, entraîneur de boxe pieds-poings.) Normalisées, elles ne sont pas perçues comme problématiques aux yeux des enquêtés. Selon Sylvère (18 ans, escrimeur, Seine-Saint-Denis), si un escrimeur se déclarait homosexuel, il « se ferait peut-être un peu charrier par Patrice, mais à part ça... ». Pour Marlène Bouvet et Clémence Perronnet qui ont fait l'analyse des « goûts, pratiques et usages culturels des jeunes en milieu populaire » dans une publication du même nom, « on peut faire l'hypothèse que la vanne permet d'évacuer le malaise que produiraient des fautes de goût mineures, tout en réaffirmant la hiérarchie locale des normes du goût culturel » (Dahan, Détrez *et al.*, 2020, p. 42). Au sein de ce corpus, les rires servent cette fois à sanctionner symboliquement ceux ou celles qui dérogent à l'ordre hétéronormatif. Ils ont pour fonction de rappeler, notamment aux garçons, les normes de leur genre et l'importance qu'il y a à s'y conformer.

« Moi j'ai déjà vu un gars en équipe de France, sur le banc de massage, il avait un string. On s'est tous posé la question, on s'est dit – waouh, mais c'est chelou qu'il mette un string là ! On l'a taquiné. Ça se trouve, s'en est un, mais il l'a jamais dit. Il a nié. Il s'était blessé, ou je sais pas quoi. Tac, il est arrivé, il était sur le banc de massage au niveau des ischios et on lui a dit : "Non, mais t'es sérieux là, tu t'es mis en string, t'es un ouf ou quoi ?" Après ils ont commencé à le taquiner, ça a commencé à le charrier, ouais non, mais non, il savait plus où se mettre [rit]. Il a pas eu le temps, on lui a dit "enlève le short", il a enlevé le short, il était en... Il s'était fait mal, à la fin de l'entraînement, il a enlevé le short et voilà. En plus le gars c'était un gars du Nord, je me souviens, costaud, 85 kg, il était champion du monde, il dégomrait tout le monde. Mais tout le monde l'a vanné après. C'était un Maghrébin. C'était un Maghrébin hein ! Ah ils l'ont taquiné, jusque-là ça continue à tourner sur les... Oh la la ! mais attends, lui, il se balade en string. Ah non ! tu viens en cycliste, tu prévois. Tu fais attention [rit]. » (Entretien avec Youssef, 50+, poste de direction dans la fonction publique et entraîneur de boxe pieds-poings [93], mère sans profession, père grutier.)

Outre que ces taquineries, qui prennent souvent place dans un cadre d'homosocialité masculine, œuvrent au renforcement de la complicité au sein du groupe de pairs, elles constituent surtout « l'une des manières socialement admises de sanctionner les déviances », ici de genre. Elles permettent de marquer son affiliation à un collectif partageant les mêmes codes sociosymboliques, notamment chez les plus jeunes hommes des quartiers populaires urbains.

« Après, je pense que t'as du tout entendre. Si t'interroges des jeunes et tout, Rayan, Zakaria et tout, ils te diront peut-être, "les pédés, moi j'aime pas". Mais c'est parce que quand t'es jeune, c'est comme ça. C'est nos codes de chez nous. "Ah j'aime pas les pédés", les trucs comme ça. Mais quand tu grandis, chacun fait ce qu'il veut. »

(Entretien avec Thomas, 24 ans, professeur d'EPS et entraîneur de boxe pieds-poings [93], mère profession intermédiaire, père cadre B.)

L'HOMOSOCIALITÉ

Définie par Jean Lipman-Blumen en 1976, puis popularisée par Eve Kosofsky Sedgwick en 1985, la notion d'homosocialité rend compte, à l'inverse de l'hétérosocialité, des liens sociaux qui s'établissent préférentiellement entre personnes du même sexe, en dehors d'un cadre sexuel.

Finalement, l'emploi des injures homophobes sert à marquer son appartenance au groupe de référence des hommes. L'idée que certains pugilistes, au sein de la salle, cacheraient leur homosexualité fait d'ailleurs l'objet de plaisanteries pour Thomas (24 ans, entraîneur de boxe pieds-poings), qui sous-entend ainsi la mise en danger de la réputation de son collègue : « J'en ai jamais vu. En tout cas pas à ma connaissance [rit]. Peut-être que Hugo il est gay [rit]. Non je rigole. »

Les expressions de gêne tacitement exprimées à l'encontre d'hommes gays émanent donc le plus souvent d'autres hommes, le plus souvent issus des classes populaires urbaines en quête de reconnaissance et pratiquant la boxe (Oualhaci, 2016). Reste toutefois important de noter que les comportements qui transgressent les normes classiques de genre font aussi parfois l'objet de moqueries, indépendamment des effets d'âge, de la part de personnes appartenant aux classes moyennes et supérieures. C'est l'exemple que donne Romane, 24 ans, caricaturant un boxeur gay avec un cri féminin.

Émile : « Ouais c'est ça, en fait moi je ferais pas la différence, c'est surtout ça. J'irais pas dire [rit] non, mais c'est vrai, j'irais pas dire, ah il y a un homosexuel dans le cours. »

Romane : « On le saurait même pas. Ça se trouve c'est le cas. »

Émile : « À part si il est très genré. Là oui, ça pourrait se voir. »

Romane : « Ça pourrait faire rire à la limite s'il y a un mec qui est "ah !" [elle imite un cri caricaturalement féminin]. C'est tout, mais ça ferait rire plus qu'autre chose. »

(Entretien avec Romane, 20 ans, boxe anglaise [75], étudiante en école de commerce, mère directrice générale, père CEO, et Émile, 24 ans, boxe anglaise [75], expert immobilier, mère directrice artistique, père chef d'entreprise.)

Trésorière de la section escrime au sein de l'association située en Seine-Saint-Denis, Huguette est bien plus âgée. Ancienne cadre administrative en milieu hospitalier, elle se rappelle avec amusement l'anecdote d'un arbitre dérogeant visiblement aux normes vestimentaires de son genre et qu'elle identifie dès lors comme homosexuel.

« J'avais fait rire Sofiane, parce que je lui avais raconté des petits rires sous cape. Parce qu'il y avait quelques années on avait un grand jeune de 18-20 ans, d'un autre club. C'était un arbitre. Et il était gay. Mais alors, il avait des manies. Il venait des fois avec un short rose. Et il était venu en pantalon normal. Mais le pantalon avait du mal à tenir à sa place et donc quand il se baissait, on voyait un string rose en dessous. Et donc on riait. Mais voilà, c'est tout. C'est nous qui l'avons pensé comme ça parce que vu la façon qu'il avait de marcher, de faire des gestes, bon. Mais bon bah, sans plus hein, c'est tout. C'est un gars comme un autre, un arbitre comme un autre, voilà. Ça nous avait fait rire hein, c'est tout. »

(Entretien avec Huguette, 74 ans, trésorière du club d'escrime [93], cadre administratif en hôpital à la retraite, mère sans profession, père plombier.)

Les plaisanteries ainsi faites « dans le dos » des personnes visées, homosexuelles ou supposées l'être en raison de leurs dispositions sexuelles non conformes, ne sont pas jugées condamnables : « Après t'as vu, nous, dans le 93, on aime bien charrier donc, on le charrierait pas sur ça, mais on le charrierait dans son dos, entre nous tu vois, pour rigoler et se taper des barres. Comme on fait un peu avec Céline. Mais il serait pas mal accueilli. » (Thomas, 24 ans, entraîneur pieds-poings.) Céline est une figure d'autorité au sein du club de boxe en raison de son ancienneté et de ses nombreux succès au combat. Son emprunt des comportements et des codes associés au sexe opposé fait néanmoins l'objet de moqueries récurrentes entre les boxeurs. Paradoxalement, le fait de les lui cacher est perçu comme une marque de considération : « Ça vannait quand elle était pas là, mais quand elle est là, parce qu'on la respecte, ça vannait pas. » (Youssef, 50+, entraîneur de boxe pieds-poings.)

Le corpus enquêté au sein du territoire de Seine-Saint-Denis témoigne également de l'emploi normalisé des insultes LGBTI-phobes. Tom (21 ans, escrimeur) explique par exemple y avoir recours « même si ça a rien à voir avec l'homosexualité » : « On se traite de pédé sans... Et c'est devenu banal. C'est devenu banal. » Estimant que le terme aurait été vidé de son sens à mesure de sa banalisation croissante, il évacue ainsi la dimension homophobe de sa signification. Dans le même temps, Tom estime « grave » de n'avoir jamais été réprimandé par ses différents maîtres d'armes pour le voir l'employer, admettant en creux la teneur dépréciative de l'injure. Son recours n'est pas, en effet, anodin. Pour Isabelle Clair (2012), le « pédé » est mobilisé comme une « figure repoussoir des garçons » des classes populaires, servant à « nommer les stigmates » (Goffman, 1975). Traiter quelqu'un de pédé permet d'afficher son appartenance, par opposition, au groupe des garçons hétérosexuels et conformes aux normes de leur sexe. Pareillement, l'insulte « tapette », régulièrement adressée à Laurie par les boxeurs de Seine-Saint-Denis, fonctionne comme une assignation sexuelle : « Ouais. Zakaria il me charrie. Enfin ils me charrient un peu tous, en mode tapette, des trucs comme ça. Si ils me charrient beaucoup. » (Laurie, 18 ans, boxeuse pieds-poings.)

Le recours normalisé aux rires et aux insultes LGBTI-phobes montre que la définition de l'homophobie portée par les enquêtés se limite au sens d'une homophobie de nature phobique. Selon Daniel Borrillo, l'homophobie au sens originel de « phobie » désigne « un sentiment de peur, de dégoût et de répulsion » caractérisé par l'irrationalité (Borrillo, 2019, p. 14). Cette forme émotionnelle et guidée par les affects de l'homophobie conduit à la condamnation de l'homosexualité, en l'état du mépris, de la haine et du rejet visible des personnes homosexuelles. Faire preuve d'homophobie selon cette acception, c'est ainsi refuser de s'adresser à un homosexuel ou rechigner à avoir avec lui ou elle un contact physique, en témoignent les extraits suivants d'entretien.

« Genre c'est pas parce qu'il est homosexuel que je vais lui dire de pas m'approcher ou de faire ci ou de pas faire ça ou de pas lui parler du tout. Donc non, personnellement ça me dérangerait pas. » (Entretien avec Ahmed, 22 ans, boxeur pieds-poings [93], technicien de maintenance et électricien, mère ATSEM.)

« Mais personne l'a jugé. Personne ne lui disait pas bonjour, par exemple. Personne n'allait pas faire un truc avec elle, ou n'allait pas la tenir autour du cou pour lui faire un câlin ou une bise, non, il y avait pas ça. C'était normal, c'était Céline. »

(Entretien avec Youssef, 50+, poste de direction dans la fonction publique et entraîneur de boxe pieds-poings [93], mère sans profession, père grutier.)

Ce spectre d'attitude est par ailleurs souvent doté d'une connotation psychologisante, Line Chamberland et Christelle Lebreton (2012) rappelant justement comment l'interprétation du concept d'homophobie⁴⁸ tire son origine « dans la notion de crainte ou de peur irrationnelle de l'homosexualité, laquelle déclencherait un comportement de fuite ou de volonté de destruction de la personne responsable d'une telle émotion (Wickberg, 2000, p. 46 ». Selon les autrices, cette approche émotionnelle et irrationnelle de l'homophobie a été critiquée par des chercheur·ses en sciences sociales pour sa capacité à excuser la personne homophobe en niant la part d'intentionnalité de son comportement⁴⁹. C'est pourquoi le champ scientifique intègre aujourd'hui dans sa définition la dimension sociale du terme d'homophobie permettant de rendre compte des mécanismes de production d'une hiérarchisation des sexualités dans la société. À l'instar d'Éric Fassin, ce rapport lui préfère les notions d'hétéronormativité et d'hétérosexisme qualifiant distinctement la dimension systémique du processus menant à la croyance en une supériorité de l'hétérosexualité sur l'échelle des sexualités – celles qui s'en écartent apparaissant « dans le meilleur des cas, comme incomplètes, accidentelles et perverses, dans le pire, pathologiques, criminelles, immorales et destructrices de la civilisation » (Borrillo, 2019, p. 23) – et abandonnant de sa définition son caractère individuel et pathologique. Les enquêté·es ont donc de l'homophobie une conception réductrice, si bien que les rires et les insultes LGBTI-phobes ne sont pas considérés comme problématiques. Au sens où « l'homophobie devient ainsi la gardienne des frontières sexuelles (hétéro/homo) et de celles du genre (masculin/féminin) » (Borrillo, 2019, p. 6), rires et insultes relèvent pourtant de ses expressions latentes, en marquant une infériorisation et une mise à l'écart symbolique des LGBTI+. Au même titre que des personnes qui ont fait l'objet d'une condamnation pénale, l'orientation homosexuelle constitue par exemple, selon Thomas (24 ans, entraîneur de boxe pieds-poings), un élément au-dessus duquel les boxeurs se doivent de « passer » au sein de l'espace pugilistique, révélant une mise à l'écart sur le plan symbolique.

« Nous, on a des mecs qui ont fait cinq ans de prison, on a des mecs qui sont flics, on a de tout. Ça se sait, tout le monde sait que lui il est flic, que lui il travaille à la BAC, que l'autre c'est une grosse crapule, mais tout le monde s'entend, tout le monde sourit, tout le monde rigole parce que... Nous, on est une petite famille, ça veut dire, tout le monde passe au-dessus de ça, on s'en fout. Les orientations sexuelles c'est pareil. »

(Entretien avec Thomas, 24 ans, professeur d'EPS et entraîneur de boxe pieds-poings [93], mère profession intermédiaire, père cadre B.)

En renvoyant l'homosexualité à l'idée d'une perte d'honneur pour les sujets masculins, qui déniaient ainsi leur nature sexuée, Youssef (50+, entraîneur de boxe pieds-poings) stigmatise également cette préférence sexuelle au sein du groupe des pugilistes : « Un garçon, c'est un problème de virilité et de respect de soi-même. Les mecs, ils ont un peu plus de pudeur sur cette partie-là. » L'appropriation du rôle de sexe masculin a d'ailleurs pour conséquence une « barrière à l'intimité » (Borrillo, 2019, p. 88) des hommes

⁴⁸ Parfois contestée, y compris dans le champ scientifique, la définition de l'homophobie recouvre des sens pluriels. Différemment situés selon le lieu et la voix qui les portent, ses usages occasionnent inévitablement des incompréhensions.

⁴⁹ Voir : (Fish, 2006 ; Fassin, 2005 ; Victor Janoff, 2007).

hétérosexuels : « Après, on est tous croyants à [...], en tout cas dans le staff, mais c'est pas pour ça qu'il serait mal accueilli. Il s'entraînerait comme tout le monde. Après je suis pas sûr qu'il y ait des mecs qui veuillent se doucher quand il est là quoi [rit]. » (Thomas, 24 ans, entraîneur de boxe pieds-poings.) La douche collective cristallise les craintes que ce moment soit rapporté à une situation de promiscuité sexuelle.

« Je pense que comme c'est un sport de combat quand même, c'est comme les rugbymans, c'est un peu plus compliqué pour un garçon de dire. Bien souvent nous par exemple, dans le coin où on évolue, c'est les quartiers sensibles, c'est la banlieue, c'est compliqué de venir et de dire "t'es", on va dire, "t'es un black, un Maghrébin d'origine, ou même un français lambda hein, un blanc de souche", on va dire ça entre guillemets, même si j'aime pas dire ça. T'es dans le quartier t'arrives dans une salle et tu dis "je suis gay", les mecs ils te regardent autrement hein. Dans les douches, attention quoi, ils se douchent plus avec toi quoi. »

(Entretien avec Youssef, 50+, poste de direction dans la fonction publique et entraîneur de boxe pieds-poings [93], mère sans profession, père grutier.)

Tous les sportifs de l'association située dans le département de la Seine-Saint-Denis précisent ne pas retirer leurs caleçons dans les vestiaires. Parmi les raisons qui poussent les jeunes hommes des classes populaires urbaines à porter leur caleçon sous la douche, Akim Oualhaci interroge le rôle éventuel de « l'héritage culturel transmis par les parents (immigrants ou d'origine immigrée, musulman et/ou traditionaliste) ».

Enquêtrice : « Les douches collectives te dérangent ? »

Robin : « Franchement si, il y a certains trucs qui me dérangent, mais après, on y va, on regarde pas. Je sais qu'il y a plein de mecs, bon après c'est stéréotype, stéréotype, mais c'est vrai que sur Paris, surtout nous, dans le 93, jamais on va se dire, on va aller aux douches collectives, on va se doucher tout nus. »

Enquêtrice : « Les gens se douchent pas tout nus ? »

Robin : « Non. Moi non en tout cas. »

Enquêtrice : « Vous gardez votre caleçon. »

Robin : « Voilà. C'est comme si on était en maillot de bain, on va dans les douches, on discute. Mais par exemple, il y a d'autres personnes qui se mettent à poil. Nous, on le fait pas. »

Enquêtrice : « Et pourquoi ? »

Robin : « Je sais pas, c'est une très bonne question. »

(Entretien avec Robin, 20 ans, escrimeur [93], étudiant en STAPS, mère cheffe de projet.)

Ahmed : « Non, du moment qu'ils se mettent pas nus c'est bon [rit]. »

Enquêtrice : « Ah je pensais que vous vous douchiez nus. »

Ahmed : « Ah non non ! Non non, on est en caleçon. Quand ils sont tout nus, c'est dérangeant, c'est très gênant, vous vous imaginez ? Non. Nous, c'est en caleçon. [rit]. Des fois, deux trois vieux ils se mettent tout nus mais c'est dérangeant un peu [rit]. Pas tout le temps, mais des fois il y a un vieux, tu sais, il se met tout nu. Mais sinon il se met tout le temps en caleçon et c'est mieux comme ça hein parce que... C'est très dérangeant [rit]. »

(Entretien avec Ahmed, 22 ans, boxeur pieds-poings [93], technicien de maintenance et électricien, mère ATSEM.)

Il semble toutefois au sociologue « qu'il s'agit aussi d'une stratégie visant à neutraliser l'aspect homoérotique de la situation dans un environnement masculin et viriliste » (Oualhaci, 2016, p. 82). L'homophobie transparait ainsi entre les lignes, au travers de la production de préjugés. Outre l'idée selon laquelle les hommes gays seraient caractérisés par une nature plus fragile et vulnérable, Thomas véhicule le portrait caricatural d'un homosexuel séducteur, mobilisé comme figure repoussoir : « Chacun fait ce qu'il veut de sa vie hein. Tant qu'on n'a pas un mec qui arrive, qui mate tout le monde et qui dévisage tout le monde, comme s'il voulait tous les croquer... » (Thomas, 24 ans, entraîneur de boxe pieds-poings.) Le rejet exprimé par les enquêtés des classes populaires urbaines à l'évocation hypothétique d'une situation d'intimité entre des sportifs hétérosexuels et un homme gay s'ancre aussi, sans doute, dans de tels *a priori*. L'inquiétude qui peut naître est conjurée par les plaisanteries, à

l'exemple de Youssef, entraîneur de boxe pieds-poings, criant à un sportif « il veut me pécho », après l'avoir désigné comme séducteur, provoquant les rires de la salle.

Une influence mesurée de l'appartenance religieuse sur l'approche de l'homosexualité en contexte sportif

Les réflexions méthodologiques produites en début de chapitre ont souligné l'importance, pour traiter la question des LGBTI-phobies en contexte sportif, d'être attentif à ce qui se dérobe aux regards. J'ai ainsi détaillé la dimension genrée de l'homophobie, laquelle se révèle en négatif, à partir du constat d'une invisibilisation des hommes gays, quels que soient le lieu et le type de la pratique sportive. Si l'homosexualité masculine est absente aux yeux des sportif·ves, elle surgit en effet de manière implicite dans l'usage des blagues et des insultes à caractère LGBTI-phobes, sanctionnant les pratiques qui se défont du virilisme. Suite à ces observations, **la fin de ce chapitre s'attelle à documenter les liens éventuellement noués entre l'appartenance religieuse des enquêté·es et leur approche de l'homosexualité en et hors des situations sportives.**

Entre communautarisation et individualisation du croire des enquêté·es de confession musulmane

Même s'il existe « une diversité d'opinions parmi les juristes sur ce que pensait le prophète » (Hamel, 2003, p. 246), les différentes écoles juridiques (le hanafisme, le shafiisme, le malikisme et le hanbalisme) qui ont été fondées de manière à proposer « différentes méthodes d'interprétation des textes fondateurs⁵⁰ » (Hamel, 2003, p. 242), « considèrent toutes la sodomie entre hommes et les pratiques sexuelles entre femmes comme illicites » (Hamel, 2003, p. 246). Leurs divergences portent au final sur « la sévérité de la sanction devant être appliquée à la sodomie entre hommes et sur l'attitude à adopter à l'égard de la sexualité entre femmes » (Hamel, 2003, p. 246). L'analyse réalisée par Abdelwahab Bouhdiba (2010) de la place et la fonction de la sexualité dans les sociétés arabo-musulmanes met en évidence les quatre catégories de personnes susceptibles de subir la colère de Dieu : « Les hommes qui se travestissent en femmes et les femmes qui se travestissent en hommes, ceux qui couchent avec les animaux, et ceux qui couchent avec des hommes⁵¹. »

Cela étant, il convient d'observer le rapport à l'homosexualité de la population enquêtée de musulmans nés et vivants en France. 10 personnes du panel enquêté se déclarent musulmanes. Presque toutes sont des boxeurs et des boxeuses, majoritairement adhérent·es et entraîneur·ses de l'association située dans le département de la Seine-Saint-Denis dont il sera de ce fait essentiellement question dans le cadre de cette sous-partie. Descendant·es de l'immigration nord-africaine, ils et elles appartiennent aux classes populaires et moyennes et sont généralement peu doté·es en capital scolaire. Un enquêté musulman seulement appartient à la classe moyenne supérieure. Ingénieur informatique et né au Maroc, il pratique l'escrime à haut niveau, au sein de l'association située dans le centre ouest de Paris.

⁵⁰ Le Coran et les recueils de hadiths.

⁵¹ https://www.lemonde.fr/le-monde-des-religions/article/2021/06/26/la-bible-le-coran-et-l-homosexualite-pourquoi-tant-de-reprobation_6085786_6038514.html

Selon une enquête réalisée en 2019 par l'IFOP, « Le regard des Français sur l'homosexualité et la place des LGBT dans la société »⁵², les musulmans sont 63 % à considérer l'homosexualité comme une « maladie » ou une « perversion sexuelle », loin devant les personnes sans religion (10 %) ou les catholiques (14 %) et catholiques pratiquants (20 %). Concernant les enquêtés musulman-es rencontrés dans le cadre de cette enquête, l'intensité exprimée de leur croyance est majoritairement élevée. Seul Yassine, qui pratique l'escrime au centre ouest de Paris, déclare un rapport plus distancié à sa religion. Se décrivant comme « musulman de nom », il explique ne pas connaître « le détail du détail » et avoir reçu une éducation ouverte à la question de l'homosexualité.

« Moi, même le travail, ma vie personnelle, ma vie sociale, ma vie sportive, l'homosexualité, etc., même mes parents, ils m'ont appris ça quand j'étais jeune ; chacun est libre, chacun a sa liberté de penser, sa croyance, ce qu'il veut, ce qu'il va faire. Après, l'homosexualité, bisexuel, etc., pour moi il y a aucun problème là-dessus, franchement, ça me dérange pas. »

(Entretien avec Yassine, 27 ans, escrimeur [75], ingénieur informatique, mère sans profession, père professeur du secondaire.)

Pour appuyer l'idée que ça ne lui « crée aucun problème », il ajoute avoir « des amis proches qui sont homosexuels et bisexuels ». Outre Yassine, les enquêtés de confession musulmane rencontrés pratiquent presque tous et toutes leur sport au sein de l'association située en Seine-Saint-Denis et s'accordent généralement sur l'interdit religieux porté sur les relations homosexuelles : « Ouais, c'est interdit quoi. » (Ahmed, 22 ans, boxeur pieds-poings.) Entraîneur de boxe pieds-poings dans le département du 93, Youssef considère que « si t'es religieux, bah tu sais que tu peux pas, donc tu l'es pas. Tu vois ce que je veux dire, indirectement, l'un dans l'autre, c'est compliqué à assimiler les deux ». Entraîneur de boxe au sein de l'association localisée dans le centre ouest de Paris, Issa considère aussi que « la religion te l'interdit ». Pour justifier sa catégorisation de l'homosexualité du côté des comportements déviants, il choisit toutefois de placer sa subjectivité au-devant des prescriptions religieuses. Il accorde ainsi plus de place à l'argument d'un ordre naturel des choses, mobilisant au passage la référence au déterminisme biologique.

« Pour moi, la nature a fait que l'homme et la femme doivent être unis ensemble. Moi, je pense que c'est la nature qui veut ça. Après, l'humain fait que, soit l'évolution, les gens changent, je sais pas. On sait pas pourquoi, voilà. Je m'arrête là. Je vais pas plus loin. Ta religion, elle te l'interdit oui, certes, c'est vrai. Mais avant ma religion, je pense que même moi je ne l'accepterais pas. Je n'irais pas vers... Je me sens pas aller vers un homme en fait. C'est pas un truc... Voilà. La religion te l'interdit, peut-être qu'il y a des religions qui te l'interdisent, mais moi, la nature a fait que l'homme et la femme, pour avoir un bébé, aujourd'hui, c'est ça. L'union fait que ça. Et l'attraction surtout. C'est ça. En tant qu'homme, je suis plus attirée vers les femmes. Pourquoi je vais me poser d'autres questions ? »

(Entretien avec Issa, 40 ans, boxe anglaise [75], entraîneur de boxe anglaise et responsable dans une entreprise de livraison, mère sans profession, père éboueur.)

En reléguant la question religieuse au marge de son discours sur l'homosexualité, Issa recentre ainsi le débat sur sa propre individualité, en faisant appel au principe d'évidence. C'est son expérience personnelle du désir hétérosexuel qui fait naturellement autorité.

Bien que personnellement opposés à l'homosexualité, tous les membres du corpus d'enquêtés musulman-es affirment cependant ne pas être indisposés à l'idée qu'une personne homosexuelle pratique l'escrime ou la boxe au sein de la même association sportive.

⁵² https://www.ifop.com/wp-content/uploads/2019/06/116079_ifop_FJR_2019.06.24.pdf

« Je suis croyante, mais à côté, j'ai été en études de SES [spécialité sciences économiques et sociales] et tout, donc ces questions-là, je m'y intéresse. Il y a vraiment pas de tabou sur ça. Donc, moi, personnellement, ça me dérange pas du tout qu'il y ait des personnes LGBT qui fassent du sport. C'est des personnes comme tout le monde, donc non, ça me dérange pas. Après, ça dérangerait pourquoi ? »

(Entretien avec Sherine, 18 ans, boxeuse pieds-poings [93], étudiante en école d'architecture, mère secrétaire médicale, père mécanicien.)

En tant qu'individu potentiellement victime de discrimination en raison de ses convictions religieuses et de sa décision de porter le voile islamique, Sherine affirme même l'importance de promouvoir une logique de solidarité avec les personnes LGBTI+.

« Mais je suis pas d'accord avec les personnes qui les discriminent. Je pars du principe que tout le monde devrait s'en foutre. Parce que, eux, ils subissent une discrimination comme moi, par exemple, je peux en subir. Je suis voilée, donc je subis entre guillemets. Bon, j'en ai pas subi, mais je peux subir des discriminations que eux aussi subissent, donc ce serait pas logique de dire "oui, nous, on est discriminés, ça se fait pas", et que eux aussi, leur discrimination on la prend pas en compte. »

(Entretien avec Sherine, 18 ans, boxeuse pieds-poings [93], étudiante en école d'architecture, mère secrétaire médicale, père mécanicien.)

Sherine accorde également de l'importance à dissocier la pratique – ici homosexuelle et réprouvée en tant que péché –, et la personne, qu'il s'agit selon elle de toujours respecter.

« Mais déjà, nous, c'est pas l'homosexualité qui est pas acceptée parce que ça, ça se contrôle pas. C'est les actes qui sont blâmés, mais en soi, ce que tu ressens, c'est ce que tu ressens, tu peux pas aller à l'encontre de tes sentiments. Donc ça, c'est pas blâmé. Du coup, en soi, moi, personnellement, j'ai côtoyé des personnes qui sont homosexuelles, ça me dérange pas du tout tant qu'il y a pas de discours haineux ou quoi que ce soit, il y a pas de problème pour ma part. Chacun fait sa vie. »

(Entretien avec Sherine, 18 ans, boxeuse pieds-poings [93], étudiante en école d'architecture, mère secrétaire médicale, père mécanicien.)

Cette distinction disqualifie, à ses yeux, la présomption d'homophobie. En réalité, leurs propos distinguent très clairement les règles de leur croyance quant à l'éthique sexuelle et familiale, qu'ils et elles semblent prendre soin de respecter dans leur vie personnelle, et le comportement d'autres personnes qui, s'il déroge éventuellement aux principes religieux, ne les regarderait pas.

« Moi, je suis d'avis que chacun fait ce qu'il veut tant que c'est dans le respect des autres. En fait, nous, en tant que croyants, on n'est pas pour, entre guillemets, l'homosexualité, au sein de notre communauté. C'est quelque chose qui normalement, dans la religion, n'est pas accepté. »

(Entretien avec Sherine, 18 ans, boxeuse pieds-poings [93], étudiante en école d'architecture, mère secrétaire médicale, père mécanicien.)

Pour Sherine, l'interdit religieux semble ne finalement s'appliquer qu'au « nous » musulman quand, pour d'autres enquêtés, il ne les concerne qu'en propre. Entraîneur de boxe pieds-poings, Youssef estime par exemple que : « Dans les faits, croyant c'est ça hein, c'est chacun fait ce qu'il entend hein. Moi je suis croyant, je vais pas le faire. Toi tu veux le faire, tu le fais, c'est ton problème. » Pour Ahmed également, il « faut savoir faire la différence en gros entre le personnel et la boxe » (Ahmed, 22 ans, boxeur pieds-poings). Zakaria précise enfin être « croyant, mais chacun il fait comme il veut hein. Tu veux aimer les garçons, tu veux aimer les garçons. Chacun est libre ! » (Zakaria, 19 ans, boxeur pieds-poings). Ces propos illustrent, de la part de la population musulmane enquêtée, une volonté de privatisation des normes divines, confirmant un constat déjà posé par Jocelyne Cesari au milieu des années 1990 sur « la majorité des nouvelles générations nées ou scolarisées en France. Pour celles-ci, la référence islamique est positionnée dans la sphère personnelle voire intime, sans véritable conséquence sur les comportements en société » (Cesari, 1995). Les extraits suivants des entretiens de Thomas et Rania, tous deux pugilistes dans la même association sportive de Seine-Saint-Denis, confirment l'analyse d'une individualisation de la croyance.

« En islam, le bon croyant, sa religion, il la vit avec lui-même. Ça veut dire, en gros, t'es gay, t'es gay, c'est ta vie, c'est ton histoire. Moi perso, je le serai pas parce que je sais que c'est prohibé par la religion et tout. Mais toi tu l'es, tu l'es. Je pense pas que... demain il y a un gay, je pense pas que Youssef il lui dira "tu vas aller en enfer" tu vois [rit]. Chacun pense ses trucs et, en tout cas nous, vis-à-vis de la religion, moi en tout cas, j'accepte tout le monde. Demain ma sœur, elle me dit elle est lesbienne, bah t'es lesbienne, qu'est-ce que tu veux que je te dise ? On n'a pas de tabou. En tout cas moi, perso, j'ai pas de tabou avec ça. Quelqu'un qui est gay, il est gay. »

(Entretien avec Thomas, 24 ans, professeur d'EPS et entraîneur de boxe pieds-poings [93], mère profession intermédiaire, père cadre B.)

« Je pars du principe que c'est ma croyance, et pas la croyance de tout le monde déjà. Et quand on part de ce principe-là, déjà ça change une vision. Et je pars du principe que c'est sa vie et quoi qu'il arrive c'est pas moi qui fais ça. C'est sa vie, et je la prends avec. [...] C'est ma croyance à moi. Si la personne y croit pas, elle y croit pas, si elle est homo ou elle est pas homo... C'est comme moi, si je peux faire quelque chose d'une autre croyance qui n'accepterait pas, et pourtant on est amies. J'oblige pas les autres à avoir les mêmes principes que moi, en fait. »

(Entretien avec Rania, 20 ans, boxeuse pieds-poings [93], aide à domicile, mère agent d'entretien.)

Aucun-e des enquêté-es musulman-es n'affirme d'ailleurs avoir participé aux manifestations organisées par La manif pour tous (LMPT) contre l'extension du mariage et de l'adoption aux couples de même sexe. Certain-es, comme Issa, peinent même à se remémorer cette mobilisation, majoritairement constituée par des catholiques caractérisés par une forte observance pratiquante.

« Peut-être que c'est pas mon combat ou... je sais pas. Mais j'ai même pas suivi pour te dire. C'était la manif contre ou ? [...] Ouais, ils font ce qu'ils veulent après, moi j'étais pas contre... Après non, mariage pour tous, c'est vrai que non, ils auraient peut-être pu changer de nom, pacser, je sais pas. Mais pourquoi j'irais ? On est dans une société qui l'accepte donc je serais pas contre. Chacun il fait sa vie [rit]. Ça les regarde. Tu fais ce que tu veux. »

(Entretien avec Issa, 40 ans, boxe anglaise [75], entraîneur de boxe anglaise et responsable dans une entreprise de livraison, mère sans profession, père éboueur.)

La mobilisation dans et autour de LMPT a en effet été portée, à droite de l'échiquier politique, par une stratégie de « distinction politique » (Raison du Cleuziou, 2019, p. 377) dite de « patrimonialisation » (*Ibid.*, p. 375) du catholicisme. Considérant être les dépositaires légitimes du système de valeurs constituant la France, ces manifestant-es ont constitué le catholicisme en patrimoine civilisationnel à préserver⁵³, éloignant des intérêts de cette mobilisation des musulman-es qui, selon Issa, participeraient moins à la vie politique.

« Non, j'y ai pas réfléchi. Franchement non. Déjà je vais rarement à des manif, de manière générale. Très, très rarement. Ça dépend aussi de la culture. Aujourd'hui, tu regardes les musulmans, ils sont pas beaucoup dans les manif hein. Dans tout ce qui se passe, on entend que parler d'eux, et pourtant, tu les vois pas dehors en train de manifester pour dire voilà. Et pourtant c'est la première religion au monde. »

(Entretien avec Issa, 40 ans, boxe anglaise [75], entraîneur de boxe anglaise et responsable dans une entreprise de livraison, mère sans profession, père éboueur.)

Pour Jocelyne Césari (2004, p. 72), « être musulman en Europe et aux États-Unis revient à faire sortir le lien à l'islam de son évidence, de son statut de donnée communautaire, culturel ou social, pour le faire entrer dans la sphère des choix individuels et donc du questionnement ». Thomas considère ainsi la possibilité d'intégrer à l'interprétation de la religion la notion de relativité, et de porter, selon le vécu individuel, des visions distinctes de l'islam. « Nombreux sont en effet les musulmans qui ne font pas de la référence à l'islam comme foi

⁵³ Issus de réseaux préexistants – dont la mobilisation anti-genre constitue l'un des principaux creusets (Garbagnoli et Prearo, 2017) – les entrepreneurs de cette « croisade morale » (Mathieu, 2009) l'ont structurée autour d'une matrice catholique. C'est l'appartenance à un catholicisme d'inspiration intégraliste qui est apparue motrice pour l'engagement dans cette contre-mobilisation. Celle-ci a, en même temps, œuvré au renforcement des sociabilités et à la création de nouvelles formes de politisation et de vocations militantes dans la continuité, depuis les années 1990, d'un « renouvellement des stratégies de visibilités » (Raison du Cleuziou, 2019, p. 83) du catholicisme observant. Voir aussi : (Pelletier, 2016).

l'unique prisme à partir duquel ils interprètent la réalité quotidienne et agissent dans la société. » (Fregosi, 2009). Si l'homosexualité est prohibée dans son interprétation personnelle de l'islam, Thomas comprend toutefois la possibilité de lier pratique religieuse et identité homosexuelle.

« Tu sais, il y en a qui sont gay, mais ils vont suivre une religion. [...] Sur les réseaux, des fois ça en parle, des fois je regarde un peu ce qui se raconte. La religion, elle se vit avec soi-même, selon toi, comment tu l'interprètes, comment tu la vis. Il y en a qui vont te dire, faut faire exploser des bombes, il y en a qui vont te dire, chacun fait ce qu'il veut. Tant que les convictions de chacun dérangent pas l'autre, c'est bon. »

(Entretien avec Thomas, 24 ans, professeur d'EPS et entraîneur de boxe pieds-poings [93], mère profession intermédiaire, père cadre B.)

Le processus d'individualisation du religieux dans les sociétés occidentales sécularisées accroît en effet la dissociation entre l'identité islamique et l'identité culturelle. Ces enquêtés ne perçoivent ainsi aucune incompatibilité entre le fait de soutenir des positions d'ordre moral et religieux sur le plan personnel, et d'entretenir des liens d'amitié avec des personnes homosexuelles. Céline est ainsi lesbienne et pleinement intégrée au sein du club de boxe pieds-poings situé en Seine-Saint-Denis : « Quand Céline on a su qu'elle était lesbienne, ça nous a pas dérangés pour autant. C'est pas pour ça qu'on va se dire c'est une mauvaise personne. Après voilà, religieusement, on sait que bon, c'est pas top. Mais bon. » (Thomas.) Les liens forts, par exemple, tissés entre Rania et Céline, s'affranchissent de la question de l'orientation sexuelle, laquelle reste cantonnée au domaine privé : « Comme Céline, c'est comme une grande sœur pour moi, et pourtant elle l'est, et pourtant je suis musulmane et ça pose pas de problème. Parce que c'est sa vie. Ma croyance, elle rentre pas en compte, déjà dans le sport et elle rentre pas en compte dans mes amitiés. » (Rania.) Plusieurs aspects président à l'acceptation de l'homosexualité de Céline par les boxeurs-ses de Seine-Saint-Denis, en dépit de leur croyance musulmane. Au travers des propos de Rania, transparait, d'une part, l'adhésion à l'idéologie universaliste du sport, indifférente aux spécificités individuelles dont fait notamment partie la question de l'orientation sexuelle des pugilistes. D'autre part, la neutralisation des marqueurs sexuels en contexte sportif est directement dépendante d'une posture d'individualisation du croire en même temps que d'une tendance à valoriser des normes de pudeur et de décence. Céline attribue en effet l'évacuation de la dimension sexuelle des relations à l'appartenance religieuse majoritaire au sein de la salle de boxe.

« [Blanc.] Alors déjà, franchement, je pense vraiment que... il y a une majorité musulmane tu vois, et que dans la religion en soi, ils sont archipudiques. Et que du coup, vu que la majorité à la salle, c'est des musulmans, ça instaure ça. Et de toute façon on traîne tous ensemble, donc on a ce... Ça reste comme ça. »

(Entretien avec Céline, 30 ans, boxeuse pieds-poings [93], entraîneuse, parents sans profession.)

Des jeux amoureux peuvent éventuellement s'instaurer entre certains et certaines pugilistes, mais ils n'ont lieu, selon elle, qu'avec beaucoup de discrétion. Les relations sentimentales et sexuelles sont plus généralement maintenues à distance de la salle de boxe. Si certaines femmes qui pratiquent par exemple la boxe en non-mixité le samedi matin manifestent leur intérêt pour intégrer les cours en mixité, elles se retiennent néanmoins de s'y rendre pour des raisons de « pudeur ». Leurs époux fréquentant les cours mixtes ne seraient en effet pas « jaloux », mais « gênés » par leur présence au sein de la salle. À cet égard, elles mentionnent notamment certaines positions sexualisées telles que les squats, qui leur apparaissent problématiques à exécuter en contexte mixte. Pour se sentir plus à l'aise et éviter de penser leurs pratiques vestimentaires et corporelles au cours de la pratique sportive, elles déclarent ainsi leur préférence pour un entre-soi sexué, à l'écart des regards masculins. Sans doute peut-on également voir les pratiques conjugales de Céline au sein de la salle de boxe comme une conséquence de l'adhésion

majoritaire des pugilistes à la religion musulmane. Lorsqu'elle se rend occasionnellement à la salle de boxe en compagnie de sa petite amie, elle ne l'introduit en effet pas explicitement comme telle.

Enquêtrice : « Vous vous êtes présentées comme copines ou vous préférez ne pas en parler ? »

Céline : « On se présente pas [rit]. En fait, c'est natu... »

Petite amie de Céline : « Bah, on est arrivées ensemble en fait. »

Céline : « Voilà, on est arrivées ensemble, peu importe si je viens avec un garçon ou avec une copine ou quoi, il y a une personne qui va me dire, c'est qui ? Je vais dire voilà, Sandra, Youssef et basta. »

Enquêtrice : « Oui, c'est lié au respect de la vie privée. »

Céline : « Voilà, exactement. Chacun a sa vie privée et il y a pas de... On n'est pas là à étaler... J'ai pas honte ou quoi que ce soit, mais je pars du principe que... C'est Sandra qui vient s'entraîner, en tant que personne, elle, sa propre personne. Et non pas Sandra ma copine qui vient s'entraîner. Pour moi, je pars du principe que... Après voilà, mes proches ils savent. Ils me posent pas de questions ou quoi. Ils vont s'intéresser à elle comme ils s'intéresseraient à n'importe qui, qui vient à la salle. »

(Entretien avec Céline, 30 ans, boxeuse pieds-poings [93], entraîneuse, parents sans profession.)

Céline justifie ce choix du non-dit de la relation par le caractère d'évidence et de naturalité que revêt son homosexualité auprès des autres pugilistes. Elle convoque aussi l'importance de respecter d'une part sa vie privée, et d'autre part sa compagne en tant que sujet doté de son individualité, détaché du couple. On peut aussi avancer une autre explication et faire l'hypothèse qu'il s'agit de respecter les conventions religieuses de pudeur liées aux relations sentimentales et sexuelles dans le cadre sportif. Il me semble au final que ces conventions introduisent un double mouvement, à la fois facilitateur et limitant relativement à l'inclusion de l'homosexualité féminine au sein de la salle. Elles offrent un contexte favorisant l'intégration en impliquant une absence de considération pour la dimension sexuelle et privée des individus. En même temps, le respect des conventions religieuses de pudeur au sein de la salle réduit l'expérience de cette intégration en occultant la dimension conjugale de l'identité lesbienne. Or, si l'invisibilisation de la vie sexuelle et amoureuse des boxeurs-ses ne porte pas à conséquence pour les hétérosexuel·les, elle présente davantage d'implication pour les sujets LGB minorisés, historiquement marqués par l'expérience du « placard » et dont la reconnaissance sociale passe par une revendication politique de la dimension sexuelle de leur identité.

Des modalités distinctes, mais privatisées de la variable catholique dans le contexte de l'exculturation

La réprobation contemporaine de l'Église et du christianisme envers l'homosexualité tire sa justification des écrits de la Bible⁵⁴ et s'inscrit dans une condamnation plus large de toute union charnelle dont l'objet ne se destine pas potentiellement à la procréation. Les rapports homosexuels, affiliés à la catégorie des péchés, défient « l'ordre sexué et sexuel » (Garbagnoli et Prearo, 2017, p. 30) tel que défini par le Vatican. La vocation catholique de l'homme se réalise notamment dans le cadre d'une sexualité procréative, en ce sens qu'il incombe à l'homme et à la femme la responsabilité conjointe de donner la vie, puis d'assurer

⁵⁴ On trouve déjà les preuves d'une hostilité envers l'homosexualité dans l'Ancien Testament. L'une des plus connues est tirée du livre de la Genèse, lequel rapporte les récits de la destruction par Dieu des villes de Sodome et de Gomorre en raison des mœurs de ses habitants. Ces derniers sont en effet accusés d'avoir manqué à leur devoir d'hospitalité et d'avoir souhaité « connaître » leurs visiteurs ; deux anges envoyés par Dieu. S'il n'a pas de tout temps été considéré comme tel, le verbe « connaître » est *a priori* un euphémisme désignant une relation sexuelle, ici appliquée à des rapports entre personnes de même sexe. La lecture de ce châtiment a donc progressivement été interprétée par la tradition chrétienne comme une condamnation des relations homosexuelles. Ces dernières sont par ailleurs explicitement désignées comme des interdits sexuels dans le livre du Lévitique qui les qualifie d'« abominations ». Quant au Nouveau Testament, bien que la doctrine du Christ issue des Évangiles soit exempte de références à la question homosexuelle, les épîtres de Paul s'inscrivent aussi dans la condamnation formelle de l'homosexualité. La Patristique – on pense particulièrement aux *Confessions* d'Augustin – puis, plus tard, la pensée scolastique – au travers notamment des écrits de Thomas d'Aquin – achèveront de diffuser cette pensée anti-homosexualité. Pour un exposé approfondi d'une histoire de l'homophobie dans la tradition judéo-chrétienne, voir : (Borrillo, 2019, p. 39-53 ; Revol, 2003, p. 63-65).

les devoirs de transmission et d'éducation. En lieu et place des condamnations à mort ordonnées au nom de Dieu jusqu'à la Révolution française, la posture adoptée par le magistère romain envers celles et ceux qui éprouvent une attirance pour les personnes de leur sexe prend désormais la forme d'un accueil compassionnel⁵⁵. Cette posture s'appuie sur un corpus théologique dont le Catéchisme fait partie et qui se constitue selon Céline Béraud⁵⁶ à partir des années 1970. L'Église doit alors affronter un certain nombre d'évolutions sociales et de progrès techniques sur le plan notamment des questions de bioéthique, qui viennent interroger les principes fondamentaux de l'éthique sexuelle catholique. C'est dans ce contexte que l'Église entreprend de réaffirmer son positionnement à l'endroit de l'homosexualité et, plus largement, de la sexualité. Ce discours romain, porté ensuite par l'épiscopat français, notamment au moment des débats initiés autour de la question du PACS, témoigne notamment d'une circulation des arguments contre l'institutionnalisation des unions de même sexe⁵⁷. La distinction hiérarchique et de nature établie par le corpus romain entre les conjugalités hétérosexuelle et homosexuelle soutient une théorisation spécifique de la différence sexuelle. La doctrine catholique considère en effet la manifestation d'un désir homosexuel comme l'expression d'une incapacité à reconnaître l'autre, cet autre étant réduit à la seule dimension de sa sexualité.

Il s'agit, cela étant posé, de détailler l'approche de l'homosexualité de la population de catholiques au sein du corpus enquêté. Sept sportif·ves (5 escrimeur·ses et 2 boxeur·ses) occupent des positions sociales plus favorisées que les enquêté·es musulman·es au sein de la structure sociale. Ils et elles appartiennent en effet aux fractions des classes moyennes et supérieures, et pratiquent majoritairement la boxe anglaise ou l'escrime au sein de l'association située dans le centre ouest de Paris. Un escrimeur et une escrimeuse catholiques des classes moyennes sont sinon inscrits dans le club situé en Seine-Saint-Denis.

Si les enquêté·es considérées se caractérisent par des modalités distinctes d'expression de la variable catholique, nous verrons qu'ils sont aussi une illustration de la privatisation des identités religieuses dans le contexte de l'exculturation. Dès lors, tous et toutes manifestent leur intériorisation d'une culture de l'égalité des sexes et des sexualités minoritaires en et hors contexte sportif. Le faible niveau de pratique du premier groupe d'enquêté·es influence des attitudes positives à l'égard de la question LGBTI+. Un second groupe d'enquêté·es se distingue par un rapport ambivalent à l'homosexualité, guidé soit par une appartenance catholique s'exprimant sous le régime de l'intensité, soit par une socialisation religieuse réalisée à travers l'éducation familiale en mesure de structurer durablement les valeurs et les représentations.

Des attitudes positives à l'égard des personnes LGBTI+ associées à un faible niveau d'intégration religieuse

À la différence des enquêté·es de confession musulmane, ils et elles sont plus souvent éloigné·es de la pratique et de l'institution ecclésiale. Quatre enquêté·es – Nathan, Sonia, Mattieu et Robin – dont l'identité religieuse, héritée de leur socialisation familiale, ne s'accompagne pas d'une stricte déférence envers l'institution romaine se déclarent ainsi croyant·es catholiques, mais non-pratiquant·es ou « pas très

⁵⁵ Pour Jean-Paul II, les homosexuels sont par exemple des « blessés de la vie », marqués par la souffrance et à la recherche de paroles de réconfort (Jean Paul II, 1999).

⁵⁶ Intervention du séminaire 2018/2019 « Théologie et parenté : la fabrication de la norme catholique sur les commencements de la vie à l'épreuve des biotechnologies » dirigé par Séverine Mathieu et Enric Porqueres à l'EHESS.

⁵⁷ On trouve par exemple dans un des quelques textes issus de ce corpus la justification de l'idée d'une application illégitime du principe de non-discrimination à l'orientation sexuelle dans certains domaines. *La Lettre de la Congrégation pour la doctrine de la foi. Observation au sujet des propositions de loi sur la non-discrimination des personnes homosexuelles* publiée en 1992 justifie en effet la discrimination en fonction de l'orientation sexuelle dans le cadre de « l'adoption des enfants, l'emploi d'enseignants, les besoins de logement ». Voir : vatican.va [en ligne](#).

pratiquant(es) ». Leur faible niveau d'intégration religieuse et/ou l'éducation ouverte à la question LGBTI+ reçue dans le cadre familial les amène ainsi à ne pas considérer d'incompatibilité entre catholicisme et homosexualité. Un tel désaccord avec la position de l'Église est ainsi souligné par Nathan.

« J'ai aucun souci avec ça, et c'est certainement pas l'Église catholique qui va me dicter si je dois être tolérant ou pas envers ces personnes-là. C'est mon point de vue et c'est la société dans laquelle j'ai grandi donc, pour moi, il y a aucun problème avec ça, mais je reste croyant et je suis en désaccord avec les personnes, avec l'Église en général, sur ce sujet-là si elle s'exprime, ou même les récents scandales de pédophilie, c'est quelque chose qui me dégoûte, et l'Église peut parfois me dégoûter, mais faut dissocier l'Église et la croyance, la religion. »

(Entretien avec Nathan, 29 ans, boxe anglaise [75], ingénieur, mère sans profession, père ingénieur informatique.)

Évoquant le dévoilement des scandales sexuels de l'Église⁵⁸ (Béraud, 2021), Nathan marque sa distance avec une institution dont il explique ne pas partager tous les principes. Il n'a d'ailleurs pas participé aux manifestations contre l'élargissement du mariage aux couples de même sexe et estime que la communauté catholique se doit d'« évoluer avec son temps », à l'image, selon lui, des membres de sa famille : « On n'est pas une famille qui restait en marge et qui regrette l'ancien temps. On a tous évolué avec la société dans laquelle on vit. » À 21 ans, Sonia pratique l'escrime à haut niveau. Réunionnaise, sa croyance religieuse est héritée d'une éducation catholique engagée, au cours de sa socialisation primaire, à l'initiative de ses parents. Si elle pratique moins depuis qu'elle a fait l'expérience conjointe d'une mobilité en métropole et de l'astreinte à un rythme intense de compétition, elle explique se rendre à l'Église quand elle retourne à la Réunion. Sonia évoque au cours de l'entretien des conflits familiaux nés en raison du coming out de sa sœur, lesbienne. Comme Nathan, elle considère que la croyance catholique est compatible avec l'homosexualité, au contraire notamment de sa mère, dont elle impute l'intolérance à un effet de génération.

« Moi j'ai toujours dit à ma mère que, OK, elle a été éduquée comme ça, mais c'était il y a longtemps. Je lui ai pas dit qu'elle était vieille, mais je lui ai dit que c'était il y a un bout de temps. Et je lui ai dit que les temps ont évolué et que maintenant c'est quelque chose de normal. Et elle m'a dit "ouais, mais tu comprends", genre "j'accepte, mais c'est bizarre". Mais c'est vraiment la génération d'avant, enfin même deux générations avant parce que ma sœur elle est de 88. Et ma mère, elle est plus vieille, de 66 il me semble. Du coup, même mes cousins qui ont à peu près l'âge de ma sœur, ça pose pas de problème, ils ont aucun problème avec ça. C'est vraiment, plus dans la génération des oncles, mères. »

(Entretien avec Sonia, 21 ans, escrimeuse [75], étudiante à l'Insep, mère secrétaire de direction, père conseiller municipal.)

Matthieu, 16 ans, a lui aussi passé son enfance au sein d'une famille catholique, mais de moins en moins croyante et pratiquante d'une génération à l'autre. Il se caractérise aujourd'hui par un faible niveau de pratique. Au sujet de la question homosexuelle, il précise, au contraire de Sonia, que ses parents « ont toujours eu une grande tolérance », lui ayant « toujours expliqué qu'on pouvait être ce qu'on voulait ». De la même manière que les enquêtés précédents et en conformité avec l'éducation reçue dans la sphère familiale, il affirme, en tant que catholique, sa tolérance à l'égard des personnes LGBTI+.

⁵⁸ Le 5 octobre 2021, la Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église (CIASE) dirigée par Jean-Marc Sauvé a rendu public son rapport. Faisant état de 216 000 victimes mineures entre 1950 et 2020 – ce chiffre pouvant monter à environ 330 000 « si l'on ajoute les violences sexuelles commises par des laïcs au sein d'institutions religieuses » – elle formule 45 recommandations pour réformer l'Église. Des affaires de scandales sexuels avaient déjà éclatées au cours de ces dernières années, mais elles n'avaient jamais provoqué une telle déflagration au sein du monde catholique. Après les cercles familiaux et amicaux, l'Église est ainsi le deuxième milieu où les violences sexuelles sont les plus prévalentes. Voir : <https://presse.inserm.fr/sociologie-des-violences-sexuelles-au-sein-de-leglise-catholique-en-france-1950-2020-une-enquete-inserm-pour-eclairer-le-rapport-de-la-ciase/43884/> [En ligne] (consulté le 15 mars 2022).

« Non, non, je trouve au contraire que dans... alors, intéressant, mais, dans ma vision de la religion, il y a aucune.. Enfin, dans le catholicisme en tout cas, il y a aucune interdiction, il y a jamais rien qui incite à ne pas tolérer, déjà qui que ce soit, mais encore moins quelqu'un pour sa sexualité. Au contraire. Enfin dans ce que je comprends moi de ma vision de la religion et du catholicisme, c'est un truc qui prône l'ouverture, la tolérance, tout ça. Et, pour moi, c'est évident que ces personnes-là doivent être acceptées et considérées comme des personnes tout à fait normales. Donc non, j'ai aucun conflit entre ma religion et l'acceptation de l'homosexualité. »

(Entretien avec Matthieu, 16 ans, escrimeur [75], lycéen, mère directrice en assurance et finance, père chief financial officer.)

Matthieu choisit d'adapter les principes de sa religion aux valeurs d'ouverture et de tolérance qu'il valorise dans sa vie quotidienne. Son attachement au catholicisme est caractéristique d'une privatisation des identités religieuses dans la modernité, dont l'exemple de Robin, un escrimeur de 20 ans qui se dit « croyant peu pratiquant », est une autre illustration. S'il a bien reçu une éducation religieuse, Robin prend ses distances par rapport aux prescriptions de l'Église sur l'homosexualité. Son attachement au catholicisme ne s'exprime pas à un degré suffisant pour structurer ses comportements individuels, ce qui l'amène à défendre plutôt une interprétation des textes et savoirs religieux problématiques à l'aide d'une stratégie de recontextualisation (Gross, 2008, 2009).

« Si on compare les trois grandes religions monothéistes, en réalité elles disent principalement les mêmes choses. Quand on regarde ces textes-là, il y a jamais écrit noir sur blanc, l'homosexualité ; c'est pas écrit comme ça, donc c'est un peu plus complexe. En plus, faut savoir que ces langues dans lesquelles ces documents ont été pour la première fois retranscrits, parce que au départ, faut savoir que les religions étaient pas écrites, elles étaient orales, c'était de la transmission orale. Donc je pense qu'entre le moment où c'est passé de blablatage de machin à untel à ce que ça devienne vraiment une institution, une religion, une croyance fixe, et le moment où ça a été posé à l'écrit, il y avait déjà un nombre de variations énormes qu'on ne connaît pas et qu'on connaîtra malheureusement jamais puisqu'il y a pas de trace. Et puis les langues qui ont été utilisées, peut-être qu'on les a pas extrêmement bien traduites. En fonction des traductions, il y a des interprétations qui sont variables, on l'a bien vu sur plusieurs textes, que ce soit la Bible, le Coran, les textes hébraïques... Donc je pense que je prends plus de recul. » (Entretien avec Robin, 20 ans, escrimeur [93], étudiant en STAPS, mère cheffe de projet [inspection académique], père directeur dans la fonction publique.)

Le cas de Robin, qui pointe un « catéchisme sans contenu » (Raison du Cleuziou, 2014, p. 100) et fait aussi l'expérience d'une « distanciation religieuse intergénérationnelle » (Bréchon, 2018), illustre l'érosion de la transmission de la croyance.

« Mes parents, ils ont quand même essayé, ils m'ont inscrit au caté. J'y allais quand j'étais petit. J'y allais pour faire des coloriages de Jésus, j'étais content. Et finalement, si j'ai arrêté c'est pour une seule raison, c'est parce que j'ai commencé à faire de la musique, de la natation, de l'escrime et j'avais pas un emploi du temps à rallonge ; j'aurais bien aimé avoir une journée de 48 heures, mais c'était pas possible et du coup, ce que j'ai fait, c'est que j'ai arrêté la catéchisme. Ma mère, elle s'est dit, je préfère que mon enfant il aille se développer au niveau de la culture, à la musique ou quoi, ça lui apportera peut-être plus que le catéchisme dans l'état actuel dans lequel c'était. »

(Entretien avec Robin, 20 ans, escrimeur [93], étudiant en STAPS, mère cheffe de projet [inspection académique], père directeur dans la fonction publique.)

Au sein de l'espace catholique français, ces quatre enquêté-es ne se distinguent donc pas par des postures religieuses conservatrices à l'égard de la morale sexuelle et familiale, en raison des valeurs transmises au cours de leur éducation familiale et/ou de l'effet d'une déperdition intergénérationnelle de la pratique, notamment mise en évidence par Pierre Bréchon (2018). Par conséquent, leur attitude sur la question LGBTI+ est positive. Les diverses recherches et ouvrages récents sur la question du catholicisme en France font en effet le constat d'une crise générale de l'institution catholique dans le monde moderne. Suivant les conclusions de Danièle Hervieu-Léger (2003), les sociologues des religions incluent souvent cette déshérence du catholicisme français contemporain comme un témoignage du

processus de sécularisation dans le paradigme de la modernité, à l'exemple de deux enquêtées en couple qui, bien qu'ayant reçu une éducation religieuse au sein de familles « plus ou moins cathos et chacun fait ce qu'il veut après », ont un rapport à la croyance dit « lointain » et « très faible. Ouais, culturel. Beaucoup plus culturel quoi ». La légitimité de la thèse de la sécularisation est aujourd'hui sérieusement discutée comme modèle d'intelligibilité du monde moderne (Tschannen, 1992). Depuis environ le tournant des années 1960, on peut néanmoins affirmer que l'Église catholique expérimente l'affaiblissement continu de sa portée sociale, en cessant de jouer le rôle de matrice culturelle et institutionnelle du monde contemporain dont elle avait jusqu'alors la charge. L'univers moderne du croire se caractérise aujourd'hui en France par l'augmentation continue du nombre des individus « sans religion » pendant que s'affirme parallèlement le constat d'une diversification croissante des confessions. Danièle Hervieu-Léger (2003) avance le concept d'« exculturation » pour qualifier le processus progressif menant à la dissociation entre la culture catholique et la civilisation française, voire occidentale, dont elle a pourtant directement participé à définir les normes, les pratiques, les références et les représentations. Finalement, la perte conjointe de l'influence et de l'attraction du catholicisme tirerait ses racines des effets de l'individualisation des conditions de vie et de l'interdépendance croissante des sociétés,⁵⁹ mais aussi, depuis l'intérieur même de l'Église, des innovations introduites par la pastorale⁶⁰ conciliaire. Au début des années 1960, l'*aggiornamento* de Vatican II a œuvré à la valorisation d'une autonomie des trajectoires et des expériences croyantes (Donegani, 1994)⁶¹, engageant un renouvellement des modalités de la croyance, dont les expressions apparaissent notamment détachées de la norme divine et donc des injonctions magistérielles. Ainsi, le mouvement de déprise de la culture catholique participe directement de l'éclatement du catholicisme en tant que religion institutionnalisée, l'Église ayant fortement perdu sa capacité coercitive à structurer et dicter les comportements individuels.

Des attitudes à l'égard de la question LGBTI+ marquées par l'ambiguïté : les effets d'un haut niveau d'observance religieuse et de la transmission familiale des valeurs

De l'autre côté du spectre catholique, l'identité religieuse de deux enquêtés – Axel et Charline – s'exprime davantage sous le régime de l'intensité et emmène des positionnements plus ambigus à l'égard de la question LGBTI+, en et hors contexte sportif. Une telle ambivalence est aussi notée chez Clémentine, dont le positionnement évoque l'effet, nommé par Pierre Bourdieu, d'hystérésis de l'habitus, ici religieux. Il et elle marquent néanmoins leur volonté de se montrer respectables en affirmant une préoccupation pour l'égalité des sexes et des sexualités minoritaires.

Le cas d'Axel, 27 ans, a déjà été évoqué au cours des pages précédentes pour illustrer l'importance d'être attentif aux implicites dans l'enquête de terrain. Axel est issu d'une famille « super catholique » du côté maternel, ce qui l'a conduit à recevoir une éducation religieuse jusqu'à la confirmation. Il se déclare aujourd'hui catholique pratiquant, ayant même envisagé de suivre une formation sacerdotale, avant de se décider à devenir pompier. Selon ses propos, sa foi n'aurait cependant pas d'influence sur son approche des personnes homosexuelles. Il précise plusieurs fois au cours de l'entretien ne pas avoir « de jugement là-dessus », ni « trop de problèmes avec ça ».

⁵⁹ L'entrée de la France dans la deuxième modernité signe l'érosion progressive de son homogénéité sociale. L'intensification de la dynamique migratoire – à laquelle on peut ajouter celle des flux d'informations – vient en effet bousculer l'assise civilisationnelle catholique de l'Hexagone par la diversification de l'offre des modèles d'action, de pensée et par conséquent de croyance.

⁶⁰ Hélène Buisson-Fenet (2004, p. 125) donne pour définition de la pastorale « l'ensemble des pratiques institutionnelles localisées qui ont pour finalité la diffusion du message religieux dans des conditions concrètes de réception ».

⁶¹ Depuis l'*aggiornamento* de Vatican II, les possibilités du salut et de l'union à l'Église ne sont notamment plus seulement fondées, comme l'avait indiqué Pie XII au temps de son pontificat, sur des critères d'observance pratiquante objectifs et formalisés. Voir la Lettre encyclique du pape Pie XII, « *Mystici Corporis Christi* », 28 juin 1943, Paris, Bonne Presse, 1959, p. 13-14.

« Après j'ai quand même une ouverture d'esprit plus large qu'un croyant qui est strict. Et je pense qu'il y a la pratique religieuse et il y a aussi le côté personnel. Il faut lier un peu les deux pour avoir une ouverture d'esprit un peu plus large que seulement ce qui est écrit. Et puis du coup j'ai pas trop de souci avec ça. »

(Axel, 27 ans, escrimeur [75], pompier, mère agent viticole, père imprimeur sur tissu.)

À l'exemple des enquêtés catholiques qui se distinguent par une posture religieuse moins observante et dont la foi n'est située qu'aux périphéries de l'expérience quotidienne, Axel explique finalement prendre ses distances avec certains principes religieux auxquels il n'adhère pas de façon rigide. Il reste cependant difficile d'évaluer quel crédit donner à ses paroles en raison de la gêne dont il témoigne manifestement au cours de l'entretien et de l'imprécision de sa réponse au sujet des manifestations contre le mariage pour tous.

Enquêtrice : « T'avais quel âge au moment des manifestations ? »

Axel : « J'y étais pas allé, non, j'étais pas encore... C'était juste avant que je rentre à la brigade, je devais avoir 19 ans. »

Enquêtrice : « Et t'as pas eu l'envie d'y aller ? »

Axel : « Non, après j'étais en Alsace. J'ai suivi les trucs, mais... Non, après j'y serais pas allé plus que ça. »

Enquêtrice : « T'aurais pu éventuellement y aller ? »

Axel : « Ouais voilà. »

(Axel, 27 ans, escrimeur [75], pompier, mère agent viticole, père imprimeur sur tissu.)

Avare en paroles et visiblement mal à l'aise, il me conduira à écourter assez brutalement l'entretien.

Élevée au sein d'une famille de classe moyenne et non croyante, Charline est catholique depuis ses 12 ans. Le décès de sa tante entraîne alors chez elle un sentiment de désarroi qui la conduit à se réapproprier un héritage religieux éloigné.

Charline : « Je pense que ça s'est fait quand j'étais à l'âge de comprendre, de discerner ce qui était vrai, faux, d'avoir mes propres idées. Donc je dirais que j'ai commencé à m'intéresser, à poser des questions quand j'avais 12 ans. Je me rappelle que quand j'étais petite, à un Noël, ma tata m'avait offert une bible simplifiée, je l'ai toujours d'ailleurs et c'est là que j'ai commencé à la lire. »

Enquêtrice : « Elle était croyante ? »

Charline : « Je sais pas parce qu'elle est morte et je pense que c'est un peu à partir de ce moment-là où ça a été la première fois où j'ai été démunie, je savais pas vers quoi et vers qui me retourner, je savais pas quoi faire. Et j'ai commencé à me dire qu'elle était aux côtés de Dieu et qu'elle était ailleurs dans une deuxième vie et qu'elle était pas disparue et c'est à partir de ce moment-là. Je devais avoir 12 ans. Et après, progressivement, j'ai vraiment commencé à y croire, à me dire, allez on va prier et tout, je sais pas, ça s'est fait progressivement. »

(Entretien avec Charline, 20 ans, escrimeuse [93], étudiante en droit, mère enseignante spécialisée, père agent de piste.)

Ce récit fait d'ailleurs écho à d'autres parcours de conversions catholiques (Déjeans, 2019), qui impliquent souvent à leur source un sentiment de mal-être et de désordre intérieur. Ces moments de rencontre spirituelle sont décisifs dans les parcours des sujets croyants, car ils pallient le sentiment d'une perte de sens et marquent l'établissement d'une relation intime et personnelle avec Dieu. Pour Charline, l'expérience de la rencontre a eu pour conséquence sa conformation aux principes et aux rites de l'Église catholique. Son rapport à la croyance, qui se manifeste par un fort investissement sur le plan spirituel, ne s'exprime pas sur le mode du conformisme ou de l'automatisme. Du fait de l'inscription de ses modes de pensée et d'action en dehors de toute position de principe héritée, le converti apparaît finalement comme la figure exemplaire du catholique en impliquant un rapport à Dieu immédiatement exigeant. Dans le contexte de l'atomisation de la continuité croyante, de la disparition progressive des pratiquant·es régulier·es et de leur individualisation, les pèlerins et les convertis représentent justement,

selon Danièle Hervieu-Léger (1999), ceux qui incarnent au mieux la modernité religieuse en permettant de saisir l'intensité de la croyance. La perspective éminemment volontariste, mobile, fluide et personnelle de ces modalités d'affiliation religieuse répond en effet aux impératifs des sociétés contemporaines. Malgré une conformation rigoureuse aux principes catholiques relatifs à l'éthique sexuelle et familiale, Charline n'est pas intégrée dans une communauté de catholiques et n'affirme pas publiquement sa croyance, y compris auprès de ses parents.

« Vu qu'ils s'y connaissent pas spécialement et qu'ils vont pas m'apporter du soutien, bon, ils le savent, mais... Je pense qu'ils savent parce que de toute façon ma mère, quand elle vient dans mon appartement, elle voit ma grosse étagère avec mes bibles et les trucs comme ça, les colliers avec des croix, et des trucs comme ça. Mais je vais pas lui dire, attends deux secondes, je vais prier. Ils l'ont compris, mais on en parle pas. »

(Entretien avec Charline, 20 ans, escrimeuse [93], étudiante en droit, mère enseignante spécialisée, père agent de piste.)

C'est finalement avec ses amies musulmanes, rencontrées dans le cadre de la socialisation scolaire effectuée dans un département de la Seine-Saint-Denis et avec qui elle partage une communauté de vues, qu'elle aborde le plus son investissement religieux. Au sujet de l'homosexualité, Charline explique « être vachement fermée d'esprit » : « On trouve que c'est pas quelque chose qui est, nous, conforme à notre idée de la vie et tout ça. » Son adhésion à des valeurs religieuses traditionnelles engage par ailleurs chez Charline une certaine crispation à l'égard du contexte politique et social d'affirmation des droits des femmes, des sexualités et des identités de genre minoritaires.

« Moi, les LGBT, la communauté arc-en-ciel, je peux pas. C'est quelque chose qui me... Ça m'énerve ! Les féministes, vraiment féministes, qui vont te foutre un discours féministe, quand tu vas leur dire, "je mange un steak haché", elles vont te ramener une cause féministe, j'ai envie de dire, c'est bon, on peut respirer quand même. On n'est pas non plus dans un pays, je veux dire – on n'est pas en Iran quoi, laisse-moi tranquille, il y a des inégalités, mais ça va quoi, on n'est pas non plus super à plaindre. Je vais pas m'allier à une cause, je vais pas aller à la Gay Pride, c'est pas mon problème. Et puis je vais pas aller dans des manifestations spécialement féministes. Évidemment je suis contre le fait qu'on touche moins de salaire mais ça c'est quelque chose qui va de soi, je suis contre les dames qui se font tuer par leur mari parce que c'est des dames. Ça, c'est des trucs, c'est logique, mais après, tout ce qui est écriture inclusive et tout ça, moi je suis très loin de ça quoi. Oh, je peux pas quoi. C'est des trucs, je peux pas soutenir ça quoi. En fait, c'est surtout ça, et moi je pense qu'il y a beaucoup de, surtout dans le féminisme et le combat homosexuel, sans dire les LGBT, parce que les LGBT c'est vraiment une communauté, je pense qu'il y a beaucoup de trucs qui décrédibilisent parce que, comme j'ai dit, tous les homosexuels et tout, je leur laisse faire ce qu'ils veulent, mais tout ce qui est LGBT qui prennent le drapeau comme un trait de personnalité, c'est des trucs qui me dérangent vraiment. Quand je vois, il y a des filles dans ma fac, je peux pas, elles sont en mode, dès qu'il y a une blague sur les groupes de promo, elles sont en mode, "mais vous avez pas honte de dire ça et tout". Ça va, ça va. Est-ce qu'on peut respirer ? Elles sont super... Déjà, à chaque fois qu'elles envoient un message, il y a de l'écriture inclusive. Je suis en mode bon, je parle à un garçon là, même si tu connais pas comment il se considère, c'est bon. Je suis sûre que même si elle va m'envoyer un message, elle va dire "iel", non, laisse-moi [rit]. C'est des trucs... Vraiment je trouve que ça va trop loin. »

(Entretien avec Charline, 20 ans, escrimeuse [93], étudiante en droit, mère enseignante spécialisée, père agent de piste.)

L'agacement exprimé par Charline concerne les luttes politiques menées par des groupes militants féministes et LGBTI+ qui cherchent à mettre en lumière les systèmes de domination et portent une volonté d'inclusion de toutes les minorités, dans une perspective intersectionnelle. Sa posture mesurée, à distance des discours radicaux, la conduit alors à estimer exagérées les revendications politiques qui s'écartent des droits sociaux fondamentaux.

« C'est normal de vouloir l'égalité homme/femme et qui la veut pas, à part le plus gros des sexistes, à part Zemmour OK. À part lui et ses militants, personne ne veut que les femmes ne soient pas égales aux hommes, c'est du féminisme de base. Mais il y a plein d'exagération, de petits groupes qui font que le combat principal est un peu... Parce que maintenant, quand on parle du féminisme, moi j'ai l'impression qu'on parle vraiment de l'écriture inclusive et des femmes qui... Alors que pour moi déjà le féminisme c'est juste l'égalité homme/femme et c'est rien d'autre. C'est se battre pour ça dans à peu près tous les domaines de la société. Pas de discrimination parce que je suis une femme, des trucs vraiment graves et importants pour la société. Mais se battre pour des trucs, mais je me dis, mais qu'est-ce que ça va changer ? »

(Entretien avec Charline, 20 ans, escrimeuse [93], étudiante en droit, mère enseignante spécialisée, père agent de piste.)

Charline opère en effet une hiérarchisation de l'importance des luttes militantes en plaçant notamment la lutte contre la misère sociale en haut de la pyramide des dominations. Au sein même du combat féministe, la question d'une écriture antisexiste n'apparaît pas un sujet suffisamment important pour être pris en considération.

« C'est du combat, je comprends pas. J'arrive pas à comprendre comment on peut. Il y a tellement des trucs plus importants à combattre, il y a des guerres dans le monde, il y a des SDF là dans la rue, tu vas au coin de la rue, il y a un SDF, le pauvre il a pas de travail, il a pas de maison, il a froid, il va mourir dans la rue et toi tu me cries dessus parce que moi j'ai pas voulu te dire "iel", non, mais ça va quoi, c'est bon. Au bout d'un moment, moi j'aimerais qu'on s'intéresse à des vrais trucs. »

(Entretien avec Charline, 20 ans, escrimeuse [93], étudiante en droit, mère enseignante spécialisée, père agent de piste.)

Comme ses amies musulmanes, elle tient dans le même temps à afficher sa tolérance à l'égard des personnes LGBTI+, ayant à cœur de distinguer ses convictions religieuses privées des pratiques intimes d'autrui.

« Mais en tout cas, on va pas aller dire, oh bah il est gay, il mérite pas ça, il mérite pas les mêmes droits que moi, bah non, on s'en fout. C'est pour ça que même à la boxe, même si c'est un milieu plutôt pratiqué par des musulmans, c'est [la Seine-Saint-Denis] donc... L'escrime, il y a pas énormément de musulmans, mais même dans tous les sports, même si on est musulman, chrétien, juif, on doit pas rabaisser quelqu'un pour sa sexualité. Juste, si on n'est pas d'accord, bah nous on le fait pas et on espère que nos enfants le feront pas non plus, mais on va pas... »

(Entretien avec Charline, 20 ans, escrimeuse [93], étudiante en droit, mère enseignante spécialisée, père agent de piste.)

Par-delà l'irritation exprimée par Charline, transparait un sentiment d'inconfort et d'inadaptation aux normes en vigueur dans l'espace social : « Il y a des choses que je comprends pas, ça me dépasse un peu. » Au terme de l'entretien, elle déclare une « peur de parler » par crainte de « mégenrer » ou « d'être homophobe ». Ses propos sur la question LGBTI+, qui manifestent dans le même temps la conscience de porter un discours en rupture avec les valeurs dominantes, oscillent entre une volonté d'inclusion des personnes homosexuelles et le respect d'une posture morale conservatrice.

MÉGENRER

Le terme « mégenrer » qualifie le fait de désigner une personne, de manière volontaire ou involontaire, par un genre qui ne lui correspond pas.

« Si j'apprenais que mon enfant, c'est pas bien, mais si mon enfant il est gay, par exemple, ça me fera pas forcément plaisir, mais bon, je vais pas le renier, je vais pas le mettre à la rue, on n'est pas non plus au Moyen Âge je veux dire, ça va. Mais c'est quelque chose, si ça me touchait personnellement, très proche, c'est quelque chose qui me gênerait un peu ou au moins m'inquiéterait dans le sens, au moins pour les conséquences... C'est la religion et tout ça. »

(Entretien avec Charline, 20 ans, escrimeuse [93], étudiante en droit, mère enseignante spécialisée, père agent de piste.)

Dans le cadre spécifique de sa pratique de l'escrime, Charline ne s'estime cependant pas directement concernée par la question de l'homosexualité des sportif·ves.

« Une personne homosexuelle ou hétérosexuelle, c'est pas mon problème. À l'escrime, ça a pas d'influence sur mon match. Bah après, moi, franchement je suis chrétienne, même si j'avais des attirances pour une personne du même sexe, je pourrais pas parce que c'est pas bien. Ça reste pas forcément admis. Mais à l'escrime, c'est une personne qui n'a aucun impact sur ma vie, c'est quelqu'un que je vais croiser en match, même pas en match, juste dans des vestiaires, c'est pas mon problème. Enfin vraiment à l'escrime, j'ai pas une vision super ouverte d'esprit, il y a des choses que je comprends pas, ça me dépasse un peu, mais autant à l'escrime, que tu sois gay ou bi ou tout ce que tu veux, pan tout ça, je m'en fous, ça a vraiment aucun impact sur ma pratique sportive. »

(Entretien avec Charline, 20 ans, escrimeuse [93], étudiante en droit, mère enseignante spécialisée, père agent de piste.)

Ses propos tendent à confirmer l'hypothèse exprimée par plusieurs enquêté·es, selon laquelle les sports collectifs favoriseraient l'expression d'attitudes homophobes, en raison des rapports d'intimité tissés entre les joueurs d'une même équipe. Dans le cadre de l'escrime, qu'elle ne pratique pas en équipe ou à haut niveau, la relation d'opposition introduit une dissociation avec l'éventuelle préférence homosexuelle du tireur ou de la tireuse adverse.

« Si c'est quelqu'un que tu connais pas du tout, c'est pas mon problème, tu fais ce que tu veux. On se connaît pas. Même si demain, une personne du club va nous dire : "Je suis gay." Je vais dire : "Et ?" À part à la limite dans des relations entre amis à l'escrime ou là, ça peut impacter, du coup on a des discussions sur ça. »

(Entretien avec Charline, 20 ans, escrimeuse [93], étudiante en droit, mère enseignante spécialisée, père agent de piste.)

Cela étant, elle distingue le contexte « purement sportif » de la compétition, du cadre associatif de l'entraînement où des relations d'amitié peuvent éventuellement être nouées avec d'autres escrimeurs et escrimeuses. Même en l'existence de liens forts, elle jugerait alors inopportune l'expression publique d'une orientation homosexuelle de la part de l'un ou l'une des inscrites à son club.

« Je vois pas d'intérêt de le dire. Enfin si, ça peut avoir un intérêt, forcément, c'est des revendications tout ça, ça se comprend. Mais du point de vue, purement de l'escrime, ça n'a aucun intérêt. C'est comme une origine, une particularité physique, mentale, j'en sais rien, c'est un truc, c'est inhérent à toi, tu peux pas changer, tu peux rien y faire, mais ça a aucun impact sur toi, ta pratique et sur ma pratique à moi. Je m'en fous. »

(Entretien avec Charline, 20 ans, escrimeuse [93], étudiante en droit, mère enseignante spécialisée, père agent de piste.)

Charline défend en effet une position universaliste l'engageant à ignorer les spécificités de l'identité en contexte sportif, dont la question de l'orientation sexuelle fait partie.

Une dernière enquêtée de 18 ans, Clémentine, positionne son appartenance religieuse en dehors de l'univers du catholicisme. L'intégration confessionnelle réalisée au cours de son enfance apparaît néanmoins suffisante pour structurer, sur le temps long, ses manières de penser la question LGBTI+.

LA NOTION D'HYSTÉRÉSIS

La notion bourdieusienne d'hystérésis qualifie la tendance des dispositions acquises par un individu au cours de sa socialisation à perdurer dans le temps, malgré un changement d'environnement social.

cas illustre en effet la notion d'hystérésis de l'habitus, ici religieux. Née à Versailles, elle appartient à un milieu très favorisé. Elle a passé son enfance au sein d'une famille catholique croyante et pratiquante, « plutôt traditionnelle, dans les traditions tout ça », en accord avec les convictions portées par La manif pour tous (LMPT). Au moment de l'entretien, elle exprime cependant un certain éloignement avec cette socialisation religieuse : « En tout cas je crois pas à la religion catholique, enfin je crois peut-être à quelque chose, mais pas forcément que la religion catholique. » En internat à Paris depuis deux ans, elle a par exemple cessé de

se rendre à la messe tous les dimanches. Elle affiche des opinions plus modérées que celles majoritairement véhiculées au sein de sa famille et davantage calquées sur celles de sa grande sœur : « J'ai aussi une sœur qui est plus relâchée par rapport à la religion catholique et moi je suis un peu ce qu'elle dit. Le discours que là je dis, c'est... C'est aussi ma sœur qui me guide un peu on va dire, dans mes opinions. » Celle-ci joue ainsi par identification le rôle d'« agent de socialisation culturelle » (Court et Henri-Panabière, 2012), en contradiction avec la socialisation parentale et surtout fraternelle.

« Mes deux grands frères se sont plutôt radicalisés dans le hyper... Ils sont vachement catholiques mais beaucoup, beaucoup. Et avec ma sœur, on est l'inverse un peu. Eux, ils sont dans un discours très catégorique par rapport à l'homosexualité, tout ça. Et nous, on est plus tempérées. Même si je m'entends super bien avec eux et je suis d'accord avec eux pour certaines choses, mais pas... »

(Entretien avec Clémentine, 18 ans, boxe anglaise [75], étudiante en gestion des entreprises, mère directrice des ressources humaines, père chef d'entreprise.)

Les propos de Clémentine rendent toutefois comptent d'une certaine ambivalence à l'égard de ses deux frères, radicalisés au sein de mouvements de droite extrémistes et royalistes, marquant tour à tour, sa distance et sa sympathie pour leur positionnement idéologique.

Clémentine : « Mais en soi, moi je trouve ça intéressant, mais... Ouais, je trouve ça intéressant. »

Enquêtrice : « Mais t'en es un peu loin. »

Clémentine : « Oui c'est ça. Enfin parfois, si, quand mon frère m'invite à ses week-ends, si je côtoie des royalistes du coup. Mais [rit]. Et puis c'est pas si éloigné, enfin ça va, je viens un peu d'un milieu catholique donc je comprends. Ça me fait plus rire, j'aime bien en rigoler avec eux quoi, on en rigole. »

(Entretien avec Clémentine, 18 ans, boxe anglaise [75], étudiante en gestion des entreprises, mère directrice des ressources humaines, père chef d'entreprise.)

Au sujet des personnes LGBTI+, Clémentine affirme là aussi un positionnement ambigu. Elle exprime dans un premier temps son malaise à l'égard de la visibilité de l'homosexualité, dont elle craint un effet de contagion, notamment chez les plus jeunes.

« Dans ma famille, on va dire que c'est un peu tabou. [...] Enfin c'est pas tabou, mais c'est vrai que je suis pas dans une famille où on en parle. On s'en est pas parlé et, pour le coup, l'objectif, c'est plus que ça reste discret quoi, on va dire. On a des gens homosexuels dans notre famille, mais il faut, bref, déjà il y a des conflits et en plus, en gros il faut que ça reste discret. C'est un peu les valeurs qui m'ont été transmises. Et même moi, c'est aussi mon opinion. Je me dis que l'homosexualité, pour moi, c'est quelque chose qui est pas... Enfin c'est plus simple d'être hétéro on va dire. Je pense que c'est plus simple, bon, pour la reproduction, voilà, tout ça. Et donc pour moi, si on l'émancipe trop, si on en parle trop, ça peut... Comme aujourd'hui on le fait, ça peut faire que les gens se posent plus de questions. Ça amène les gens à se poser des questions alors que c'est plus simple de... Et pour moi, aujourd'hui on en parle trop quoi. Vraiment, on en parle trop, trop jeune. »

(Entretien avec Clémentine, 18 ans, boxe anglaise [75], étudiante en gestion des entreprises, mère directrice des ressources humaines, père chef d'entreprise.)

Clémentine se révèle par ailleurs particulièrement critique à l'égard des personnes trans.

« J'aurai toujours cette méfiance. Enfin pas cette méfiance, mais toujours ce truc où je me dis, ah ces gens, ils veulent trop se donner un... J'ai l'impression qu'ils sont trop revendicateurs, ils ont trop... Ces gens, ils ont trop envie de liberté, enfin je sais pas, ça m'énervé. Ils sont trop en mode *peace and love*, on peut faire ce qu'on veut alors que, enfin non. Ça me saoule. Donc si ils me le disent, je serais toujours un peu en mode... »

(Entretien avec Clémentine, 18 ans, boxe anglaise [75], étudiante en gestion des entreprises, mère directrice des ressources humaines, père chef d'entreprise.)

Quant à la bisexualité, elle l'identifie comme « un effet de mode » : « Pour moi, tous les phénomènes de bisexualité, tout ça, c'est un truc qui est arrivé parce que... Enfin pour moi, c'est un nouveau truc de, "je me cherche quand je suis ado", et le nouveau truc c'est de dire que t'es bi. » Clémentine véhicule un préjugé largement ancré en société, selon lequel la bisexualité correspondrait à une phase du

développement sentimental et sexuel des individus⁶². Alors qu'une boxeuse de son club, avec qui elle a eu l'occasion de partager un verre, lui a partagé sa bisexualité, Clémentine fait cependant la preuve d'une posture d'autocensure, préférant taire ses opinions.

« Elle l'a dit très ouvertement. J'ai toujours ce truc, les bi ou je me dis... Ça me... ouais. Je sais pas. Mais bon, je dis rien parce que bon. Je préfère pas m'exprimer sur le sujet. On avait pris un verre ensemble avec Lila. Mais j'essaye pas de... Je suis pas quelqu'un qui aime trop le débat. Je pense que j'ai pas assez d'argumentaire pour... Je sais pas. »

(Entretien avec Clémentine, 18 ans, boxe anglaise [75], étudiante en gestion des entreprises, mère directrice des ressources humaines, père chef d'entreprise.)

À ces convictions traditionnelles, proches de celles héritées au sein de sa famille, succède une posture relativement mesurée d'acceptation. Ses propos traduisent davantage un conflit entre des positionnements moraux incorporés au cours de sa socialisation parentale et fraternelle, et une socialisation sororale qui s'inscrit aussi sans doute dans un contexte social d'ouverture à l'égard des personnes LGBTI+, et qui l'amène aujourd'hui à partiellement reconsidérer leur place dans la société.

« Mais par contre, je sais qu'il y a des gens qui sont vraiment nés avec ça et... Enfin je veux dire... Enfin oui, bon, il faut les accepter quoi. On peut pas, ils peuvent pas se cacher. Moi j'ai quand même envie que ces gens qui sont nés avec ça, ils puissent le vivre sereinement et pas pouvoir se cacher. Enfin comme ma cousine. Enfin bref, du coup, avec qui... enfin il y a eu des conflits tout ça. C'est plus se montrer, mais pas trop expressément. Qu'il y ait un équilibre en fait. »

(Entretien avec Clémentine, 18 ans, boxe anglaise [75], étudiante en gestion des entreprises, mère directrice des ressources humaines, père chef d'entreprise.)

Ses propos, parfois contradictoires, traduisent une tension née de sa recherche d'équilibre entre des systèmes de croyance et de valeurs antagonistes. Ils traduisent aussi sans doute une volonté d'émancipation quant aux enseignements de l'Église. Son discours consiste en la valorisation de sa capacité réflexive, au regard de valeurs culturellement héritées. Même lorsqu'ils accordent une place importante à la religion et qu'ils adoptent, dans leur vie quotidienne, une posture religieuse conservatrice, les enquêté-es interrogé-es ne situent généralement pas leur positionnement à l'égard de l'homosexualité à travers le prisme d'un rapport strictement hétéronome à la religion. Cette posture rejoint certains travaux sur le processus social de production de l'individu dans la société moderne et, notamment, des analyses développées sur les conséquences du processus d'autonomisation du religieux vers les années 1960 et 1970. Selon Anthony Giddens (1994, p. 43-51) par exemple, l'intériorisation de l'injonction à être un individu procède de la notion de réflexivité qui devient, dans la modernité avancée, une propriété directement constitutive de l'action humaine, en confiant à l'individu la tâche d'être lui-même⁶³. Autrefois encadré par la communauté dans les sociétés traditionnelles, l'individu est désormais sommé de se construire sur plusieurs scènes sociales desquelles il tire, selon la thèse que développe Bernard Lahire (1998), une identité plurielle.

Les postures des enquêté-es catholiques et musulman-es à l'égard de la question LGBTI+ dans le cadre sportif viennent ici corroborer la thèse de Marcel Gauchet (1998, p. 96-98). La laïcisation de la religion au contact de la démocratie signerait le passage de l'affirmation de la croyance religieuse à sa « culturalisation » avec l'avènement de la notion d'identité religieuse. Par respect du principe d'égalité,

⁶² À cet égard, voir l'étude suivante réalisée en 2016 : <https://www.ncbi.nlm.nih.gov/pmc/articles/PMC5082634/>

⁶³ Jean Baubérot parle également d'une « réalisation de soi [...] moralement obligatoire ». Cette injonction à être un individu induit en miroir un « attrait de la "différence" » qui favorise la revendication d'une « identité spécifique » (religieuse, culturelle, d'âge, d'orientation sexuelle...). Marcel Gauchet tient la même analyse sur la mise en valeur des particularités individuelles qu'il oppose au contraire au principe d'universalité propre à la société d'Ancien-Régime et guidant autrefois la commune construction des identités individuelles. Voir : (Baubérot, 2017, p. 113 ; Gauchet, 1998, p. 90-91).

cette reconfiguration identitaire de la croyance intime la reconnaissance de ses fidèles au sein de la société. Mais les principes dictés par la foi religieuse deviennent secondaires dans le rapport public que les croyant-es entretiennent envers autrui. Affirmer et revendiquer le respect de son identité de croyant-e ne signifierait pas, dans le même temps, chercher à imposer aux autres les principes de sa foi⁶⁴. À cet égard, notons par exemple que 41 % des catholiques pratiquant-es se déclaraient déjà, en 2013, favorables à l'ouverture du mariage aux homosexuels (sondage Pèlerin, 2013)⁶⁵. Si la capacité de généralisation de cette thèse à l'ensemble des croyant-es peut être remise en question (Déjeans, 2017), elle semble majoritairement caractériser l'expérience religieuse de ces catholiques et musulman-es en contexte sportif.

Au terme de cette première partie, c'est surtout la dimension genrée de l'expérience sportive qui semble donc gouverner les éventuelles manifestations des LGBTI-phobies. S'il reste difficile de détailler très précisément l'intensité et les formes que peuvent prendre la gêne ou l'hostilité envers les personnes LGBTI+ en contexte associatif sportif, l'enquête dresse le constat d'une gêne sur la question de l'homosexualité masculine et de la transidentité *mtf*, notamment exprimée par les hommes des classes populaires urbaines. Cela étant, **l'invisibilisation généralisée des hommes gays en comparaison des femmes lesbiennes tend à mettre en cause l'idée d'un déterminisme de classe sur les attitudes positives ou négatives à l'égard des hommes qui transgressent les normes de leur sexe.** Quelle que soit l'implantation de leur pratique sportive, ce tabou est en effet évoqué par d'autres boxeur-ses et escrimeur-ses pour expliquer l'invisibilisation des sportifs homosexuels. Selon ces enquêté-es, il participe d'une stigmatisation qui dépasserait les frontières de l'espace du sport.

« Parce qu'en fait il y a la peur d'être mal vu, d'être jugé des autres. C'est ça. Et ça se répercute dans le sport parce que le sport, au final, c'est que de la répercussion de ce qu'on voit partout, t'as les dominants, les dominés, les petits clubs qui se font manger par les gros clubs. C'est ce qu'on voit partout au final. Et l'homosexualité c'est qu'une partie du reflet qu'on fait de la société sur ce qu'on balance dans le sport. »
(Entretien avec Tom, 21 ans, escrimeur [93], enseignant en activités physiques adaptées, mère médecin.)

Comme le donne à sentir cet extrait, le monde sportif n'est pas considéré comme un contexte facilitant l'homophobie masculine. Au sein de la section boxe de Seine-Saint-Denis, Youssef impute spontanément la différence de visibilité des personnes gays et lesbiennes dans le sport à la force morale dont disposeraient selon lui davantage les femmes. Par le biais du renversement d'un stéréotype de genre, il justifie l'affirmation identitaire des lesbiennes par des capacités individuelles liées à leur sexe, sans prendre en considération l'effet du contexte social où elles s'inscrivent : « Elles le disent, et elles se prennent... De toute façon, les filles, elles ont toujours été plus courageuses que les mecs hein ! sur tout hein ! Les femmes ça a toujours été plus courageux qu'un mec. » (Youssef, 50+, entraîneur de boxe pieds-poings.) En définitive, l'absence d'individus se déclarant gays dans le monde sportif s'affranchit, aux yeux de ces enquêté-es, des particularités de l'environnement social d'où cette observation est faite. **L'analyse réalisée dans la deuxième partie de ce rapport s'attelle donc à resituer le constat général d'une invisibilisation de l'homosexualité masculine dans les différents espaces sportifs locaux, afin de dégager les spécificités de l'hétéronormativité selon les appartenances de classe.**

⁶⁴ La transformation de la croyance en culture se joue dans sa reformulation globale en termes d'identité. Elle suppose d'ailleurs la reconnaissance légitime des diverses religions, au même titre que la sienne propre. Autrement dit : « La métamorphose des croyances en identités est la rançon du pluralisme poussé jusqu'au bout, jusqu'au point où toute ambition universaliste et conquérante perd son sens, où aucun prosélytisme n'est plus possible » (*Ibid.*, p. 97).

⁶⁵ Gwenola de Coutard, « Ces catholiques qui disent oui au mariage homosexuel », article daté du 6 juin 2013.

Chapitre II. Pratiquer un sport de combat en milieu associatif : permanence d'un système traditionnel de genre

Cette deuxième partie est consacrée à approfondir l'analyse du maintien d'un tabou autour de l'homosexualité masculine, en dépit d'un contexte social et politique apparemment favorable. Ce tabou étant majoritairement lié à l'injonction virile dans le monde du sport, il s'agit d'examiner en détail l'ordre de genre en place au sein des sections sport de combat (boxe et escrime) des deux associations sportives enquêtées. **Nous verrons que si des conduites de transgression ou des traversées des frontières de genre (Thorne, 1992, 1993) sont parfois rendues possibles dans le contexte d'une aspiration renouvelée à l'égalité des minorités sexuelles et de genre, elles restent assez marginales et davantage le fait des femmes.** Certaines trouvent en effet dans l'espace du sport, et notamment de compétition, les conditions pour s'opposer aux normes dominantes associées à la féminité, mais les hommes respectent majoritairement le « jeu de la virilité conquérante » (Guérandel p. 104) traditionnellement associé à l'expérience sportive. **L'analyse sera ainsi consacrée à la manière dont les mécanismes de l'hétéronormativité se déclinent au sein de ces différents espaces, lesquels respectent finalement tous un ordre de genre et font la preuve, non pas d'un effacement de la domination masculine, mais plutôt d'une transformation de ses modalités d'expression.** En premier lieu, on verra comment les pratiques pédagogiques de la boxe de compétition en milieu populaire imposent la conformation à une norme de genre virile, y compris par les femmes. Pratiquée en milieu favorisé au sein de la seconde association, les modalités pédagogiques inhérentes à la pratique de la boxe de loisir entraînent une répartition genrée de l'espace sportif qui renforce, à l'inverse, les assignations sexuées. Quant à la pratique de l'escrime, elle se déploie, au sein des deux associations considérées, dans un entre-soi social mixte, mais différencié selon le genre.

Un questionnement de l'ordre de genre à sens unique au sein de l'espace pugilistique des classes populaires urbaines

Une organisation sportive pyramidale, familiale et autoritaire au sein de l'espace des styles de vie « conformes » des classes populaires

La section boxe de l'association localisée en Seine-Saint-Denis propose une activité de loisir, accessible dès l'âge de 7 ans, et de compétition, à partir de 13 ans. L'organisation encadrante est structurée autour de 6 personnes. Au sein de ce groupe majoritairement composé d'hommes, une femme reste en marge, dans la mesure où elle a la charge d'un cours en non-mixité, le samedi matin. En dehors de ce créneau horaire, l'espace sportif pugilistique est dominé numériquement par les hommes, qui occupent quasiment tous les postes encadrants et appartiennent très majoritairement au « pôle viril » de l'espace des styles de vie « conformes » des jeunes de milieux populaire, que Gérard Mauger associe notamment au monde du sport et à la valorisation d'un capital corporel (Mauger, 2004, p. 235). Ce sont aussi des

hommes qui sont décisionnaires des modalités pédagogiques et des activités sportives proposées. Le fonctionnement de la section est pyramidal, principalement centré autour de la figure charismatique de Youssef. Entraîneur et « responsable technique » en charge des aspects pédagogiques et des compétitions, il concentre les égards des adhérent·es et de ses pairs. Pour Laurie, une jeune compétitrice de 18 ans : « Youssef c'est la guerre, il fait la guerre. Il a jamais perdu Youssef, je crois. Je crois. Quand t'es Youssef, tout est possible hein [rit]. » Très exigeante envers elle-même, elle accorde beaucoup d'importance à satisfaire ses coachs, et notamment Youssef pour qui elle a beaucoup d'admiration : « Je saurais pas comment dire ça, mais faut pas faire de faux pas entre guillemets parce qu'il y a le regard de Youssef qui est très important. Donc t'as pas envie de le décevoir, t'as envie de faire les choses bien. » La considération que lui portent également les entraîneurs est notamment visible dans le soin pris à ne pas le contredire. Titulaire d'un brevet d'État il y a plus de trente ans, Youssef estime être moins formé que Thomas, un jeune entraîneur de 24 ans, récemment diplômé du CAPEPS et en préparation de l'agrégation d'EPS : « Thomas, avec son savoir et sa nouvelle formation de prof d'EPS, il a des formations qu'il suit et qu'il a suivies il y a pas longtemps. Moi, ça date de longtemps, ce que j'ai comme truc. » Pour marquer sa déférence, Thomas ne se permet cependant pas d'entrer en opposition avec Youssef, même quand il sait avoir raison sur certaines questions liées aux apprentissages sportifs.

« C'est-à-dire que moi j'ai pas une posture où je peux me permettre de dire, toi ce que t'as à me dire, je veux pas le savoir. En gros, par exemple, là je fais la prépa physique, j'étais avec Zakaria, on faisait les étirements ce midi. Et Youssef est venu me voir, il m'a dit ouais, fais plus comme ça. Moi je sais que ce qu'il a dit, entre guillemets, c'est de la merde. Mais en gros, je vais lui dire "ok". [...] Je vais pas lui dire : "Non, t'as dit de la merde." Du coup je lui ai dit : "Ah ouais, OK, ça peut être bien." Parce qu'il y a le respect entre guillemets. »
(Entretien avec Thomas, 24 ans, professeur d'EPS et entraîneur de boxe pieds-poings [93], mère profession intermédiaire, père cadre B.)

Youssef dispose d'un pouvoir charismatique perçu par Thomas comme non contraignant : « C'est pas une hiérarchie qui est imposée. C'est une hiérarchie par respect. » Ancien compétiteur entré à l'âge de 15 ans au sein du club, Thomas s'est fait entraîner par Youssef ainsi que par Nassim, un autre entraîneur de la section. Quant à Nassim, il occupait déjà la fonction de président de la section au moment où Thomas pratiquait la boxe en compétition : « Il nous offrait des gants, des trucs et tout. » Thomas adopte donc, avec ces trois collègues, une position de subordination qui semble recouvrir un caractère de naturalité. Elle est d'abord fondée sur le critère de l'âge : « Déjà ils ont pas mon âge. Donc j'ai beaucoup de respect pour eux. » Elle repose aussi sur le lien affectif qui unit un entraîneur à son entraîné : « Après ils ont été là pour moi quand je boxais. Donc je les respecte encore plus. » Au sein de cette organisation, Youssef a sélectionné et entraîné l'ensemble des membres du club, y compris le président.

« Généralement, sur la partie compétiteurs, c'est moi qui ai la décision. Parce que je suis les entraîneurs de tous les entraîneurs. Je les ai tous eus en tant que coach. Je les ai tous coachés dans le coin. J'ai été l'entraîneur de tous. Donc... Forcément, ils m'écoutent. Ils en sont là parce que j'y ai contribué un peu et d'autant plus que c'est moi qui les ai choisis pour rejoindre le staff des entraîneurs. Mais je les écoute hein, je suis pas obtus. »
(Entretien avec Youssef, 50+, poste de direction dans la fonction publique et entraîneur de boxe pieds-poings [93], mère sans profession, père grutier.)

Ce positionnement historique lui confère une légitimité symbolique dont il a conscience. Il ne cherche d'ailleurs pas à en diminuer le profit. S'il respecte les choix de Nassim, le président de la section en charge des aspects administratifs, il sait détenir aussi, auprès de lui, une influence justifiée par l'appui des trois autres entraîneurs.

« Sur tout ce qui est sportif, moi, avant de prendre ma décision, je le consulte. S'il me dit non, je le fais pas. C'est comme ça, c'est ma hiérarchie, elle est comme ça. Des fois, il est pas d'accord avec moi hein. Je dis : "Ok, Nass." J'apporte mes arguments, il apporte les siens. Bon, j'avoue des fois, j'arrive à lui glisser mes arguments parce que j'apporte pas de la merde. Parce que, moi, quand je monte un argument, il a déjà été étudié avec les trois autres. Donc je porte la voix. Mais c'est tout. Après, Nass, je l'ai eu comme élève aussi. » (Entretien avec Youssef, 50+, poste de direction dans la fonction publique et entraîneur de boxe pieds-poings 1993, mère sans profession, père grutier.)

Outre les modalités organisationnelles de l'espace sportif pugilistique, il s'agit d'être attentif aux « modèles d'hommes » incarnés par les cadres sportifs de la section. « Ce qu'ils sont » (Guérandel, 2016, p. 167) a en effet une influence sur les socialisations sexuées et corporelles des sportif-ves ainsi que sur leur degré d'engagement dans la pratique. L'analyse des rôles d'encadrement révèle la valorisation d'un modèle hégémonique de masculinité. Les entraîneurs construisent une ambiance viriliste et autoritaire, y compris auprès des plus jeunes catégories d'âge, sanctionnant les attitudes rebelles.

Journal de terrain : Une fille plus âgée, du cours suivant des ados, passe dans le cours des enfants. Mohammed lui dit de partir et qu'elle le dérange de manière assez dure, avec un mouvement de bras. Plus tard, en parlant à un enfant : « Tu dors, c'est la sieste ou quoi ? » En parlant à une petite fille qui demande de l'eau à sa mère pendant la pause : « Bientôt il y aura plus de maman, faut que t'apprennes à être une grande toute seule ! » Mohammed hausse le ton à plusieurs moments : « Quand je vous dis de faire ça et que vous le faites pas, vous vous rendez même pas compte comment ça m'énerve ! » ; « Vous êtes pas prêts là, ça a commencé depuis 10 secondes, faut vous réveiller un peu ! ». À la fin du cours, plusieurs garçons se dirigent vers le vestiaire avant le salut, mais Mohammed les rappelle : « À l'école, il y a la sonnerie, eh bah là, la sonnerie c'est le salut ! » Les garçons reviennent penauds, répondent "oui". Les limites sont posées, les élèves écoutent vraiment les règles de Mohammed. Ils restent par exemple allongés sans oser bouger à la fin du cours comme il leur était demandé, alors qu'il est parti discuter de très longues minutes dans le bureau avec Thomas.

Face à des entraîneurs directifs, fermes et donnant tous les signes apparents de confiance en soi, les enfants et les adolescent-es se montrent particulièrement dociles et respectueux. Cette attitude s'explique selon Mohammed par l'autorité que confère naturellement la pratique de leur discipline, suscitant « une certaine crainte » : « Ils se disent, c'est leur métier la boxe (il tape son poing dans sa main). C'est leur métier de taper. Inconsciemment. Même si c'est pas ça. La première chose qu'ils regardent quand ils viennent, ils regardent les photos. Moi, j'ai formé des champions. » Dès l'entrée, divers posters et coupures de journaux présentant en effet les exploits des boxeurs et des boxeuses passés par le club. Adoptant des attitudes conquérantes et affichant leur force, ces photographies des boxeur-ses renseignent le visiteur sur la forte tradition compétitive portée par les lieux. Une impression d'autorité se dégage aussi de l'espace et des dispositifs sportifs proposés : l'imposant ring et les très nombreux sacs de frappe mis à disposition pour l'entraînement impressionnent. L'espace sportif et l'hexis corporelle des entraîneurs sont autant de manifestations extérieures de la domination symbolique exercée sur les sportif-ves.

Journal de terrain : Je reste avec Thomas qui m'emmène discuter dans le bureau. Il me pose des questions, sur ma semaine, ce que je fais. Il me montre une ancienne affiche de ses combats. Il a une Apple Watch, et me dit que ses amis l'appellent James Bond. Il me la montre.

Les attitudes assurées des entraîneurs, portées par un imaginaire guerrier, forcent en effet l'intimidation, notamment des plus jeunes. À plus de 40 ans, Mohammed dit s'être intéressé à la pratique du full-contact après la sortie des films *Bloodsport* et *Kickboxer* avec Jean-Claude Van Damme, à la fin des années 1980 : « Tu regarderas, non sérieusement. Même les jaquettes. Il est dans un train, il fait le grand écart sur deux rails, il a un train derrière lui. C'est pour te dire, c'est marquant, je m'en rappelle encore, c'était vraiment... Il faisait du sensationnel. » Au sein de cet environnement viriliste, les entraîneurs ont « beaucoup d'égo » selon Thomas : « On est en guerre d'égos les uns avec les autres. Après plus ou

moins hein. » Outre les retards répétés de Mohammed pour mener avec moi l'entretien, qui me signalent que son temps est compté, il met en scène son importance par de multiples détails.

Journal de terrain : Mohammed arrive une nouvelle fois très en retard pour mener avec moi l'entretien. Nous ne disposons donc que de très peu de temps avant son cours. Il arrive en voiture, mais me précise qu'il a aussi une moto et qu'il a toujours eu les deux. Il me demande de l'aide pour récupérer une séance gratuite avec sa carte UGC, il voudrait aller voir *James Bond*. Il me demande ensuite de faire une interview de lui en vidéo, à diffuser sur ses réseaux (insta, snap). Avant d'enregistrer l'entretien, il me dit qu'il n'y a pas de problème avec l'anonymat, qu'il est un personnage public.

Mohammed, que Thomas décrit comme « le sergent », est aussi selon lui « un gros égo. Si un jour tu viens dans un gala, c'est lui qui a le micro, c'est lui qui fait les trucs ». Mohammed joue d'ailleurs avec cette représentation charismatique et orgueilleuse pour faire preuve d'autorité auprès des plus jeunes adhérent-es. Comme le donne à sentir cet extrait, leurs attitudes trahissent l'intimidation, et confinent parfois avec la peur.

Journal de terrain : Une adolescente qui ne participe pas au cours et accompagne sa copine dit "oui monsieur", comme pour provoquer l'entraîneur. Celui-ci lui répond quelque chose, mais je n'entends pas bien. En tout cas, la copine qu'elle accompagne et qui participe au cours la regarde avec les yeux écarquillés. Elle fait en même temps "non" de la tête, pour lui signifier de ne plus recommencer.

Il est par ailleurs intéressant de noter le travail d'autosurveillance qui s'établit entre les jeunes sportives, et qui permet de garantir l'ordre, sans que les entraîneurs aient finalement à agir. C'est aussi ce que note Céline, une ancienne entraîneuse du club.

« Les adolescents, ils ont un peu cette crainte de – si t'es entraîneur c'est que t'es fort. Ils se disent, ouais, faut pas trop, nanana ! Bon, après, il y en a toujours qui te cherchent un peu. Mais t'en as un qui dit "fais attention, tu sais pas, il est grave fort hein". Et du coup, ça les calme, bizarrement. Alors qu'on utilise pas du tout les coups, pas du tout [rit]. »

(Entretien avec Céline, 30 ans, boxeuse pieds-poings [93], entraîneuse, parents sans profession.)

De manière à asseoir son ascendant en début d'année, Mohammed leur précise d'ailleurs : « Moi, je suis pas votre prof de maths, je suis pas votre prof de français. Faut bien que vous compreniez ça. » Selon Thomas, cette pédagogie relationnelle autoritaire est à la fois nécessaire et inhérente aux valeurs de respect et d'exigence au travail véhiculées par leur sport.

« Je sais pas si t'as remarqué, ils ont tous un peu peur quand même. C'est les valeurs de notre sport je pense. Liées à nous, à notre sport. Notre sport c'est strict. Moi, quand je m'entraînais, il y avait une affiche, je sais même pas si elle est encore sur la porte, 15 minutes de retard, non accepté. Moi, mes gamins, l'année dernière, ils arrivaient en retard, c'était 200 pompes. »

(Entretien avec Thomas, 24 ans, professeur d'EPS et entraîneur de boxe pieds-poings [93], mère profession intermédiaire, père cadre B.)

Poser des limites et imposer une discipline stricte est selon lui nécessaire à l'amélioration de la pratique sportive, permettant « de les faire travailler plus qualitativement plutôt que, par exemple au lycée, tais-toi ». Comme Céline et Mohammed, Thomas distingue en effet les rôles du professeur et de l'entraîneur : « Parce qu'après c'est un autre cadre. T'as pas un prof en face de toi. T'as un entraîneur. C'est vraiment la différence. Si on a envie de les baffer, on les baffe. Si on a envie de les taper, on les tape. C'est différent. » Céline met également dos à dos l'impuissance des enseignant-es des quartiers populaires à l'heure de faire respecter leur autorité et le pouvoir symbolique dont disposent les entraîneur-ses de boxe et qui leur permet de faire régner l'ordre sans peine.

« Quand ils sont nouveaux, t'es obligée de leur montrer que ici c'est pas comme ça, ici c'est pas l'école. Ça arrive aussi de dire que ici, vous êtes pas à l'école. Parce que justement, à l'école ils ont l'habitude de faire un peu ce qu'ils veulent. Je sais pas si c'est parce que c'est l'éducation nationale et que les profs ils ont pas le choix de dire, enfin ils ont pas autant de cartes que nous, je sais pas, ou alors c'est différent parce que c'est le sport. Je sais pas trop. Mais c'est quand même différent. »

(Entretien avec Céline, 30 ans, boxeuse pieds-poings [93], entraîneuse, parents sans profession.)

Dans une certaine mesure, Thomas remet cependant en question ce modèle autoritaire auprès des plus jeunes boxeur·ses, privilégiant l'instauration d'un rapport de confiance. Si la pratique pugilistique impose selon lui d'être dur avec ceux et celles qu'il entraîne, il estime cependant que « ça a ses limites. Moi, je préfère avoir une relation de confiance avec le gamin. Où il va se donner à fond parce qu'il sait que je crois en lui plutôt que parce que je suis dur et sévère. » (Thomas.) Il se dit aussi attentif à ne pas exercer sur ses boxeur·ses une « contrainte affective », dont il a lui-même fait l'expérience dans le cadre de sa pratique de compétition, à l'adolescence : « Non, on te force pas, mais il y a un ascendant psychologique sur toi. C'est un peu ce que j'ai peur aussi avec mes boxeurs. Parce que j'ai peur qu'ils aillent en compétition pour moi. Sauf que moi, je m'en fous. Il y a des fois, tu t'entraînes pour ton entraîneur. » S'il reste autoritaire, il précise donc adopter une posture qu'il estime plus « pédagogue » auprès des plus jeunes, en préférant un rapport davantage ludique à la pratique sportive et une attitude plus douce.

« Je suis plus le pédagogue, je suis plus dans la pédagogie. En gros, dans l'échange, dans les trucs. Un petit que personne arrive à faire boxer parce que... bah ! le cousin de Alena, le neveu de Cynthia, c'est un flemmard, il fait rien. Mais avec moi il va boxer. Parce que je suis pas en train de lui crier dessus. Je suis en train de lui dire : "C'est bien." Même des fois, quand il fait de la merde, je lui dis : "C'est bien." Parce que le gamin, il a peut-être besoin à ce moment-là d'entendre que c'est bien. Après tu le feras évoluer, tu passeras de "c'est bien" à "c'est bien, mais fais ça comme ça". Et à terme, tu pourras lui dire : "Tu fais de la merde." La plupart des gens fonctionnent comme ça. Moi, on peut me taper dessus direct. »

(Entretien avec Thomas, 24 ans, professeur d'EPS et entraîneur de boxe pieds-poings [93], mère profession intermédiaire, père cadre B.)

Ce relâchement n'aurait cependant pas lieu d'être en ce qui concerne les classes d'âges supérieures qu'il entraîne.

« Je préfère avoir 30 gamins, qu'ils kiffent leur moment, et s'ils montent sur le ring et que ça marche pas, c'est pas grave, on verra plus tard quand ils passeront chez les adultes. Je suis plus dur avec les adultes, mais après, parce qu'on est obligés dans le sens où, quand t'es adulte, tu sais où tu vas et t'es assez mature pour savoir le chemin que t'as à parcourir. »

(Entretien avec Thomas, 24 ans, professeur d'EPS et entraîneur de boxe pieds-poings [93], mère profession intermédiaire, père cadre B.)

L'enquête le confirme, les catégories adultes et notamment les compétiteur·ices, sont entraîné·es avec sévérité, quels que soient les entraîneurs. Youssef, notamment, manifeste parfois durement son autorité et n'hésite pas à faire des remontrances à tous et toutes, en haussant fort la voix :

Journal de terrain : Youssef crie : « Si vous n'êtes pas au niveau, vous sortez ! » J'ai l'air étonnée par la virulence du ton alors que je parle sur le côté à Thomas, qui me répond : « Oui, la boxe, c'est comme ça. » Personne n'essaie d'ailleurs de répliquer, l'entraînement est sérieux. Les sportifs font ce qui leur est demandé sans broncher.

Au contact des entraîneurs qui opèrent « un apprentissage par corps » (Faure, 2000), les jeunes sportifs font donc l'acquisition de savoirs corporels et de dispositions agonistiques. Nombreux sont les jeunes adultes de ces classes populaires urbaines à avoir intégré le club au cours de leur enfance ou de leur adolescence. Ces liens tissés de longue date installent une forte confiance des sportif·ves envers les entraîneurs, en même temps qu'elle structure les rapports de pouvoir entre les pugilistes. L'exemple de

Laurie illustre « l'ascendant psychologique » précédemment évoqué par Thomas. Aujourd'hui compétitrice, elle a commencé la boxe au sein du club à l'âge de 7 ans, ce qui implique pour elle de s'abandonner aux décisions de ses entraîneurs sur le plan sportif.

« Ils me disent de faire un truc, je me pose pas de questions. Et puis je me dis, ils vont pas m'envoyer dans un truc qui risquerait de me retrouver en kick. Youssef, il m'a vu grandir hein. Donc... Je le vois des fois plus que je verrais ma sœur. Donc je lui fais très, très, très confiance. »

(Entretien avec Laurie, 18 ans, boxeuse pieds-poings [93], étudiante en STAPS, mère employée dans l'administration publique, père électricien.)

Pour certains pugilistes, qui fréquentent la salle depuis l'enfance et l'adolescence, les relations nouées avec les entraîneurs s'assimilent parfois à des liens de parenté : « Mais tu vois, moi, ils m'ont connue, c'est comme, il y a un rapport, c'est comme si c'était mes oncles tu vois. C'est comme... C'est... Voilà parce que, avec Laurie, par exemple, on était les petites, tu vois, de la salle. » (Sherine, 18 ans, boxeuse pieds-poings.) Entre eux, les entraîneurs se distinguent aussi par un haut degré de proximité.

« Oui, on se voit tout le temps, on se voit régulièrement. Moi, Sami je le vois régulièrement souvent en dehors. Nico c'est pareil, on se rencontre. Thomas, il nous arrive, Mohammed, voilà on est tous les uns avec les autres, même en dehors de la boxe. Oui, on est une équipe, on est une famille. Thomas il avait dit une fois, il y a un gars qui lui avait dit, est-ce que tu veux venir t'entraîner chez nous, à l'époque. C'était des gars qui s'entraînaient chez nous, qui sont partis dans une autre salle. Il a dit non, non, moi je suis chez moi, pourquoi tu veux que j'aille ailleurs ? »

(Entretien avec Youssef, 50+, poste de direction dans la fonction publique et entraîneur de boxe pieds-poings [93], mère sans profession, père grutier.)

La salle de boxe est très fréquentée, les cours ont lieu deux fois par jour, tous les jours de la semaine, et les entraîneurs s'y rendent souvent pour venir en appui, en dehors des créneaux horaires qui leur sont attribués.

Journal de terrain : Le gardien me précise que les entraîneurs ont tendance à arriver un peu n'importe comment, qu'il ne comprend rien, que « soit il n'y en a aucun, soit ils sont tous là en même temps ». Qu'il arrive que ce soit prévu pour Thomas, mais qu'en fait c'est Mohammed qui est censé venir à la place et qu'au final ils viennent tous les deux et donnent le cours ensemble. Je remarque en effet la même chose.

Si les rencontres en dehors de l'espace pugilistique sont rares pour la plupart des sportif-ves, leur engagement dans un entraînement intensif, pour certains quasi-journalier, et depuis de nombreuses années, conduit à établir des liens forts entre les pugilistes, qui associent souvent le club à « une famille ». Cette ambiance familiale est très appréciée des enquêté-es : « On grandit tous ensemble. Moi je suis là-bas depuis que je suis petite donc je grandis avec eux. Aujourd'hui je suis tous les jours avec eux. Donc c'est plus familial. Du coup j'aime bien » (Laurie, 18 ans, boxeuse pieds-poings). Pour certain-es enquêté-es, « la famille de la boxe » se substitue même à une sphère familiale défaillante. La socialisation très virile qui existe dans le club de boxe permet en effet à des jeunes, souvent turbulents, d'évoluer au sein d'une structure enveloppante, qui leur pose des limites dont ils peuvent manquer par ailleurs. Il est frappant de constater à quel point cette ambiance « militaire » semble en effet recherchée par certain-es adhérent-es, ce que Thomas perçoit : « Même si des fois on est très, très dur, moi je me suis vu être très dur avec certaines personnes, mais c'est pas pour ça qu'ils reviennent pas. Ils sont encore là. » Une ancienne adhérente en visite au club me précise par exemple « qu'elle adorait avant les cours », en raison de leur caractérisation « militaire ». C'est ce que confirme Céline qui, à l'adolescence, était en demande d'un cadre, dont elle ne disposait ni au sein du domicile familial ni au sein de l'institution scolaire.

« C'est la structure qui m'a donné envie de continuer. C'était un peu en mode militaire. Et ça me plaisait bien cet environnement vraiment structuré. Ça donnait un rythme. Donc c'est comme ça que j'ai commencé la boxe. Ça m'a donné un cadre. Pour te donner un exemple pur, moi j'ai arrêté l'école j'avais 16 ans. Et vu que j'étais là depuis mes 12 ans, les coachs aussi, ils faisaient un peu un suivi éducatif, ils regardaient nos notes et tout ça. Et quand il a vu que j'avais arrêté l'école, Hazdine m'a désinscrit des compétitions et il m'avait dit, tant que tu fais pas quelque chose de ta vie, on stop les compétitions. Et je me suis dit, il prend ça à la rigolade. Et le lendemain, je suis venue avec mes affaires, il m'a dit : "T'as trouvé quelque chose ?" Je lui ai dit non. Il m'a dit : "Tu peux repartir" [rit]. Du coup, j'ai pas eu le choix après, j'ai fait l'école de la deuxième chance et après j'ai fait une formation. »

(Entretien avec Céline, 30 ans, boxeuse pieds-poings [93], entraîneuse, parents sans profession.)

Pour Céline, l'engagement dans la pratique pugilistique a été le moyen de pallier la dérégulation de l'ordre scolaire au sein des quartiers populaires (Périer, 2007) ainsi que le manque de stabilité du cadre familial. Les entraîneurs notent qu'une telle demande émane parfois explicitement de familles aux conditions socio-économiques modestes, qui souhaitent l'instauration d'une discipline pour leurs enfants. Les observations réalisées rejoignent le constat de précédentes enquêtes sur l'investissement de jeunes sportif-ves au sein d'associations qui ont à cœur d'assurer leur suivi scolaire (Guerandel, 2016 ; Parmantier, 2013 ; Wacquand, 2000). Cet encadrement visiblement serré a permis à des jeunes boxeur-ses, parfois violent-es de « se taper, mais de manière cadrée » (Thomas) et d'éviter de basculer du côté du pôle déviant de l'espace des styles de vie des jeunes de milieux populaires (Baudelot et Mauger, 1994, p. 347-384).

« T'arrives à un moment où, t'as 12-13 ans, t'es au collège et franchement c'était n'importe quoi. Après, je sais pas trop si tu connais l'école sur [...], mais... Tu vas pas à l'école pour aller à l'école et pour apprendre. Tu vas à l'école pour foutre la merde, clairement. Et moi, j'ai fait cinq collèges différents, je me suis fait virer de partout. Et en fait, justement, la boxe, moi ça m'a donné un cadre et ça m'a permis aussi un petit peu de me calmer à l'école. »

(Entretien avec Céline, 30 ans, boxeuse pieds-poings [93], entraîneuse, parents sans profession.)

Entrer dans la pratique pugilistique a ainsi évité à Céline de commencer une carrière délinquante. En engageant « un processus de transformation de soi » (Oualhaci, 2016, p. 18), la modalité d'encadrement stricte et rapprochée du club de boxe est ainsi le vecteur de la construction des identités juvéniles. À côté de l'incorporation des normes d'une masculinité « populaire », elle vise, selon Akim Oualhaci, à les « ouvrir » au monde des « autres » et à ses normes et ce faisant, à les rendre « plus conformes » (2016, p. 18). Pour les plus âgé-es, la socialisation sportive participe aussi à l'acquisition de dispositions – la ténacité, l'estime et la maîtrise de soi, la rigueur et la discipline notamment – à possiblement convertir dans l'espace scolaire ou professionnel.

Journal de terrain : À la fin du cours, c'est le « brief » pour la sélection des compétiteurs. Youssef précise que s'ils ont des cours, ça doit quand même passer avant parce que la boxe va leur donner des coups, mais pas leur faire gagner leur vie. Mais que ça va leur donner un mental. Une jeune boxeuse acquiesce.

S'ils ou elles ne disposent majoritairement ni de titres scolaires de haut niveau ni de professions très rémunératrices, les sportif-ves enquêté-es sont scolarisé-es ou travaillent. Suivie avec intensité, la pratique pugilistique peut aussi avoir une vocation professionnalisante, mais associée à des études dans le domaine sportif. Pour toutes ces raisons, les entraîneurs occupent ainsi aux yeux des enquêté-es une position centrale dans leurs parcours biographiques et les aident à investir des logiques de distinction. Pour Rania, 20 ans : « C'est bien plus que des coachs, même dans notre vie, ils vont nous aider. Si on a des épreuves ou quoi, ou même si on galère dans quelque chose, ils vont venir nous aider. C'est bien plus qu'une simple équipe de sport. » Si elle s'est installée dans une autre ville, Céline vient

régulièrement rendre visite à Youssef, son « père de la boxe » au sein de sa « deuxième famille » : « C'est pour ça que c'est vraiment une famille. Quand on disait, esprit famille, c'est vraiment pas que des mots. »

Une volonté pédagogique *Gender Blind* : « fille ou garçon, ce sont des sportifs, on les voit pas autrement »

Aujourd'hui, les filles intègrent peu à peu cet espace familial et autoritaire, notamment au sein des plus jeunes classes d'âge où l'on retrouve parfois des situations de parfaite mixité. Pareillement au contexte footballistique étudié par Carine Guérandel, l'investissement des garçons dans un contexte pugilistique leur a longtemps permis « de se constituer un lieu de sociabilité juvénile "protégé" de la présence des filles » (Guérandel, 2016, p. 97). Adolescente, Céline se rappelle par exemple avoir été quasiment la seule fille à participer aux cours de boxe. Si certaines étaient inscrites, « elles venaient très rarement, voire jamais ». Désormais, l'espace pugilistique local ne constitue plus un entre-soi sexué d'où s'auto-excluent forcément les femmes. C'est par exemple l'expérience que relate Cynthia. Pourtant la sœur de Youssef a commencé à pratiquer la boxe à l'âge de 40 ans et a ensuite encouragé ses deux filles à faire de même.

Journal de terrain : Cynthia m'explique qu'elle n'osait pas faire de boxe plus jeune, alors même que son frère en faisait. Que c'était la honte pour une femme. Que les filles ne voulaient pas faire une activité où « tu ressembles à un homme ».

Apprendre à se défendre et gagner de la confiance en soi sont, selon Cynthia, les motivations principales des parents pour inscrire leurs filles à la boxe. Mohammed évoque aussi le rôle de « l'héritage familial » dans l'investissement précoce des filles. De fait, l'enquête révèle que l'engagement pugilistique procède souvent par socialisation familiale et amicale.

« Quand j'étais petite, ma sœur elle en faisait, mais elle aimait pas, par contre. Et moi je l'accompagnais. Ça veut dire je regardais le cours, je connaissais Youssef, Hazdine. [...] En plus, je connais les coaches ; Mohammed c'est un ami à mon père, du coup je connais. Et du coup j'ai commencé. [...] Aussi Youssef c'est le père d'une de mes meilleures amies donc... »

(Entretien avec Sherine, 18 ans, boxeuse pieds-poings [93], étudiante en école d'architecture, mère secrétaire médicale, père mécanicien.)

À l'exemple de Sherine, les socialisations sportives enfantines œuvrent au maintien de l'engagement dans la pratique à l'âge adulte. Suivant le constat que « c'est durant l'enfance que se construit le différentiel sexué en faveur des garçons dans le domaine sportif » (Garci et Ottogalli-Mazzacavallo, 2022), les boxeuses d'âge adulte sont souvent entrées jeunes dans la pratique. Même si elles sont de plus en plus nombreuses chez les adultes, elles restent encore minoritaires (elles sont en moyenne 5 filles pour 25 garçons). Elles se distinguent cependant par leur assiduité et par l'intensité de leur investissement sportif. Au moment de l'enquête, elles sont par exemple 2 sur 5 compétiteur·ices. Cette observation tranche avec l'analyse réalisée par Akim Oualhaci selon lequel « les rares boxeuses ont tendance à travailler ensemble, à taper moins fort, à exécuter les exercices moins vite » (2016, p. 78). Si les niveaux sont hétérogènes, l'encadrement pédagogique rapproché et l'instauration d'un cadre familial favorisent un engagement soutenu de l'ensemble des pugilistes, ainsi que les « interactions intersexe » (Guérandel, 2016, p. 149), qu'elles soient verbales ou sportives. Quel que soit leur âge, les boxeurs « tournent » aussi avec des filles, les duels pugilistiques se formant davantage sur le critère de la taille et de la corpulence que sur celui du sexe d'appartenance.

Au sein de l'espace mixte, les filles, et notamment celles qui sont engagées dans une pratique de compétition, s'entraînent ainsi durement et assidûment. L'exemple de Laurie, 18 ans, est à cet égard significatif.

Journal de terrain : Laurie me dit venir tous les jours à la boxe, parfois même deux fois par jour, « je ne sais pas quoi faire sinon ». Elle y pense dès le matin en se réveillant, le soir avant de se coucher. Ça a pu créer des tensions avec ses amis qu'elle ne voit pas beaucoup. Elle explique qu'elle les voit déjà en cours et que ça lui suffit. Qu'elle ne va pas au karting avec eux. Et que si c'est pour se poser à une table et parler, ça ne lui apportera pas grand-chose.

Même les filles qui ne pratiquent la boxe qu'en loisir font la preuve d'un engagement sérieux, préférant souvent assister aux cours « du mardi et du jeudi », les plus intensifs. Ce sont finalement les plus âgées, comme Cynthia, la sœur de Youssef, qui évitent davantage ces cours, considérés comme trop violents.

Cynthia : « Après il y a les cours où les gens y vont pour la castagne et tout ça, mais c'est ceux qui ont envie. C'est le mardi, jeudi, le cours de Youssef. Ce qu'ils appellent le bar, le ring où ils viennent se bagarrer dedans. On appelle ça le bar parce que, enfin c'est Nass qui a appelé ça le bar. C'est genre les alcooliques qui vont se bagarrer dedans [rit]. Donc ils appellent ça le bar. Les ivrognes, ils se tapent dessus. C'est vraiment la bagarre de rue, donc ils appellent ça le bar. »

Enquêtrice : « Mais tout le monde y va pas. »

Cynthia : « Non, c'est ceux qui veulent aller au bar [rit]. »

Enquêtrice : « Et toi ? »

Cynthia : « Oh non, moi j'ai jamais été au bar. »

(Entretien avec Cynthia, 43 ans, fonctionnaire territoriale.)

Les entraîneurs plébiscitent tous cette intégration des filles. Leurs régulières interpellations : « T'as vu, les filles combattent avec les garçons ! » (Youssef, 50+, entraîneur de boxe pieds-poings) manifestent leur intériorisation d'une « injonction à la mixité » (Oualhaci, 2016, p. 97) et rejoignent le constat réalisé par Akim Oualhaci. La valorisation par les boxeurs de ces quartiers populaires urbains, de la présence des femmes au sein de la salle, s'inscrit en effet dans une volonté de construire une masculinité plus « conforme » aux normes légitimes des classes moyennes. Ainsi, pour Youssef, « la mixité c'est bien », « c'est comme ça que tu peux évoluer je pense » (Youssef, 50+, entraîneur de boxe pieds-poings). Revendiquer la situation de mixité, c'est aussi mettre en avant l'absence de prise en compte du sexe des boxeurs-ses, ce qui consiste, dans un premier temps, à neutraliser la question de la sexualité au sein de la salle.

« Que ce soient filles ou garçons, ce sont des sportifs, on les voit pas autrement. Beaucoup de filles nous disent, quand elles viennent s'entraîner, par exemple le midi, elles disent : "Nous, quand on vient dans cette salle – elles avaient fait pas mal de salles –, c'est que les gens nous regardent pas. Ils sont pas en train de nous juger en tant que filles. Parce que je suis belle, je suis bien foutue, nana. Les gens ils viennent, ils s'habillent, ils font du sport, ils te regardent comme si t'étais la dernière des boxeurs ou des boxeuses et à la fin ils repartent, ils rigolent et c'est reparti pareil." On fait pas attention à ça. C'est le climat qui a été instauré depuis des années et ça a toujours été comme ça, ça fait partie de la génétique du club je dirais. »

(Entretien avec Youssef, 50+, poste de direction dans la fonction publique et entraîneur de boxe pieds-poings 193], mère sans profession, père grutier.)

Ce climat est directement favorisé par les entraîneurs, qui sanctionnent les attitudes jugées indécentes de certains boxeurs et qui pourraient, selon eux, gêner la pleine intégration des filles. Les codes sociaux de bonne conduite au sein de la salle prescrivent une attitude de retenue de la part des hommes : « Des petites règles, des toutes petites règles qui gênent personne, pour vivre ensemble. » (Youssef, 50+, entraîneur de boxe pieds-poings.)

Journal de terrain : Céline évoque une anecdote d'un homme qui avait changé son pantalon dans la salle. En caleçon, il s'est fait réprimander par Youssef. « il y a des vestiaires, il y a des femmes, il y a des gens, tu peux pas te permettre de te mettre en caleçon. » (Céline.) « Tu peux pas te permettre de mettre mal à l'aise les gens. » (Youssef.) « C'était pas pour l'embêter ou quoi, mais c'est par principe. Et je pense que dans certaines salles, il y a pas ça. » (Céline.)

Les entraîneurs imposent ainsi aux sportives, et notamment aux hommes, de respecter des normes de comportement pudiques et non sexualisées. Pour Loïc Wacquant, le rituel pugilistique implique la substitution de la *libido pugilistica* à la *libido sexualis* (hétérosexuelle), « en le faisant passer de la chambre au ring et de la femme à l'homme » (Wacquant, 2015). Dans ce contexte en mixité, l'espace sportif doit ainsi s'affranchir de la problématique du désir en évitant toute manifestation verbale ou en acte qui pourrait être sexuellement connotée : « Il y a des filles, elles veulent s'entraîner, elles veulent pas qu'on vienne les faire chier, le mec collé à elle et tout. » (Youssef, 50+, entraîneur de boxe pieds-poings.) Cette résolution implique aussi de faire des femmes des boxeurs comme les autres : « Tu peux être la fille que tu veux, tu peux être grosse, pas grosse, belle, pas belle, les gens ils viennent pour s'entraîner. » (Youssef, 50+, entraîneur de boxe pieds-poings.) Les règles de l'espace pugilistique mixte vont en effet à rebours d'enquêtes montrant comment le domaine sportif manifeste souvent la volonté d'un renforcement de l'identité féminine avec la promotion « d'une image hétérosexuelle érotique des joueuses » permettant de donner une vision qui « serait plus en accord avec celle qui est socialement attendue d'une femme » (Pouliquen, 2008, p. 132). Ici, les femmes qui adoptent des « dispositions sexuées inversées » et qui ne jouent pas le jeu de la séduction hétérosexuelle sont, à l'inverse, plutôt valorisées. Même si elles peuvent accorder de l'importance à leur féminité en dehors de la salle, la plupart des femmes adoptent d'ailleurs des vêtements relativement couvrants et amples, ce que Akim Oualhaci détermine comme « des stratégies de dissimulation de leur féminité (port de caleçon long couvrant les jambes, cheveux attachés, absence de maquillage, censure des gestes ou des sujets de conversation perçus comme « féminins », etc.) » (2016, p. 89). Beaucoup de femmes indiquent d'ailleurs apprécier de ne pas être sexualisées en comparaison d'autres salles où « ils te regardent tous comme si t'étais un sandwich » (Céline, 30 ans, boxeuse pieds-poings). Pour Rania, 20 ans, l'évacuation de la dimension érotique qui pourrait pourtant naître de la situation de mixité est probablement permise par les relations souvent nouées de longue date, parfois depuis l'enfance, entre les membres du club : « C'est ça aussi, peut-être parce qu'ils nous ont connus petits. Et c'est ça qui est bien, parce que, franchement, arriver dans une salle pour se faire draguer, draguer alors que t'es là pour boxer, c'est écoeurant. » Dans son enquête, Akim Oualhaci note en effet la stratégie qui consiste à construire un « inceste symbolique » entre des boxeurs et des boxeuses qui se considèrent mutuellement comme « des grands frères » et « des petites sœurs » (2016, p. 82).

« Je me dis que soit c'est parce que moi je suis là depuis que je suis petite et il y a une approche différente. Mais même les adultes, les nouvelles, quand elles viennent, il y a pas ce truc-là... Je dis ça, mais non... Bah non ! [elle cherche] Après je pense que déjà, on est très pudiques. Donc même s'il y a des approches qui peuvent se faire, parce qu'il y en a eu à la salle des approches qui se sont faites entre des personnes, mais ça reste toujours super discret. Alors que tu vas aller dans d'autres salles, les mecs ils vont parler entre eux et c'est un peu malsain, c'est pas la même approche. C'est carrément différent. »

(Entretien avec Céline, 30 ans, boxeuse pieds-poings [93], entraîneuse, parents sans profession.)

Avec les conséquences du cadre familial instauré par le club, Céline évoque l'appartenance religieuse de la majorité des pugilistes, évoquée au sein du premier chapitre, qui limite selon elle les intérêts explicites pour la question sexuelle.

Outre que la mixité revêt un « caractère d'évidence » (Artus, 1999), elle renvoie spontanément, pour Youssef, à une conception du sport universaliste, qui s'affranchit de la considération des attributs personnels des individus. La notion de mixité englobe ainsi, avec le sexe, le sujet de la diversité des appartenances sociales des individus.

« On est pour la mixité parce que c'est important. C'est d'apprendre à vivre ensemble. C'est pas, chacun fait de son côté. Moi je trouve que la mixité dans le sport, il y a pas mieux. Quand on parle de mixité et tout, même au niveau classe sociale, on a tout le monde chez nous. T'as vu, je sais pas si je t'ai montré, on a une fille qui est avocate, on a une fille qui est médecin, on a un garçon qui est commissaire divisionnaire. On a plusieurs corps d'État. On a Bilal qui conduit le camion de poubelles. Tu vois ce que je veux dire ? Ça veut dire que tout le monde est mélangé. On a Ju qui a une société de bâtiment, de BTP, Adri il travaille dans une banque. On a des gars, ils sont éducateurs sportifs, d'autres qui le sont pas. Enfin, c'est la mixité sociale et la mixité... euh... » (Entretien avec Youssef, 50+, poste de direction dans la fonction publique et entraîneur de boxe pieds-poings [93], mère sans profession, père grutier.)

Le recours à la notion de mixité, lorsqu'elle se lit dans une perspective universaliste, a ici une connotation positive. Il s'agit de respecter et de s'enrichir des différences individuelles. Elle ne fait toutefois pas l'objet d'une réflexion sur le plan pédagogique. Plus jeune que Youssef, Thomas relie la question de la mixité avec la problématique du genre au sujet de laquelle il explique avoir reçu des enseignements dans le cadre de ses études universitaires : « Par exemple, dans l'entraînement sportif je sais pas, mais en EPS il y a débat. Est-ce que les filles font avec ou est-ce que les filles font à part ? Quelles limites, quelles ressources, quels freins et ça se questionne. Moi je trouve ça intéressant parce que c'est des problématiques auxquelles je suis confronté dans mon métier. » (Thomas, 24 ans, entraîneur de boxe pieds-poings.) En tant que professeur d'EPS, il se dit conscient des enjeux posés par la mixité en matière d'égalité et donne l'exemple de questionnements qu'il se pose sur le plan pédagogique. Au terme de la conversation, il estime que « c'est la bonne chose à faire, à condition que ce soit aucunement un frein pour les deux ».

« J'aime bien la mixité parce que pour moi une fille peut apporter à un garçon ce que le garçon n'a pas et inversement. Si la fille elle peut être concentrée sur "ouais, mais pour réussir à faire ça, faut qu'on fasse ça bien correctement" et que le garçon il couple ça à "on va réussir", "faut qu'on réussisse", c'est le mélange parfait. En gros, ils savent comment faire et ils ont le but. Il y en a un il veut le but, l'autre il a le moyen, mais il veut pas forcément le but, et ça se complète. Mais moi je suis pour la mixité. »

(Entretien avec Thomas, 24 ans, professeur d'EPS et entraîneur de boxe pieds-poings [93], mère profession intermédiaire, père cadre B.)

Au contraire de Youssef, son rapport à la notion de mixité est ainsi davantage réfléchi. Pourtant, il explique ne pas accorder d'importance à ces interrogations au sein de l'espace pugilistique, où il essaye « d'avoir la même posture avec tout le monde », privilégiant l'instauration d'« un rapport de confiance l'un envers l'autre, et que chacun passe un bon moment ».

« Si on avait été sexistes, on les aurait virées » : des femmes mises à l'épreuve au sein d'un club « formateur de mental »

Si la situation de mixité semble impensable dans le cadre de la pratique de la boxe, l'enquête montre toutefois l'encouragement des duels pugilistiques entre les sexes de la part des entraîneurs, dans un but d'amélioration des performances sportives féminines.

Thomas : « Les compétitrices, je leur demande, elles vont te le dire, quand elles montent sur le ring, elles montent avec des garçons. »

Enquêtrice : « Et ça leur pose pas de souci ? »

Thomas : « Ah si ! "Mais Thomas, ils tapent fort, mais Thomas, je veux pas être avec des garçons", elles avaient peur d'être avec des garçons. Après, elles défonçaient toutes les filles. Fallait les mettre avec des garçons. Mais dès qu'elles allaient avec des garçons, elles se faisaient défoncer. Donc bah oui, mais au bout d'un moment, à force de boxer avec lui, tu vas le défoncer un jour ou l'autre. Mais du coup, c'est vraiment pas un frein. Enfin, moi j'ai pas la conception, où faut que je sépare fille et garçon. Moi, s'ils peuvent travailler ensemble, c'est que du plus. Après, comme je te dis, il y a des étapes. »

(Entretien avec Thomas, 24 ans, professeur d'EPS et entraîneur de boxe pieds-poings [93], mère profession intermédiaire, père cadre B.)

L'idée que les filles peuvent et doivent progresser au contact des garçons est partagée par Youssef, qui naturalise et hiérarchise les différences physiques selon le sexe : « Je trouve que les garçons, génétiquement, ils sont un peu plus costauds parce qu'ils sont plus forts et parce que c'est la force, c'est un garçon. Par rapport aux filles, la plupart des filles, la fille la plus lourde, elle atteint 65 kg. Le garçon le plus lourd, il fait 110 kg. » Malgré cette incitation des entraîneurs à « tourner avec des filles », les femmes enquêtées relèvent la tendance des boxeurs, notamment des plus âgés, à ne pas faire la démonstration de leur puissance envers elles : « Les grands, les anciens, les gens qui ont beaucoup d'expérience, ils vont vouloir directement taper hyperdoucement, ou limite ne pas boxer. Ils vous laissent taper comme ça. Après, il y a pas d'intérêt, mais... Genre, pour eux, comme on est une fille, faut pas taper. » (Rania, 20 ans). Malgré ses demandes répétées, Rania ne constate pas de changement dans leur manière d'appréhender la situation de mixité.

« Ils osent vraiment pas. Même si on va taper fort pour les réveiller un peu, ils vont pas oser nous toucher, franchement [rit]. C'est grave, c'est vraiment une question de principe, ils sont... Genre, pour eux, c'est impossible de nous taper alors qu'on est là, dans un domaine du sport, c'est pas comme s'ils nous tapaient dans la rue, pour nous c'est normal. Mais pas pour eux. Et puis même, il y a le poids, je fais pas 40 kg, là j'aurais compris, ou on veut pas trop me taper ou on a peur de me blesser, mais quand même. »

(Entretien avec Rania, 20 ans, boxeuse pieds-poings [93], aide à domicile, mère agent d'entretien.)

Chez les entraîneurs les plus âgés, cette essentialisation des différences physiques de genre s'accompagne de remarques sexistes, relevées de façon récurrente. Les femmes enceintes ou celles qui sont jugées trop grosses sont par exemple qualifiées de « vaches », et de « charolaises ».

Journal de terrain : Youssef prend à partie une femme un peu lente au sujet de son poids en lui demandant combien elle a perdu depuis qu'elle a commencé. Plus tard, il me parle encore du poids d'une autre, qu'il juge trop important et qui limite selon lui ses performances. Il me parle de la taille de sa poitrine, qui l'encombre, en me disant qu'« elle doit avoir trois kilos dans chaque sein ».

Pour motiver les garçons au cours de l'entraînement, le président de la section oppose également les performances masculines avec celles féminines, qui servent ainsi de « groupe de référence négatif » (Guérandel, 2016, p. 98) : « Position pompe, les fainéants, surtout que depuis tout à l'heure, il y a les filles en position pompe ! » Il renforce par ailleurs les identifications sexuées en rappelant aux filles l'importance de se préoccuper de leur beauté : « Pensez aux protège-dents, parce que des garçons sans dents, c'est moche, mais des filles sans dents, c'est encore plus moche ! » Parfois, des moqueries sont faites par les entraîneurs, notamment à destination des filles qui sont dans le groupe « loisir » et qui ne sont pas jugées assez performantes : « Ici, c'est le cours loisir, bien-être et thalasso ! » À la biologisation des différences de niveau sont associées des caractéristiques mentales particulières, connotées selon le sexe. Les entraîneurs mobilisent souvent un vocabulaire animalier pour parler des compétiteurs : les compétitrices sont, pour Thomas, « des poulines » qu'il « dresse pour avoir la niaque » quand, pour Youssef, les hommes ou les femmes qui performant un ethos viril sont « des bêtes », « des animaux » ou « des boeufs ».

« Elles ont des défauts, c'est des filles. Des fois elles sont relou, tu sais pas pourquoi. Elles sont pas bien, mais c'est des filles quoi. Elles se prennent trop la tête, elles sont trop cérébrales. Contrairement aux gars, c'est des boeufs quoi. Une fille, c'est cérébral. Elle a envie de se faire plaisir, elle a envie de faire plaisir à ses coachs, elle a envie de faire plaisir au club, à sa famille, c'est une volonté de vouloir bien faire. Le mec, il est là, il boxe aujourd'hui, demain il boxe pas, il va faire du rugby. C'est des animaux. »

(Entretien avec Youssef, 50+, poste de direction dans la fonction publique et entraîneur de boxe pieds-poings [93], mère sans profession, père grutier.)

Suivant le concept de valence différentielle des sexes mis en évidence par Françoise Héritier (1996), les notions de réflexion et d'introspection, ici associées à des valeurs féminines, se trouvent dévaluées au sein de l'espace pugilistique qui valorise au contraire la détermination et la témérité. Les performances sont en effet évaluées selon la capacité des pugilistes à « ne pas réfléchir » avant un combat. Pour être un bon boxeur, « faut pas être trop cérébral », ce qui nuirait donc aux compétitrices qui auraient tendance à trop se questionner. En mobilisant un stéréotype sexiste, il naturalise les

LA VALENCE DIFFÉRENTIELLE DES SEXES

Françoise Héritier théorise le concept de valence différentielle des sexes pour expliquer le fondement d'une prévalence sociale des hommes dans les sociétés humaines. L'anthropologue de la parenté observe une catégorisation binaire et asymétrique des choses visible sur le plan symbolique (chaud/froid ; haut/bas ; actif/passif...), qu'elle postule archaïquement formée à partir du constat originel de la différence des sexes. Selon cette pensée de la différence, les valeurs associées au féminin sont universellement dépréciées par rapport aux valeurs rattachées au masculin. Cette classification hiérarchique s'ancre sur l'hypothèse d'une volonté des hommes de contrôler la capacité de reproduction détenue par les femmes seules, et menaçant ainsi leur domination.

différences genrées identifiées en situation de compétition. Celles qui parviennent à atteindre un haut niveau sont finalement celles qui substituent leur cerveau à celui de leur entraîneur de sexe masculin : « Elle me disait, quand j'arrive sur le ring, quand je suis forte, c'est parce que je prends mon cerveau, je le pose à côté, je prends le tien, je le mets et je t'écoute. Et j'essaye pas de faire autre chose. Tu me dis de faire ça, je fais ça. » (Youssef, 50+, entraîneur de boxe pieds-poings.) Il estime néanmoins que les femmes fournissent davantage de rétributions symboliques aux entraîneurs en raison de leur investissement plus prononcé dans la pratique, de leur conception collaborative du sport et de leur adoption d'une posture de soumission.

« Moi je te dis, j'ai eu plus de... [cherche ses mots]. Comment on pourrait interpréter ça. C'est pas de la joie. De satisfaction, en coachant des filles, je parle du très haut niveau hein, que certains garçons. Parce que tu sens qu'elles se sont données, elles se sont donné les moyens de venir, elles écoutent, elles sont attentives, elles sont réceptives, elles veulent se faire plaisir et te [il insiste] faire plaisir également. Et faire plaisir à tout le monde. Elles sont pas là pour faire de la figuration. Elles montent, elles vont donner tout ce qu'il faut. On a des garçons qui montent, avec leurs acquis, mais c'est tout. Sans conviction. [...] [Les femmes] Ça obéit aux... Voilà. Et tu la vois évoluer, et tu sens que... C'est satisfaisant, c'est un travail mutuel. Quand par exemple, dans une reprise ou dans un combat où c'est difficile et que t'arrives à lui trouver la solution et elle écoute et elle fait, elle prend les instructions que tu lui donnes et elle les développe et elle les met en place, c'est super. Elle a gagné, mais t'as gagné aussi. Ça se tape, ça se tape, ouais, bah écoute, le gars il a gagné, mais il a gagné tout seul, il est sur le ring. Tu lui as donné de l'eau, et tu lui as dit deux, trois mots, mais il a fait ce qu'il a voulu lui ! C'est pas... On n'a pas fait un truc ensemble. »

(Entretien avec Youssef, 50+, poste de direction dans la fonction publique et entraîneur de boxe pieds-poings 1931, mère sans profession, père grutier.)

L'enquête révèle finalement l'existence d'un très fort enjeu autour de la question du « mental ». Le club a d'ailleurs la réputation d'être « formateur de mental » selon Céline, et l'ensemble des pugilistes insistent sur l'aspect primordial de l'aspect psychologique dans la capacité à devenir un boxeur ou une boxeuse de haut niveau : « Et puis là-haut (il montre sa tête). Si là-haut t'as de la lumière, ça va. Si la lumière elle s'éteint, tu commences à douter et c'est fini. » Avoir un mental recouvre la capacité à supporter la douleur et à l'interpréter non pas comme un « signal d'alerte, mais à la fois comme obstacle, à surpasser et à ignorer » (Détrez, 2002, p. 89). Selon Céline, « ça fait partie de la tête en fait. Tu te dis qu'une douleur, c'est une information. Si t'arrives à rayer cette information, ou à atténuer cette information, parce que la rayer c'est un peu difficile. Mais si t'arrives à l'atténuer, c'est plus simple »

(Céline, 30 ans, boxeuse pieds-poings). Avoir un mental renvoie aussi aux notions de détermination et de confiance en soi : « La confiance en soi c'est important. Parce que, quelle que soit la compétition, ils vont monter et il y a une pression quand même, ils vont prendre des coups, ils vont en donner et en dehors du fait de se faire mal, il reste toujours le spectre du résultat. » (Youssef, 50+, entraîneur de boxe pieds-poings.) Il s'agit ainsi, pour les pugilistes, de ne pas questionner leurs capacités avant de combattre. D'où, pour Youssef, la valorisation des « bœufs » qui ne pensent pas et qui, de ce fait, ont « beaucoup plus de facilités » pour boxer. Pour Ahmed par exemple : « Faut même pas se laisser le temps du doute. »

Si Youssef naturalise des dispositions sportives selon le sexe, l'importance d'avoir « un mental » fait cependant l'objet de stratégies pédagogiques genrées. En effet, leur mise en œuvre a souvent pour conséquence d'être au détriment des femmes ou de certains hommes qui, parce qu'ils ne jouent pas « le jeu de la virilité conquérante » (Guérandel, 2016, p. 105), sont dominés dans l'espace des masculinités sportives.

La première stratégie pédagogique observée relativement à la question du mental est celle de l'endurcissement physique et psychique au cours des entraînements. Les entraîneurs ne ménagent pas les pugilistes, ce dont témoigne l'exemple de Laurie, durement mise à l'épreuve alors qu'elle se blesse le pied au cours d'un échauffement.

Journal de terrain : Laurie se fait mal au pied au moment de boxer avec Régis, elle met de la glace dessus, mais ça n'a l'air d'inquiéter personne. Youssef lui dit de ne pas « faire sa maline », qu'elle va y retourner. Il lui demande si elle peut s'entraîner contre Régis quand même et « mettre du rythme ». Elle dit oui sans broncher, qu'il n'y a pas de souci. Elle le fait puis tape sur le sac avec son pied où elle s'est fait mal et a donc encore plus mal et Youssef lui dit « t'as fait la belle ».

Depuis qu'elle a « vomit de stress en plein combat » (Laurie, 18 ans, boxeuse pieds-poings), elle essuie par ailleurs des moqueries régulières de la part de Youssef et des autres sportifs dans le but d'éprouver sa résistance morale : « Du coup, vomito. Tu vois Youssef il l'a appelée vomito. Après Youssef il est cru. Il est gentil, mais il est cru. » (Thomas, 24 ans, entraîneur de boxe pieds-poings.)

Journal de terrain : À la fin, c'est le brief pour la sélection de la catégorie compétition. Youssef pointe Laurie en disant qu'il va falloir travailler le mental, que c'est dans la tête que ça se passe. Qu'il n'est pas là pour tenir le sac à vomir, que c'est pas son rôle.

Les pugilistes ont intériorisé l'idée selon laquelle le travail du mental « se forge à l'entraînement ». Selon Ahmed : « Si tu le montres à l'entraînement, tu vas aussi le montrer en combat. Je préfère souffrir à l'entraînement, vomir, tout. Plus je souffre à l'entraînement, plus c'est facile au combat. Donc je préfère souffrir à l'entraînement et ne pas souffrir en combat. » Au cours de sa socialisation sportive, Laurie a assimilé l'importance de prouver sa résistance à la douleur pour ne pas se montrer sensible. Elle met ainsi en scène un rapport instrumental au corps (Boltanski, 1971) associé à une norme de masculinité valorisée⁶⁶. Alors que sa blessure lui inflige de la douleur, Laurie reprend l'échauffement et répond positivement aux sollicitations de Youssef.

« Bah, j'avais vraiment mal [rit]. J'ai encore mal aujourd'hui. Je suis partie faire des examens pour mon pied, voir ce qu'il y avait. Bon, il y a rien. Mais du coup, quand tu te fais mal, c'est vrai que... Youssef, il peut te prendre pour une chochette. Surtout moi. Je me suis fait mal aux doigts du pied, pour lui c'était rien, il s'est dit "c'est une chochette", tout ça. Donc je pouvais pas le conforter dans son idée et dire non, je m'arrête. Donc j'ai dit, je continue et on verra après, c'est pas grave [rit]. »

(Entretien avec Laurie, 18 ans, boxeuse pieds-poings [93], étudiante en STAPS, mère employée dans l'administration publique, père électricien.)

⁶⁶ Voir aussi (Détrez, 2002, p. 86-91).

Les entraîneurs sont durs avec les pugilistes des deux sexes, et n'hésitent pas à moquer leurs faiblesses, en témoigne cette anecdote rapportée par Thomas au sujet d'un ancien compétiteur : « Il y a un mec, il avait boxé et tout le combat il était en garde, il se protégeait. Et les sacs avant, c'était des top 10 la marque. Et il l'a appelé "top 10". Et toute la salle l'appelait "top 10". C'est drôle, mais quand t'es à sa place c'est pas drôle. »

L'enquête a cependant mis en évidence une seconde stratégie pédagogique dont le but, à l'inverse, est de favoriser l'assurance du pugiliste lors de moments critiques. Avant un combat, par exemple, Youssef cherche notamment à augmenter la confiance du boxeur qu'il entraîne afin qu'il soit « armé mentalement ».

« Pour qu'il parte comme une fusée. Pour qu'il parte en compétition, pour qu'il pense vraiment qu'il est hyperefficace sur les trucs, faut lui donner la possibilité de croire qu'il est vraiment très fort. Et là, il se met dans une position mentale où il se pose plus de questions avant de démarrer. Et donc tu cogites plus sur le fait que tu sois pas si bon que ça. Faut pas être trop cérébral. »

(Entretien avec Youssef, 50+, poste de direction dans la fonction publique et entraîneur de boxe pieds-poings [93], mère sans profession, père grutier.)

Pendant une grande partie de la séance, et alors que d'autres suivent le cours, Youssef le fait ainsi combattre sur le ring, en évitant de le mettre en peine. Il organise donc ses duels avec des boxeuses, qu'il juge naturellement moins performantes, et avec des boxeurs, en leur demandant au préalable de ne pas le mettre en difficulté.

Journal de terrain : Sur le côté, Youssef entraîne Régis (de la BAC, policier) assez fortement parce qu'il a un combat prévu la semaine suivante. Youssef m'explique qu'il faut pouvoir bien l'entraîner, mais sans le déstabiliser psychologiquement. Donc il s'agit de lui donner confiance en le faisant combattre sans lui faire mal et sans le mettre trop en difficulté. Donc il combattra une fois sur le côté avec les filles : Laurie, puis Rania [Youssef dit à Régis d'y aller moins fort à un moment]. Puis il l'envoie contre Zakaria et Clément plusieurs fois, mais à qui il demande discrètement de ne pas y aller trop fort.

En s'occupant de son sportif, l'entraîneur se sait être un activateur de confiance.

« On est tous en demande de l'affection de l'entraîneur quand on est compétiteur. T'aimes bien quand l'entraîneur il est derrière. Parce que ça agrmente ta confiance en toi. Et t'aider au sac, il y a trente personnes dans la salle et l'entraîneur il est que derrière toi. Tout le monde voit, mais après c'est ton égo, tout le monde voit que l'entraîneur il est derrière toi, et qu'il s'occupe de toi, en priorité. Donc tout le monde demande un peu d'attention. »

(Entretien avec Thomas, 24 ans, professeur d'EPS et entraîneur de boxe pieds-poings [93], mère profession intermédiaire, père cadre B.)

L'enquête n'a cependant pas révélé de telles stratégies de mises en confiance en ce qui concerne les femmes au sein de la salle, alors que les « gros égos » des hommes sont, inversement, plus souvent ménagés. Si un « non-dit » entoure par exemple les compétences pédagogiques de Mohammed, qui ne serait selon Thomas « plus apte à gérer des compétiteurs », les entraîneurs évitent de lui en parler trop explicitement afin de ne pas le blesser et de le préserver.

Enquêtrice : « Et vous voulez pas essayer d'avoir une discussion avec lui ? »

Thomas : « Tu peux pas, non. Tu peux pas lui dire, en gros, ce que tu fais c'est de la merde. »

Enquêtrice : « Et avec de la diplomatie ? »

Thomas : « Non, mais même avec de la diplomatie, c'est compliqué de lui dire. Parce que, après, Mohammed il a plein de problèmes à l'extérieur. C'est compliqué. [...] Mohammed en fait, tu vas pas lui dire "tu prends pas les compétiteurs". Donc, moi, je vais m'occuper de la prépa physique, et Youssef il s'occupe de tout ce qui est technico-tactique. Et du coup, tu lui dis pas. Il le comprend, mais tu lui dis pas. »

Enquêtrice : « Pour caresser son égo. »

Thomas : « Voilà. Parce que Mohammed c'est aussi un gros égo. »

(Entretien avec Thomas, 24 ans, professeur d'EPS et entraîneur de boxe pieds-poings [93], mère profession intermédiaire, père cadre B.)

Quels que soient leurs problèmes à l'extérieur de l'espace du sport, les entraîneurs ne prennent pourtant jamais de précautions pour éviter de froisser les égos féminins. C'est l'expérience qu'a par exemple faite Rania, une jeune compétitrice de 20 ans, qui rencontre des problèmes personnels ainsi que des soucis de santé, pourtant bien connus des entraîneurs.

« Tu sais, si il y en a qui pètent plus haut que leur cul... Après, nous, on n'est pas des menteurs par contre. Elle a dit à Youssef : "Ouais, vous vous occupez pas assez de moi. Vous prenez pas assez soin de moi", nanana. Youssef il lui a dit : "Tu veux que je te parle avec affection parce que je t'apprécie, ou tu veux que je te parle en tant qu'entraîneur ?" Elle a dit : "Non, parle-moi en tant qu'entraîneur." Youssef il lui a dit : "Mais tu sais qu'au niveau du boxe, moi je te regarde même pas. Toi, à ton niveau là, je te regarde pas, t'es une classe C. Moi normalement je m'occupe des pros, t'es au plus bas niveau amateur." Après il l'a regardée, il lui a dit : "Tu crois que tu vas faire quelque chose dans la boxe ? A 70 kg tu feras rien dans la boxe." Il lui a dit la vérité, elle voulait savoir la vérité. »

(Entretien avec Thomas, 24 ans, professeur d'EPS et entraîneur de boxe pieds-poings [93], mère profession intermédiaire, père cadre B.)

En raison de cet échange trop brutal au sujet de son poids, considéré trop important par les entraîneurs, cette compétitrice a finalement décidé de rompre les liens avec le club. Son entrée dans la pratique de compétition n'avait d'ailleurs pas non plus été facilitée. Après l'échec d'un premier combat, elle avait déjà essuyé des moqueries ouvertes de la part de Youssef : « Il m'a grave piquée, il faisait que de me terminer à la salle. Donc après, ça m'a piquée, j'ai dit "bon, on va passer aux choses sérieuses". Il faisait que des vanes sur mon combat. Des vanes ouvertes, devant tout le monde. En disant "Rania, elle s'est fait tuer". » Pour retrouver le droit de participer à une compétition, Rania avait alors dû apporter la preuve de sa motivation par une surenchère de son investissement sportif.

« Ils m'ont dit "non, tu fais plus, ça y est, t'étais trop nulle" [rit]. Ah, mais ils étaient durs hein ! Ils étaient durs à l'époque hein. Ils rigolaient pas avec nous. Ils m'ont dit non. Après je me suis entraînée, ils ont vu que je venais tous les jours, donc après ils m'ont dit "pourquoi pas faire des petites compétitions au début". Après ils ont vu que j'en voulais et ils m'ont mise dans les plus grosses. J'ai prouvé que j'étais pas nulle [rit]. » (Entretien avec Rania, 20 ans, boxeuse pieds-poings [93], aide à domicile, mère agent d'entretien.)

Céline aussi se rappelle avoir dû prouver sa place en tant que jeune boxeuse : « C'était un combat personnel, parce que j'étais la fille qui arrive chez les adolescents, "ah t'es une fille, t'es pas censée faire un sport de garçons, ah tu vas faire de la danse", nanana. » Les femmes, et notamment les compétitrices, sont ainsi durement mises à l'épreuve, y compris avant les duels, et témoignent avoir plus souvent des problèmes d'estime. À l'âge de 18 ans, Laurie est très investie dans la pratique pugilistique, mais perd régulièrement ses combats en raison d'un manque de confiance en elle " parce qu'elle se pose trop de questions, voilà, c'est la tête. Elle se retourne le cerveau alors qu'elle devrait juste kiffer. Elle devrait juste profiter du moment. Elle se met trop de pression" (Céline, 30 ans, boxeuse pieds-poings). Sa faiblesse est stigmatisée et fait l'objet de nombreuses conversations au sein de la salle. Pour Youssef : « Lolo c'est ça le problème. C'est qu'elle doute. Elle travaille très bien, à l'entraînement elle est super forte, elle est capable de faire des chronos, des perfs incroyables, mais le jour du combat, elle est vidée. Et elle perd ses moyens. » Youssef explique chercher à augmenter la confiance de Laurie pendant les entraînements : « Moi je lui donne des exercices de respiration, j'essaye de la mettre à l'aise sur les leçons. Les leçons, c'est fait pour te perfectionner et en même temps pour te faire monter en confiance, pour que tu sois plus à l'aise, que tu sois sûr de toi. » L'enquête prouve néanmoins le contraire, ce que note par exemple Rania : « Youssef, il a été éduqué comme ça, il a vécu le sport aussi comme ça. Il fait pas de cadeaux à Laurie quand elle est pas bien. » Si cette technique de l'endurcissement a pour but

d'aider Laurie à s'améliorer sportivement en favorisant sa capacité de résistance à la douleur et au stress, Céline admet son inefficacité.

« On essaye de lui faire avoir ce truc de hargne. Mais on a du mal à lui transmettre. Et le truc, c'est qu'on va se dire que peut-être la manière que nous on a l'habitude d'utiliser, en mode taquinerie : "Tu devrais faire du light", nanana, "tu vas retourner chez les ados, tu vas devoir faire du light ou de l'aquagym" ou machin, bah... Je pense que Lolo ça marche pas. Et je pense que c'est vraiment une question de tempérament. Moi aussi hein, j'ai lancé des piques à Laurie de temps en temps. Et je me rends compte que ça marche pas. Et je pense que, elle, c'est pas la bonne technique. Nous, on est un peu bruts sur ces choses-là, et je pense que, elle, ça marche pas comme ça. »

(Entretien avec Céline, 30 ans, boxeuse pieds-poings [93], entraîneuse, parents sans profession.)

Les moqueries qui la visent au sein de la salle font en effet naître chez Laurie beaucoup d'angoisse et impactent négativement ses performances sportives lorsqu'elle est soumise à la pression du combat.

« Avant chaque compétition je me dis OK, est-ce que je vais vomir, est-ce que je vais faire la même gaffe, surtout qu'après il y a les moqueries, tout ça. Bon des fois, c'est pas méchant, mais même si c'est pas méchant, à force, ça t'atteint quand même un petit peu. [...] Des moqueries de la part d'un petit peu tout le monde. Mais c'est pas des moqueries méchantes hein, mais par exemple à la salle ça va me dire "vomito", des trucs comme ça. »

(Entretien avec Laurie, 18 ans, boxeuse pieds-poings [93], étudiante en STAPS, mère employée dans l'administration publique, père électricien.)

Rania note en effet que Youssef est dur avec tout le monde, mais certain-es, notamment les femmes, ne réagissent pas bien à cette modalité pédagogique : « C'est ça qui est dur aussi parce que des fois à la salle, pour tout le monde, genre Youssef il va terminer tout le monde, mais il y en a ils vont mal réagir. » Au final, il est assez difficile de savoir si les entraîneurs réservent un traitement véritablement plus doux au groupe des garçons. Il est néanmoins certain que les filles ne bénéficient pas de traitement de faveur et qu'elles manifestent souvent davantage de difficultés que les garçons à encaisser ce climat. Rania a par exemple le sentiment que les garçons ne sont pas atteints de la même façon par les moqueries.

« En fait il est dur avec tout le monde hein. Sauf que nous on va le prendre à cœur, que les garçons ils s'en foutent. Royalement. Ah ouais. Les garçons là, quand je leur dis, "ça te dérange pas comment il te parle là ?" Ils me disent "ça va, c'est du sport", en mode, "c'est Youssef". Leur seule réponse c'est, "ouais, mais c'est Youssef". Eux, ils se prennent pas la tête. Mais des fois, moi aussi, je suis comme Laurie. C'est rare, mais des fois ça pique et après ça joue sur le moral. »

(Entretien avec Rania, 20 ans, boxeuse pieds-poings [93], aide à domicile, mère agent d'entretien)

Si la pratique de la boxe est par ailleurs valorisée dans la sphère amicale et familiale des hommes enquêtés, c'est souvent loin d'être le cas pour les femmes, notamment lorsqu'elles pratiquent en compétition. Moins soutenues que leurs homologues masculins dans le cadre de leurs sociabilités extérieures à la salle, elles doivent du reste faire l'apprentissage d'une socialisation qui transgresse les normes de leur sexe. Elles ont donc davantage de barrières à franchir pour trouver leur place au sein d'un environnement viril et se révèlent beaucoup plus stressées par les combats. Si elles ne peuvent manifester leurs doutes au sein de la salle, certaines adoptent donc des stratégies en se créant des espaces de parole en non-mixité à l'extérieur de la salle. Des techniques telles que le coaching mental ou la sophrologie sont éventuellement proposées par les entraîneurs aux femmes, mais sont refusées par les boxeuses qui savent leur connotation stigmatisante aux yeux des entraîneurs.

Thomas : « On a même réfléchi pour lui prendre un coach mental [rit]. »

Enquêtrice : « Elle était pas réceptive à l'idée ? »

Thomas : « Non parce que, mine de rien ça stigmatise, le fait qu'il y ait une faille. »

(Entretien avec Thomas, 24 ans, professeur d'EPS et entraîneur de boxe pieds-poings [93], mère profession intermédiaire, père cadre B.)

En dépit de la valorisation de la part des entraîneurs d'un discours d'indifférence au genre, l'enquête témoigne ainsi du poids du genre dans les interactions sportives et les manières d'appréhender les situations d'entraînement. Si les transgressions des normes de genre sont acceptées voire valorisées chez les femmes, l'ordre de genre n'est finalement questionné que dans un seul sens. Le « monde des hommes » (Mennesson, 2005) s'est certes ouvert aux femmes, mais il leur impose de se conformer à l'ambiance virile tandis que les transgressions des normes de genre sont sanctionnées chez les hommes. Le boxeur incarne une forme de masculinité hégémonique qui s'impose comme modèle de référence, aux hommes et aux femmes. De nombreux détails relevés au cours de la période de terrain révèlent notamment que la dévalorisation des valeurs féminines, associées à la faiblesse, domine l'espace pugilistique. Pendant un exercice, Ahmed me prend par exemple à partie : « Pourquoi je fais pas de la danse classique ? je souffrirais moins. » De nombreuses plaisanteries, qui servent à sanctionner les comportements jugés non conformes aux normes valorisées de la masculinité, ont été relevées.

Journal de terrain : Pendant l'échauffement des loisirs, deux hommes un peu forts se tiennent par l'épaule pour s'étirer la cuisse en tenant sur une jambe. Mohammed le fait remarquer en disant « quelle solidarité, j'avais jamais vu ça ! ». Un boxeur explose de rire. [...] Un autre garçon est qualifié de « danseuse » parce qu'il aurait une manière particulière de boxer.

Les valeurs de compétition, la démonstration de la force physique et le déni de la sentimentalité associée au féminin y sont normalisés par les entraîneurs, mais aussi par certains sportifs, indépendamment du marqueur de l'âge. Si Rayan, 18 ans, me soutient par exemple que la venue de sa petite amie au sein de la salle ne l'indisposerait pas, il souhaiterait instaurer avec elle une stricte séparation des activités durant la période de cours : « Je la calculerais pas hein [rit]. Le temps du cours, je la calculerais pas. On rentre, on fait ce que tu veux, on rentre ensemble, on fait le chemin, n'importe, mais pendant le cours je te calcule pas, je travaille. » D'autres boxeurs, plus âgés, estimerait par ailleurs inconvenant d'être vus aux côtés de leurs épouses, lesquelles préfèrent ainsi participer au cours du samedi matin en non-mixité afin de « ne pas créer de tensions ». À certains égards, cette distance quant à la dimension sentimentale et sexuelle est, on l'a vu au cours du premier chapitre, également liée à l'appartenance religieuse majoritaire des boxeur-ses au sein de la salle.

Les femmes qui réussissent à intégrer cet espace doivent ainsi faire profil bas, quel que soit leur niveau d'expertise.

« Nous, on met tout le monde au même piedestal. Il y a personne qui est... Là, t'as vu, on a récupéré [une personnalité], 150 combats, 150 victoires [...], championne de truc, mais boxe professionnelle hein. Mais, elle, tu crois qu'elle est traitée comment ? Elle s'entraîne avec les autres hein. Elle est pareille, rien à foutre. [...] Mais elle est gentille, elle s'entraîne avec tout le monde de toute façon, et on lui a dit, "si ça te va pas, tu prends tes affaires, tu vas ailleurs hein. Nous, on retient personne hein". »

(Entretien avec Thomas, 24 ans, professeur d'EPS et entraîneur de boxe pieds-poings [93], mère profession intermédiaire, père cadre B.)

Celles qui se vantent ou réclament de l'attention sont stigmatisées : « Et la petite, elle fait trois combats et elle se prend pour la reine », accusées de « faire les belles », de « se prendre pour les reines » ou « les princesses ».

« Bastien il m'a dit, "là-bas, c'est la princesse, tout le monde est autour d'elle, son entraîneur, tout le monde la regarde". Il me dit "ici, tu la jettes dans la salle, tu fais pas attention à elle, elle est pas trop bien". Et puis il me dit, "tu lui parles comme tu parles à n'importe qui, tu lui dis non, ça s'est pas bon", elle a pas l'habitude d'entendre ça. Et lui, Romain, il lui a dit, "ici, tu sais quoi ? Eh, ici, t'es dans un club où il y a du niveau. T'es plus la princesse. T'es plus la reine du truc". »

(Entretien avec Youssef, 50+, poste de direction dans la fonction publique et entraîneur de boxe pieds-poings [93], mère sans profession, père grutier.)

Dans cet espace qui reste sexiste, les femmes compétitrices, notamment, n'ont ainsi d'autre choix que d'être « des hommes comme les autres », de se conformer aux normes viriles, s'entraîner durement et dissimuler leur douleur, sous peine d'être mises à la porte.

« Il y a une fille, on l'a délogée parce qu'elle foutait rien. Non, non. Elle foutait rien, on l'a délogée. Elle était loisir. Elle s'arrêtait, "oh aujourd'hui j'ai pas envie". Pourquoi tu viens ? Rentre chez toi. Et puis t'as vu, on rigole et tout, mais il y a quand même un niveau d'exigence. C'est une discipline quand même la boxe. » (Entretien avec Thomas, 24 ans, professeur d'EPS et entraîneur de boxe pieds-poings [93], mère profession intermédiaire, père cadre B.)

L'approche du sexisme au sein de la salle est réductrice : « Si on aurait voulu être machiste, on dégage les meufs. » Youssef défend le droit aux femmes d'être présentes aux cours, affirmant par exemple s'être opposé à un boxeur musulman rigoriste qui souhaitait « virer les femmes ». Cependant, leur intégration difficile, et leur place, constamment à prouver, y compris lorsqu'elles choisissent de se limiter à une pratique de « loisir », met en évidence des formes de résistance à l'intégration des femmes, qu'elles en soient ou non conscientes.

Pratiquer la boxe dans les fractions des classes moyennes supérieures : ségrégation et hiérarchie entre les sexes

« On n'est pas dans un combat de rue » : un rapport à la pratique pugilistique socialement situé

Deux fois par semaine, la section boxe de l'association localisée dans le centre de Paris propose une activité de boxe anglaise loisir, à partir de l'âge de 16 ans. Un premier créneau horaire est destiné aux « débutant-es », tandis que le second, est réservé aux boxeur-ses dit-es « confirmé-es ». Située dans un quartier aisé du centre ouest de Paris, la salle de boxe est fréquentée par un public résidant aux alentours. Leur lieu de résidence est d'ailleurs déterminant dans les raisons du choix de la salle. En raison de cette logique de proximité, les adhérent-es des cours observés sont presque tous et toutes blanc-hes, issu-es des classes moyennes supérieures, et doté-es en ressources (économiques, culturelles et/ou sociales). L'étude de l'espace sportif local constitue ici une entrée intéressante pour explorer les usages sociaux du corps sportif. Il s'agit ainsi d'observer comment la mise en jeu du corps est socialement située (Détrez, 2002, p. 145-148). Pour Pascal Duret, certaines activités physiques et sportives paraissent « encore chargées d'un pouvoir distinctif et symbolique important comme la chasse, la pêche ou les boules en milieux populaires ou comme la voile et le golf dans les milieux aisés » (Duret, 2015, p. 20). Traditionnellement, les sports de combat « dont les fondements culturels reposent sur la force, le travail, la violence, la virilité... » (Burlot, 2014, p. 198) attirent plutôt les membres des classes populaires. L'exercice physique, la répétition et la capacité à repousser la fatigue et les limites de la douleur entrent en effet en adéquation avec « le rapport instrumental, et non pas réflexif, entretenu avec leur corps, qui représente concrètement leur outil de travail » (Détrez, 2002, p. 145). À un groupe social est ainsi tendanciellement associée une culture somatique particulière, de la force pour les milieux populaires et de la forme pour les milieux favorisés. Le marquage social des activités sportives mettant dos à dos des sports d'élites et des sports populaires renvoie à la notion d'habitus, « un principe unificateur et

générateur des pratiques [...] permettant des conditions d'existence homogènes et produisant des systèmes de dispositions homogènes, propres à engendrer des pratiques semblables » (Bourdieu, 1979).

Ainsi mise en évidence par Pierre Bourdieu (1984) et parallèlement étayée par Christian Pociello (1981), la thèse d'une corrélation entre l'espace des sports et l'espace des positions sociales s'est cependant complexifiée. Les travaux de Philippe Coulangeon (2004) interrogent notamment la postérité contemporaine du modèle de la distinction à partir de l'observation de la montée de l'éclectisme des goûts et des pratiques des membres des classes supérieures. Il rappelle que si l'impact du paramètre culturel sur la stratification sociale a été particulièrement important dans le contexte spécifique d'une relative moyennisation des niveaux de vie au cours des Trente Glorieuses, il doit être aujourd'hui nuancé en regard du facteur économique. C'est le durcissement des inégalités sociales depuis l'après-guerre – notamment observé par Thomas Piketty (2001) et auquel s'associent les thèses respectives de Bernard Lahire (1998) et François Dubet (1995) sur la pluralité des appartenances et l'éclatement de l'expérience – qui semble œuvrer à cette désunification des cultures de classe. Sur la base d'une enquête sur les pratiques sportives des Français-es, les travaux de Brice Lefèvre et Fabrice Ohl s'inscrivent dans le sens de cette analyse (Lefèvre et Ohl, 2006). Aux usages distinctifs de certaines pratiques sportives cède en effet le pas la propension des classes favorisées à l'« omnivorité ». La massification d'un omnivorisme des goûts sportifs se caractérise par « la diversité et la multipratique », mais également par « l'éclectisme » (Duret, 2019, p. 22). Ce constat s'accompagne en effet d'une tendance plus marquée au sein des classes sociales supérieures à investir des sports « dissonants » en tant qu'ils présentent une connotation sociale éloignée, comme la pétanque ou la lutte. Par contraste, les classes populaires se caractérisent davantage par « l'univorité », en l'état d'une spécialisation des choix sportifs : un sport seulement est préféré. Cela étant : « Derrière une dénomination générique peuvent également se sédimenter plusieurs modes d'exercice, notamment dus à l'histoire du sport. » (Détrez, 2002, p. 147.) Autrement dit, l'idée selon laquelle les membres d'une classe sociale se regrouperaient autour d'une culture somatique particulière continue de trouver une actualité à l'observation plus fine de la manière dont les usages d'un même sport peuvent se trouver socialement différenciés. Il s'agit donc de voir comment les modes d'appropriation et de différenciation de la pratique pugilistique sont socialement situés. On peut dans un premier temps relever que si les classes dominantes investissent la pratique de la boxe, elles n'investissent pas n'importe quel type de boxe : « Les nouvelles formes de boxe comme le kick-boxing, la boxe thaïe ou le full-contact [...] » sont par exemple très investies par les jeunes des quartiers populaires urbains (60 % des licenciés) (Duret, 2015, p. 66), quand les catégories supérieures prisent davantage la boxe anglaise (Burlot, 2014, p. 197-223). Les choix sportifs restent ainsi distinctifs selon les milieux sociaux dont les membres opèrent une spécialisation de leur préférence au sein du champ pugilistique. On repère, en outre, des attentes majoritairement différentes de la pratique sportive en fonction des places occupées dans la structure sociale. Pour Akim Oualhaci (2016), « paradoxalement, les sports de combat sont de plus en plus appropriés par des cadres sup ou encore des politiques qui veulent rester en forme, garder la ligne et parfois même s'encanailler ». Les choix scolaires et professionnels distinctifs des adhérent-es de l'association située dans le centre ouest de Paris les conduisent à investir modérément leur pratique sportive. Ce constat, qui tranche avec les observations réalisées au sein de l'espace sportif local des quartiers populaires urbains, rejoint les données de l'enquête « loisirs 1987-1988 » de l'Insee selon laquelle « les cadres supérieurs et professions libérales ne sont pas particulièrement portés sur la compétition alors qu'ils sont les plus assidus à la pratique sportive, tandis qu'à l'inverse les ouvriers sont très peu assidus en pratique sportive, mais relativement portés sur la compétition ». Quel que soit leur sexe d'appartenance, les enquêtés rencontrés dans le

cadre de l'enquête menée au sein de l'association située à Paris déclarent prioriser leurs activités scolaires et professionnelles et préférer faire de la boxe une pratique de loisir.

« Le truc, c'est que si tu veux te mettre en amateur, il faut que tu fasses des entraînements donc c'est genre quatre à six heures d'entraînement par semaine à des horaires précis et moi, avec mon métier, c'est pas possible. Si tu me dis on part une semaine, je peux pas faire l'entraînement, et la boxe c'est de la discipline donc, malheureusement, c'est soit l'un soit l'autre. Je pouvais pas faire de la boxe un métier, c'est quand même hyperhard. Donc j'ai choisi. »

(Entretien avec Sarah, 26 ans, boxe anglaise [75], directrice de production, mère directrice marketing, père coach, conférencier et écrivain.)

Certain-es, comme Salomé, indiquent par exemple ne pas vouloir prendre le risque d'un accident qui handicaperait leur activité principale.

« Ça me serait venu, mais la seule raison qui me fait ne pas le faire, c'est que je suis musicienne justement et que je suis pianiste, et que... peur de me blesser. Peur d'avoir un problème. Moi-même je suis chanteuse, peur d'avoir un truc qui ferait que j'aie un problème. C'est pour ça que la musique, comme elle passe avant les sports de manière générale, et donc non, mes parents je suis pas sûre qu'ils auraient voulu non plus que j'aille en compète. Et même moi, je trouve que la boxe, honnêtement, je le fais vraiment sur le moment du plaisir et j'aurais pas voulu l'associer à un truc compétitif. Je préfère en faire un truc loisir, mais bien, avec un bon niveau, où tu peux montrer un peu, mais sans plus. »

(Entretien avec Salomé, 16 ans, boxe anglaise [75], lycéenne [horaires aménagés], mère avocate, père musicien.)

Si quelques-un-es estiment qu'une pratique de compétition pourrait éventuellement les intéresser à l'avenir, c'est une idée qui reste très volatile et renvoyée dans un futur éloigné. Avant tout, il s'agit de « s'amuser et apprendre » (Nathan, 29 ans). Déjà inséré-es économiquement et socialement, la pratique pugilistique n'est pas saisie par ces enquêté-es comme le moyen d'assurer leur respectabilité. Issa, l'entraîneur, ne représente par ailleurs pas à leurs yeux un modèle identificatoire puissant, en mesure de les inciter à s'engager dans une pratique de compétition. Âgé de 40 ans, Issa vit à Paris et occupe un emploi stable de cadre en dehors de la salle de boxe, mais il est issu d'un milieu populaire. Descendant de l'immigration nord-africaine et peu doté en titres scolaires, il appartient à un groupe ethnoracial dominé. Le niveau élevé de ressources économiques et sociales dont dispose le groupe des adhérent-es trouve une traduction dans leur façon de s'approprier l'activité sportive. Pourtant plus élevé qu'au sein de l'autre association enquêtée, le coût d'inscription (322 € pour les étudiants ou 389 € l'année) est jugé avantageux par les boxeur-ses enquêtés-es, qui envisagent plutôt l'activité pugilistique comme un substitut à une pratique individualisée en salle. L'encadrement plus serré et l'aspect collectif du cours sont valorisés pour sa fonction motivatrice.

« Je prends plus ça comme... Vraiment comme un loisir et comme un moyen de me dépenser plus que comme de la compète où faut s'investir, être là le week-end, faire des combats ou des matchs. Je sais pas trop comment ça se passe, comment ça s'articule au niveau de la boxe. Je pense que c'est plus le week-end. Et là je suis pas du tout dans ce truc-là. C'est une question de temps et j'ai pas envie de m'investir autant que ça dedans. Je vois vraiment ça comme un moyen de me dépenser surtout, et de me motiver à faire du sport. Je trouve que c'est vachement plus motivant des cours de boxe comme ça, plutôt que d'aller à la salle de sport dans son coin, sur un tapis. Là je trouve que c'est quand même hypermotivant et les sports de combat c'est des sports où tu te donnes vraiment au max. »

(Entretien avec Clément, 27 ans, boxe anglaise [75], auditeur financier, parents médecins.)

Il ressort des entretiens que rester en bonne santé et sculpter son corps reste la principale motivation de ces boxeur-ses. Clémentine, 16 ans, ne déclare même pas de goût particulier pour ce sport, qu'elle pratique toutefois pour ses supposées vertus amaigrissantes.

« C'est un moment où je fais un vrai sport même si dans la semaine je vais quand même faire de la marche ou du vélo. Mais là, je dépense plus de calories. Moi c'est vraiment de me dépenser, de me dire, psychologiquement, je fais du sport. Parce que, en soi, je préfère les sports plutôt collectifs, de ballon. Mais bon. On se dépense moins. Mais c'est pas un sport qui me plaît particulièrement. »

(Entretien avec Clémentine, 18 ans, boxe anglaise [75], étudiante en gestion des entreprises, mère directrice des ressources humaines, père chef d'entreprise.)

Cette signification donnée à la pratique sportive rappelle les résultats de l'enquête réalisée par Sylvain Laurens (2012) au sein d'un club privé bruxellois de loisirs. Fréquenté par « plusieurs fractions des classes dominantes internationalisées », leur rapport aux pratiques de musculation, dont l'usage se distingue « par une série d'exercices qui ne doivent pas rendre ostensible la musculation », s'oppose à « la muscu » intensive des classes populaires. Le groupe des usager-es n'indique pas rechercher une ambiance pugilistique autoritaire et agonistique, associée à des représentations négatives des masculinités des quartiers populaires, jugées par certain-es virilistes et sexistes.

Journal de terrain : Je leur explique que j'étais dans le 93 et ils me disent, « ah il ne doit pas y avoir beaucoup de filles là-bas » en introduisant la comparaison : « t'as vu, il y a des filles ici ». Ils me disent qu'ici on ne fait pas de compétition, que c'est plus pour du loisir, renforcement musculaire...

Le discours de certain-es boxeur-ses met dos à dos leur perception de l'inclusion des femmes au sein de leur salle, au sexisme qui existe à leurs yeux au sein des quartiers marginalisés. Romane sanctionne par exemple chez son petit ami les démonstrations viriles de la force physique : « On n'est pas dans un combat de rue ! »

Enquêtrice : « Parce que tu attends qu'il retienne un peu ses coups ? »

Romane : « Oh bah oui sinon, parfois il fait exprès pour m'énervé, mais j'aime pas non. C'est pas drôle, le but c'est pas de se faire mal. Il y a des moments, il faut... Enfin travailler la technique, et lui, il arrive, il met un truc, il y a aucune technique, c'est juste pour faire le mec, il m'énervé. Ça m'énervé. »

Émile : « C'est tellement faux en plus. Je donne jamais... »

Romane : « Non, tu l'as fait quelques fois, mais bien sûr tu m'as jamais... Mais, tu veux que j'aille à l'hôpital ? C'est pas le but de se faire du mal. »

(Entretien avec Émile, 24 ans, boxe anglaise [75], expert immobilier, mère directrice artistique, père chef d'entreprise, et Romane, 20 ans, boxe anglaise [75], étudiante en école de commerce, mère directrice générale, père CEO.)

L'hexis corporelle des sportifs se caractérise d'ailleurs par la neutralisation des caractéristiques codées au masculin. Les vêtements sont parfois assez près du corps et les shorts sont plutôt courts. On peut relever, à l'occasion, des couleurs roses ou saumon, ainsi que le port de bijoux. Outre leur disqualification des valeurs viriles, les sportif-ves entretiennent par ailleurs un rapport au corps et à la douleur inverse à celui observé au sein de l'espace pugilistique en milieu populaire.

« Je trouve que c'est pas du tout le but justement de taper trop fort. Surtout quand tu fais des exercices comme ça. Mais plus de travailler sa technique. Un mec, s'il a envie de taper fort, va taper contre un sac quoi. Moi c'est plus cet aspect-là. Après, je pense qu'il y a des mecs, entre eux, ils tapent hyperfort hein. Mais moi c'est plus l'aspect de voilà, le but c'est pas non plus de taper comme une brute. Moi vraiment c'est l'état d'esprit que j'ai dans un club comme ça, de loisir. Ou vraiment, tu fais pas du tout de la compète, le but c'est vraiment pas de se faire mal. Je trouve. »

(Entretien avec Nathan, 29 ans, boxe anglaise [75], ingénieur, mère sans profession, père ingénieur informatique.)

La douleur est ici saisie comme un avertissement à considérer et à respecter. Il ne s'agit pas, pour la plupart de ces pugilistes issues des milieux favorisés, de repousser à l'extrême leurs limites physiques. Lorsqu'un-e boxeur-se se fait mal, il ou elle recueille l'attention de son partenaire, ainsi que celle de l'entraîneur.

Journal de terrain : À la fin du cours, le groupe loisir sort les protège-dents et s'engage dans des échanges un peu plus musclés. Mais globalement le niveau n'est vraiment pas très élevé. Romane se fait mal, son petit ami lui a apparemment donné un coup de poing sur le nez. Elle n'hésite pas à montrer qu'elle a mal, alors que lui vérifie qu'elle va bien, la console, puis c'est au tour de l'entraîneur, sur le côté de la salle, qui lui demande si elle va bien.

L'enquête témoigne cependant d'un rapport différencié selon le genre à la douleur, plus aisément exprimée par les femmes que par les hommes.

Journal de terrain : Un boxeur d'une trentaine d'années se fait mal. Issa va le voir et son partenaire lui demande s'il va bien, mais sans trop savoir quoi faire. Il a clairement mal, mais ne réclame pas d'aide et semble vouloir retenir l'expression de sa douleur. Il s'éloigne finalement et prend la porte de secours. Il reviendra quelques minutes plus tard pour reprendre le cours. À la fin je lui demande si ça va, mais il ne s'étend pas, me dit qu'il s'est pris un coup à l'abdomen, mais que c'est bon.

Contrairement à la tendance observée au sein de la salle située dans le département de la Seine-Saint-Denis, ces femmes de milieux aisés dissimulent souvent moins les signes de féminité. Leurs pratiques vestimentaires et esthétiques reflètent plutôt les codes traditionnellement associés au féminin. Elles revêtent souvent des cheveux longs attachés en queue-de-cheval, des tenues moulantes, des leggings et des crop tops. Certaines n'excluent pas non plus les bijoux, ou le port de pièces de couleur rose.

Un modèle marchand d'organisation de l'espace sportif local qui favorise le laisser-faire pédagogique et contraint le type d'engagement

L'absence d'offre compétitive est assumée par le directeur de l'association qui suppose le positionnement loisir de la pratique de la boxe en capacité de stimuler les engagements féminins.

Enquêtrice : « Et l'engagement des filles ? »

« Baaah ! c'est compliqué quoi. Si vous y allez, vous vous faites tordre un peu le bras. Mais c'est pas ce qu'on recherche, nous on veut pas en faire des champions de MMA. Nous, ce qu'on veut, c'est faire du développement physique, santé, féminin. Alors qu'on fasse des prises, du self-défense, comme quelque chose de ludique. Mais pas quelque chose de combat. Même si ça reste un combat. »

(Entretien avec le directeur, 60 ans.)

Les adhérent·es sont d'ailleurs licencié·es de la Fédération sportive et gymnique du travail (FSGT) et non à une fédération de boxe.

« Celui qui fait de la boxe aujourd'hui, il en fait pour son loisir. Il sait qu'il est pas là pour... Il y a pas de ring d'ailleurs là-haut. Donc on n'est pas sur une boxe combat. Celui qui veut faire de la boxe combat, il va dans un vrai club de boxe qui adhère à la fédé avec des rings et il se bastonne. Mais c'est pas notre souhait dans tous les cas. »

(Entretien avec le directeur, 60 ans.)

Installé dans un gymnase également dédié à la pratique du badminton, l'espace sportif local n'offre que peu de dispositifs sportifs : les quelques sacs installés sur le côté de la salle ne servent majoritairement qu'aux boxeurs confirmés. C'est aussi le cas du ring, qu'ils doivent eux-mêmes installer au commencement de chaque séance. Pour le directeur de l'association, le positionnement loisir de la section boxe résulte d'un choix économique rationnel, alors que « l'élévation du coût de la pratique compétitive n'est plus à démontrer » (Callède, 1988). Avec un entraîneur salarié pour une moyenne de 100 licencié·es, le maintien d'une activité de loisir lui permet en effet d'en tirer un rapport coût/bénéfice avantageux.

« C'est 100 à 120 boxeurs. Là il y en a un peu moins cette année parce que c'est l'après covid et on n'a pas bien géré. Mais 80 personnes seules c'est pas mal. Et surtout, je vais être terre à terre, c'est parce que ça rapporte de l'argent. Ça perd pas d'argent, ça en gagne un peu, ça permet au club de survivre. Et puis, nous, c'est une boxe loisir. »

(Entretien avec le directeur, 60 ans.)

Par manque de bénévole pour assurer la fonction, il est également président de la section boxe. Ce statut ne l'amène cependant pas à s'investir dans les choix pédagogiques de la section : « Je sais pas ce que Issa fait, mais il y a pas de combats réels. » En reposant sur une logique de loisir et en n'ouvrant pas la section aux plus jeunes catégories d'âge, l'organisation locale du club a aussi pour conséquence de limiter l'intégration sociale. Les liens entretenus au sein de la salle se caractérisent en effet par leur faible degré d'intensité. Beaucoup de boxeur-ses viennent accompagnés de relations affinitaires nouées préalablement à la pratique sportive. C'est par exemple le cas d'Émile et de Romane, inscrit-es à la boxe sur les conseils d'un couple d'amis déjà adhérent, dans l'idée de motiver leur pratique en partageant des moments de sociabilité.

Romane : « On s'est inscrits à la boxe, tout simplement parce qu'on avait deux amis d'Émile qui y allaient et qui nous en ont parlé, qui habitent juste à côté. Et comme on voulait s'inscrire dans une salle, on s'est dit que c'était le bon plan en sachant qu'on les retrouverait et que ça nous motiverait de les voir aussi. Et comme c'était ses amis, ça nous tentait bien, c'était pour remplacer un peu le fait qu'on allait à la salle. On s'est dit que ça allait nous motiver surtout que c'est deux fois par semaine. Que c'était pas cher, que c'était à côté. »

Émile : « Et que les horaires nous convenaient bien. On trouvait que c'était la solution idéale pour allier le sport et en même temps nos vies. »

Romane : « Et y aller ensemble. »

Émile : « Et y aller ensemble par la même occasion. »

(Entretien avec Émile, 24 ans, boxe anglaise [75], expert immobilier, mère directrice artistique, père chef d'entreprise, et Romane, 20 ans, boxe anglaise [75], étudiante en école de commerce, mère directrice générale, père CEO.)

Pour Émile et Romane, l'adhésion au club est aussi l'occasion de pratiquer une activité en couple : « On aime bien y aller à deux parce qu'on combat à deux et c'est un truc qu'on aime bien faire à deux, qu'on a commencé à deux et pourquoi on le continuerait pas à deux en fait ? » (Émile, 24 ans.) Il ne s'agit pas de tisser de nouveaux liens d'amitié avec les autres adhérent-es : « On reste très cordial, mais il y a pas de relation en dehors. Moi je connais pas un prénom [rit]. » (Émile, 24 ans.) Le couple ne se mêle d'ailleurs presque jamais aux autres boxeur-ses. Les nouvelles interactions éventuellement formées entre certain-es sportif-ves au sein de la salle sont finalement relativement limitées. Si quelques adhérent-es déclarent avoir noué des liens de sociabilité, ceux-ci restent relativement lâches. Quant aux relations entraîneur-entraîné-es, elles sont également très réduites. Seul entraîneur assigné à ce cours pour plus d'une vingtaine de pugilistes en moyenne, Issa est très sollicité et les espaces de conversations sont ainsi limités. Seule Sarah, inscrite depuis plusieurs années au sein de la salle, explique avoir avec Issa « un petit truc par rapport aux autres élèves, de on se connaît. T'as un rapport spécial dans le sens où c'est mon coach depuis longtemps » (Sarah, 26 ans). Ce lien jugé particulier par Sarah se limite toutefois à l'espace de la boxe. Le groupe des entraîné-es ne dispose d'ailleurs pas d'informations sur la vie privée de l'entraîneur, et inversement. Alors qu'il apprend qu'un entretien a également été mené avec Issa, un enquêteur exprime par exemple sa curiosité, cherchant à connaître son âge, sa situation familiale et ses activités en dehors de la salle. Toutefois, cet intérêt manifeste surtout une absence préalable d'échanges interpersonnels. Par ailleurs, les quelques tentatives de dialogues qui sont engagées par Issa avec certain-es sportif-ves sont parfois désapprouvées, interprétées comme des marques d'incompétence professionnelle, ou jugées envahissantes comme Salomé en fait la remarque au sujet de Clémentine.

Enquêtrice : « Tu as des liens avec l'entraîneur en dehors ? »

Salomé : « Pas du tout. Il est super sympa, il est super cool. Clémentine le trouve trop intrusif. Elle aime pas trop parce que quand on s'entraîne, des fois il vient, il pose un peu des questions en mode sur notre vie perso et tout, Clémentine elle est en mode : Non ! Non ! [rit]. Mais c'est drôle, moi ça me fait rire. Mais je peux comprendre, il y a un petit côté intrusif de temps en temps, en mode blague, mais il est très sympa, vraiment c'est un très bon coach. Il est à l'écoute, super chouette. »

(Entretien avec Salomé, 16 ans, boxe anglaise [75], lycéenne [horaires aménagés], mère avocate, père musicien.)

L'écart d'âge existant entre Clémentine, 16 ans, et Issa, 40 ans, ainsi que la distance sociale qui les sépare participent sans doute à expliquer pourquoi elle trouverait « un peu chelou » d'étendre le lien qui l'unit à son entraîneur en dehors du contexte sportif. Pour comprendre cet inconfort, il faut aussi tenir compte du modèle marchand d'organisation de la section boxe qui contraint, avec l'entraîneur, l'installation de relations de nature contractuelle. La logique économique conduit le groupe des usager-es, majoritairement caractérisé par de hauts niveaux de revenus, à entretenir également un rapport économique rationnel avec l'entraîneur et, plus généralement, avec leur pratique sportive. S'ils et elles regrettent parfois un encadrement trop lâche, leurs exigences apparaissent limitées par un investissement financier considéré comme faible.

De fait, les modalités pédagogiques de l'entraîneur, en se limitant à l'apprentissage des techniques corporelles, reflètent également la logique marchande instaurée par le directeur de l'association : « C'est que du loisir, après tu vas pas trop te prendre la tête. Tu vas écouter, tu vas essayer de t'améliorer sur tes gestes et tout, et tu sais qu'il y aura pas les mêmes émotions que quand il y a une fille qui fait des combats. Il y aura pas tout ça. » Issa est également entraîneur dans une autre salle parisienne, fréquentée par des pugilistes de milieux plus populaires et qui pratiquent une boxe de compétition, « pour peut-être plus tard avoir des titres en tant que champion du monde, champion olympique ». Issa identifie une importante différence de niveaux entre les deux salles où il exerce.

« Parce que tu le vois, que des fois, quand tu fais des exercices, que c'est dur pour eux. Donc j'abaisse le niveau. Pourquoi ? Je sais pas. Je pourrais pas te dire pourquoi. Il y a une différence. Pourtant, il y en a qui font du sport à côté, je vois les gens avec leur tee-shirt pour courir, ils font des kilomètres, mais j'ai pas l'impression... Peut-être que c'est pas les mêmes mouvements aussi, qui font que, tu sollicites pas le même muscle. Mais je sais pas. Il y a moins de naturel. »

(Entretien avec Issa, 40 ans, boxe anglaise [75], entraîneur de boxe anglaise et responsable dans une entreprise de livraison, mère sans profession, père éboueur.)

Au lieu de chercher à intensifier ses attentes pour viser leur amélioration progressive, il explique au contraire abaisser son niveau d'exigence. Cette stratégie a pour conséquence une tendance à la stagnation des apprentissages sportifs. Les modalités pédagogiques proposées ne sont pas le lieu d'une transformation de l'hexis corporelle et des valeurs morales des pugilistes. L'ambiance instaurée par Issa n'est absolument pas autoritaire et agonistique, en témoigne par exemple ses retards répétés, qui provoquent l'amusement de certain-es et l'agacement d'autres. Il s'agit avant tout d'apprendre aux boxeur-ses les savoirs et techniques pugilistiques fondamentaux. En réponse à cet encadrement lâche, les coups portés par les sportif-ves ne sont généralement pas très puissants, notamment entre femmes. Certain-es boxeur-ses sont peu rigoureux ou rigoureuses : ils discutent entre eux, voire se chamaillent, y compris pendant les exercices, notamment les femmes.

Journal de terrain : L'ambiance est vraiment bon enfant, le couple se chamaille, se fait des bisous, ils font semblant de se frapper un peu n'importe comment. Des groupes de filles parlent plus qu'elles ne boxent. Les groupes tournent, une fille arrive vers une autre en sautillant et en criant « Saluuuuuuut ! ». Pas de travail sur sacs, hormis lorsqu'un boxeur se retrouve seul, l'entraîneur descend alors un sac sur le côté de la salle et envoie celui qui est seul dessus.

Déjà très intégrés économiquement et socialement, les boxeur-ses qui fréquentent cette salle n'investissent pas leur pratique dans une quête de légitimité sociale afin d'y sceller des amitiés nouvelles et de construire leur identité. On l'a vu, il n'est pas question pour ces boxeur-ses des milieux aisés d'acquérir, à travers la pratique physique et sportive, des savoirs au sein d'une « famille » solidaire, dotée d'une éthique et d'une culture de club spécifiques. Les adhérent-ses, qui appartiennent à un groupe économiquement et socialement dominant, n'expriment pas le souci de leur respectabilité ou le besoin de compenser des discriminations par l'établissement de sociabilités sportives. Néanmoins, c'est aussi parce que l'entraîneur ne cherche pas à engager les boxeur-ses dans un processus d'incorporation des normes pugilistiques, que ceux ou celles-ci n'atteignent pas un niveau qui pourrait éventuellement les mener à envisager leur entrée dans une pratique de compétition. Il en va ainsi de l'expérience de Romane, 20 ans. Étudiante au sein d'une prestigieuse école de commerce, elle est pourtant habituée à la logique compétitive, qu'elle a déjà pratiquée dans divers sports :

« Là, cette année, bon c'est pas trop le délire, et puis le prof nous pousse pas vraiment, et en compétition on n'est pas trop informés là-dessus donc... Et puis j'ai pas l'impression d'avoir un assez bon niveau non plus pour me lancer là-dedans. (...) Si le prof, je lui aurais posé une fois la question et qu'il m'aurait dit oui, il y a, en plus avec ton style, enfin tu serais capable, il faut juste que tu t'entraînes un peu pour de vrai et que je te prenne de côté, ça aurait pu me chauffer ouais. »

(Entretien avec Romane, 20 ans, boxe anglaise [75], étudiante en école de commerce, mère directrice générale, père CEO.)

Son compagnon pointe également l'absence d'incitations et d'informations de la part de l'entraîneur au sujet de la pratique de compétition : « Et je pense que, oui, si je me poussais un peu, j'ai le physique pour pouvoir boxer mieux, mais c'est vrai que personne nous pousse pour donc, pour l'instant, j'ai pas le goût d'en faire. » (Émile, 24 ans). Ces exemples montrent ainsi comment, au-delà des usages sociaux différenciés de la pratique pugilistique, la logique marchande contraint aussi le type d'engagement. Initiés tardivement à la boxe, ils et elles ne sont pas soumis à « un processus simultané d'acculturation et de socialisation » (Burlot, p. 216) à la culture pugilistique. Par conséquent, leur rapport à la pratique sportive et à l'entraîneur s'exprime sur une modalité très utilitariste.

Le respect des conventions de la virilité et de la féminité favorisé par l'établissement d'une mixité « ensemble-séparée »

Si des femmes sont présentes au cours des débutant-es, elles y sont cependant très minoritaires (environ 5 filles pour une vingtaine de boxeur-ses en moyenne). Dans un contexte de loisir, favorisant pourtant une ambiance peu agonistique et autoritaire *a priori* ouverte à la pratique féminine, un tel déséquilibre est en mesure de surprendre. À la domination numérique des hommes s'ajoute par ailleurs l'observation d'une mixité « ensemble-séparée » (Goffman, 1977). Cette division genrée de l'espace se prolonge du reste à l'extérieur de la salle : les quelques liens noués se forment exclusivement en non-mixité. Il s'agit ainsi de comprendre, d'une part, les freins à l'engagement des femmes dans la pratique pugilistique et les conditions qui permettent d'y répondre, d'autre part, les raisons qui limitent les « interactions inter-sexe » (Guérandel, p. 149) en situation sportive.

Entrer dans un environnement saturé par la présence masculine constitue déjà une première épreuve pour certaines femmes. C'est par exemple le cas de Clémentine, 16 ans.

« Je déteste, c'est horrible. Le fait d'arriver dans une salle où il y a que des mecs, c'est horrible. J'y vais jamais sans ma cousine déjà. Mais je déteste quand il y a que des mecs et que je suis la seule fille, là je déteste, je suis en mode, oh mon dieu ! J'ai trop peur du regard des autres. Je déteste, quand il y a vraiment zéro fille, je déteste. Je me disais, ah c'est trop bizarre. Déjà j'ai peur du regard. J'y avais été une fois avec que des mecs et je me disais... je sais pas, je me sentais juste pas à l'aise quoi. Déjà parce qu'on n'a pas la même force et du coup, je me dis... C'était il y a longtemps et c'était qu'une seule fois, mais je me souviens que j'avais pas été à l'aise. »

(Entretien avec Clémentine, 18 ans, boxe anglaise [75], étudiante en gestion des entreprises, mère directrice des ressources humaines, père chef d'entreprise.)

Pour cette boxeuse, une stratégie pour entrer dans un univers d'hommes est ainsi de venir accompagnée d'une partenaire du même sexe. D'autres, comme Salomé et Sarah, qui inscrivent leur pratique pugilistique dans un discours féministe, recherchent au contraire la confrontation avec des hommes. Victime de harcèlement de rue, l'engagement sportif de Salomé relève, par exemple, d'un processus d'émancipation, dans le but d'acquérir des techniques de défense. Quant à Sarah, elle a en plus développé des « dispositions sexuées inversées » (Mennesson, 2004) qui l'amènent sans difficulté à pratiquer une activité connotée au masculin.

« Je suis très habituée. Ça pour le coup... J'ai deux frères, donc bien que mes parents nous aient pas élevés... Enfin ils nous ont élevés pareil, mais j'ai l'habitude. Ils sont en plus grand nombre donc j'ai l'habitude d'être avec beaucoup de mecs, pareil, j'ai que des cousins. Donc j'ai l'habitude d'être la seule meuf et ça me dérange pas, j'aime bien. C'est marrant. Je dirais pas que j'ai pas peur des hommes en général, mais pas dans un contexte sécurisé comme ça. Là pour le coup, je me suis même pas posé la question. Et puis avec mes frères, on aime bien se battre. Pour rigoler hein, toujours aujourd'hui, depuis qu'on est tout petit, on aime bien se battre. C'est marrant, ça nous fait rire. » (Entretien avec Sarah, 26 ans, boxe anglaise [75], directrice de production, mère directrice marketing, père coach, conférencier et écrivain.)

Entourée du groupe de pairs masculins dans le cadre de sa socialisation familiale, Sarah n'exprime pas d'appréhension à évoluer dans un environnement viril et apprécie au contraire une pratique perçue comme violente.

Malgré les conditions qui permettent à certaines femmes le franchissement de la barrière de l'entrée dans le monde pugilistique, les interactions inter-sexe apparaissent toutefois limitées en situation sportive. Au début de chaque séance, l'usage veut que deux boxeur-ses s'élisent mutuellement comme « sparring-partner » afin de réaliser ensemble les exercices proposés. L'entraîneur ne s'immisce pas dans ces choix, ce qui favorise la constitution de groupes non mixtes, qui travaillent en autonomie et restent généralement à l'identique jusqu'à la fin du cours. Des groupes mixtes ne se forment que dans le cas où le nombre de femmes est impair. C'est alors parfois l'entraîneur qui joue, pour la femme se retrouvant seule, le rôle de sparring-partner, au détriment d'ailleurs de l'attention pédagogique portée aux autres groupes.

Ce n'est qu'à la fin du cours, réservé aux « assauts », que l'entraîneur incite finalement les sportif-ves à « tourner » et éventuellement à initier des interactions inter-sexe. Force est pourtant de constater le peu d'affrontements mixtes qui sont effectivement engagés. En nombre pair, certaines femmes choisissent délibérément de ne pas se mélanger au groupe des hommes. Seul le nombre impair des femmes en présence leur impose de se confronter au sexe opposé. Quand la situation survient, des stratégies sont toutefois trouvées pour limiter la fréquence des rencontres.

Journal de terrain : Au moment de devoir « tourner », la boxeuse la plus âgée du cours se retrouve encore une fois seule et cherche quelqu'un du regard. Elle semble gentiment désespérée. Un jeune boxeur, sympa, finit par venir vers elle. Elle rit, un peu gênée, et s'excuse : « désolée, je suis pas un cadeau ». Au moment de « tourner » à nouveau, j'observe un jeu de chaises musicales entre les filles qui s'échangent entre elles. Ce manège se reproduira plusieurs fois encore, jusqu'à la fin des assauts.

Les raisons qui conduisent les femmes à éviter les duels pugilistiques mixtes sont plurielles et parfois antagonistes. Romane vient accompagnée de son petit ami avec lequel elle réalise l'ensemble des exercices proposés par l'entraîneur. Elle ne manifeste pas l'envie de se mêler aux autres pugilistes, quel que soit d'ailleurs leur sexe.

« Je trouve ça cool, OK une fois, et après, vite, je reviens en mode "tu veux pas qu'on le fasse ensemble ?" [elle prend une voix de petite fille]. Donc j'aime bien qu'on le fasse ensemble. C'est pas que je suis timide, très loin de là, mais parce que ouais, c'est pas le but, je m'en fiche de taper d'autres gens. Comme ça, il me donne une excuse pour aller le taper un peu aussi [rit]. »

(Entretien avec Romane, 20 ans, boxe anglaise [75], étudiante en école de commerce, mère directrice générale, père CEO.)

Pour Romane, l'intérêt de l'activité sportive est d'être réalisée dans le cadre conjugal. Peu à l'aise dans un environnement constitué d'hommes, Clémentine ne vient quant à elle « jamais sans sa cousine ». Outre que la présence de cette proche parente la rassure pour intégrer ce « monde d'hommes », elle lui permet de créer un micro-espace à distance du masculin, en pratiquant les exercices proposés en non-mixité. Cela étant, l'entretien mené sur son rapport à la pratique pugilistique l'amène à reconsidérer cette préférence spontanée pour les duels féminins.

« Bah non en fait, je suis en train de me rendre compte que, je disais ça parce que je boxe tout le temps avec des filles, du coup je pars du principe que je préfère, mais c'est pas vraiment parce que je préfère, c'est plus par défaut. Je croise pas forcément le regard des mecs du coup, ça se fait moins naturellement. Mais en soi j'aime bien. »

(Entretien avec Clémentine, 18 ans, boxe anglaise [75], étudiante en gestion des entreprises, mère directrice des ressources humaines, père chef d'entreprise.)

Si les affrontements féminins s'imposent « naturellement » en l'absence d'interventions de l'entraîneur, elle apprécie la tendance des hommes à mesurer leur force face à elle et à lui donner des conseils, qu'elle estime intéressants pour sa progression : « À chaque fois que je suis contre des garçons ils sont hyper, ils donnent vachement de conseils et ils savent que, en gros, ils tapent pas tant que... Enfin oui, du coup, en général, c'est plutôt nous qui tapons et eux, ils attendent. » Clémentine, qui a intériorisé une différence de niveau selon le sexe, n'est pas gênée par la tendance de ses partenaires masculins à adopter avec elle une posture de pédagogue, qu'elle n'attend d'ailleurs pas de la part des femmes qu'elle rencontre : « Je m'attends moins à ce qu'elles me conseillent parce que dans ma tête, je me dis bah, elles sont moins fortes, elles ont moins de techniques. » Finalement, elle s'estime davantage mise en difficulté avec certaines femmes qui, comme Sarah ou Salomé, ne prennent justement pas de précautions particulières pour limiter leurs coups et lui témoigner de l'attention.

« J'ai boxé avec une fille le dernier cours et c'était horrible, je me suis fait démonter [rit]. Non, mais bon, c'était pas horrible, mais, tu vois par exemple, là en soi j'ai boxé avec une fille, c'était pire qu'avec un mec donc en soi... Mais oui, elle était très violente et j'étais en mode euh... "Un peu plus doucement s'il te plaît !" Mais elle était déjà hyperfroide pendant l'entraînement. On a fait un petit échauffement ensemble et déjà elle me parlait pas. »

(Entretien avec Clémentine, 18 ans, boxe anglaise [75], étudiante en gestion des entreprises, mère directrice des ressources humaines, père chef d'entreprise.)

L'héritage familial féministe de Salomé l'amène en effet à adopter un regard réflexif sur la situation sportive de mixité et à revendiquer un traitement égal à celui des hommes, ce que l'expérience participante de terrain confirme.

Journal de terrain : Je tourne avec deux ou trois garçons. L'un notamment (37 ans) me prend sous son aile (« elle est prise »). Ils me donnent des techniques, m'expliquent comment faire, comment placer mes gants, me disent de les frapper pendant qu'ils ne me frappent pas du tout ou alors très faiblement. Je me retrouve ensuite avec une jeune femme, Salomé. Je lui précise que c'est ma première fois, elle me répond : « T'inquiète pas, ça va bien se passer. » Et je suis surprise par sa force comparativement aux garçons. Je lui demande si elle ne met pas de protège-dents et elle me dit que non, qu'au pire elle se fera mal. Elle a l'air déterminée et me donne une impression étrange, mais pas désagréable d'être attaquée. On parle un peu de mon enquête, elle me demande si je compte les filles et me dit : « T'as vu, il y en a pas beaucoup. »

Ayant pratiqué de nombreuses années la natation en compétition, elle critique notamment la séparation entre des hommes et des femmes dont les différences physiques seraient selon elle très relatives. Malgré cette perspective militante, Salomé estime qu'il faut « du courage » pour boxer en mixité : « Surtout, si c'est pour te dire qu'à chaque fois tu vas être un peu traitée comme un enfant ou que finalement tu vas boxer, mais t'auras un peu peur de faire un truc mal, c'est un peu moins sympa. » À l'inverse de Clémentine, elle regrette, notamment, la tendance des hommes à abaisser spontanément leurs ambitions sportives au moment d'aborder la situation de mixité.

« Il y a un regard des garçons, que je ne pense pas qu'il soit volontaire, mais qui est quand même présent. C'est, ah, c'est une fille, faut que je fasse attention. Or, quand tu veux aller en combat, tu te dis, moi je l'ai dit plusieurs fois à mon partenaire qui était masculin : "non, mais par contre, non, tu boxes comme si tu boxais n'importe qui". Enfin je veux dire, on est en boxe, on n'est pas là pour faire, ah oui attends, lui il fait un mètre vingt, je vais être beaucoup plus doux, lui il fait un mètre quatre-vingt-dix, ouh la la ! attention. Mais que ce soit par rapport à n'importe quel critère, tu combats de la même manière. Évidemment, et en plus surtout que nous les règles c'est au toucher. C'est-à-dire qu'il y a pas besoin de force brute, hormis dans les combats. Mais dans les exercices normaux, tu vois, moi je suis un peu en mode euh, la personne elle te fait "t'inquiète, je vais pas y aller fort, je vais y aller doucement", t'es un peu – OK, il me prend déjà pour quelqu'un de pas fort alors qu'on n'a même pas commencé à boxer. Et moi je frappe assez fort et j'ai beaucoup de force, et donc quand tu commences à frapper et qu'il voit qu'il a mal, il fait "ah en fait non, je me suis trompé". Mais oui, parce qu'en fait, c'est complètement débile de faire ça. [...] Et finalement, je sais pas comment toi t'as réagi, mais j'étais un peu mode "bon, je vais le faire", mais en même temps ça me gênait. Il y avait un côté où j'étais en mode, bon bah du coup, tu te sens un peu nulle, et t'es un peu en mode, bon bah du coup qu'est-ce que je fais là ? » (Entretien avec Salomé, 16 ans, boxe anglaise [75], lycéenne [horaires aménagés], mère avocate, père musicien.)

Cette attitude réflexe des garçons, qui part d'une intention selon elle bienveillante, sous-entend une fragilité féminine qu'elle juge infantilisante et dévalorisante : « Non ! C'est pas possible. Nous ne sommes pas des petites fleurs qui sommes fragiles et on n'a pas besoin qu'on nous défende à chaque fois. » La tendance des hommes à lui délivrer des conseils au cours des exercices introduit à ses yeux un rapport asymétrique qu'elle assimile à une forme de domination symbolique.

« Il y a un moment je me demandais, c'était avec un mec qui est majeur et pour le coup au début, comme je suis mineure je me suis dit bon, ils sont comme ça parce qu'ils pensent que je suis petite et ils veulent m'apprendre. Soi-disant. Déjà c'est pas normal, mais bon. Mais en fait, quand je me suis rendu compte qu'ils avaient ce côté pédagogue, qui est pas forcément méchant, qui est même très instructif, et qui peut être bien, mais pour moi quand le côté pédagogue ne vient que dans un sens, c'est très bien, mais il y a un côté, comme je t'ai dit de... pas de domination, mais quand même, de plus sur la personne. »

(Entretien avec Salomé, 16 ans, boxe anglaise [75], lycéenne [horaires aménagés], mère avocate, père musicien.)

Pour toutes ces raisons, Salomé se sent plus à l'aise dans le cadre d'affrontements féminins qu'elle juge plus égalitaires : « la manière dont je suis traitée quand je combats avec une femme me plaît beaucoup plus. » Si elle se force à faire « au moins un combat avec un garçon », elle estime toutefois que « c'est compliqué d'y aller » : « C'est compliqué parce que, déjà il y a ce côté où ils sont tous ensemble, donc t'es un peu en mode, bon je dérange, j'ai pas envie de faire un assaut avec eux, parce qu'ils ont l'air d'être vraiment entre eux, donc bon, voilà. » Consciente des enjeux de domination en place au sein de l'espace

sportif, elle ne parvient toutefois pas à renverser l'ordre de genre. De fait, l'enquête révèle une communauté de vues des hommes à l'heure d'aborder la situation de mixité pugilistique. Alors que j'explique l'enquête à un petit groupe d'hommes, l'un d'eux, âgé d'environ 40 ans me précise : « On n'est pas là pour taper les filles », poursuivant son propos sur le constat d'une tendance féminine à la paresse au sein de la salle. Tous les boxeurs interrogés estiment en effet naturel de devoir retenir leurs coups face à des femmes dont la force physique est jugée moins forte.

« Ça m'est déjà arrivé de faire des exercices avec des filles. Mais je pense que quand tu pratiques comme ça, vraiment en loisir, je trouve que c'est pas très dérangeant de boxer avec des filles. Parce qu'il y a quand même de la retenue dans les coups et le but c'est pas de se faire mal, c'est vraiment de progresser et d'apprendre et je pense que ça se fait naturellement. »

(Entretien avec Clément, 27 ans, boxe anglaise [75], auditeur financier, parents médecins.)

Nathan juge même « compliquée » la situation de mixité.

« Je l'ai fait mercredi dernier et c'est vrai que c'était... [rit]. Peut-être que elle ça l'a fait travailler, mais pas forcément moi. Ça dépend aussi de la fille. Là c'était une jeune et je sais pas si elle avait bien compris le principe, mais c'était pas vraiment de la boxe [rit]. J'ai fait genre deux minutes d'assaut avec elle, bon bah c'est différent quoi, donc... C'est vrai que la mixité dans un sport comme ça, c'est compliqué parce qu'il y a des différences physiques et même techniques. C'est un peu cliché ce que je vais dire là, mais les filles qu'il y a dans le groupe, il y en a pas beaucoup qui ont l'air d'avoir de la technique de boxe. »

(Entretien avec Nathan, 29 ans, boxe anglaise [75], ingénieur, mère sans profession, père ingénieur informatique.)

Même quand Nathan identifie chez ses adversaires féminines un certain niveau, il estime devoir faire « attention de pas vraiment les toucher » : « Je les laisse un peu m'atteindre. » En raison de « l'écart trop important de niveau et de gabarit » perçu, Nathan déclare ainsi, tout comme Émile, éviter de tourner avec des filles. Alors qu'il a déjà effectué les exercices en partenariat avec sa petite amie, Émile apprécie ainsi le moment des assauts, qui lui permet de « lâcher ses coups » et d'évaluer sa propre valeur face aux autres hommes : « Bah c'est juste que je vais pouvoir voir, je vais plus pouvoir me juger face aux autres mecs. C'est peut-être un peu préhistorique ce que je dis, mais [rit], c'est juste que je vais voir si mon niveau, par rapport au reste du groupe, est bien ou pas. » S'il aime bien « donner quelques grosses beignes », il estime évident de ne pas « les donner à Romane, forcément ». Pour Émile, la situation de mixité pugilistique n'est ainsi que le lieu de l'acquisition de la technique, en préparation au combat réel face à un égal masculin. Finalement, deux situations permettent aux femmes de correctement travailler en mixité au sein de la salle : Romane, dans le cadre de son couple, mais qui est par conséquent assignée aux normes de la relation hétérosexuelle. Et Sarah, dans le cadre d'une relation d'amitié qui, seulement, lui offrait les conditions d'un rapport mesuré et équitable : « Et même si, en effet, il y a une balance de poids et de taille, il s'adaptait vraiment sans me ménager, ne pas me faire mal (elle prend une petite voix), parce que c'est pas le but, mettre la même force de frappe. Pour qu'on soit un combat égal et que je puisse bien m'entraîner. »

Une occultation des enjeux sexués qui soutient les apprentissages masculins

La question du genre n'est ainsi pas investie par Issa qui déclare ne pas y accorder d'attention particulière dans le cadre de l'activité de loisir : « Non. J'ai pas eu de formation entre filles et garçons. C'est vraiment le naturel qui ressort. » La situation de mixité « ensemble-séparée », qu'il constate au sein de la salle, est mise sur le compte d'un manque de volonté des femmes.

« Il y a des filles qui veulent pas boxer avec des gars parce qu'elles vont dire que, j'entends deux choses, ou bien il tape fort [...] Ou sinon elles pensent qu'elles vont faire chier la personne qui est devant, parce qu'elles vont rien faire, en disant la personne elle va s'ennuyer. Mais non, la personne elle va pas s'ennuyer. C'est toi qui vas progresser. Mais c'est pour ça qu'à chaque fois je dis "mélangez-vous, essayez de tourner un petit peu, pour que tu t'adaptes à tout le monde". Pas rester que entre eux. Mais ils le font pas trop parce qu'ils veulent pas rencontrer d'autres. »

(Entretien avec Issa, 40 ans, boxe anglaise [75], entraîneur de boxe anglaise et responsable dans une entreprise de livraison, mère sans profession, père éboueur.)

Pour Erving Goffman (1977), la création de deux espaces ségrégués est soit directement initiée par l'enseignant, soit tacitement produite par les élèves, dans la mesure où la question de l'égalité des sexes n'est pas prise en charge. Ici, la séparation de la salle en deux groupes de sexe n'est pas directement initiée par l'entraîneur. Elle s'installe plutôt, spontanément, en l'absence de directives pédagogiques sur la question du genre. L'attention flottante de l'entraîneur est par exemple relevée par Nathan.

« C'est pas une critique, mais il pourrait faire un peu plus au niveau pédagogique. Il fait le minimum. Après, c'est correct hein, il fait quand même ce qu'il faut pour qu'on progresse, mais il fait le minimum par rapport à sa fonction de coach pour des débutants, où il devrait, à mon avis, aller plus dans les groupes, être plus pédagogique et plus expliquer les mouvements, plus passer à travers les groupes. Donc la structure du cours est intéressante, et moi j'arrive à progresser parce que je me mets en partenariat avec d'autres boxeurs qui apprennent aussi, on arrive à se guider et avec mon pote Jules, qui a un peu de boxe, il me permet de progresser, mais on va dire que c'est pas vraiment grâce au prof que je progresse. »

(Entretien avec Nathan, 29 ans, boxe anglaise [75], ingénieur, mère sans profession, père ingénieur informatique.)

Si Nathan apprécierait de faire de la boxe avec sa petite amie, il estime cependant que les conditions ne sont pas favorables à son intégration au sein de cette salle qui, selon lui, « laisse les boxeurs à l'abandon ». Si l'autonomisation des pugilistes est un constat partagé par l'ensemble des débutant-es, elle favorise cependant les apprentissages masculins. En laissant impensées la situation de mixité, les modalités pédagogiques d'Issa laissent libre cours à la traduction en actes de préjugés sexistes. À titre d'illustration, il ne prend en exemple que des hommes disposant d'un niveau élevé pour montrer les exercices à réaliser par deux. Le masculin ainsi identifié comme référence, Issa institue involontairement une hiérarchisation symbolique entre les sexes. Certaines remarques révèlent d'ailleurs sa tendance à minorer les capacités physiques féminines ainsi que leur degré d'investissement comparativement aux hommes : « Après tu t'adaptes. C'est une fille, ils vont s'adapter, ils vont pas taper fort. » L'absence de vigilance relativement à la situation de mixité le conduit à renforcer involontairement des assignations de genre qui désavantagent les femmes. Plus nombreux, les hommes ont par ailleurs davantage le choix de leurs partenaires et peuvent ainsi varier l'intensité et le style de leurs entraînements. Leur intégration est également facilitée en raison d'une plus forte continuité entre les normes pugilistiques et celles liées au genre masculin. Si les modalités pédagogiques proposées ne visent pas l'excellence, les techniques corporelles enseignées font toutefois appel à des dispositions mentales et comportementales relevant d'une socialisation masculine à la virilité.

Journal de terrain : Au cours d'un exercice dit de « shadow-boxing » où il s'agit de boxer dans le vide, je remarque que les filles sont plutôt mal à l'aise, ont du mal à adopter les mouvements de sautillerment, à envoyer des coups fermes contre un boxeur imaginaire. Elles restent en appui sur leurs jambes, ne semblent pas oser. Je rencontrerai la même difficulté, un sentiment d'inconfort mêlé de honte, au moment d'effectuer cet exercice quelques jours plus tard.

Pour acquérir des codes pugilistiques radicalement éloignés des conventions féminines traditionnelles, les femmes nécessitent *a priori* un encadrement plus rapproché. Elles sont par ailleurs absentes du créneau horaire réservé aux « confirmés ». Constitué de seulement six boxeurs, il permet pourtant un

encadrement plus resserré de l'entraîneur, qui en constate les effets positifs, en l'état d'une nette accélération de la progression. Issa les engage à entrer dans des interactions viriles et à interioriser des dispositions plus agonistiques.

Journal de terrain : Les hommes du cours des confirmés arrivent au compte-goutte pendant le cours des débutants et s'entraînent individuellement sur le côté, à la corde à sauter ou sur les sacs. Ils sont autonomes et indépendants et montent leur ring. À la fin du cours des débutants, Issa vient s'occuper d'eux. Les confirmés font des assauts à deux, parfois assez forts, même si le niveau n'est pas non plus extrême. Ils sont globalement un peu plus âgés sauf deux ou trois boxeurs. La fin est un peu plus intense sur les sacs, puis ils passent aux pompes et au gainage. Il l'issal les motive un peu plus fort, en leur disant que c'est « dans la tête » et que c'est « le mental » qui compte. Il a une attitude plus affirmée et autoritaire avec les hommes confirmés qu'il motive davantage, notamment vers la fin du cours.

En l'absence de régulation à l'entrée, seuls des hommes investissent toutefois ce « petit cercle de la performance » (Burlot, p. 202).

« Honnêtement, je prends tout le monde. Je te laisse essayer. Après tu vois, toi-même, si tu restes ou pas. Ils le comprennent eux-mêmes en fait. Dès que tu vois, parce que le niveau je vais pas l'abaisser parce qu'il y a un nouveau qui arrive et toi-même tu vas comprendre. Mais je leur dis, ça c'est le cours des confirmés. Viens, il y a pas de problème. Tu viens, et tu sens. »

(Entretien avec Issa, 40 ans, boxe anglaise [75], entraîneur de boxe anglaise et responsable dans une entreprise de livraison, mère sans profession, père éboueur.)

Si certains hommes ne sont initialement pas au niveau, l'intégration au sein de ce groupe leur permet de monter très vite en compétence. Son accès étant soumis à une stratégie d'auto-évaluation des sportives, il constitue une barrière à l'entrée des femmes qui soit ne s'estiment pas au niveau, soit s'y sentent mal à l'aise. C'est par exemple le cas de Sarah. Dotée de « dispositions sexuées inversées » (Mennesson, 2004) et pratiquant la boxe depuis plusieurs années, elle recherche les confrontations pugilistiques agonistiques.

« Moi, honnêtement, j'essaye de pas trop me mettre avec des meufs parce qu'il y en a qui peuvent être super cool, mais tu vois hier il y en avait une, je la tapais pas si fort que ça, elle était là en mode "ouais me tape pas trop fort". Je comprends. Mais meuf, à un moment, si tu veux faire de la boxe pour faire du cardio, du muscle et tout, tu vas dans un cours où t'apprends pas à boxer. C'est que, à un moment, si tu prends pas des coups dans la gueule, tu vas jamais apprendre à boxer. C'est ma théorie, je sais que c'est un peu difficile, mais voilà, on est là pour boxer. Moi je me suis déjà pris des gros coups à la mâchoire à me déboiter, c'est bon quoi, on est là pour boxer. »

(Entretien avec Sarah, 26 ans, boxe anglaise [75], directrice de production, mère directrice marketing, père coach, conférencier et écrivain.)

Elle n'ose cependant pas intégrer le groupe des boxeurs confirmés, qu'elle imagine réfractaire aux combats en mixité : « Bah ! les autres, je pense que ça les fait un peu chier. Après c'est de l'interprétation, je sais pas ce qu'il se passe dans leur tête, ça se trouve ils sont très contents, mais... » Dans cet espace d'entre-soi préservé, l'enquête met par ailleurs en évidence une disqualification des valeurs féminines qui doit sans doute constituer un frein supplémentaire à l'intégration des femmes dans le groupe des confirmés.

Journal de terrain : Issa lance un exercice dans le ring qui consiste à devoir boxer tout en gardant toujours le pied dans un cerceau posé par terre. L'un des boxeurs, plus âgé et qui met en scène une attitude plutôt virile, fait alors mine de danser en sautant dans le cerceau pour faire rire les autres.

En délaissant la question de l'égalité des sexes dans le cas de l'activité loisir, l'entraîneur contribue ainsi, d'un côté, à la mise en place d'un entre-soi viril à distance du féminin, de l'autre, à une mixité « ensemble-séparée » qui favorise la plus forte progression des hommes et limite les possibilités d'expressions féminines.

Le « petit monde » de l'escrime : un entre-soi mixte différencié selon le genre

Une pratique distinctive investie par les classes moyennes et supérieures

Déjà en 1992, Daniel Revenu et Rémond Thomas notaient le faible « réservoir de licenciés » (p. 101 – 31 051 – dont disposait alors l'escrime. En 2022, leur nombre a augmenté, mais reste peu élevé. La Fédération française d'escrime (FFE) rassemble aujourd'hui 47 570 licencié·es en France, maniant différentes armes : majoritairement le fleuret (39,5 %), l'épée (35 %) et enfin le sabre (18,5 %). Parmi eux et elles, deux sur dix sont engagé·es dans une pratique de compétition⁶⁷. Ce faible nombre de licencié·es associé à la subdivision de la pratique selon le type d'arme choisie a pour conséquence un haut niveau d'interconnaissance entre les escrimeur·ses, notamment lorsqu'ils ou elles s'engagent dans une logique de haute performance. Quel que soit le club auquel ils ou elles appartiennent, de nombreux·ses enquêté·es, entré·es dans la pratique au cours de l'enfance ou de l'adolescence, évoquent le « petit monde » ou le « petit milieu » de l'escrime, où « tout le monde connaît tout le monde de près ou de loin » (Robin, 20 ans).

« Tout le monde se connaît. Il y a pas beaucoup de gens qui en font. Surtout du sabre. En France surtout, on est bons en fleuret ou en épée, mais très peu en sabre. Donc ça fait une sorte de petite communauté. On se réunit à quasiment toutes les compétitions, on retrouve plein de gens, les maîtres d'armes se parlent entre eux, c'est vraiment un petit monde. »

(Entretien avec Matthieu, 16 ans, escrimeur [75], lycéen, mère directrice en assurance et finance, père Chief financial officer.)

Inscrite au sein du club d'escrime situé dans le centre de Paris, Alice entretenait, par exemple, de longue date, des liens lâches avec le nouveau maître d'armes, Louis.

« C'est Louis qui est arrivé dans notre club. Il était dans un autre club parisien qui avait fermé. Donc je le connaissais déjà depuis longtemps parce que l'escrime, c'est un petit milieu quand même. Du coup je le connaissais déjà depuis que je suis petite donc je voyais très bien qui c'était et je m'entendais déjà bien avec lui. »

(Entretien avec Alice, 21 ans, escrimeuse [75], étudiante en mathématiques [sport-études], mère enseignante chercheuse en sciences de l'éducation, père cadre au sein d'une grande entreprise internationale.)

Si la FFE entreprend depuis plusieurs années d'en démocratiser la pratique⁶⁸, à l'aide de spots vidéo et plus récemment d'une révision de la tarification des licences⁶⁹, l'escrime reste un sport dont la connotation est élitiste, « héritant de la tradition des arts du gentilhomme » (Revenu et Thomas, 1992, p. 99). Marquée par de nombreuses évolutions depuis une escrime militaire et de duel jusqu'à une escrime sportive et réglementée, l'histoire de ce sport est en effet ancrée dans une pratique « de cour »⁷⁰. Toujours aujourd'hui associée « à une représentation de pratique « bourgeoise » » (Guérandel, 2016, p. 113) comme Carine Guérandel l'observe par exemple pour le tennis, l'enquête montre que

⁶⁷ <https://www.escrime-ffe.fr/fr/ffe/presentation/statistiques-licencies.html>

⁶⁸ <https://www.youtube.com/watch?v=04F3QKnmm00> ; https://www.youtube.com/watch?v=K_xWlU3gDa4

⁶⁹ <https://www.sportstrategies.com/extrait-du-mag-si-nous-voulons-democratiser-au-mieux-lescrime-nous-devons-absolument-proposer-une-offre-attractive/>

⁷⁰ Pour un commentaire historique de l'image aristocratique associée à l'escrime, voir (Revenu et Thomas, 1992, p. 94-110 ; Cléry, 1973, p. (5-10).

l'escrime y attire majoritairement les catégories sociales moyennes et supérieures : « C'est un sport de riches. Entre guillemets. Parce que l'épée c'est noble, les sabreurs c'est l'armée... » (directeur de l'association située dans le centre ouest de Paris, 60 ans.) C'est aussi ce que note Robin, un escrimeur de 20 ans dont le père occupe un poste de direction au sein d'une mairie et la mère travaille à l'inspection académique.

« Sur Paris, il y a plein de clubs, on a tout le temps des compétitions tous ensemble et, forcément, on se connaît depuis petit, on devient amis avec des gens, et voilà j'ai des amis qui font de l'escrime qui sont à Sciences Po, d'autres qui sont en BTS, j'ai un pote il fait de l'escrime, son kiff c'était d'être souffleur de verre donc il est parti à Lyon pour faire souffleur de verre. Et on rencontre des classes hyperdiversifiées et puis, j'aime pas cette expression, on va pas se mentir, mais là elle rentre totalement dans le cadre de ce que je veux dire, c'est que l'escrime, c'est un sport avec des classes moyennes ++ voire des classes aisées, voire très aisées. C'est un sport connoté bourgeois, totalement. »

(Entretien avec Robin, 20 ans, escrimeur [93], étudiant en STAPS, mère cheffe de projet (inspection académique), père directeur dans la fonction publique.)

Alors que l'image de la boxe est traditionnellement associée à une pratique populaire, celle de l'escrime jouit en revanche d'un pouvoir symbolique de distinction qui s'objective par exemple dans les dispositifs sportifs proposés par le club situé dans le centre de Paris. Il propose, du lundi au vendredi et à partir de l'âge de 4 ans, une offre sportive qui rassemble majoritairement des individus appartenant aux fractions avantagées des classes sociales. Dès l'entrée, le bois et la moquette choisis pour orner les lieux dédiés aux entraînements marquent notamment le prestige de ce club, caractérisé par une forte tradition de compétition. Elle s'incarne dans les nombreux trophées exposés dans les locaux. Pour ses cours « adultes », la section est fréquentée par une vingtaine d'escrimeur-ses en moyenne. Même lorsqu'ils ou elles s'inscrivent dans une logique compétitive, les escrimeur-ses sont majoritairement engagé-es dans des études ou des carrières professionnelles distinctives. C'est par exemple le cas de Yassine, un ingénieur informatique de 27 ans qui vise, parallèlement à sa profession, les JO 2024, ou de Alice, une étudiante de 21 ans en mathématiques qui projette de passer le concours de l'École polytechnique. Quant aux plus jeunes, l'enquête révèle des pratiques de supervision parentale en lien avec l'espace sportif associatif.

La section escrime de l'association située dans le département de la Seine-Saint-Denis est moins plébiscitée par les jeunes du quartier. Les escrimeur-ses qui y sont inscrit-es (en moyenne de cinq à une petite dizaine par cours) appartiennent à diverses fractions des classes moyennes et viennent souvent de communes alentour. Le club propose des cours d'escrime de loisir et de compétition à partir de l'âge de 4 ans, mais dispose de moins de moyens pour son fonctionnement ; ce que Tom, un escrimeur de 21 ans titulaire d'une licence STAPS identifie comme « une limite à sa progression ».

« On n'a pas les mêmes moyens, on peut pas s'entraîner autant, on n'a pas les mêmes entraîneurs. Nous, on doit arriver, on doit monter nos pistes, machins. Dans d'autres clubs où il y a beaucoup plus de moyens, ils ont des salles dédiées à ça donc c'est des pistes ancrées. C'est une salle faite pour ça où le matériel est dans le sol. Les lumières sont déjà... C'est leur salle. »

(Entretien avec Tom, 21 ans, escrimeur [93], enseignant en activités physiques adaptées, mère médecin.)

La section est notamment tributaire de la disponibilité d'un gymnase municipal, deux soirs par semaine, qui leur impose de monter et de démonter leurs pistes lors de chaque séance. Grâce aux demandes de subventions réalisées par le président de la section, également impliqué au niveau des instances dirigeantes régionales d'escrime, les adhérent-es ont toutefois droit à des tarifs nettement moins onéreux

(180 € pour une pratique de loisirs et 240 € pour une pratique de compétition) que ceux pratiqués par le club situé en région parisienne (de 536 € à 653 € pour les plus de 20 ans⁷¹).

« L'avantage d'être dans ces instances c'est qu'on a des infos tout de suite, et des fois ça aide. Cette année, ça nous a bien aidés pour les subventions, on a bien été servis. Et puis après, c'est pas mal d'être dans les instances, t'es tout de suite au fait des choses, tu peux aussi amener des choses que tu vois sur le terrain. »
(Entretien avec Patrice, 58 ans, président du club d'escrime [93], chef de service dans l'administration publique, parents ouvriers.)

Grâce à ce travail, les déplacements sur les circuits d'escrime souvent éloignés de la région parisienne sont également pris en charge, permettant à des escrimeur-ses moins pourvus-es en ressources financières de s'engager dans une pratique de compétition.

« Même si c'est le gros avantage qu'on a dans les clubs du 93, c'est que par rapport à certains clubs, on est super bien. On est remboursés à 100 % sur un déplacement. Quand on va aux compétitions, on paye rien. Avant, vu qu'on était beaucoup, on payait 5 ou 10 € par repas, ce qui est rien du tout. Ça nous faisait un week-end à 40 €. Et on payait l'inscription à la compétition qui est de 15 €. J'ai des camarades qui sont en club (dans Paris), j'en connais certains, c'est des clubs où les escrimeurs vont en déplacement, c'est leurs parents qui payent tout. »

(Entretien avec Robin, 20 ans, escrimeur [93], étudiant en STAPS, mère cheffe de projet [inspection académique], père directeur dans la fonction publique.)

Bien que situées dans des territoires distincts, les usages de l'escrime et les significations accordées à cette pratique se révèlent finalement assez homogènes. L'escrime, et notamment l'épée, est dotée d'une représentation savante. Interrogé dans le cadre d'un documentaire sur la Fédération française d'escrime, Yannick Borel, champion olympique par équipes 2016, compare la pratique de l'épée à « un jeu d'échecs » : « C'est un jeu de stratégie en tout cas, c'est un jeu où on cherche à piéger l'adversaire, c'est pour ça qu'au début on va placer nos pieds, apprendre à connaître sa façon de réagir pour pouvoir le mettre en échec à la fin du match. »⁷² Vice-championne du monde 2018, Ysaora Thibus déclare également : « il y a cette adrénaline du sport de combat, et à la fois cette stratégie où notre cerveau est toujours en train de tourner, à savoir comment piéger l'autre, comment être plus forte, comment surpasser tous les imprévus. » L'escrime est un sport qui ferait appel à « la réflexion » ou à « l'expérience », autant de qualités valorisées par les classes moyennes supérieures. Selon l'un des maîtres d'armes interrogés dans le cadre de l'enquête, les sportif-ves qui parviennent à atteindre un haut niveau d'escrime ne sont pas toujours dotés d'un physique sportif : « Tu peux gagner sans avoir un physique. Il suffit d'avoir juste le bon mouve, vraiment. L'épée c'est hypertactique. » (Wilfried, maître d'armes, Seine-Saint-Denis.) C'est ce qu'il note par exemple au sujet de François : « Lui, pour le coup, c'est uniquement tactique. Son match, il le gagne juste par la tactique. Il a zéro... à part sa contre-attaque main, il y a rien. Tu le regardes tirer, il fait aucune attaque, il fait que de la défense. Il sait rien faire d'autre. » Secrétaire de direction, et anciennement professeur d'histoire-géographie, François se distingue en effet régulièrement par des victoires alors qu'il n'est visiblement pas engagé dans un travail d'optimisation de son « capital-corps » (Wacquant, 2000, p. 125).

Journal de terrain : François se tient en très haute estime, me dit que personne ici n'est à sa hauteur, à part peut-être Tom. Qu'il fait de la pédagogie quand il tire avec les autres pour leur apprendre. Il apprécie l'escrime parce qu'on peut faire des circuits nationaux très tôt et escrimer avec des « grands ». Il me raconte ses exploits, vante aussi le fait qu'il faut savoir réfléchir et être intelligent pour performer, que le physique ne compte finalement pas tant que ça dans la mesure où il s'agit de faire preuve de stratégie. Il me dit se trouver souvent face à des « cons », qu'il battrait aisément.

⁷¹ Une réduction de 20 % est accordée à partir de la deuxième inscription de la même famille et pour les étudiant-es de 18 à 25 ans.

⁷² <https://www.youtube.com/watch?v=i6EisKYcy7U>

À l'exemple de François, les classes moyennes et supérieures investissent l'escrime comme un espace de pratique distinctive. Inès est par exemple la fille d'un médecin et d'une cadre de laboratoire d'analyse médicale, qui cherchait « un sport assez original » pour ses enfants, refusant de les inscrire « au foot comme tout le monde ». Pour certaines familles souvent issues de l'immigration, la pratique de l'escrime s'inscrit dans le cadre plus général d'une « bonne volonté culturelle » (Bourdieu, 1979, p. 365-431). D'origine antillaise, Robin, pratique l'escrime depuis ses trois ans : « J'avais le droit de faire ce que je voulais sauf le foot. Ils ont dit non, au contraire parce qu'ils voulaient pas que je fasse comme tout le monde. » Ancienne enseignante exerçant aujourd'hui à l'inspection académique, la mère de Robin souhaitait pour son fils une activité sportive distinctive en accord avec la culture scolaire.

LA NOTION DE BONNE VOLONTÉ CULTURELLE

Pierre Bourdieu distingue les classes moyennes des classes populaires par leur déférence à l'égard de la culture. Les classes moyennes manifestent ainsi une « bonne volonté culturelle » à l'égard de l'acquisition de la culture, notamment scolaire. La réussite scolaire et, plus généralement, l'adhésion aux valeurs et à la culture de l'école sont ainsi envisagées comme un moyen d'ascension sociale.

« Je pense que le lien, pour moi, c'est le fait qu'elle était enseignante, elle avait vu passer plein d'enfants et elle a dû voir passer énormément d'enfants qui faisaient du foot. Et on en a déjà parlé plusieurs fois et ce qui revenait, c'est le fait que potentiellement, dans le 93, les enfants faisaient du foot et que c'était peut-être mal... Pas mal vu, mais mal connoté de par les parents qui emmenaient leurs enfants au foot, de par ce que véhiculait le foot en tant que sport en lui-même. Les valeurs du foot, c'était pas du tout en accord avec ce que elle voulait pour ses enfants. [...] Elle me citait des exemples qui se justifient hein, qui se valent, comme quoi le fait que elle ait déjà vu à la sortie de certains entraînements des enfants de 6, 7 ans qui étaient livrés à eux-mêmes et que leurs parents viennent pas spécialement les chercher et qu'ils doivent rentrer tout seuls. Alors que par exemple, à l'escrime, si mes parents pouvaient pas me chercher, il y avait toujours un autre parent qui disait, "oh t'inquiète pas, je te dépose", ou "je t'accompagne". »

(Entretien avec Robin, 20 ans, escrimeur [93], étudiant en STAPS, mère cheffe de projet (inspection académique), père directeur dans la fonction publique.)

Robin met par ailleurs en évidence la forte présence parentale au sein de l'espace sportif de l'escrime situé dans le département de la Seine-Saint-Denis. Âgés de 15 ans, les deux plus jeunes inscrites sont d'ailleurs systématiquement accompagnées de leurs mères qui cherchent, plus généralement, à éloigner leurs enfants des sociabilités populaires urbaines en opérant des stratégies scolaires distinctives. La mère de Nihal, qui assiste à tous les cours de son fils, a par exemple choisi de l'inscrire dans une école privée catholique. Elle l'engage également vers des pratiques culturelles jugées légitimes (il suit également des cours de solfège et de violon depuis ses 6 ans). La détention de capital scolaire et, plus généralement, l'adhésion aux valeurs et à la culture de l'école sont envisagées par les parents de ces escrimeur·ses, qui ont souvent eux-mêmes fait l'expérience d'une mobilité ascendante, comme un moyen de s'élever dans la hiérarchie sociale.

« Mes parents ont fait attention à ma scolarité. Et je pense que tous, à l'escrime, ceux qui sont à [...], on a tous commencé jeunes, et je pense que c'était plus une initiative des parents ou des enfants comme moi qui ont choisi, et les parents ont vu que c'était très bien. Et donc c'est en voyant le milieu que ça apportait, c'est des parents qui avaient certaines ambitions pour leurs enfants. »

(Entretien avec Robin, 20 ans, escrimeur [93], étudiant en STAPS, mère cheffe de projet (inspection académique), père directeur dans la fonction publique.)

Nombreux sont donc les enquêtés de la section escrime à être scolarisés dans des collèges ou des lycées privés éloignés de leurs lieux d'habitation, parfois situés dans le centre de Paris.

Journal de terrain : Nacer arrive : « Comment va notre sociologue préférée ? » Il me demande où j'en suis de mon enquête et quelles sont mes conclusions. Il me dit qu'il aimerait bien faire socio ou psycho, que ça l'intéresse. J'apprends qu'il est "en générale" [voie générale], dans un lycée situé aux Buttes-Chaumont. Patrice me dit que, plus jeune, c'était un sale gosse, mais qu'aujourd'hui il se comporte bien. Il est apparemment parti « au bled » (je crois comprendre l'Algérie) pendant quatre ans parce qu'il faisait « trop de bêtises », ce qui lui aurait fait du bien. Nacer se plaint de son père qui est apparemment trop strict, en comparaison du traitement plus souple que reçoit selon lui sa sœur alors qu'il est pourtant bon élève, deuxième de sa classe de seconde.

L'encadrement serré des activités scolaires et de loisirs de cette jeunesse des classes moyennes urbaines a aussi pour but d'éviter l'incorporation des codes de la culture des rues. C'est ainsi, pour lui éviter de se lier avec les pairs du quartier, identifiés comme de mauvaises fréquentations, que Sofia choisi d'accompagner son fils de 15 ans à ses cours d'escrime, bien que leur lieu de résidence soit à proximité de la salle. Ces pratiques de contrôle parental accrues s'étendent par ailleurs aux autres jeunes, à l'exemple de la confiscation régulière du téléphone de Nacer par Sofia. Répliquant à peine, « même ma mère elle fait pas ça » (Nacer), ces jeunes obéissent sans difficulté aux injonctions parentales, scolaires et associatives. Afin de s'assurer du respect des règles instaurées au sein de ces trois instances éducatives, les sanctions sont parfois même collectivement concertées. C'est ce qu'explique par exemple Robin, dont la mère enseignante, le maître d'armes et la professeur de mathématiques s'entendent pour punir ses retards scolaires ou ses notes, jugées insuffisantes.

« Ma mère étant enseignante, Bertrand (l'ancien maître d'armes) étant lui aussi très présent pour ses enfants, et puis même pour nous, il nous appelait tout le temps pour savoir comment se passaient les cours et tout, les trois se sont concertés entre eux, et ils ont dit : "Ok, si Robin vient pas à l'école, c'est simple, il a pas le droit de venir à l'entraînement." Et donc moi, j'avais 17 ans, je peux aller à l'entraînement à pied, je prends le tram, et des fois ça m'arrivait, parce que soit j'étais en retard ou j'avais pas eu une bonne note à tel truc, j'arrivais à l'entraînement et Bertrand me disait : "J'ai vu avec ta prof, tu t'entraînes pas." Et ma mère était là, "oui totalement, il y a pas de souci". Et donc moi je venais, je prenais mes affaires et je boudais dans mon coin en regardant tout le monde et je m'entraînais pas. »

(Entretien avec Robin, 20 ans, escrimeur [93], étudiant en STAPS, mère cheffe de projet (inspection académique), père directeur dans la fonction publique.)

En visant le détachement des sociabilités du quartier et en dénigrant « l'habitus cité » (Guérandel, 2016, p. 117), certaines stratégies parentales distinctives s'inscrivent dans une rhétorique anticommunautariste (Dhume-Sonzogni, 2007) qui se déploie autour de la question des minorités raciales. C'est ce qu'illustre l'exemple de la mère de Nihal, Sofia, dont le discours universaliste s'accompagne d'une critique des « bougnoules » et des « blédards ».

Journal de terrain : Sofia m'explique que son fils est dans un lycée privé catholique dans Paris parce qu'elle n'aime pas « le communautarisme » qu'elle constate dans le 93. Elle critique en réalité une proportion selon elle trop importante d'Arabes. La section boxe serait communautariste « parce qu'il n'y a que des rabzouz ». Elle a toujours vécu dans cette ville, or « ce n'était pas comme ça » lorsqu'elle était plus jeune, « il n'y avait pas les noirs avec les noirs, les Arabes avec les Arabes » et elle semble déplorer une absence de blancs. Elle dit qu'on pouvait manger un jambon beurre avant, que ça ne posait pas de problèmes, mais maintenant ce n'est plus le cas. Elle est fière de revendiquer des origines différentes (espagnole, turque, réunionnaise, etc.), ce qui justifierait son rejet du communautarisme.

Pour les parents des enfants qui pratiquent l'escrime dans le département du 93, le choix de ce sport s'inscrit donc aussi dans une volonté de fréquenter d'autres catégories de populations plus favorisées. S'affirmant avant tout « citoyenne du monde » et valorisant une identité « maghrébine » et non pas « arabe », Sofia cherche à se dissocier de certaines catégories stigmatisées des classes populaires immigrées. Malgré des propos parfois problématiques à l'égard des personnes LGBT relevés au cours de

la période de terrain, elle revendique notamment une posture d'ouverture qui peut être lue comme une volonté de se conformer aux normes dominantes.

« Je suis coach de vie » : incarner et promouvoir un modèle cultivé de masculinité

L'observation des caractéristiques sociales des maîtres d'armes rencontrés révèle qu'ils incarnent un modèle de masculinité « cultivée » (Guérandel, 2016, p. 113), positionné du côté des normes sociales dominantes. Deux hommes assurent l'encadrement des escrimeur·ses au sein de l'association située dans le centre de Paris. De parents enseignants d'origine guadeloupéenne, Louis a 40 ans et pratique l'escrime depuis ses 6 ans. Plus jeune, de parents architectes, Dimitri a 24 ans et appartient à la classe moyenne supérieure. En formation pour obtenir le diplôme de maître d'armes, il est aussi préparateur physique à l'Insep. Au sein de la section escrime située en Seine-Saint-Denis, un escrimeur de 21 ans titulaire d'une licence STAPS et d'une mère médecin, enseigne également auprès des catégories d'âge les plus jeunes. Âgé de 26 ans, le maître d'armes appartient lui aussi à la classe moyenne supérieure (père directeur commercial et mère chimiste).

Tous les maîtres d'armes des sections enquêtées sont finalement issus de familles dotées en ressources scolaires, parfois associées dans le cas de Wilfried et de Dimitri de ressources financières. Âgé de 26 ans, Wilfried réside dans une commune plus lointaine. Il ne se rend dans le département du 93, dont il déplore le manque d'infrastructures et d'offres culturelles, que pour dispenser ses deux cours d'escrime hebdomadaires. Ses critiques sont révélatrices de la distance sociale qui le sépare du quartier. Il est titulaire d'un « master STAPS, entraînement, optimisation de la performance. Donc c'est le haut niveau, clairement, c'est à l'Insep. C'est le haut du panier dans le sport, c'est vraiment du haut niveau » (Wilfried, 26 ans, maître d'armes, Seine-Saint-Denis). Il a également poursuivi ses études avec un master 2, puis un diplôme d'État supérieur et déclare en même temps se former en « ingénierie fédérale ». Ses propos valorisent ses facilités scolaires au même titre que ses performances sportives :

« Je me faisais chier en fait, je m'emmerdais. J'avais toujours envie de faire le con parce que je me faisais chier dans mes classes. J'avais toujours la tête dans le cartable pour faire des conneries. Dès qu'on me posait une question, je répondais juste, du coup ça énervait les profs. [...] J'avais un petit air un peu arrogant, insolent. »

(Entretien avec Wilfried, 26 ans, maître d'armes [93], mère chimiste, père directeur commercial.)

Wilfried, qui déclare avoir « un esprit très compétitif », estime important de cultiver sa capacité à être sûr de lui : « C'est la clé de la réussite de la vie hein, la confiance en soi. » Plus âgé, qualifié de « vieux roublard » par une escrimeuse, Louis manifeste dans son attitude aussi une assurance tranquille et virile. Plus jeune et encore en formation, Dimitri incarne quant à lui une masculinité plus subordonnée. Il dispose d'ailleurs de moins d'autorité auprès des jeunes escrimeur·ses avec qui il entretient parfois des liens d'amitié préalable.

« Dimitri, c'est plus mon pote du coup [rit]. Moi je l'ai connu, mais quand il était aussi escrimeur et compétiteur comme moi. Donc c'est un peu différent et non, après quand il fait l'entraînement et la prépa physique, il est entraîneur bien sûr, s'il me dit de faire quelque chose, je le fais. Mais c'est vrai que, moi par exemple je vais plus facilement le taquiner alors que d'autres entraîneurs je vais pas les taquiner [rit]. » (Entretien avec Alice, 21 ans, escrimeuse [75], étudiante en mathématiques [sport-études], mère enseignante chercheuse en sciences de l'éducation, père cadre au sein d'une grande entreprise internationale.)

Les conduites de Dimitri, qui dit sortir « beaucoup en soirées un peu techno », sont plus éloignées d'une affirmation virile de soi. Il porte également des bijoux et un piercing au nez qui le distinguent des normes classiques de la masculinité dans le contexte sportif.

Outre que les « modèles d'hommes » (Guérandel, 2016, p. 167) qu'ils incarnent, c'est-à-dire leurs caractéristiques sociales, positionnent ces maîtres d'armes du côté des normes des classes moyennes et favorisées, il faut encore faire l'observation des modalités de socialisation proposées au cours des entraînements. Celles-ci promeuvent également un modèle de masculinité « cultivée » qui s'affirme attentive à l'égalité entre les sexes. Les maîtres d'armes n'expriment pas de propos dépréciatifs à l'égard des attributs associés à la féminité et valorisent la situation de mixité sportive. Outre que les duels intersexe sont notamment encouragés, il est demandé aux garçons de tirer contre les filles avec la même intensité. Cette préconisation semble très généralement attendue des femmes et respectée des hommes.

« Non, faut qu'ils soient comme d'habitude, sinon je tirerais pas contre eux [rit]. Je pense que la philosophie c'est que tout le monde tire pareil avec tout le monde. Tout le monde donne son max avec tout le monde. [...] Les mecs ils ont aucun scrupule. T'es une femme, t'es une femme, ils ont pas de distinction, que tu sois une femme ou un homme. Ils vont tirer exactement pareil. »

(Entretien avec Inès, 19 ans, escrimeuse [75], étudiante en école privée de communication, mère cadre technicienne dans un laboratoire d'analyse médicale, père médecin hématologue.)

Si certains ne souscrivent pas à cette règle d'égalité, ils sont rappelés à l'ordre par les maîtres d'armes. C'est par exemple le cas de Sylvère qui explique avoir parfois des difficultés à mettre autant de puissance dans ses duels mixtes, depuis qu'il a infligé une blessure à une jeune fille : « Wilfried aussi, il l'a rappelé cette année, peu importe contre qui je tire, faut que j'y aille à fond alors bon... Bah j'y vais à fond, mais du coup, Wilfried m'a fait remarquer que, quand j'y vais à fond, il y a quand même... Il voit, lui, dans mes actions, que je me retiens pour ne pas blesser. » (Sylvère, 18 ans, escrimeur, Seine-Saint-Denis.)

La progression des femmes, au même titre que celle des hommes, est recherchée par les maîtres d'armes, ce que la pratique des leçons individuelles auprès des compétiteur·ices favorise d'ailleurs. Si le nombre de garçons et de filles reste déséquilibré au sein de la section escrime de Seine-Saint-Denis, les cours situés dans le centre de Paris se caractérisent par une forte présence féminine. Dans les deux cas cependant, on constate de nombreuses interactions entre garçons et filles, y compris en dehors des situations strictement sportives.

Journal de terrain [Saint-Denis] : J'entends des blagues grossophobes sur Yohann (le père de Lillia).

La mère de Nihal crie : « Il est pas gros mon Yohannou. »

Lillia : « Mais non mon papou, t'es le plus beau. »

Entraîneur [à l'enquêtrice] : « Oui, ça part en couilles ce soir. Ils me regardent maintenant à chaque fois, dès qu'il y a un truc. Ce soir, je les laisse un petit peu, ils sont pas nombreux, je vais les laisser. » [Aux escrimeur·ses] : « Bon allez, on tire un petit peu là ! Oh le club med ! »

Nacer [à l'entraîneur] : « Tu viens tirer contre moi ? »

Entraîneur : « Eh, déjà que t'arrives avec une heure de retard toi ! Mets ton masque toi ! »

Lillia : « Nacer, t'es trop fort ! [rires]. »

Journal de terrain [Paris] : Les plus jeunes sont tactiles entre eux, les filles se font des câlins, des selfies à deux ou seules face au miroir, s'assoient sur leurs genoux respectifs. L'une passe sa main dans les cheveux d'un garçon. L'autre attache les cheveux d'un garçon en queue-de-cheval au-dessus de la tête. L'ambiance est bon enfant, des rires sont échangés.

Dans cet espace non ségrégué, les plus jeunes entretiennent des liens amicaux et participent à instaurer une ambiance bon enfant que les maîtres d'armes encadrent avec parfois plus ou moins de fermeté,

selon les nécessités. Wilfried explique adopter avec ses escrimeur-ses un positionnement de « papa-pote » : « Tu peux être pote, tu peux t'amuser, mais il y a toujours des limites et t'hésites pas à recadrer et à montrer les dents dès qu'il y a un mauvais truc. » Sa stratégie pédagogique consiste à donner « une claque » et « une caresse ». Autrement dit, Wilfried tient à complimenter les efforts fournis, quels que soient les résultats :

« Pour moi, c'est hyper important de leur dire quand c'est bien réussi, mais surtout quand ils font de la merde. Tu leur mets une claque et après tu leur fais une caresse. Mais comme je te disais la dernière fois, pour moi, c'est hyperimportant, tu valorises les échecs et les compétences. Des fois c'est hyperimportant de dire qu'un échec eh bien, c'est un mal pour un bien des fois. »

(Entretien avec Wilfried, 26 ans, maître d'armes [93], mère chimiste, père directeur commercial.)

Dans le même temps, il estime important de corriger les comportements déviants.

« Des fois, Tom est un peu "border" aussi. Il m'a posé une question, il m'a dit « dans ton cul ». Je fais « pardon ? » Il m'a dit « non, pardon, pardon, pardon », il s'est vite excusé. C'est des trucs que eux ils peuvent se faire entre potes. Moi, il faut qu'ils comprennent que je suis leur maître d'armes. Il faut qu'il y ait la position. »

(Entretien avec Wilfried, 26 ans, maître d'armes [93], mère chimiste, père directeur commercial.)

Cependant, les attitudes rebelles et qui outrepassent les règles fixées sont prioritairement sanctionnées en privé.

« C'est important le cadre et la discipline. C'est pareil, après, Nacer il est "border". Il joue, il est mignon, mais, des fois, il est un peu "border" à tester les limites. Moi, je suis toujours dans la déconnade et quand il y en a un qui va trop loin, je vais m'arrêter de rigoler et je vais lui dire, viens par là. Parce que je n'aime pas l'humiliation et j'aime pas humilier comme ça. Autant je peux déconner et envoyer un scud comme ça, à un jeune, en rigolant. Mais à partir d'un moment donné où t'es dans le sérieux, moi je veux pas laver mon linge sale en public. »

(Entretien avec Wilfried, 26 ans, maître d'armes [93], mère chimiste, père directeur commercial.)

Au sein de la section escrime, le cadre et la discipline sont également valorisés, mais davantage instaurés par Louis, tandis qu'il revient à Dimitri de jouer davantage le rôle du « pote ».

Dimitri : « J'essaye de me positionner entre deux, pas autoritaire, mais sur certaines personnes il y a besoin on va dire de... Pas faire copain copain tout le temps. Parce qu'à l'entraînement, il y a quand même des objectifs donc faut quand même que les séances aient un rythme et que tout le monde soit à peu près au même niveau donc on peut pas se permettre de... »

Enquêtrice : « Autoritaire ? »

Dimitri : « Peut-être un peu plus Louis, parce que forcément il est là depuis plus longtemps et il les connaît mieux. Souvent oui, Louis s'il y a un truc qui va pas, il va gueuler, et moi je suis souvent la personne qui va expliquer au final le pourquoi. »

(Entretien avec Dimitri, 24 ans, préparateur physique à l'Insep, en formation pour le diplôme de maître d'armes [75], mère employée dans un cabinet d'architecte, père architecte.)

On a déjà pu noter, à l'observation de l'espace pugilistique situé dans le centre ouest de Paris comment le discrédit des comportements sexistes caractérisait la masculinité des milieux aisés. Pour Wilfried, qui se déclare « féministe dans l'âme », ce positionnement inclusif à l'égard des femmes s'accompagne par ailleurs de l'expression d'une certaine forme de sentimentalité dans le cadre de la relation amoureuse. Dans la continuité des analyses précédentes, l'enquête révèle en effet que le couple hétérosexuel a sa place au sein de l'espace sportif des classes moyennes supérieures. Alors que la compagne de Wilfried vient par exemple assister à son cours, des baisers et des gestes tendres sont échangés sans pudeur. Auprès des sportif-ves, les « attitudes viriles cultivées » (Guérandel, 2016, p. 156) des maîtres d'armes se mettent également en scène au travers de postures telles que « la protection » ou « l'écoute ». À ce titre, Louis valorise la dimension psychologique associée à la pratique de son métier de maître d'armes : « C'est ça qui est intéressant. Il y a un aspect très psycho et en réalité nous, au départ, on n'est pas formés

à ça. Et c'est à force d'avoir de l'expérience, on y arrive. » (Louis, 40 ans, maître d'armes, Paris.) Le monde de l'escrime normalise d'ailleurs le recours aux préparateurs mentaux et aux psychologues, que l'Insep met par exemple à disposition de ses élèves. C'est aussi le cas pour les membres du pôle compétition inscrits au sein de la section située dans le centre de Paris, ainsi qu'un atelier de yoga mis en place par la mère de l'un des adhérents. De manière générale, les maîtres d'armes mettent en avant un rôle bienveillant d'écoute. Wilfried valorise l'aspect « familial » de sa pratique d'encadrement et se veut par exemple « coach de vie » : « Moi, comme je leur dis, je suis là pour qu'ils apprennent tous. Je suis pas le coach relou, le militaire ou simplement le mec qui vient faire son truc, qui prend son argent et qui se barre. Je suis coach de vie en fait. » Des entretiens individuels sont également prévus en début d'année pour mieux connaître les sportif-ves, identifier leurs attentes et les éventuelles difficultés à travailler au cours de l'année. Cette posture a pour conséquence de limiter le stress des compétiteur-ices dans le temps des entraînements.

« Moi, personnellement, je parle de mon stress à mon entraîneur, que ce soit Louis ou mon entraîneur national. Et à l'entraînement, disons que je travaille pas du tout l'aspect mental. Je sais pas comment le faire et je suis pas stressée à l'entraînement donc je peux pas... En tout cas, moi, je pourrais pas montrer à l'autre que je suis stressée parce que je le suis pas. »

(Entretien avec Sonia, 21 ans, escrimeuse [75], étudiante à l'Insep, mère secrétaire de direction, père conseiller municipal.)

Au contraire des observations réalisées au sein de la section boxe de Seine-Saint-Denis, les entraînements des jeunes compétiteur-ices ne sont pas le lieu de l'incorporation de dispositions agonistiques et d'une préparation mentale sur le mode de l'affirmation virile et du dépassement de soi. Les modalités de socialisation sportives proposées par les maîtres d'armes permettent l'expression de la vulnérabilité des escrimeur-ses au cours des entraînements. Si la maîtrise et la gestion des affects restent un objectif pédagogique à atteindre, les débordements d'émotion ne sont pas stigmatisés et font même l'objet d'empathie, en témoignent ces propos de Wilfried au sujet d'un jeune escrimeur.

« Sylvère, il y a deux semaines, il est parti en larmes parce qu'il se sentait un peu perdu, il sentait pas qu'il progressait, du coup il se sentait vraiment mal et moi je lui ai dit que j'étais là pour ça aussi. C'est le métier avec les dreads collées, un grand tout fin qui a une voix très grave [il l'imité]. Il est jeune en plus. Mais il avait les larmes aux yeux, il est parti, il se sentait mal bichette. Ça m'a surpris. »

(Entretien avec Wilfried, 26 ans, maître d'armes [93], mère chimiste, père directeur commercial.)

En conséquence de cet encadrement protecteur, l'atmosphère reste majoritairement sérieuse, sans toutefois être extrêmement autoritaire et ascétique. Le degré de douleur toléré est également moins élevé que celui observé au sein de la section boxe de la même association. L'absence des corps-à-corps et les tenues, qui assurent la protection des escrimeur-ses, participent sans doute à installer une forme de violence plus mesurée. Au sein de cet espace, les garçons qui ne jouent pas le jeu de la solidarité ou qui s'illustrent par une virilité jugée trop orgueilleuse sont également hautement stigmatisés. Wilfried critique à cet effet « le relou du groupe », un escrimeur plus âgé, « suffisant et qui est à la limite de la prétention » :

Journal de terrain [Saint-Denis] : Je remarque un consensus exprimé par les escrimeurs, les mères présentes, le président du club et Wilfried au sujet de François, qui les agace. À un moment, François a l'air de s'être fait mal, Sofia lui lance : « T'as fait bobo à la main ? » Il ne comprend pas et lui fait répéter trois fois. Il finit par répondre que « non, non, pas du tout, qu'il a les mains sèches » et il s'empresse de repartir sur sa ligne. Sofia et Lorene disent que bien sûr que si, il s'est fait mal, mais qu'il est trop imbu de sa personne pour le dire. Plus tard, il se déshabille avant la fin du cours, et Wilfried me dira que ça l'énervait et il en parlera à voix haute à tous les tireurs, précisant qu'il ne souhaite pas voir ce type de comportements.

En choisissant cette fois de réprimander ouvertement son comportement auprès de l'ensemble des escrimeur·ses, Wilfried réaffirme ainsi son positionnement dominant dans la hiérarchie des masculinités au sein de la salle.

Une approche ambivalente de la situation de mixité : des maîtres d'armes entrepreneurs de sexualité attentifs à l'égalité entre les sexes

La promotion par les encadrants d'escrime d'une masculinité inclusive s'accompagne d'un intérêt déclaré pour la question du genre, au sujet de laquelle ils expliquent s'être formés en autonomie, dans la mesure où elle représente pour eux « une réalité quotidienne » (Louis, 40 ans, maître d'armes, Paris).

La nature de l'enseignement proposé par Louis prend en considération le poids du genre. Alors que les garçons auraient tous « besoin d'être bousculés d'un coup, quoi qu'il arrive », les femmes nécessiteraient l'adoption d'une approche plus personnalisée, qui tient compte de la dimension psychologique. C'est ce que remarque et apprécie d'ailleurs Sonia, une compétitrice de 21 ans, au sujet de l'encadrement réalisé par Louis.

« Avec les filles, je trouve qu'il y a plus un aspect... Il va jouer un rôle aussi, de psy, ou de grand frère ou de papa, je sais pas trop, ça va dépendre des filles, mais il va pas avoir ce rôle que d'entraîneur. Alors qu'avec les garçons, c'est très... entraînement. Il y a une relation d'entraîneur à entraîné, uniquement. Alors que chez les filles, ça va plus loin. En fait, c'est bizarre ce que je vais dire, mais c'est vrai. Les filles, on va plus pleurer [rit] que les garçons. Du coup, forcément, ils vont être là, à savoir pourquoi, à essayer de remonter le moral... Du coup, sur ça, je pense que les entraîneurs prennent des pincettes sur les filles. »

(Entretien avec Sonia, 21 ans, escrimeuse [75], étudiante à l'Insep, mère secrétaire de direction, père conseiller municipal.)

L'inefficacité pourtant constatée d'une approche musclée auprès de certains garçons récalcitrants n'amène pas Louis à reconsidérer la sexualité des pratiques pédagogiques.

Louis : « Le garçon, par contre, tu vas le sanctionner, alors lui, par contre, il va te montrer que, lui, il bosse pas. Il va te dire "c'est comme ça", t'as pas envie, bah tant pis. »

Enquêtrice : « Mais tu disais qu'il fallait leur rentrer dedans ? »

Louis : « Oui il faut leur rentrer dedans, mais ils sont capables de te dire que moi aussi, je vais aller jouer au foot avec mes copains, allez ciao. C'est ça qui est intéressant. »

(Entretien avec Louis, 40 ans, maître d'armes [75], mère enseignante dans le secondaire, père enseignant dans le secondaire.)

L'organisation sportive mise en place par Wilfried au sujet de la question du genre est, quant à elle, plus ambivalente. Conscient du discrédit porté aux attitudes sexistes, ses propos valorisent à de nombreuses reprises sa préoccupation pour l'égalité des sexes. En ce sens, il promeut d'abord la disqualification du poids du genre dans les pratiques pédagogiques et affiche sa volonté d'individualiser son approche enseignante en fonction des particularités individuelles des sportif·ves : « J'ai déjà une mentalité où je suis très... C'est pas parce que c'est une fille qu'il va falloir être machin, ou un garçon... Forcément, on est tous différents, mais pour moi c'est le caractère qui doit être pris en compte en premier. » (Wilfried, 26 ans, maître d'armes, Seine-Saint-Denis.) Inversement, il explique aussi prendre en compte le genre dans ses modalités pédagogiques qu'il justifie surtout en raison de l'attitude supposément sexiste des hommes : « En escrime, le genre c'est quelque chose qui est important à prendre en compte parce que t'as pas la même patate, t'as pas la même puissance et surtout le mec va pas se donner à fond sur l'autre. » Les hommes auraient en effet tendance à retenir leur puissance face à des femmes jugées plus fragiles. Ses propos révèlent cependant, en creux, une conception naturalisante de la différence des sexes qu'il semble avoir à cœur de minimiser. Les discours contradictoires de Wilfried à l'égard de la

question du genre se manifestent également dans sa posture pédagogique à l'égard de la situation de mixité, laquelle oscille entre une volonté de neutraliser les spécificités genrées ou bien de les prendre en charge. Dans certains cas, Wilfried ignore par exemple ostensiblement le sexe des escrimeur-ses.

Journal de terrain : Premier exercice, en 2 groupes de 5 personnes (4 garçons avec 1 fille), qui consiste à attraper une paire de gants glissée dans la poche de son adversaire. Les filles se font souvent attraper leurs gants. Les garçons ont tendance à se mettre à deux ou plus contre elles seules. Wilfried lance par exemple à Lillia : « je vais te laisser galérer un peu toute seule ! » À la fin de l'exercice, Lillia se plaint avec humour : « C'est grave de l'acharnement, ils se sont acharnés, c'est pas bien ! »

Cette volonté d'aveuglement au genre, y compris lorsqu'elle installe un déséquilibre manifeste au détriment des filles, poursuit selon lui un but égalitaire : « Égalité des sexes, une femme pour deux hommes, c'est normal pour moi, girl power ». Inversement, les modalités pédagogiques introduites par Wilfried instaurent parfois des « prescriptions de compensation » (Davis et Louveau, 1998) en faveur des filles, qui ont pour but de rééquilibrer les forces en jeu dans les duels mixtes.

Journal de terrain : Wilfried m'explique que les garçons ont tendance à ne pas être suffisamment attaquants et compétitifs face à des filles parce qu'ils ne les considèrent pas comme leurs égales. Il fait des exercices en conséquence : « Dès qu'il y a une fille contre un mec et qu'il y a un double (une égalité), le point est pour les filles. Comme ça vous allez tirer sérieusement contre les filles. Égalité des sexes, tu connais ? » Des garçons protestent : « C'est de la discrimination positive ! », « Quel sexisme ! Ça veut dire qu'elles sont faibles ! ».

Ces régulations, qui suscitent la réprobation des garçons, sont là encore justifiées par Wilfried, non pas tant par l'existence d'une infériorité physique féminine que par la propension des garçons à baisser l'intensité de leur jeu en situation sportive mixte : « Ils se donnent pas à fond. Parce que c'est une fille, il y en a qui se donnent pas à fond, ils ont pas envie de faire mal. Après, je suis d'accord, elles ont pas la même force hein. » Cette tendance est parfois vérifiée par les escrimeuses enquêtées au sein de l'association située en Seine-Saint-Denis : « Il y a des garçons, il y en a deux trois, même dans le club, qui nous prennent pas du tout au sérieux. » (Julie, 20 ans, escrimeuse, Seine-Saint-Denis.)

« J'en ai vu quelques-uns faire ça. Mais c'est des mecs qui sont comme ça, tu les changeras pas. Il y a des cons partout. Après, les mecs de mon âge au club, je parle pas des plus âgés parce que, justement, c'est les plus âgés qui en général ont cette façon de se comporter avec les filles, mais les mecs de mon âge, je trouve qu'ils sont plutôt assez réglos sur tout ça et, au contraire, c'est des mecs assez respectueux, et ça c'est cool. » (Entretien avec Lillia, 23 ans, escrimeuse [93], étudiante en école de design, mère commerciale, père formateur en informatique puis employé dans l'administration publique.)

Elle ne concernerait cependant que quelques hommes plus âgés, contre lesquels Lillia n'hésite d'ailleurs pas à s'élever.

« Ça m'est arrivé l'autre fois, Wilfried nous dit : "Faites un assaut libre, mais faites en sorte que les assauts soient assez égal." Je me suis branchée face à un mec un peu plus vieux. Pas méchant hein, parce que je le connais bien, c'est pas un mec méchant hein, mais plus vieux. Et je suis arrivée en face de lui et il m'a dit : "Mais c'est pas du tout égal !" Je dis : "Comment ça, c'est pas égal ?" – "Bah non, c'est pas égal !" – Ah bon ? Et donc tu penses que tu devrais tirer avec qui ?" – "Ah bah avec Tom". Je lui ai dit : "Bah écoute, moi je suis branchée, si tu veux te barrer tu sais où aller, tu te débranches et puis tu te barres si tu trouves pas ça égal." Et il s'est pas débranché, il a tiré avec moi et puis voilà. J'ai absolument aucun scrupule avec ça moi. Je l'accepte pas dans ma vie de tous les jours, je vois pas pourquoi je l'accepterais à l'escrime. » (Entretien avec Lillia, 23 ans, escrimeuse [93], étudiante en école de design, mère commerciale, père formateur en informatique puis employé dans l'administration publique.)

Quelles que soient les raisons qui justifient la mise en place de ces techniques pédagogiques, elles ont pour conséquence de renforcer les stéréotypes sociaux de sexe en ne prenant pas en compte les capacités effectives des escrimeuses. Lillia ayant repris depuis peu une pratique sportive ne dispose plus

d'un niveau très élevé d'escrime et apprécie cette « touche sauvetage » qui lui permet de « pallier sa faiblesse ». Ce n'est cependant pas le cas de Julie, qui se distingue à l'inverse par un haut niveau sportif et juge au contraire cette pratique stigmatisante.

« Pour les plus jeunes ou pour ceux qui reprennent l'escrime, c'est une bonne technique parce que ça leur permet de mieux travailler et sur leur défense et sur leur jeu personnel. Après, pour les gens qui ont plus de niveau, comme moi, c'est un peu dévalorisant. Parce que du coup, on met une touche, ça nous vaut deux points, je le vis un peu mal parce que c'est pas vraiment un vrai match quoi. Ça rend pas compte de notre état d'escrime. De notre niveau d'escrime dans ce match. [...] Il y a quand même une part où je me sens pas le plus à l'aise quand on fait ces exercices-là. »

(Entretien avec Julie, 20 ans, escrimeuse [93], étudiante en kinésithérapie, mère cheffe de département (établissement public à caractère industriel et commercial), père sans profession.)

Quels que soient les choix pédagogiques retenus par les maîtres d'armes, ils sont justifiés par une volonté antisexiste, révélant leur intériorisation d'une culture de l'égalité entre les filles et les garçons. Les approches pédagogiques genrées des maîtres d'armes manifestent néanmoins une conception essentialiste de l'ordre de genre.

Ainsi forgée avec « l'expérience » (Louis, 40 ans, maître d'armes, Paris), leur approche du genre s'affirme finalement selon un paradigme différentialiste en adéquation avec la culture sportive. Les maîtres d'armes véhiculent d'abord un discours récurrent sur les capacités physiques différenciées entre les sexes. Tous insistent sur la supériorité sportive des hommes.

« C'est sûr que, dans la globalité, une fille sera toujours, à niveau équivalent, moins forte qu'un garçon. Julie par exemple, moi je peux la battre sans aucun problème. Je suis toujours dans les choses basiques, simplistes, alors que dans les moins de 20 ans, elle est dans les cinq meilleures Françaises. Aujourd'hui on prend un garçon dans les cinq meilleurs Français chez les moins de 20 ans, même moi, en étant sénior, je pense pas le battre. » (Entretien avec Tom, 21 ans, escrimeur [93], enseignant en activités physiques adaptées, mère médecin.)

Cette hiérarchisation des avantages physiques entre les sexes se double cependant d'une différenciation genrée des caractéristiques mentales, exprimée en référence à un déterminisme biologique. Wilfried estime par exemple qu'il y a une « guerre d'égos » des garçons à prendre en compte dans l'organisation du travail sportif : « Une fille, même dans la vie de tous les jours hein, regarde, ils sont toujours en train de se comparer la taille ; les femmes, elles s'en foutent. T'as la fierté, t'as l'égo, t'as toujours ce côté-là. C'est dans nos gênes hein, c'est comme ça. » (Wilfried, 26 ans, maître d'armes, Seine-Saint-Denis.) Du côté de la sphère féminine des pratiques sportives, Wilfried et Louis relèvent une plus grande motivation, en comparaison des garçons, qui auraient davantage tendance à pratiquer l'escrime en dilettante.

« Tous les gros résultats par exemple sont avec des filles. Je sais pas si c'est la discipline qui veut ça, ou la rigueur, mais je trouve que les filles vont être plus... Assidues, c'est pas le bon mot, mais je pense que, quand l'objectif est fixé, elles vont vraiment plus loin dans l'objectif. Les garçons, c'est pas la même chose, il peut y avoir des parasites. Mais je trouve que le travail, c'est deux fonctionnements complètement différents. » (Entretien avec Louis, 40 ans, maître d'armes [75], mère enseignante dans le secondaire, père enseignant dans le secondaire.)

Les moindres résultats des garçons sont mis par Louis sur le compte d'un manque de volonté, quand les contre-exemples sont relevés par Wilfried comme des exceptions qui confirment la règle du genre : « Une fille, quand elle fait quelque chose, elle le fait à fond. À part quand tu t'appelles Charline et que tu viens pour te branler la nouille en cours. Elle vient pour l'ambiance et pour les potes. » (Wilfried, 26 ans, maître d'armes, Seine-Saint-Denis.) Quant aux garçons qui ne correspondent pas aux normes classiques de la masculinité, en raison notamment de leur discrétion et d'une attitude globalement moins

démonstrative, ils sont ainsi associés au groupe des filles pendant les exercices, et parfois même estimés homosexuels.

« Je sais pas si il est gay ou pas et je veux pas forcément le savoir, je m'en fous. Après, je le vois aussi efféminé et il faut que j'aie une approche assez douce, parce que... Encore une fois, t'as des caractères hein. Tu sens qu'il y a plus de susceptibilité que d'autres. Je pense un peu plus de douceur, il est plus calme. Ça sert à rien de lui gueuler dessus, il est tranquille, il est "chill". C'est pour ça, t'as des caractères comme ça, tu sais pas si c'est le fait qu'il soit efféminé ou pas, mais, un mec comme Tom, qui peut être un peu plus brut ou genre en mode plus beauf des fois, en rigolant, tu sens vraiment l'aspect homme. Jérémie, qui est un peu plus... Pas fragile, mais tu vois, un peu plus pataud, un peu plus timide. Parce qu'il est vraiment timide, si tu lui dis pas bonjour, il dit pas bonjour. Je le sens fragile. »

(Entretien avec Wilfried, 26 ans, maître d'armes [93], mère chimiste, père directeur commercial)

Cette préférence sexuelle supposée engage alors Wilfried à adapter son approche pédagogique et révèle une conception binaire et figée des normes de sexe. C'est aussi la naturalisation des différences physiques et psychologiques entre les sexes qui impose à Louis une adaptation de ses modalités pédagogiques.

Les maîtres d'armes reproduisent également des stéréotypes de sexe qui sont, plus généralement, ancrés et diffusés au sein du monde de l'escrime. C'est ce que relève par exemple Lucie, une escrimeuse de 25 ans, à l'observation des styles sexués de jeu.

« Dans le haut niveau, il y a vraiment une différence de style de jeu entre les hommes, les femmes, ce qui fait aussi que pour performer dans ces deux contextes différents, il faut créer des profils différents aussi. C'est le serpent qui se mord la queue. Ce qu'on voit des gars du très haut niveau en effet, ils ont un jeu qui est hyperdynamique, hyperexplosif machin. Chez les filles, ce sera explosif, mais beaucoup plus souple et beaucoup moins dans le muscle je dirais. Et après on repasse dans des bons gros clichés. Plus dans l'aspect tactique, le côté malin, ce genre de choses. Des grosses ficelles du coup, mais... Si tu regardes des matchs de coupe du monde, vraiment des trucs de phase finale, à partir du quart de finale, il y a vraiment des... Je sais pas si sans connaître assez le sport tu peux le voir, mais... Il y a un côté, je trouve, très bourrin, animal chez les hommes, qui est pas chez les femmes. Et il y a aussi ce truc de crier, qui est très masculin. Et je trouve que ça se voit. Après je sais pas si sans avoir l'habitude de voir de l'escrime ça se repère autant. Chez les filles, je repère plus ce truc de souplesse. C'est une façon d'être dynamique aussi, mais moins percutant, moins violent. »

(Entretien avec Lucie, 25 ans, escrimeuse [75], cheffe de projet dans un atelier, mère enseignante en maternelle, père programmeur informatique.)

L'organisation sportive construit et valorise en effet deux styles d'escrime selon le genre. Le jeu des hommes, considéré comme très impressionnant, est caractérisé par « la force », « l'explosivité », « la rapidité » ou encore « l'énergie ». À l'inverse, le style d'escrime pratiqué par les femmes est identifié comme plus « lent », « fin » ou « souple ». Pour Inès, une escrimeuse de 19 ans, « les femmes, on va moins se rentrer dedans. On ira moins au corps-à-corps, on ira moins à ce genre de choses ». Ce marquage genré des styles de jeu est communément partagé par les escrimeur-ses qui l'identifient comme une conséquence directe et naturelle des capacités biologiques.

« Bah forcément. Les garçons ils sont beaucoup plus... physiquement, ils sont plus forts. C'est physique, on n'y peut rien. Pour quelqu'un qui ne fait pas d'escrime, déjà c'est compliqué, peu importe l'arme, mais voir de l'escrime masculin c'est plus compliqué à comprendre parce que ça va beaucoup plus vite. Moi, je suis arbitre aussi, et j'adore arbitrer les garçons. Mais arrivé à un haut niveau, en senior ou même en junior, les garçons ça va trop vite. Même moi, c'est compliqué. »

(Entretien avec Sonia, 21 ans, escrimeuse [75], étudiante à l'Insep, mère secrétaire de direction, père conseiller municipal.)

Seule Lucie identifie dans cette sexualisation des styles de jeu les conséquences d'une construction sociale et symbolique, « insufflée par les maîtres d'armes » : « C'est des styles de jeu qui sont construits sur des

attentes d'un genre ou d'un autre et pas forcément sur des aptitudes physiques. » La construction genrée de deux styles sportifs est aussi renforcée par la stigmatisation des jeux non conformes aux normes sportives associées au sexe de l'escrimeur-se. Chaque sphère féminine et masculine de l'escrime a ainsi sa norme corporelle « physiquement remodelée selon les exigences propres du champ » (Wacquant, 1989). Un corps masculin jugé « pas assez dynamique » ou « percutant » risque ainsi d'être accusé de « tirer comme une fille », quand « dans le jeu d'une fille, il y a un truc de patience et de souplesse qui va être bien plus adapté » (Lucie, 25 ans, escrimeuse, Paris). Si l'organisation de l'espace de l'escrime selon des sphères genrées distinctes révèle « la ritualisation de la féminité et de la virilité » (Détrez, 2002, p. 154), les transgressions des normes de genre apparaissent, là encore, inégalement sanctionnées.

« Le fait qu'une fille dans son style de jeu soit dans la patience, dans la lenteur, ce qui fait pas forcément un mauvais jeu hein, mais ça sera bien plus admis chez une fille que chez un garçon. Alors que c'est franchement une tactique différente et ça marche tout aussi bien si on sait le faire. Et pareil, on pourra dire d'une fille qu'elle tire comme un bourrin parce qu'elle a un jeu qui est peut-être plus percutant, plus offensif. Mais à la limite, ça passe mieux que le fait que le garçon... C'est toujours le même problème [rit]. »

(Entretien avec Lucie, 25 ans, escrimeuse [75], cheffe de projet dans un atelier, mère enseignante en maternelle, père programmeur informatique.)

Dans les deux associations enquêtées, des escrimeuses incorporent des normes de comportement associées aux stéréotypes sociaux masculins sans provoquer aucune réprobation de la part de leurs maîtres d'armes. Dans le département du 93, Lillia crie par exemple très fort au cours des entraînements, ce que Wilfried interprète comme une manifestation positive de sa détermination. Au terme de la phase de duel, elle semble fière de me montrer les bleus sur son corps, qui sont autant de « preuves extérieures de (son) appartenance à un monde sportif plutôt réservé aux hommes » (Guérandel, 2016, p. 157). L'appropriation des codes de la virilité par les femmes est normalisée, voire valorisée au sein de l'espace sportif compétitif des classes moyennes supérieures. Ce dont rend compte l'exemple d'Inès, une escrimeuse de 19 ans dont l'apparence physique éloignée de la féminité fait office de « modèle de rôle » (Saint-Martin, 2013, p. 84) pour une plus jeune escrimeuse du club.

« Moi, je suis un peu masculine, mais je suis hétéro. Mais c'est pas un problème. Par exemple, j'ai décidé de me couper les cheveux, et ça m'a jamais posé de problème de, on va me prendre pour un garçon ou quoi. Au contraire, justement, il y a une jeune qui est un peu comme moi, un peu masculine et tout. Elle a 13 ans, mais elle est très, très, très mature et elle s'est aussi coupé les cheveux et elle m'a dit : "Ouais, moi j'aimais bien, je trouvais que ça t'allait bien alors du coup je fais pareil." Et je lui ai dit : "Franchement, moi à ton âge, j'aurais jamais osé faire ça, donc chapeau." Du coup, elle a la même coupe que moi [rit]. Je pense que ça a joué parce que Louis m'a dit : "Tu sais tu as des fans" et tout. J'ai dit : "Comment ça ?" Et il me dit : "Bah écoute, Flora m'a dit que puisque toi ça t'allait bien alors elle allait faire pareil." »

(Entretien avec Inès, 19 ans, escrimeuse [75], étudiante en école privée de communication, mère cadre technicienne dans un laboratoire d'analyse médicale, père médecin hématologue.)

A contrario, la sphère masculine des pratiques sportives se révèle plus rigide à l'égard des transgressions des normes de genre. Les attitudes corporelles de Jérémie, à distance des codes sociaux de la virilité, inspirent par exemple des critiques à l'actuelle trésorière et ancienne présidente du club située en Seine-Saint-Denis, âgée de 74 ans.

Journal de terrain : Huguette dit qu'elle pense que Jérémie a été bercé trop près du mur, parce qu'il fait comme ça avec ses bras [elle l'imit]. Elle se demande s'il n'a pas un problème et précise ne pas souhaiter l'inscrire dans une compétition.

Au sein de l'association située dans le centre de Paris, quelques escrimeurs se distinguent par des pratiques vestimentaires et corporelles (port de bijoux ou de vêtements plus moulants) qui déstabilisent les codes sociaux classiques associés à la virilité. Reste que la mise en jeu de l'escrime est marquée,

notamment dans sa sphère masculine, par un imaginaire symbolique masculin de la noblesse et de la chevalerie.

Journal de terrain :

Nihal : « Là, j'étais bataille de Pavie, chevalier Bayard, François 1^{er}, disent les arquebuses prêt à mourir. Et derrière mon artillerie, à moi ! »

Wilfried [à l'enquêtrice] : « Un génie ce gars-là. Il est très chevaleresque. »

Pour beaucoup d'enquêtés de sexe masculin, l'engagement dans la pratique sportive est d'ailleurs guidé par un goût né au cours de l'enfance pour les armes, en témoigne l'exemple de Wilfried : « *Zorro*. Les films de cape et d'épée, je défonçais les rosiers de ma mère avec mes épées que j'achetais en foire, et je voulais toujours gagner les épées en tirant à la carabine. Toujours des épées, épées, épées. Je les gonflais avec les armes et du coup, voilà. J'en ai fait mon métier. » Le plus fort déni de la sentimentalité au sein de la sphère masculine de l'escrime en comparaison de la sphère féminine révèle que la neutralisation du masculin n'y est qu'apparente : « J'entends des fois des réflexions genre, machin pleure comme une fille, machin tire comme une fille, qui peuvent du coup devenir des trucs de, "c'est une chochotte", et qui du coup finissent par être assimilées à un comportement homosexuel qui n'a rien à voir avec tout ça. » (Lucie, 25 ans, escrimeuse, Paris.) Sonia remarque d'ailleurs le plus fréquent recours des filles aux psychologues qui sont mis à leur disposition : « Moi j'ai une psy à l'Insep. Si on en a besoin, on a une psy à notre disposition. J'ai l'impression que ça se fait plus chez les filles. J'ai l'impression en tout cas. Après, je suis pas dans le groupe des mecs, mais les connaissant un peu, ça m'étonnerait. Et pratiquement tout le groupe des filles en ont une. » (Sonia, 21 ans, escrimeuse, Paris.)

L'escrime féminine est également considérée comme plus « technique » et « tactique », rappelant les mêmes mécanismes compensatoires observés par Akim Oualhaci au sein de l'espace pugilistique : « Tout se passe comme si des boxeurs [...] faisaient des concessions sur une supériorité technique féminine pour moins en faire sur la puissance qui, elle, resterait masculine. » (Oualhaci, 2016, p. 98.) À la ségrégation des styles de jeu selon le genre est en effet associé « la dominance du principe masculin sur le principe féminin » (Héritier, 2002, p. 127). Certaines enquêtées remarquent d'ailleurs la propension des hommes à être particulièrement irrités lorsqu'ils font l'expérience d'un échec contre une femme, quand Sonia relève des critiques de la part de garçons épéistes au sujet de la pratique féminine : « Ah l'épée féminin, c'est lent, c'est nul. Le fleuret féminin, oh la la ! c'est chiant. » (Sonia, 21 ans, escrimeuse, Paris.) En miroir, les filles estiment pallier leurs faiblesses par des « côtés techniques », « des tactiques de jeu, des choses comme ça » (Alice, 21 ans, escrimeuse, Paris). Ainsi réaffirmée, la supériorité physique des hommes imposerait une manière spécifique d'enseigner l'escrime aux hommes : « Je veux pas être sexiste et j'aime pas ça, mais t'as forcément un homme, tout dépend, en général, un homme pour la même corpulence qu'une femme, il aura plus de force donc, forcément, la leçon aussi doit être adaptée à la vitesse et à la force, c'est comme ça. » (Wilfried, 26 ans, maître d'armes, Seine-Saint-Denis.) Les garçons disposant « malheureusement » (Wilfried) de capacités biologiques qui leur permettent de développer davantage leur musculature construiraient un jeu plus « explosif ». L'intérêt pour les filles de s'entraîner avec les garçons est ainsi de leur « permettre d'avoir du rythme » selon Louis : « Comme le garçon il est plus vigoureux, il tape plus fort donc toi tu vas te défendre plus fort aussi. Tu vas peut-être aller deux fois plus vite alors que quand tu vas revenir tirer avec des filles, ce sera pas du tout la même. » (Louis, 40 ans, maître d'armes, Paris.) La mixité est valorisée – « Ah oui, il faut » (Wilfried, 26 ans, maître d'armes, Seine-Saint-Denis) – en ce qu'elle permet aux femmes marquées par une infériorité physique de s'endurcir et de

progresser au contact des hommes, naturellement plus performants. Quant aux hommes, ils sont incités à travailler des aspects plus techniques de leur jeu face à leurs adversaires féminins.

« De toute façon, la vie n'est pas toujours pareille. Si t'as les filles, t'apprends aussi à tirer sur des gens, où tu vas pouvoir leur mettre des caramels, il va falloir faire des choses plus techniques. Elle, la fille justement, elle tire pas que sur des autres filles donc elle va avoir besoin de surélever son niveau pour pouvoir résister aux mecs qui peuvent lui mettre des caramels. Ça les endurent indirectement aussi parce que tu te prends un plomb par un Tom, ou un Thibault, je peux te dire que tu pleures pas. T'as ça aussi, t'as ce côté-là qui endurent. » (Entretien avec Wilfried, 26 ans, maître d'armes [93], mère chimiste, père directeur commercial.)

Si la situation de mixité est toujours valorisée par les maîtres d'armes, son investissement par les escrimeur·ses fait l'objet de stratégies genrées qui témoignent de leur intériorisation de l'ordre hétéronormatif. Les hommes profitent en effet des duels inter-sexes pour travailler leur technique. Tom explique par exemple être plus à l'aise face aux femmes, ce qui lui permet de « travailler telle ou telle chose » où il s'estime « plus en difficulté », « en profiter et faire des choses » pour « prendre du plaisir » (Tom, 21 ans, escrimeur, Seine-Saint-Denis). Quant aux femmes, elles expliquent rechercher les combats en mixité pour se faire « rentrer dedans » : « Dès qu'il y a un garçon en face de moi, vu qu'il va me bousculer, je vais être obligée automatiquement de me dire, réveille-toi, tu mets de l'intensité pour pouvoir mettre des touches. » (Sonia, 21 ans, escrimeuse, Paris.) L'escrime révèle ainsi des modalités d'appropriation distinctes selon le sexe. La situation de mixité domine généralement les entraînements sauf avant les compétitions. Dans la mesure où chaque groupe de sexe doit pouvoir préparer un jeu conforme aux normes sportives valorisées en compétition, les interactions inter-sexes sont globalement encouragées par les maîtres d'armes. Toutefois, elles cessent radicalement de l'être avant les compétitions, structurées selon le principe de non-mixité : « C'est une question de logique et de cohérence, si tu donnes une leçon forte et puissante à une meuf qui ne tire jamais des mecs forts et puissants, ça ne lui servira à rien. Il faut lui donner ce qu'elle va recevoir en face, donc il faut toujours l'habituer à lui donner un truc qu'elle est susceptible de rencontrer. » (Wilfried, 26 ans, maître d'armes, Seine-Saint-Denis.) Alice a intériorisé cette injonction à préparer ses compétitions face à des filles : « J'aime bien aussi m'entraîner contre des filles parce que c'est pas le même jeu. Donc pour m'entraîner et bien me préparer, c'est mieux aussi que je m'entraîne contre des filles. » (Alice, 21 ans, escrimeuse, Paris.) C'est cependant moins le cas de Sonia, que Louis engage alors à tirer en non-mixité, réactualisant la division sexuée des styles d'escrime : « Au club, dès que j'arrive, j'essaye de tirer que contre des garçons. Après, Louis, il veut quand même que je tire contre des filles pour quand même garder le rythme des filles. » La culture somatique des classes moyennes et supérieures construit finalement des usages différenciés de l'escrime selon le genre. En jouant le rôle d'« entrepreneurs de sexualité » (Hérasse, Voléry, 2014), ces maîtres d'armes affirment ainsi promouvoir la lutte contre les inégalités de sexes selon une logique différentialiste.

Un climat hétéronormatif favorable à la loi du silence : la dimension sexuelle de la domination masculine au sein du milieu de l'escrime

La structuration de l'espace de l'escrime selon deux styles d'escrime est la conséquence des pédagogies relationnelles proposées par des encadrants sportifs qui sont, très majoritairement, des hommes. C'est ce déséquilibre numérique que note par exemple Alice.

Alice : « Il y a plus de maîtres d'armes hommes en plus. »
Enquêtrice : « Il y a des maîtres d'armes femmes ? »

Alice : « Oui, je crois qu'il y en a [rit]. En France, je sais que j'en connais une au club de Charenton. Euh... Et après il doit y en avoir quelques autres, mais... On les voit moins parce qu'elles vont dans des plus petits clubs ou elles font moins de compétitions ou des choses comme ça. Parce que, comme c'est un monde hyperviril, une femme entraîneur c'est... Elle est pas assez... costaud pour tenir le truc. Parce que comme c'est un truc où il faut être énervé, très... combat. C'est un peu ce truc un peu lourdingue parfois. »

(Entretien avec Alice, 21 ans, escrimeuse [75], étudiante en mathématiques [sport-études], mère enseignante chercheuse en sciences de l'éducation, père cadre au sein d'une grande entreprise internationale)

Si les deux contextes sportifs enquêtés s'illustrent par une présence importante de femmes pendant les cours, elles ne représentent finalement que 30 % du total des licenciées de la Fédération française d'escrime. Au sein de l'association située dans le centre de Paris, les escrimeuses inscrites ne sont en réalité que 34 %. Il ressort par ailleurs de l'enquête que les femmes, notamment les mères, prennent davantage en charge les aspects techniques et peu valorisés, en qualité de bénévoles, comme la tenue de l'espace restauration des compétitions. Cette domination numérique des hommes, qui occupent également les postes stratégiques et de pouvoir, construit un espace favorable au déploiement d'un sexisme ordinaire mis en évidence par Sonia, une escrimeuse de 21 ans. En raison d'une plus grande facilité à se lier d'amitié avec des garçons au cours de l'adolescence, elle est stigmatisée et qualifiée de « fille facile » par des escrimeurs et escrimeuses du même âge.

« Il y a plus de problèmes avec les filles, dès qu'elles fréquentent un peu trop de mecs, c'est une fille facile, des trucs comme ça. Beaucoup, beaucoup, beaucoup. [...] Pas notre club, mais entre les clubs sur les compétitions nationales. Ça parle quoi. Alors qu'un mec qui a beaucoup de relations avec des filles, par contre ça, ça va. C'est ah, il est chaud. Moi ça m'énervé parce que quand j'étais plus jeune, ma première année sur le pôle, j'y ai eu droit. Et j'en ai vu aussi, même les autres filles. Ma meilleure amie, elle y a eu droit aussi. Et plus ça va dans les générations, moins il y a ce genre de problèmes. Mais chez les plus jeunes, ça parle. Chez les 15-16 ans. Les critiques viennent de tout, des filles, des garçons, ensuite les plus âgées elles vont en entendre parler, ensuite dans les vestiaires, c'est "ah, il y a une fille de mon club qui m'a dit que telle fille de son club fréquente un mec de ton club" nanana. Ça parle comme ça. »

(Entretien avec Sonia, 21 ans, escrimeuse [75], étudiante à l'Insep, mère secrétaire de direction, père conseiller municipal.)

Si Sonia subit ces critiques de la part du groupe de pairs, Alice relève des comportements ou des propos sexistes au sein de la catégorie des maîtres d'armes.

« Dans l'attitude parfois même des... Parce qu'il y a beaucoup d'entraîneurs qui sont hommes. Et c'est plus là qu'on va le ressentir en fait, plus que des autres escrimeurs hommes. Mais plus dans l'ambiance générale où ça va être... Les entraîneurs ils vont avoir un côté très... [souffle]. Parfois, j'ai déjà entendu, et d'autres amies qui ont entendu et du coup on en a parlé, mais des entraîneurs nationaux qui peuvent avoir des propos presque déplacés vis-à-vis des filles. Parce que ce sont des filles. Donc ça va être, par exemple, si elle est un peu nulle ce jour-là, que elle a trop fait la fête hier soir d'un point de vue sexuel, ou des trucs comme ça. Alors que un homme, j'ai jamais entendu ça. Les hommes, on lui dit juste "aujourd'hui t'es mauvais". Alors que les filles, facilement ils peuvent sortir des réflexions comme ça. Ou juste, un jour elle est pas très bonne, ils vont dire "avec son gros cul, il faudrait peut-être qu'elle bouge son cul un peu là, en plus elle est molle, elle est lente", des trucs un peu... un peu bien déplacés ! Donc c'est plus dans ce sens-là le côté virilité. »

(Entretien avec Alice, 21 ans, escrimeuse [75], étudiante en mathématiques [sport-études], mère enseignante chercheuse en sciences de l'éducation, père cadre au sein d'une grande entreprise internationale.)

Le modèle de masculinité cultivée des maîtres d'armes promeut l'égalité des sexes ainsi qu'un affaiblissement des signes extérieurs de la virilité. Il n'exclut cependant pas la mobilisation de catégories de pensées sexistes, à l'exemple d'une remarque faite par Patrice, le président de la section escrime de Seine-Saint-Denis sur le manque de sens de l'orientation des femmes. Patrice se distingue par ailleurs par des blagues récurrentes qui, en ce qu'elles constituent le corps des femmes en « ressource qui leur appartient » (Héritier, 2002), installent un climat susceptible d'encourager les agressions sexuelles.

Journal de terrain : Patrice me pince plus tard au niveau du ventre et je sursaute. Je suis assez mal à l'aise, lui s'esclaffe. Il me dit ensuite qu'il a fait ça une fois à une femme qu'il ne connaissait pas dans une gare et que ça l'a fait beaucoup rire. Je remarque un autre jour qu'il fait souvent ça avec une jeune escrimeuse pour l'embêter.

L'anecdote d'une femme qui aurait dit avoir « été pelotée de partout » lors d'une fêria est également racontée par Patrice sur le registre humoristique, minimisant ainsi des violences sexistes. Il s'agit en effet d'être attentif à la dimension sexuelle de la domination masculine des fractions moyennes et avantagées des classes sociales. Des propos et attitudes relevés au cours de l'enquête manifestent, chez certains hommes, une disposition à s'approprier les corps féminins, estimés disponibles.

Certaines femmes de la section apprécient par ailleurs échanger avec Patrice des plaisanteries à connotation sexuelle.

Journal de terrain : Patrice demande en blaguant à Sofia de venir l'accompagner ce week-end pendant la compétition, parce que sa femme ne peut finalement pas venir avec lui. Plus tard, elle a des gobelets entre ses jambes pour avoir les mains libres et Patrice lui dit que « ça va sentir ». Elle répond qu'elle s'est « bien lavé la foufoune ». La blague reviendra encore pendant le goûter. Un autre jour, des blagues sont échangées entre Patrice et Sofia. Je ne comprends pas tout, mais elle dit qu'elle ne mettra pas de petite culotte, et Patrice lui répond « oublie pas de t'épiler ».

Cependant, Patrice mobilise également le registre sexuel et amoureux avec de plus jeunes escrimeur·ses qui manifestent parfois leur inconfort.

Journal de terrain : Patrice réprimande les garçons au sujet d'épées cassées qu'ils reposent sans avoir pris soin de les réparer. Quand Nacer vient le voir à ce sujet, Patrice lui dit que ce n'est pas son problème et qu'il n'a qu'à les réparer. Nacer lui répond qu'il est tout à fait disposé à faire cette tâche, mais qu'il faut lui expliquer comment. Patrice lui répond, « T'as pas appris à embrasser les filles ? Et pourtant maintenant tu sais faire ! Bah là c'est la même chose ». Lorene et Sofia rient, mais Nacer est visiblement gêné. Il lui répondra un timide « bref », puis, après s'être un peu repris : « T'as quand même comparé une épée à un baiser. »

Les interactions mixtes, y compris lorsqu'elles sont sportives, sont évaluées par Patrice à l'aune de l'hétérosexualité, tacitement posée en référence obligatoire.

Journal de terrain : Patrice embête Charline au sujet d'un garçon. Bien qu'il soit son ami, Patrice sous-entend une idylle. Elle s'énervé, lui demande d'arrêter, et répète qu'il est son ami, qu'il était avec sa mère le week-end dernier et non pas avec elle comme il le suggère. Ensuite elle tire contre Tom, et Patrice les rejoint pour régler une histoire de points à comptabiliser. Il leur dit en s'éloignant : « Vos histoires de couple, ça m'intéresse pas. »

La récurrence constatée du recours au répertoire sexuel et amoureux impose en effet une présomption d'hétérosexualité en mesure de favoriser la loi du silence de la part des minorités sexuelles. L'ordre hétéronormatif en place au sein du monde de l'escrime n'est pas propice au déploiement des subjectivités homosexuelles, ce que note également Tom au sujet de l'utilisation généralisée de l'insulte « pédé » au sein du milieu sportif.

« Au lieu de dire "connard" on peut dire "espèce de pédé". En fait on l'associe à une insulte. Et qui va maintenant oser dire, "bah moi je suis un connard ou moi je suis un pédé ?" [...] "Pédé", c'est tout le monde et personne. On vise personne en soi. Les homosexuels, c'est personne, on sait pas qui c'est. On peut dire "sale homosexuel" et je sais pas qui je vise dans la salle. Si on va dire "sale noir" forcément, si il y a un noir ou deux noirs, je vais parler de vous, ça vous vise directement donc là, forcément, la réponse elle va être plus facile à donner. Mais sur le principe c'est le même. »

(Entretien avec Tom, 21 ans, escrimeur [93], enseignant en activités physiques adaptées, mère médecin.)

En tant que population minorisée, un homosexuel fait très tôt le constat que son orientation sexuelle ne correspond pas à la norme sociale. Cette anecdote de terrain relevée au cours d'une compétition

d'escrime est caractéristique d'une socialisation précoce à l'homophobie effectuée dans le contexte familial et sportif.

Journal de terrain : Un père fait une photo de deux petits en disant « les amoureux » et le petit dit « arrête papa ». Le père me précise ensuite avec malice qu'il fait exprès de les embêter. Ils avaient environ 10-11 ans.

L'évidence de la préférence hétérosexuelle impose implicitement la discrétion pour se protéger. De fait, Dimitri remarque que certains escrimeurs qu'il connaît préfèrent dissimuler leur sexualité au sein du milieu de l'escrime, sensiblement plus fermé à l'homosexualité masculine que féminine.

« C'est pas quelque chose qui est très... abordé, on va dire, dans le milieu de l'escrime. Vu qu'on connaît un peu tout le monde dans le milieu, moi, de mon expérience, les filles ont plus l'habitude de l'assumer que les garçons, des athlètes que je connais. Les filles ont moins de difficultés à se montrer que les garçons. Je sais pas si c'est lié directement à l'escrime ou pas, si c'est par rapport à la vision des gens ou pas, mais je sais que les garçons qui sont homosexuels et que je connais de manière très proche le disent que à leur entourage et aux gens qu'ils connaissent à l'extérieur de l'escrime. Alors que les filles, je sais pas si c'est parce que j'en connais relativement beaucoup ou qu'il y a quand même beaucoup de couples filles qui se font au sein même de l'escrime, alors que les garçons... »

(Entretien avec Dimitri, 24 ans, préparateur physique à l'Insep, en formation pour le diplôme de maître d'armes [75], mère employée dans un cabinet d'architecte, père architecte.)

Alice note également l'existence d'une plus grande « attention » portée au sein du monde de l'escrime sur la question de l'homosexualité masculine.

« Je sais que les garçons, c'est plus... On sent qu'il y a un peu plus une attention sur ça. Sur si il est homosexuel ou bisexuel, hétérosexuel. S'il y a un doute, par exemple s'il peut être homosexuel, les gens vont plus en parler que si c'était une fille. [...] En fait, c'était plus sur des trucs de rumeurs. J'ai entendu des rumeurs, où on a jamais su. »

(Entretien avec Alice, 21 ans, escrimeuse [75], étudiante en mathématiques (sport-études), mère enseignante chercheuse en sciences de l'éducation, père cadre au sein d'une grande entreprise internationale.)

Le monde de l'escrime étant caractérisé par un haut degré d'interconnaissance, il ne favorise pas non plus l'affirmation des identités homosexuelles : « Les garçons que je connais, c'est plus parce qu'ils veulent garder ça privé. Ils veulent pas avoir cette image-là. Je sais pas si c'est parce que, vu qu'ils ont grandi avec une image, ils veulent pas la casser pour les gens de l'escrime. Je sais pas trop. » (Dimitri, 24 ans, Paris.) On sait par exemple que les grandes agglomérations sont des espaces privilégiés de la libération sexuelle – d'autant plus pour les gays (Black, 2000) – dans la mesure où elles offrent un anonymat qui facilite la visibilisation et les revendications d'ordre politique. Les homosexuels peuvent y vivre leur préférence sexuelle de manière plus ouverte que, à l'inverse, dans les villes ou les villages de faible densité de population (Rault, 2016 ; Insee, 2018). Ces lieux fonctionnant davantage selon des normes communautaires traditionnelles avec une morale collective et un contrôle social assuré par la surveillance de tous par tous, ils ont pour conséquence de limiter l'expression visible de l'homosexualité. Cela étant, des stratégies sont mises en place au gré des situations sociales, en fonction d'une évaluation réalisée au cas par cas, pour circonscrire le dévoilement ou le maintien du secret aux individus dont la capacité à tolérer la préférence homosexuelle est estimée suffisante ou, à l'inverse, trop faible. « L'expérience du placard n'en est pas moins d'une grande plasticité : on y reste ou on y rentre selon les lieux et les moments, en fonction du degré d'acceptation sociale de l'homosexualité qui les caractérise. » (Mangeot, 2003, p. 130-131.) Habitué des soirées festives, Dimitri a ainsi été mis au courant de l'homosexualité de quelques escrimeurs gays : « C'est parce qu'il y en a avec qui on sortait en soirées, et c'était pour pas qu'il se passe quelque chose, et qu'on voit quelque chose et que... [rit] Qu'ils puissent faire leur soirée pleinement et librement. » Ces mêmes stratégies peuvent être utilisées par des

lesbiennes, ce que Lucie remarque au sujet d'une escrimeuse d'un ancien club : « Elle avait ramené sa copine pour qu'elle essaye l'escrime en disant que c'était une collègue. Du coup tout le monde savait sauf le maitre d'armes. » Si l'enquête révèle les conditions de possibilité d'une affirmation lesbienne identitaire au sein de l'espace de l'escrime, la personnalisation du lien qui unit l'entraîné·e à son entraîneur incite toutefois certaines à taire leur préférence homosexuelle afin d'éviter tout risque de stigmatisation.

« Il y a juste une fille qui voulait pas que le maitre d'armes le sache parce que c'était un peu un con qui pouvait faire ce genre de réflexion. Elle avait pas envie de se prendre une réflexion, elle avait pas envie qu'il soit au courant pour pas... Mais c'était pas... Moi sur ce point je la comprends parce que, quand on sait que quelqu'un est pas *open*, t'as juste pas envie d'en parler. Moi je l'avais compris aussi qu'il était pas *open* donc, du coup c'est normal de pas vouloir. » (Entretien avec Lucie, 25 ans, escrimeuse [75], cheffe de projet dans un atelier, mère enseignante en maternelle, père programmeur informatique.)

Dans la mesure où les maitres d'armes peuvent exercer une forte autorité charismatique, ce qu'illustre l'extrait suivant de l'entretien d'Alice, la possibilité de dire ou de ne pas dire son orientation sexuelle est directement dépendante de leur ouverture d'esprit supposé sur la question.

« Quand je suis arrivée, c'était pas Louis, c'était un autre maitre d'armes qui était là depuis... [souffle] 30 ans. Et qui avait un peu sa réputation. [...] C'est l'un des seuls qu'on vouvoie en tant qu'entraîneur. Alors que les autres, souvent on les tutoie. Lui, il faisait partie un peu des seuls qui demandait à être vouvoyé, qu'on devait appeler "maitre". On n'était pas obligés de l'appeler "maitre" tout le temps, mais il mettait cet échelon. C'était lui l'entraîneur, c'était lui le maitre d'armes. Donc au début ça a été plus intimidant, mais au final avec le temps c'est un peu plus devenu un papa on va dire. »

(Entretien avec Alice, 21 ans, escrimeuse (75), étudiante en mathématiques [sport-études], mère enseignante chercheuse en sciences de l'éducation, père cadre au sein d'une grande entreprise internationale.)

Selon Robin, un escrimeur de 20 ans, formateur sur la question des violences sexuelles et sexistes dans le cadre de son implication dans une association représentative des étudiant·es en STAPS, l'ascendant que présente l'entraîneur sur l'entraîné·e s'accompagne par ailleurs d'une proximité relationnelle et d'un état de dépendance susceptibles, dans le pire des cas, d'occasionner des violences d'ordre sexuel et qui sont selon lui presque toujours tuées par les victimes.

« La majorité des maitres d'arme sont extrêmement proches de leurs tireurs, tu l'as vu avec Bertrand et depuis tout petit. C'est une relation qu'il y a peut-être pas dans d'autres sports et souvent on dit que c'est une instance de socialisation le milieu sportif, et ces clubs-là, c'est un peu des deuxième·s parents. Et puis les parents, tu les mets pas en te disant qu'il va lui arriver des histoires de VSS⁷³. »

(Entretien avec Robin, 20 ans, escrimeur [93], étudiant en STAPS, mère cheffe de projet (inspection académique), père directeur dans la fonction publique.)

Au cours d'un entretien informel, François, un enquêteur d'une trentaine d'années, me confie par ailleurs « avoir eu de la chance » avec ses entraîneurs lorsqu'il était jeune. Des années plus tard, il aurait en effet appris « qu'ils aimaient les petits garçons ». Comme le notent en effet Anne Jolly et Greg Décamps (2006) au sujet des agressions sexuelles en milieu sportif : « Une agression sexuelle peut donc se faire à travers la violence et les menaces, mais aussi à travers la douceur et l'emprise que confèrent les brouillages affectifs et cognitifs. » Le maitre d'armes représente ainsi une « figure de risque » (Jolly et Décamps, 2006). Une étude réalisée en 1997 par Célia Brackenridge rend d'ailleurs compte de la capacité de certains entraîneurs à abuser de la confiance de leurs jeunes entraîné·es. C'est ce que Robin constate avec l'expérience de deux amies, agressées sexuellement par leurs maitres d'armes alors qu'elles étaient mineures au moment des faits. Si l'une d'entre elles est parvenue à déposer une plainte, menant

⁷³ Violences sexuelles et sexistes.

à une condamnation judiciaire, la plupart n'y parviendraient en effet pas en raison d'un coût moral et social trop élevé associé à la révélation.

« C'est extrêmement coûteux pour elle déjà, forcément, parce que faut savoir que l'escrime, malgré que ce soit un milieu très sympathique, c'est un milieu où il y a beaucoup de pots-de-vin, beaucoup de communautarisme, de relationnel. On le sait, notre ancien maître d'armes, sa tante était sélectionneuse des filles pour les coupes du monde junior donc on sait que ça favorise, tu passes un coup de fil et si demain t'as le choix entre untel et untel, voilà. Et à la Fédération française pour les sélections, c'est pareil. [...] On sait très bien que cette fille en parlant, peut-être qu'elle aura plus jamais l'occasion de retourner en coupe du monde, de rentrer en équipe de France donc ça va lui coûter au niveau sportif. » (Entretien avec Robin, 20 ans, escrimeur [93], étudiant en STAPS, mère cheffe de projet (inspection académique), père directeur dans la fonction publique.)

Outre les conséquences négatives éventuellement portées aux carrières sportives des victimes dans un milieu caractérisé par un haut degré de proximité, Robin dénonce les réactions d'escrimeur-ses plus âgés remettant en cause les propos de son amie sur le forum internet consacré à l'escrime française.

« En disant "je le connais, je fais des circuits avec lui depuis que j'ai 10 ans, il aurait jamais fait ça, c'est totalement faux et puis franchement la petite, ça se voit, elle cherche de l'attention parce qu'en ce moment elle est plus sélectionnée en coupe du monde". Et on était... Comment c'est possible ? Et on est tous à peu près de la même génération alors que les réactions que j'ai lues c'était des personnes plus âgées. » (Entretien avec Robin, 20 ans, escrimeur [93], étudiant en STAPS, mère cheffe de projet (inspection académique), père directeur dans la fonction publique.)

Le climat sexiste et le milieu fermé de l'escrime n'offrent pas, en effet, les conditions favorables à la libération de la parole des sportif-ves touché-es par de tels agissements. Il y préside une domination masculine qui favorise l'impunité à l'égard des comportements sexistes et des agressions sexuelles, ce dont témoigne également l'expérience de Tom, un escrimeur de 21 ans, victime d'un acte de voyeurisme par un autre escrimeur : « Il est rentré dans les douches pour placer des caméras. Et il filmait les mecs du club sous la douche. Donc il y avait moi en l'occurrence et cette vidéo a tourné chez beaucoup de personnes intraclub et extraclub. Je cherche encore le but. » (Tom, 21 ans, escrimeur, Seine-Saint-Denis.) Bien qu'il ait dénoncé la violation de son intimité avec l'appui parental, le coupable n'a pas été sanctionné par les dirigeants du club, ce qui a mené Tom à changer de club.

« On est allés voir le club, on a dit, ce qu'il s'est passé là, c'est pas possible, faut qu'il y ait des sanctions. Et le club a répondu que c'est des histoires d'enfant. Et la vidéo était en train de tourner hein ! Que c'était des histoires d'enfant et que c'est rien, ça passera, nanana. [...] Donc le club a dit nous, en gros, on ferme les yeux parce qu'Alban, c'est sa mère, elle est machin, donc faut pas trop s'embrouiller parce qu'elle connaît le maire qui nous passe les subventions. Donc on met sous le truc. »

(Entretien avec Tom, 21 ans, escrimeur [93], enseignant en activités physiques adaptées, mère médecin.)

La rareté des plaintes au sein du milieu sportif rend ainsi compte de la difficulté à parler des violences qui peuvent parfois être endurées au sein d'un milieu favorisant une culture de la masculinité. D'après les données relevées dans les entretiens menés avec certain-es sportif-ves, on peut finalement penser que le climat hétéronormatif observé est en mesure de favoriser la loi du silence des minorités sexuelles et des victimes de violences sexuelles.

Conclusion

Au total, **la compréhension des LGBTI-phobies au sein des espaces sportifs locaux semble surtout se situer au croisement des effets de genre et de classe sociale.** Sur ces points, plusieurs enseignements sont à tirer de cette enquête. En premier lieu, il s'agit d'être attentif à la dimension genrée des LGBTI-phobies. **L'enquête de terrain révèle ainsi la persistance d'un tabou autour de l'homosexualité masculine et des personnes transidentitaires *mtf*,** exprimé de manière implicite au travers de la normalisation de l'usage des blagues et des insultes qui sanctionnent les pratiques éloignées du virilisme. **Les LGBTI-phobies se révèlent surtout en négatif, à partir notamment de l'observation d'une invisibilisation des hommes gays.** En comparaison, les lesbiennes s'affirment davantage au sein de l'espace du sport et leur préférence sexuelle est très souvent connue des autres sportif-ves. C'est surtout l'injonction virile qui explique le déséquilibre constaté entre l'expression identitaire des sexualités minoritaires selon le genre. En effet, si les femmes qui s'éloignent des codes sociaux féminins en performant parfois une virilité dominante peuvent faire l'objet de moqueries, celles-ci restent compensées par le respect qui leur est dû. **Dans un espace sportif qui place le masculin au sommet de la hiérarchie des valeurs, les femmes qui transgressent les normes de leur sexe semblent trouver plus aisément leur place** pendant que les hommes restent perdants au jeu de l'inversion des normes de genre.

L'enquête invite en second lieu à penser la dimension profondément sociale des LGBTI-phobies dans le monde sportif associatif. Il faut ainsi noter que **les expressions des LGBTI-phobies dépassent autant qu'elles dépendent des appartenances de classe. Elles les dépassent en ce qu'elles se constatent dans l'ensemble des milieux sociaux :** indifféremment des territoires où sont implantées les sections sportives enquêtées, on retrouve en effet une invisibilisation des gays, en comparaison d'une banalisation de la présence des lesbiennes. Dans le même temps, **les LGBTI-phobies dépendent de la variable sociale dans la mesure où leurs expressions diffèrent selon les contextes locaux.** Ce constat engage alors à sortir d'une double impasse pour l'analyse, qui consisterait à appréhender les LGBTI-phobies comme une catégorie homogène, et à mener une réflexion en termes d'intensité. Autrement dit, il ne s'agit pas de savoir si l'on trouve des manifestations de gêne à l'égard des personnes LGBTI+ dans tel milieu social, et à quel degré, mais davantage de savoir comment celles-ci s'expriment et se déclinent selon les lieux et les situations observées. Ce constat général fait, il s'est ainsi agi d'être attentif aux usages sociaux des sports puisque la boxe pieds-poings, la boxe anglaise et l'escrime ne sont pas investies par les mêmes milieux. L'étude de l'espace sportif local a alors permis d'explorer la manière dont la mise en jeu du corps est socialement située.

La pratique pugilistique pieds-poings se retrouve au sein du « pôle viril » de l'espace des styles de vie « conformes » des jeunes classes populaires urbaines, valorisant un capital corporel (Mauger, 2004, p. 235). L'organisation sportive pyramidale, familiale et autoritaire proposée au sein de la section enquêtée favorise l'incorporation de dispositions agonistiques et d'un goût de l'affrontement. Charismatiques et sérieux, les entraîneurs incarnent en effet des modèles de masculinité hégémonique qui leur permet d'asseoir sans difficulté leur pouvoir symbolique au sein de la salle de boxe. L'encadrement serré et les liens souvent tissés de longue date entre les membres du club, boxeur-ses comme entraîneur-ses, engagent par ailleurs une transformation durable de l'hexis corporelle des sportif-ves en les aidant à se distinguer d'une jeunesse déviante. L'engagement dans la « famille de la boxe » permet en effet à certaines sportif-ves issues des fractions les moins dotées des classes

populaires de pallier la dérégulation de l'ordre scolaire et familial. En raison de l'intériorisation d'une injonction à la mixité des entraîneur·ses, les femmes sont de plus en plus nombreuses à intégrer cet espace de socialisation virile, notamment au sein des classes d'âge les plus jeunes. Cela étant, elles n'ont d'autres choix que de se conformer aux normes en vigueur au sein de l'espace mixte, ou bien de rester à distance dans le cadre d'un entre-soi sexué. **Le questionnement de l'ordre de genre y est à sens unique dans la mesure où il est finalement attendu des femmes qu'elles deviennent des boxeurs comme les autres en adoptant les normes associées au masculin, quand les comportements des hommes qui dérogent aux normes viriles dominantes sont stigmatisés.** Les entraîneurs manifestent leur intériorisation d'une culture de l'égalité entre les garçons et les filles, s'inscrivant dans la volonté de construire une masculinité plus « conforme » aux normes légitimes des classes moyennes. Ce faisant, ils revendiquent l'adoption d'une posture d'aveuglement au genre, qui emporte la neutralisation de la question sexuelle au sein de la salle. On retrouve ici, dans une certaine mesure, le rôle de l'appartenance religieuse puisque la volonté d'une absence de prise en compte du sexe des pugilistes dans les apprentissages sportifs est sans doute aussi liée à la confession musulmane majoritaire au sein de la salle, qui favorise un climat pudique et non sexualisé. Reste que l'impensé de la situation de mixité n'exclut pas des pratiques pédagogiques genrées, qu'elles soient ou non conscientes. L'enquête de terrain met en évidence la dévaluation des valeurs féminines, associées à la faiblesse, et une forte mise à l'épreuve des femmes, dont les égos ne sont jamais ménagés au contraire de ceux des hommes. Celles qui ne parviennent pas à se soumettre à l'endurcissement physique et mental requis s'excluent ou sont exclues de la pratique. Par-delà les discours de valorisation de la situation de mixité et d'indifférence au genre, on peut donc lire ces stratégies pédagogiques comme des formes indirectes de résistance à l'intégration des femmes, traduisant une approche par ailleurs réductrice du sexisme.

La pratique de la boxe anglaise dans le centre ouest de Paris reflète une logique économique portée par la direction du club. Investie par les classes moyennes et supérieures, elle illustre le marquage social des activités sportives. Doté·es en ressources économiques et sociales et très majoritairement blanc·hes, les boxeurs et boxeuses enquêté·es priorisent leurs occupations professionnelles ou scolaires, et cantonnent leur activité sportive au domaine des loisirs. La pratique pugilistique de compétition y est généralement associée à des représentations négatives des masculinités des quartiers relégués. Si l'engagement sportif peut être considéré avec sérieux, il reste surtout motivé par un objectif croisé de santé et d'embellissement qui repose sur un travail plus général de l'apparence. L'intégration sociale au sein de la salle, caractérisée par des liens faibles de sociabilités, reflète également une modalité utilitariste d'appropriation de la pratique sportive. Le modèle marchand d'organisation de l'espace sportif favorise par ailleurs une attention flottante de l'entraîneur et n'encourage pas une propension au dépassement de soi sur un mode agonistique. Les exigences de l'entraîneur se trouvent limitées à l'apprentissage des savoirs et techniques corporels fondamentaux. En l'absence d'un encadrement favorisant une socialisation à la culture pugilistique, le climat relevé au cours des situations sportives est peu autoritaire. Surtout, l'espace pugilistique, caractérisé par une mixité « ensemble-séparée », est dominé numériquement et symboliquement par les hommes. En effet, **le laisser-faire pédagogique entraîne une répartition genrée de l'espace sportif qui renforce une hiérarchisation entre les sexes et la traduction en actes de préjugés sexistes de la part de l'entraîneur et du groupe des boxeurs.** Les modalités pédagogiques occultent les enjeux sexués, ce qui a pour conséquence de soutenir les apprentissages masculins. En effet, l'amélioration de la pratique des hommes est facilitée par la plus forte continuité existant entre les socialisations sportives et celles liées à leur genre. À l'inverse, pour progresser, les femmes doivent acquérir des dispositions mentales et comportementales éloignées des conventions féminines traditionnelles, ce que la division genrée de l'espace sportif ne permet pas. En

reléguant la situation de mixité dans l'impensé, l'entraîneur pose en référence le masculin neutre. Ce faisant, il participe à naturaliser les différences biologiques et sociales entre les sexes, et à structurer un espace de pratique centré autour de la domination des hommes sur les femmes. Celles qui parviennent à intégrer cet univers masculin sont souvent dotées de dispositions sexuées inversées et inscrivent leur investissement sportif dans un engagement féministe. L'enquête révèle cependant une tendance au renforcement des assignations sexuées et sexuelles au cours des entraînements. Les femmes qui parviennent à boxer au sein de la salle le font majoritairement dans un entre-soi sexué, ou dans le cadre du couple hétérosexuel, reproduisant des normes traditionnelles de genre. Finalement, seul le contexte d'une relation d'amitié, évoqué par une enquêtée, semble offrir les conditions nécessaires pour pratiquer la boxe anglaise tout en échappant aux conventions traditionnelles de la féminité et de la masculinité.

Enfin, **quels que soient les lieux d'implantation des associations enquêtées, la pratique de l'escrime est investie, dans une logique de distinction, par des jeunes des classes moyennes et supérieures en réussite scolaire ou professionnelle.** L'image de ce sport est en effet traditionnellement associée à une pratique bourgeoise, voire aristocratique. Sa représentation également savante est valorisée par les familles des classes favorisées, mais aussi par les classes moyennes qui témoignent d'une « bonne volonté culturelle » (Bourdieu, 1979, p. 365-431). L'enquête, qui permet de penser la question des stratégies scolaires selon les appartenances sociales, met ainsi en évidence le rôle des proches parents dans le choix d'une activité sportive perçue comme distinctive pour leurs enfants, en accord avec la culture de l'école. L'escrime est d'ailleurs caractérisée par un faible nombre de licencié-es, ce qui a pour conséquence un haut niveau d'interconnaissance entre les sportif-ves et leurs maitres d'armes. Au sein de cette structure relationnelle, caractérisée par une forte homogénéité sociale, les caractéristiques des maitres d'armes les situent du côté des normes des classes moyennes et favorisées, marquées par l'affaiblissement des signes extérieurs de la virilité. Par le biais des modalités de socialisation proposées au cours des entraînements, ils promeuvent et incarnent un modèle cultivé de masculinité, bienveillant, protecteur et attentif à l'égalité entre les sexes. Les espaces sportifs enquêtés sont d'ailleurs relativement peu ségrégués et les maitres d'armes permettent l'amélioration de l'ensemble des compétiteur-ices, en leur donnant régulièrement accès à des leçons individuelles. Si le climat instauré reste majoritairement sérieux, l'encadrement proposé n'entraîne pas, ou peu, la stigmatisation des vulnérabilités des escrimeur-ses. Le discrédit porté aux attitudes sexistes conduit les maitres d'armes à prendre en considération le poids du genre dans leurs modalités pédagogiques. **L'enquête révèle néanmoins une sexuation de l'organisation sportive fondée sur une conception essentialiste de l'ordre de genre.** Plus largement, le petit monde de l'escrime est en effet construit sur une séparation entre deux sphères de pratiques, masculine et féminine, rejoignant des stéréotypes sociaux de sexe. En opérant ce marquage genré des styles de jeu, **les maitres d'armes jouent donc le rôle d'entrepreneurs de sexuation, et réaffirment indirectement la dominance des valeurs masculines sur les féminines.** L'escrime masculine est en effet considérée, selon des mécanismes compensatoires, plus puissante que la féminine, perçue comme davantage technique et tactique. Il s'agit aussi de noter comment les hommes qui ne se conforment pas aux normes de leur genre sont là encore davantage sanctionnés que les femmes. **En dépit de leur adhésion à une culture de l'égalité entre les filles et les garçons, les maitres d'armes, dominants dans la hiérarchie des masculinités au sein de l'espace de l'escrime, participent à l'instauration d'un climat hétéronormatif dont on peut penser qu'il est en mesure de favoriser,** d'après les données relevées dans les entretiens menés avec certain-es sportif-ves, à la loi du silence des minorités sexuelles et des victimes de violences sexuelles. Outre que ce réseau « d'interconnaissance et d'inter-reconnaissance » (Bourdieu, 1980) n'apparaît pas être un contexte

favorable au déploiement des subjectivités gays, ce qui se traduit par l'absence d'une affirmation identitaire homosexuelle, il ressort également de l'enquête l'importance de considérer la dimension sexuelle de la domination masculine au sein de l'espace de l'escrime.

Les organisations proposées par les clubs respectent finalement un ordre de genre traditionnel qui se décline au croisement des choix sportifs et de l'appartenance de classe majoritaire des sections enquêtées. Les modalités pédagogiques des pratiques sportives considérées font ainsi la preuve, non pas tant d'un effacement de la domination masculine, mais plutôt d'une transformation de ses modalités d'expression, notamment gouvernée par des effets de classe. **Au sein des classes populaires urbaines pratiquant la boxe pieds-poings, on a vu comment la valorisation d'un strict respect des codes de la virilité est capable de contraindre les identités masculines.** Le cas de ces pugilistes reflète une volonté de se conformer aux normes inclusives des classes moyennes. Pourtant, leur valorisation d'une masculinité plus attentive à l'égalité entre les sexes ne remet pas en cause la supériorité des valeurs masculines sur les valeurs féminines. **Au sein des milieux plus favorisés, l'enquête a plutôt mis en évidence une tendance à la neutralisation des marqueurs codés au masculin, rappelant l'idée d'une « féminisation des habitus » (Singly, 1993).** Du côté de l'organisation sportive, il ressort par ailleurs une préoccupation, évoquée par les maîtres d'armes au sein du monde de l'escrime, pour l'égalité entre les sexes, se traduisant par la prise en compte du genre dans leurs pratiques pédagogiques. **Ces observations n'excluent cependant pas l'existence d'une ségrégation et d'une hiérarchisation entre les sexes en situations sportives, limitant le déploiement des significations associées au féminin, et surtout au masculin. Au sein des fractions moyennes et avantagées des classes sociales, on constate finalement la reproduction, dans une logique fixiste, d'une complémentarité asymétrique des rôles de sexe.** Pour ces hommes de milieux favorisés, les transgressions des normes de genre ne sont pas moins sanctionnées que dans l'espace sportif des classes populaires. **Si c'est bien surtout l'existence d'une injonction virile qui préside au maintien du tabou, celle-ci ne s'exprime pas identiquement au sein des classes populaires et moyennes supérieures qui valorisent une masculinité cultivée et dévaluent les expressions trop ostentatoires de la virilité.** Il faut ainsi sortir des discours, d'ailleurs recueillis en entretien, qui pointent l'homophobie chez les classes culturellement moins éclairées, rappelant à ce constat établi dès 1993 par François de Singly : « Tout se passe comme si la renégociation des rapports entre les sexes s'était opérée sur le dos des milieux populaires. » **Il s'agit plus d'une recomposition des formes de la domination masculine que de LGBTI-phobies socialement situées dans les classes populaires.** Les injonctions sociales continuent de peser sur les hommes, et à plus forte raison sur les sportifs, indépendamment des appartenances de classe. **L'espace sportif associatif des sports de combat enquêté, qui n'est toujours pas un contexte facilitant l'inclusion des femmes et des personnes LGBTI+, reste ainsi une « école de l'hétéronormativité » (Perrin, 2015).** À ce titre, l'enquête pourrait être prolongée par l'investigation des espaces sportifs LGBTI+ afin d'observer les conditions de possibilité de la pratique des sports de combat en dehors des normes traditionnelles de genre.

Pour comprendre les raisons qui mènent ces associations à ne pas évoluer vers un renversement de l'ordre hétéronormatif en place, en dépit d'un contexte social favorable, et ce quel que soit le territoire où elles sont implantées, quelques pistes d'analyse seraient à davantage explorer. D'abord, **l'existence d'une division sexuée du travail sportif au sein de ces structures, dirigées par et pour des hommes, participe à la construction et au renforcement de l'ordre hétéronormatif en place.** Cette domination numérique des hommes aux postes stratégiques et de pouvoir construit un cadre socialisateur fondé sur des normes masculines, dont on peut faire l'hypothèse qu'il restreint les logiques de distinction vis-à-vis du groupe de pairs ou constitue une barrière à l'entrée des identités non conformes. En ce sens, l'usage

normalisé des blagues et des insultes est loin d'être anodin, en ce qu'il incite au conformisme hétéronormé. **L'invisibilisation des gays en comparaison des lesbiennes conduit notamment à interroger soit leur départ ou leur évitement de l'espace du sport, soit d'éventuelles stratégies de dissimulation du stigmaté.** Si la production de cet ordre traditionnel de genre peut se voir à l'occasion remis en question dans les discours des responsables de ces associations, leurs trajectoires sociales et familiales ainsi que leurs représentations du monde les conduisent à adopter une attitude globalement démissionnaire s'agissant de la lutte contre les inégalités des sujets minorisés, notamment au sein de l'association située dans Paris. En ne leur proposant pas de modèles, la supériorité numérique des hommes à toutes les échelles du monde sportif a déjà pour conséquence de limiter les vocations sportives féminines ainsi que leur prétention à exercer des postes d'encadrement. Si cette pénurie des femmes aux postes de direction des structures associatives est en effet constatée, elle est par exemple mise, par le président et le directeur de l'association située dans le centre ouest de Paris, sur le compte d'un manque « d'impulsion vers le pouvoir ». Ne dépendant pas de subventions pour fonctionner, son bureau directeur est peu incité à développer une politique de féminisation du sport promue par le gouvernement. Au contraire, l'association située en Seine-Saint-Denis témoigne en ce sens de quelques initiatives, qui se révèlent toutefois peu efficaces en raison notamment d'un manque de moyens et de temps disponibles, son activité reposant majoritairement sur le bénévolat. **L'absence d'une attitude volontariste de lutte contre les inégalités est encore renforcée s'agissant des LGBTI-phobies.** La thématique LGBTI+ souffre notamment d'être considérée comme un « non-sujet » en raison de l'adhésion à une conception universaliste du sport qui consiste à neutraliser les spécificités individuelles dont, notamment, la question privée de l'orientation sexuelle et de l'identité de genre. **La valorisation d'une identité abstraite du corps sportif conduit ainsi à ne pas penser les discriminations relatives aux minorités sexuelles et de genre, qui concernent la sphère intime.** Alors que la question du handicap visible fait, par exemple, davantage l'objet d'une prise en charge de la part des structures associatives enquêtées, celle des discriminations LGBTI+ est ainsi reléguée dans l'impensé. **La variable sociale est là encore efficace pour appréhender les logiques argumentatives qui président à l'absence de considération pour cette question.** Le directeur de l'association située dans le centre ouest de Paris met en effet en lien l'absence visible de discriminations LGBTI+ avec les situations aisées des adhérent·es de sa structure, considérant « qu'il faut pas créer des problèmes là où il n'y en a pas ». Quand le président de l'association située dans le département du 93 met en avant les problèmes de délinquance et de marginalisation économique et sociale rencontrés par le groupe des usagers pour justifier la priorisation des sujets à investir, estimant qu'il y a d'abord de « vrais problèmes » à traiter. Par conséquent, **les dirigeants ne se forment et ne forment pas leurs sections sportives aux questions de genre et LGBTI+, ce que reflètent les modalités pédagogiques proposées par les entraîneurs.**

Bibliographie

- Anderson E., 2002, « Gays in sport : Contesting hegemonic masculinity in a homophobic environment », *Gender and Society*, n° 6, vol. 16, p. 860-877.
- Anderson E., 2005, *In the game : Gay Athletes and the Cult of Masculinity*, New York, State University of New York Press.
- Angeloff T., Mosconi N., 2014, « Enseigner le genre : un métier de Pénélope ». *Travail, genre et sociétés*, n° 31, p. 21-27.
- Artus D., 1999, *La mixité : illusion égalitaire en éducation physique et sportive ? Son étude à travers les représentations des enseignants et des lycéens*, thèse de doctorat, sciences et techniques des activités physiques et sportives, université de Poitiers.
- Augustin J.-P., 2014, « Mixité, genre et sports : les allégories de la "supériorité" masculine », in Ayral S. et Raibaud Y. (dir.), *Pour en finir avec la fabrique des garçons*, vol. II, *Loisirs, sport, culture*, Pessac, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, p. 27-33.
- Ayral S., 2011, *La fabrique des garçons. Sanction et genre au collège*, Paris, PUF/Le Monde.
- Ayral S., Raibaud Y., 2009, « Les garçons, la mixité et l'animation », *Les jeunes face au politique. 1^{re} partie : opinions et pratiques*, INJEP, coll. « Agora débats/jeunesses », n° 51, p. 43-58.
- Ayral S., Raibaud Y. (dir.), 2014, *Pour en finir avec la fabrique des garçons*, vol. II, *Loisirs, sport, culture*, Pessac, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine.
- Bacou M., 2014, « La fabrique des filles et des garçons dans la sphère des loisirs », in Ayral S. et Raibaud Y. (dir.), *Pour en finir avec la fabrique des garçons*, vol. II, *Loisirs, sport, culture*, Pessac, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, p. 183-197.
- Baillette F., Liotard P., 1999, *Sport et virilisme*, Carnon, Quasimodo et fils.
- Baubérot J., 2017, *Histoire de la laïcité en France*, Paris, PUF.
- Baudelot C., Mauger G., 1994, *Jeunesses populaires*, Paris, L'Harmattan.
- Beauchemin C., Hamel C., Simon P. (dir.) 2015, *Trajectoires et origines : enquête sur la diversité des populations en France*, Ined.
- Beaud S., 1996, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'"entretien ethnographique" », *Politix*, n° 35, p. 226-257.
- Beaud S., 2002, *80 % de réussite au bac... et après ? Les enfants de la démocratisation scolaire*, Paris, La Découverte.
- Béliard A., Eidelman J.-S., 2008, « Au-delà de la déontologie. Anonymat et confidentialité dans le travail ethnographique », in Bensa A. et al., *Les politiques de l'enquête*, Paris, La Découverte, p. 123-141.
- Béraud C., 2021, *Le catholicisme français à l'épreuve des scandales sexuels*, Paris, Le Seuil.

- Béraud C., Portier P., 2015, *Métamorphoses catholiques. Acteurs, enjeux et mobilisations depuis le mariage pour tous*, Paris, Maison des sciences de l'homme.
- Bertrand J., Mennesson C., Court M., 2014, « Des garçons qui n'entrent pas dans le jeu de la compétition sportive : les conditions familiales d'une atypie de genre », *Recherches familiales*, n° 11, p. 85-95.
- Besnard P., Desplanques G., 1986, *Un prénom pour toujours. La cote des prénoms, hier, aujourd'hui et demain*, Paris, Balland.
- Black D., Gates G., Sanders S., Taylor L., 2000, « Demographics of the Gay and Lesbian Population in the United States. Evidence from Available Systematic Sources », *Demography*, n° 37, p. 139-154
- Bodin D., Debarbieux É., 2005, « Révéler l'impensable ? Ou la question de l'homosexualité masculine dans le sport de haut niveau », in Duret P., Bodin D. (dir.), *Le sport en questions*, Paris, Chiron, 2005.
- Duret P., Bodin D. (dir.), 2003, *Le sport en questions*, Paris, Chiron.
- Boltanski L., 1971, « Les usages sociaux du corps », *ARSS*.
- Borrillo D., 2019 (1^{re} éd., 2000), *L'homophobie*, Paris, PUF.
- Bouhdiba A., 2010, *La sexualité en Islam*, Paris, PUF.
- Bourdieu P., 1977, « Remarques provisoires sur la perception sociale du corps », *Actes de la recherche en science sociales*, n° 14, p. 51-54.
- Bourdieu P., 1980, « Le capital social. Notes provisoires », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 31.
- Bourdieu P., 1980, *Le sens pratique*, Paris, Minuit.
- Bourdieu P., 1984 (1^{re} éd. 1980), « Comment devient-on sportif ? », in *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, p. 173-195.
- Bourdieu P., 2001 (1^{re} éd. 1998), *La domination masculine*, Paris, Le Seuil.
- Bourdieu P., 2001, *Science de la science et réflexivité. Cours du collège de France 2000-2001*, Paris, Raisons d'agir.
- Bourdieu P., 2016 (1^{re} éd. 1979), *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit.
- Brackenridge C., 1997, « "He owned me basically..." Women's experience of sexual abuse in sport », *International Review for the Sociology of Sport*, n° 32, p. 115-130.
- Bréchon P., 2018, « La transmission des pratiques et croyances religieuses d'une génération à l'autre », *Revue de l'OFCE*.
- Brun S., Cosquer C., 2022, *Sociologie de la race*, Paris, Armand Colin.
- Burlot F., 2014, *L'univers de la boxe anglaise. Sociologie d'une discipline controversée*, Paris, Insep.
- Busscher P.-O., 2003, « Inversion », in Tin L.-G. (dir.), *Dictionnaire de l'homophobie*, Paris, PUF.
- Butler J., 2005, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, Paris, La Découverte.
- Callède J.-P. (dir.), 1988, *Le sport en pleine mutation*, Pessac, Maison des sciences de l'Homme d'Aquitaine.

Cesari J., 1995, « Demande de l'Islam en banlieue : un défi à la citoyenneté », *Cahiers d'études sur la Méditerranée orientale et le monde turco-iranien*, n° 19, p. 167-181.

Cesari J., 2004, *L'Islam à l'épreuve de l'Occident*, Paris, La Découverte.

Chamberland L., Lebreton C., 2012, « Réflexions autour de la notion d'homophobie : succès politique, malaises conceptuels et application empirique », *Nouvelles Questions féministes*, n° 1, vol. 31, p. 27-43.

Chartrain C., Amsellem-Mainguy Y., Olivier A., 2013, « Prévenir et sensibiliser au-delà du cadre scolaire », *Les jeunes face aux discriminations liées à l'orientation sexuelle et au genre : agir contre les LGBT-phobies*, INJEP, coll. « Cahiers de l'action », n° 40, p. 71-90.

Clair I., 2008, *Les jeunes et l'amour dans les cités*, Paris, Armand Colin.

Clair I., 2012, « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel », *Jeunesse & sexualité : expériences, espaces, représentations*, INJEP, coll. « Agora débats/jeunesses », n° 60, p. 67-78.

Clair I., Descoutures V., 2009, *Filles et garçons d'un quartier populaire parisien*, enquête financée par la délégation à la politique de la ville et à l'intégration, la Mairie de Paris et le CNRS.

Cléry R., 1973, *L'escrime*, Paris, PUF.

Cogérino G., 2005, *Filles et garçons en EPS*, Paris, Revue EPS.

Cogérino G., Trottin B., 2009, « Filles et garçons en EPS : approche descriptive des interactions verbales entre enseignant-e et élèves », *Staps*, n° 1, vol. 83, p. 69-85.

Collet I., Dayer C. (dir.), 2014, *Former envers et contre le genre*, Bruxelles, De Boeck.

Combaz G., 1992, *Sociologie de l'éducation physique*, Paris, PUF.

Combaz G., Hoibian O., 2008, « Le rôle de l'école dans la construction des inégalités de réussite entre filles et garçons. L'exemple de l'éducation physique et sportive dans le second degré en France », *Travail, genre et société*, n° 20.

Combaz G., Hoibian O., 2011, « La pratique des activités physiques et sportives : les inégalités entre les filles et les garçons sont-elles plus réduites dans le cadre scolaire ? », *Carrefours de l'éducation*, n° 2, vol. 32, p. 167-185.

Connell R., 2014, *Masculinités. Enjeux sociaux de l'hégémonie*, Paris, Éditions Amsterdam.

Couchot-Schiex S., 2007, « Observation des pratiques des enseignant(es) d'EPS au regard du genre », *Recherche et formation*, n° 54, p. 151-164.

Couchot-Schiex S., 2013, « Les normes de sexe dans les interactions enseignant-e et élèves. Deux études de cas en éducation physique et sportive », in Morin-Messabel C. et Salle M., *À l'école des stéréotypes. Comprendre et déconstruire*, Paris, L'Harmattan, p. 141-163.

Coulangeon P., 2004, « Classes sociales, pratiques culturelles et styles de vie : le modèle de la distinction est-il (vraiment) obsolète ? », *Sociologie et sociétés*, n° 1, vol. 36, p. 59-85.

Coulmont B., 2014, *Sociologie des prénoms* (deuxième édition), Paris, La Découverte.

- Court M., 2010, *Corps de filles, corps de garçons : une construction sociale*, Paris, La Dispute.
- Court M., 2010, « Le corps prescrit. Sport et travail de l'apparence dans la presse pour filles », *Cahiers du genre*, n° 49, p. 117-132.
- Court M., Henri-Panabière G., 2012, « La socialisation culturelle au sein de la famille : le rôle des frères et sœurs », *Revue française de pédagogie*, n° 179, p. 5-16.
- Cuchet G., 2013, *Faire de l'histoire religieuse dans une société sortie de la religion*, Paris, Publications de la Sorbonne.
- Cuchet G., 2013, « L'entrée des catholiques dans l'ère communautaire », *Esprit*, août-septembre, p. 199-202.
- Cuchet G., 2017, « Identité et ouverture dans le catholicisme français », *Études*, n° 2, p. 65-76.
- Curry T. J., 1991, « Fraternal Bonding in the Locker Room: A Profeminist Analysis of Talk About Competition and Women », *Sociology of Sport Journal*, n° 8, p. 119-135.
- Dahan C., Détrez C. (dir.), Bouvet M., Guittet E., Legon T., Perronnet C., 2020, *Goût, pratiques et usages culturels en milieu populaire*, INJEP Notes & rapports/Rapport d'étude.
- David B. (dir.), 2000, *Éducation physique et sportive : la certification au baccalauréat*, Paris, INRP.
- Davisse A., 1986, « Les mixités en EPS », *Revue EPS*, n° 197, p. 56-57.
- Davisse A., 1999, « EPS : réussite des filles et mixité », in Vouillot F. (dir.), *Filles et garçons à l'école : une égalité à construire*, Paris, CNDP, p. 65-73.
- Davisse A., 2010, « Filles et garçons en EPS : différents et ensemble ? », *Revue française de pédagogie*, n° 2, vol. 171, p. 87-91.
- Davisse A., Louveau C., 1998, *Sport, école, société : la différence des sexes*, Paris, L'Harmattan.
- Davisse A., Volondat M., 1987, « Mixité : pédagogie des différences et didactiques », *Revue EPS*, n° 206, p. 53-56.
- Déjeans L., 2017, « L'opposition au Mariage pour tous en France : entre retour du religieux et laïcisation de la religion », *Interrogations*, n° 25.
- Déjeans L., 2019, *Les résistances à la reconnaissance légale de l'homoparentalité en France depuis 2012. Une enquête auprès des sympathisants et militants de La manif pour tous*, thèse de doctorat de sociologie, Université Paris-Cité.
- Depoilly S., 2014, *Filles et garçons au lycée pro*, Presses universitaires de Rennes, 2014.
- Détrez C., 2002, *La construction sociale du corps*, Paris, Le Seuil.
- Devaux J., 2015, « L'adolescence à l'épreuve de la différenciation sociale. Une analyse de l'évolution des manières d'habiter de jeunes ruraux avec l'âge », *Sociologie*, n° 4, vol. 6.
- Dhume-Sonzogni F., 2007, *Liberté, égalité, communauté ? L'État français contre le communautarisme*, Paris, Homnisphères.
- Diasio N., 2012, « Maillage des temps et gouvernement des corps dans la construction des rapports d'âge et de genre », *Sociologies* [\[en ligne\]](#).

- Donegani J.-M., 1994, *La liberté de choisir. Pluralisme religieux et pluralisme politique dans le catholicisme français contemporain*, Paris, Presses de la Fondation nationale des sciences politiques.
- Dubet F., 1995, *Sociologie de l'expérience*, Paris, Le Seuil.
- Duret P., 2019, *Sociologie du sport*, Paris, PUF.
- Duru-Bellat M., 2002, *Les inégalités sociales à l'école : genèse et mythes*, Paris, PUF.
- Fassin D., 2012, « Ni race, ni racisme. Ce que racialiser veut dire », in Fassin D., *Les nouvelles frontières de la société française*, Paris, La Découverte, p. 147-172.
- Fassin É., 2003, « L'inversion de la question homosexuelle », *Revue française de psychanalyse*, n° 67, p. 263-284.
- Fassin É., 2005, *L'inversion de la question homosexuelle*, Paris, Éditions Amsterdam, 2005.
- Fassin É., 2006, « La démocratie sexuelle et le conflit des civilisations », *Multitudes*, n° 26, p. 123-131.
- Fassin É., 2011, « Une affaire de classes ? L'approche sociologique de l'homophobie, entre misérabilisme et populisme » [\[en ligne\]](#).
- Faure S., 2000, *Apprendre par corps. Socio-anthropologie des techniques de danse*, Paris, La Dispute.
- Faure S., Garcia M.-C., 2005, *Culture hip-hop, jeunes des cités et politiques publiques*, Paris, La Dispute.
- Férez S., 2007, *Le corps homosexuel en-jeu. Sociologie du sport gay et lesbien*, Presses universitaires de Nancy.
- Férez S., 2018, « Un "match de pédés" : homophobie ordinaire et hétérosexualité imposées », site de l'université de Montpellier [\[en ligne\]](#).
- Férez S., Héas S., 2009, « De l'agression caractérisée à la culture homophobe : les registres de la violence hétérosexiste dans le sport », *International review on sport and violence*, n° 5, p. 97-113 [\[en ligne\]](#).
- Ferrand M., Imbert F., Marry C., 2004, *L'excellence scolaire : une affaire de famille. Le cas des normaliennes et normaliens scientifiques*, Paris, L'Harmattan.
- Fischler C., 1993, « Une "féminisation" des mœurs? », *Esprit*, n° 196 (11), p. 9-28.
- Fish R., 2006, *Heterosexism in Health and Social Care*, Basingtoke, Palgrave [\[en ligne\]](#).
- Fone B., 2001, *Homophobia : a history*, New York, Metropolitan books.
- Fontayne P., 1999, *Motivation et activités physiques et sportives : influence du sexe et du genre sur la pratique du sport et de l'éducation physique*, thèse de doctorat : sciences biologiques fondamentales et appliquées : psychologie, université Paris-Saclay.
- Foucault M., 1976, *Histoire de la sexualité. La volonté de savoir*, Paris, Gallimard.
- Fournier P., 2006, « Le sexe et l'âge de l'ethnologue : éclairants pour l'enquête, contraignants pour l'enquêteur », *ethnographiques.org*, n° 11 [\[en ligne\]](#)

Fregosi F., 2009, « Formes de mobilisation collective des musulmans en France et en Europe », *Revue internationale de politique comparée*, n° 1, vol. 16, p. 41-61.

Galland O., 2002, *Les jeunes*, Paris, La Découverte.

Garbagnoli S., Prearo M., 2017, *La croisade anti-genre. Du Vatican aux manifs pour tous*, Paris, Textuel.

Garcia M.-C., 2007, « Représentations « genrées » et sexuation des pratiques circassiennes en milieu scolaire », *Sociétés et Représentations*, n° 2/24, p. 129-143.

Garcia M.-C., Ottogalli-Mazzacavallo., 2022, « La féminisation du sport fédéral : une affaire de petites et jeunes filles ? », *Agora débats/jeunesses*, n° 90, p. 71-85.

Garcia M.-C., Vigneron C., 2006, « Le cirque à "l'école des banlieues" », *Agora débats/jeunesses*, n° 41, p. 32-49.

Gauchet M., 1998, *La religion dans la démocratie. Parcours de la laïcité*, Mesnil-sur-l'Estrée, Gallimard.

Gentaz C., 1994, « L'homophobie masculine : préservatif psychique de la virilité », in Welzer-Lang D., Dutey P., Dorais M., *La peur de l'autre en soi, du sexisme à l'homophobie*, Montréal, VLB éditeur.

Giddens A., 1994, *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan.

Godelier M., 1982, *La production des grands hommes. Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, Fayard.

Godelier M., 2007, *Au fondement des sociétés humaines. Ce que nous apprend l'anthropologie*, Paris, Albin Michel.

Goffman E., 1975, *Stigmate : les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minuit.

Goffman E., 1977, « The Arrangement between the Sexes », *Theory and Society*, n° 3, vol. 4, p. 301-331.

Gregory M., Herek Ph. D., 1988, « Heterosexuals' attitudes toward lesbians and gay men: Correlates and gender differences », *Journal of Sex Research*, 25(4), p. 451-477 [\[en ligne\]](#).

Gross M., 2008, « Être chrétien et homosexuel en France », *Sociétés contemporaines*, n° 3, vol. 71, p. 67-93.

Gross M., 2009, « Valeurs chrétiennes et stratégies identitaires homosexuelles », in Dargent C., Duriez B., Liogier R. (dir.), *Religion et valeurs en France et en Europe*, Paris, Afsr/L'Harmattan, p. 65-86.

Guérandel C., 2013, « L'apprentissage de la danse en collège ZEP à l'épreuve du genre », *Staps*, n° 102, vol. 4, p. 31-46.

Guérandel C., 2014, « Enseigner l'EPS en milieu populaire urbain : revendiquer, subir, ignorer ou questionner les rapports sociaux de sexe », in Ayral S., Raibaud Y. (dir.), *Pour en finir avec la fabrique des garçons, vol II, Loisirs, sport, culture*, Pessac, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, p. 37-52.

Guérandel C., 2016, *Le sport fait mâle. La fabrique des filles et des garçons dans les cités*, Presses universitaires de Grenoble.

Guérandel C., Beyria F., 2010, « La mixité dans les cours d'EPS d'un collège en ZEP : entre distance et rapprochement des sexes », *Revue française de pédagogie*, n° 170, p. 17-30.

Guillaumin C., 1972, *L'idéologie raciste. Genèse et langage actuel*, La Haye, Mouton.

Hajjat A., Mohammed M., 2013, *Islamophobie. Comment les élites françaises fabriquent le « problème musulman »*, Paris, La Découverte.

Hamel C., 2003, « Islam », in Tin L.-G. (dir.), *Dictionnaire de l'homophobie*, Paris, PUF.

Hérasse C., Voléry I., 2014, « La fabrication des garçons au sortir de l'enfance (9-13 ans). Apprendre la masculinité par ses marges dans les espaces d'animation », in Ayral S., Raibaud Y. (dir.), *Pour en finir avec la fabrique des garçons, vol. II. Loisirs, sport, culture*, Pessac, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, 2014, p. 161-182.

Héritier F., 2002 (1^{re} édition 1996), *Masculin/Féminin. La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob.

Hervieu-Léger D., 1999, *Le pèlerin et le converti. La religion en mouvement*, Paris, Flammarion.

Hervieu-Léger D., 2003, *Catholicisme, la fin d'un monde*, Paris, Bayard.

Jolly A., Décamps G., 2006, « Les agressions sexuelles en milieu sportif : une enquête exploratoire », *Movement & Sport Sciences*, n° 1, vol. 57, p. 105-121.

Kaufmann J.-C., 2016, *L'entretien compréhensif*, Paris, Armand Colin.

Koechlin A., 2019, *La révolution féministe*, Paris, Éditions Amsterdam.

Koenig M., 2010, « Politique et religion dans les États-nations européens. Variétés institutionnelles et transformations contemporaines », in Lagrée J., Portier P. (dir.), *La modernité contre la religion ?*, Presses Universitaires de Rennes.

Kosofsky Sedgwick E., 1985, *Between Men : English Literature and Male Homosocial Desire*, New York, Columbia University Press.

Lahire B., 1998, *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan.

Lajeunesse S. L., 2007, « La masculinité mise au jeu : construction de l'identité de genre chez des jeunes hommes sportifs », thèse de doctorat présentée à la Faculté des études supérieures de l'Université Laval dans le cadre du programme de doctorat en service social.

Lajeunesse S. L., 2008, *L'épreuve de la masculinité. Sports, rituels et homophobie*, H&O.

Lapeyronnie D., 2008, *Ghetto urbain. Ségrégation, violence, pauvreté en France aujourd'hui*, Paris, Robert Laffont.

Laurens S., 2012, « Des entre-soi "cosmopolites" aux sociabilités intenses ? Enquête sur l'individualisation paradoxale de la pratique sportive dans un club bruxellois », *Regards sociologiques*, n° 43-44, p. 35-59, [\[en ligne\]](#).

Lazri S., 2019, « L'homophobie dans le sport, un héritage historique », *Libération* [\[en ligne\]](#).

Le Bars S., 2014, « On en a marre du catho bashing », *religion.blog.lemonde.fr*, [\[en ligne\]](#).

Lefèvre B., Ohl F., 2006, « Les choix des pratiques physiques et sportives des Français : omnivorité, univivorité et dissonance », *Movement & Sport Sciences*, n° 62, vol. 3, [\[en ligne\]](#).

Lepoutre D., 1997, *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob.

Liotard P., 2003, « Sport », in Tin L.-G. (dir.), *Dictionnaire de l'homophobie*, Paris, PUF.

Liotard P., 2008, *Sport et homosexualités*, Carnon, Quasimodo et fils.

Lipman-Blumen J., 1976, « Toward a homosocial theory of sex roles : an explanation of the sex segregation of social institutions », in Blaxall M., Reagan B. (eds), *Women and the workplace*, Chicago, University of Chicago press.

Mangeot P., 2003, « Discrétion/Placard », in Tin L.-G. (dir.), *Dictionnaire de l'homophobie*, Paris, PUF.

Mardon A., 2010, « Construire son identité de fille et de garçon : pratiques et styles vestimentaires au collège », *Cahiers du genre*, n° 49.

Mardon A., 2010, « Sociabilités et travail de l'apparence au collège », *Ethnologie française*, n° 1, vol. 40, « Nouvelles adolescences ».

Massei S., 2015, « Lutter contre les représentations sexistes à l'école : une politique de transformation culturelle entre genre, race et classe », résumé d'une communication au colloque international thématique de l'AECSE, « Le genre dans les sphères de l'éducation, de la formation et du travail. Mises en images et représentations », Reims, 28-30 octobre.

Mathieu L., 2009 « Croisades morales », *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Presses de Sciences Po, p. 167-173.

Mauger G., 2004, « Le monde des bandes et ses transformations : une enquête ethnographique dans une cité HLM », rapport final de l'enquête financée par la DIV et la mission « droit et justice ».

Mauger G., 2006, *Les bandes, le milieu et la bohème populaire. Étude de sociologie de la déviance des jeunes des classes populaires (1975-2005)*, Paris, Belin.

Mauss M., 1966, « Les techniques du corps », in *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF.

McKay J., Laberge S., 2006, « Sport et masculinités », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [\[en ligne\]](#), n° 23, p. 239-267.

Mennesson C., 2004, « Être une femme dans un sport "masculin". Modes de socialisation et construction des dispositions sexuées », *Sociétés contemporaines*, n° 55, vol. 3, p. 69-90.

Mennesson C., 2005, *Être une femme dans le monde des hommes. Socialisation sportive et construction du genre*, Paris, L'Harmattan.

Mennesson C., 2006, « Sociologie du genre et du sport, un dialogue possible », in Ohl F. (dir.), *Sociologie du sport. Perspectives internationales et mondialisation*, Paris, PUF, p. 131-136.

Mennesson C., 2010, « Féminisme », in Attali M., Saint-Martin J. (dir.), *Dictionnaire culturel du sport*, Paris, Armand Colin, p. 302-304.

Mennesson C., 2011, « Socialisation familiale et investissement des filles et des garçons dans les pratiques culturelles et sportives associatives », *Réseaux*, n° 168-169, p. 87-110.

Mennesson C., Clément J.-P., 2009, « Boxer comme un homme, être une femme », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 179, p. 4-18.

Mennesson C., Neyrand G., 2010, « Chapitre VI – La socialisation des filles et des garçons dans les pratiques culturelles et sportives », in Octobre S. (dir.), *Enfance et culture. Transmission, appropriation et représentation*, ministère de la culture - DEPS, p. 147-166.

Mercier-Lefèvre B., 2014, « Fabriquer du masculin dans les formations en Sciences et techniques des activités sportives (Staps) », in Ayral S., Raibaud Y. (dir.), *Pour en finir avec la fabrique des garçons, vol. II, Loisirs, sport, culture*, Pessac, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, p. 71-89.

Messner M. A., 1992, *Power at play : sports and the problem of masculinity*, Boston, Beacon Press.

Mette A., Lecigne A., Lafont L., Décamps G., 2012, « Évaluation des attitudes des sportifs français envers les homosexuels. Effets du genre et du type de sport », *STAPS*, n° 96-97, p. 157-167.

Mohammed M., 2014, « Un nouveau champ de recherche », *Sociologie*, n° 1, vol. 5.

Morrison M.-A., Morrison T.-G., 2002, « Development and validation of a scale measuring modern prejudice toward gay men and lesbian women », *Journal of Homosexuality*, n° 43, p. 15-37

Nneme Abouna M.-S., Lacombe P., 2008, « La construction de l'espace du football au féminin : un processus de construction du genre ? », *Socio-logos*, n° 3.

Oualhaci A., 2016, *Se faire respecter. Ethnographie des sports virils dans des quartiers populaires en France et aux États-Unis*, Presses universitaires de Rennes.

Parmantier C., 2013, « Fille d'immigrés maghrébins, sportive et musulmane. Le sport, la famille, la religion », *Diversité. Ville-école-intégration*, n° 171, p. 127-133.

Pasquier G., 2005, *Cultures lycéennes. La tyrannie de la majorité*, Paris, Autrement.

Pasquier G., 2010, « Culture sentimentale et jeux vidéo : le renforcement des identités de sexe », *Ethnologie française*, n° 1, vol. 40, p. 93-100.

Pasquier G., 2016, « L'éducation à l'égalité des sexes et des sexualités au risque de l'altérisation de certaines familles », *Socio*, n° 7, p. 83-99.

Pelletier D., 2016, « Le vote pour Fillon montre l'émergence d'une droite patrimoniale et catholique », *Le Monde*, 24 novembre.

Périer P., 2007, « Autorité, égalité, citoyenneté à l'école : la désorientation normative des familles populaires et immigrées », *La revue internationale de l'éducation familiale*, n° 2, vol. 22, p. 97-116.

Perrin M., 2015, « La colo, une école de l'hétérosexualité ? Négociation des normes sexuelles et de genre en colonie de vacances », *Initio*, n° 5, p. 24-46.

Petrovic C., 2013, « Partage d'expérience sur les formations "genre et éducation" et évolutions », in Morin-Messabel C., *Filles/garçons. Questions de genre, de la formation à l'enseignement*, Presses universitaires de Lyon, p. 187-202.

Piketty T., 2001, *Les hauts revenus en France au xx^e siècle*, Paris, Grasset.

Platon, 1989, *Phèdre*, Paris, Flammarion.

Pociello C., 1981, *Sports et société. Approche socioculturelle des pratiques*, Paris, Vigot.

Portier P., 2012, « Les mutations du religieux dans la France contemporaine », *Social Compass*, SAGE Publications.

Pouliquen G., 2008, « L'homophobie dans trois sports collectifs pratiqués par des femmes (football, handball, rugby) », in Liotard P. (dir.), *Sport et homosexualités*, Carnon, Quasimodo et fils.

Pronger B., 1990, *Gay Jocks : A Phenomenology of Gay Men in Athletics*, in Messner M. A., Sabo D. F. (Eds.), *Sport, men, and the gender order : critical feminist perspectives*, Champaign, Ill., Human Kinetics.

Pumain D., Paquot T., Kleinschmager R., 2006, *Dictionnaire La ville et l'urbain*, Paris, Economica-Anthropos.

Raibaud Y., 2014, « Sport, culture, loisirs : ces autres lieux de production et de consolidation de l'identité masculine », in Ayral S. et Raibaud Y. (dir.), *Pour en finir avec la fabrique des garçons, vol II, Loisirs, sport, culture*, Pessac, Maison des sciences de l'homme d'Aquitaine, p. 7-23.

Raison du Cleuziou Y., 2014, *Qui sont les cathos aujourd'hui ? Sociologie d'un monde divisé*, Paris, Desclée de Brouwer.

Raison du Cleuziou Y., 2019, *Une contre-révolution catholique. Aux origines de La Manif pour tous*, Paris, Le Seuil.

Rault W., 2016, « Les mobilités sociales et géographiques des gays et des lesbiennes », *Sociologie [en ligne]*, n° 4, vol. 7.

Rémond R., 2000, *Le christianisme en accusation. Entretiens avec Marc Leboucher*, Paris, Desclée de Brouwer.

Revenu D., Thomas R., 1992, *L'escrime*, Paris, PUF.

Revol T., 2003, « Bible », in Tin L.-G. (dir.), *Dictionnaire de l'homophobie*, Paris, PUF.

Rouyer V., Mieyaa Y., Le Blanc A., 2014, « Socialisation de genre et construction des identités sexuées. Contextes sociétal et scientifique, acquis de la recherche et implications pratiques », *Revue française de pédagogie*, p. 97-137.

Said E., 1978, *L'orientalisme*, Paris, Le Seuil.

Saint-Martin A., 2013, *La sociologie de Robert K. Merton*, Paris, La Découverte.

Salle M., 2014, « Formation des enseignants : les résistances au genre », *Travail, genre et sociétés*, n° 31, p. 69-84.

Schwartz O., 1990, *Le monde privé des ouvriers, Hommes et femmes du Nord*, Paris, PUF.

Singly F. de, 1993, « Les habits neufs de la domination masculine », *Esprit*, p. 54-64.

Thorne B., 1992, « Girls and Boys Together... but Mostly Apart : Gender Arrangements in Elementary Schools », in Wrigley J., *Education and Gender Equality*, Londres, The Filmer Press, p. 117-129.

Thorne B., 1993, *Gender Play : Girls and Boys in School*, New Brunswick, Rutgers University Press.

Tin L.-G. (dir.), 2003, *Dictionnaire de l'homophobie*, Paris, PUF.

Tincq H., 2007, « Les Français sont de moins en moins catholiques », *Lemonde.fr*.

Tricou J., 2019, « Le catholicisme romain », in Zwilling A.-L. (dir.), *Les minorités religieuses en France. Panorama de la diversité contemporaine*, Montrouge, Bayard.

Trindade-Chadeau A., 2013, « Éducation populaire, respect de la différence et prévention des discriminations liées au genre et à l'orientation sexuelle », in *Les jeunes face aux discriminations liées à l'orientation sexuelle et au genre : agir contre les LGBT-phobies*, INJEP, coll. « Cahiers de l'action », n° 40.

Tschannen O., 1992, *Les théories de la sécularisation*, Paris, Librairie Droz.

Victor Janoff D., 2007, *Pink Blood. La violence homophobe au Canada*, Montréal, Triptyque.

Vignerot C., 2006, « Les inégalités de réussite en EPS entre filles et garçons : déterminisme biologique ou fabrication scolaire ? », *Revue française de pédagogie*, n° 154.

Wacquant L., 1989, « Corps et âme. Notes ethnographiques d'un apprenti-boxeur », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, n° 80, p. 33-67.

Wacquant L., 2000, *Corps et âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, Marseille, Agone/Comeau et Nadeau (Mémoires sociales).

Wacquant L., 2015, « Les trois corps du pugiliste », *Sciences sociales et sport*, n° 1, vol. 8, p. 21-50.

Welzer-Lang D., 1994, « L'homophobie, la face cachée du masculin », in Welzer-Lang D., Dutey P., Dorais M., *La peur de l'autre en soi, du sexisme à l'homophobie*, Montréal.

Wickberg D., 2000, « Homophobia : On the Cultural History on an Idea », *Critical Inquiry*, 27 (1), p. 42-57.

LES LGBTI-PHOBIES DANS LE MONDE SPORTIF

UNE ANALYSE DE L'HÉTÉRONORMATIVITÉ DANS LES SECTIONS SPORT DE COMBAT DE DEUX ASSOCIATIONS FRANCILIENNES

Ce rapport, qui aborde les LGBTI-phobies comme un prolongement du sexisme et de l'importance de conserver un ordre hétéronormatif, s'inscrit dans la suite de travaux menés en 2013 par l'INJEP sur les jeunes face aux discriminations liées à l'orientation sexuelle et au genre.

En France, les LGBTI-phobies dans le sport ont fait l'objet de plusieurs analyses de la part de chercheur·ses en sciences sociales, qui y relèvent l'héritage d'une culture sportive homophobe et sexiste. Il convient de mettre en perspective ces conclusions à la lumière de la préoccupation sociale et politique renouvelée pour l'égalité des sexes, des minorités sexuelles et de genre, qui s'affirme notamment chez les jeunes.

L'enquête, menée entre septembre 2021 et avril 2022, ambitionne de documenter, en articulant la question du genre avec d'autres variables qui lui sont coextensives, la construction sociale des LGBTI-phobies dans le sport. Elle s'appuie sur une approche qualitative, par observations et entretiens, auprès des sections sport de combat (boxe et escrime), connotées au masculin, de deux associations franciliennes. L'analyse est ainsi consacrée à la manière dont les mécanismes de l'hétéronormativité se déploient au sein des différents espaces sportifs locaux, situés respectivement dans des territoires économiquement aisés et fragilisés. Le rapport s'attelle finalement à détailler la dimension genrée des LGBTI-phobies, laquelle se révèle surtout en négatif, à partir de l'observation d'une invisibilisation des hommes gays, en comparaison des lesbiennes, indépendamment des territoires où sont implantées les sections sportives étudiées.

Si l'enquête révèle des conduites de transgression des frontières de genre, celles-ci restent marginales et davantage le fait des femmes. Certaines femmes trouvent en effet dans l'espace du sport, et notamment de compétition, les conditions pour s'opposer aux normes dominantes associées à la féminité, mais les hommes observent majoritairement les conventions de la virilité traditionnellement associées à l'expérience sportive. Finalement, l'organisation proposée par les clubs respecte un système traditionnel de genre. Ce constat général fait, le rapport invite à s'affranchir d'une vision homogène des LGBTI-phobies en pensant les formes diverses qu'elles peuvent recouvrir en fonction des contextes locaux. Les modalités pédagogiques des pratiques sportives considérées font ainsi la preuve, non pas tant d'un effacement de la domination masculine, mais plutôt d'une transformation de ses modalités d'expression, notamment gouvernées par des effets de classe.